

LE R. P. EXUPÈRE DE PRATS-DE-MOLLO,
CAPUCIN.

LA
PAUVRETÉ
ÉTUDE D'ÉCONOMIE SOCIALE.

Semper pauperes habetis vobiscum.
(MATTH., XXVI, 11.)

*Beatus qui intelligit super egenum et
pauperem.*
(PSALM., XL, 2.)

TROISIÈME ÉDITION.



AUCH,
L. CHANCHE, ÉDITEUR.

—
1875



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LA PAUVRETÉ

AU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE

DOMINIQUE DE CASTELNAUDARY

PROVINCIAL

DES FRÈRES MINEURS CAPUCINS DE LA PROVINCE DE FRANCE

PRÉFET APOSTOLIQUE

DE LA MISSION DES GALLAS

Hommage filial de l'auteur.

APPROBATIONS DES THÉOLOGIENS DE L'ORDRE

Je soussigné, lecteur en théologie de l'Ordre des FF. Mineurs Capucins, certifie avoir lu et vu avec attention, par le commandement du T.-R. P. Dominique de Castelnaudary, ministre provincial des Capucins de France, le livre intitulé *La Pauvreté, sa mission dans l'Église et dans le monde*, composé par le R. P. Exupère de Prats-de-Mollo, prêtre, prédicateur de ladite province, et n'avoir rien trouvé dans ce livre qui soit opposé à la foi catholique, apostolique et romaine, ni aux bonnes mœurs, mais y avoir constaté une excellente doctrine sur la mission providentielle de la Pauvreté dans l'Église de Dieu.

Fait à Versailles, en notre couvent de Saint-Joseph, ce 30 juillet 1866.

F. DENIS DE PARIS, *capucin, lecteur.*

J'ai lu, par ordre du T.-R. P. Dominique de Castelnaudary, provincial des PP. Capucins de France, l'ouvrage intitulé *La Pauvreté, sa mission dans l'Église et dans le monde*, par le R. P. Exupère de Prats-de-Mollo, religieux de la même province. Non-seulement je n'y ai rien trouvé de contraire aux doctrines de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, mais il m'a semblé que l'auteur n'avancait rien qui ne fût conforme aux enseignements de la plus pure Théologie ; et son œuvre est, à mon avis, parmi les apologies du christianisme qui ont été écrites dans notre siècle, une des plus vigoureuses et des plus éloquents.

Fait à Versailles, ce 30 juillet 1866.

F. APOLLINAIRE DE VALENCE, *prêtre, capucin.*

APPROBATION DU T.-R. P. PROVINCIAL

Mon Révérend Père,

Je vous accorde bien volontiers, pour la publication de votre ouvrage sur *la Pauvreté*, l'approbation qui est exigée par nos saintes constitutions. Les rapports qui m'ont été présentés sur votre œuvre par les deux théologiens que j'ai commis à son examen, et la lecture que j'en ai faite, dans la mesure de mes loisirs, m'ont convaincu de la pureté et de la solidité des doctrines que vous y avez développées. Je suis heureux que vous ayez eu la pensée de traiter ce sujet, qui, tout économique qu'il paraît, a d'intimes rapports avec la vertu chrétienne et religieuse qui est le caractère spécial de notre Ordre, et dont la prédication est un des buts principaux de notre apostolat.

Je suis vivement touché, et je vous resterai paternellement reconnaissant de ce que vous avez aussi voulu faire de ce livre un monument de votre affection pour moi, qui suis et serai toujours votre Père tout dévoué dans le Seigneur,

F. DOMINIQUE DE CASTELNAUDARY,
Provincial des Pères Capucins de France.

APPROBATION DU RÉVÉRENDISSIME PÈRE GÉNÉRAL

F. Nicolaus a Sancto-Joanne, consultor sacrae Congregationis Episcoporum et Regularium, minister generalis (l. i.) totius Ordinis FF. Minorum S. Francisci Capuccinorum,

Cum opus cui titulus « *La Pauvreté, sa mission dans l'Église et dans le monde,* » a R. P. Exuperio a Prats-de-Mollo, ejusdem Ordinis nostri concionatore, Provinciae Galliae alumino, gallicè compositum, per duos Ordinis nostri theologos a nobis designatos, utpote contra fidem et mores nihil continens, visum et approbatum fuerit; imo propter expositae doctrinae puritatem, ac soliditatem, nec non argumenti (quamvis, prout sonat, economicum tantum appareat) intrinsecas relationes ad christianam religiosamque virtutem illam quae Instituti nostri character est praecipuus, cujusque praedicatio apostolatui nostro quam maximè convenit, ad mundi instructionem, atque Ecclesiae et nostrae Congregationi gloriam promovendam perutile fore certi redditi sumus. Praesentium idcirco virtute, quatenus servatis de more servandis, typis mandari valeat facultatem facimus.

Datum Romae, ex nostro sanctissimae Immaculae Conceptionis caenobio, die 4 decembris 1866.

F. NICOLAUS,
M. generalis Capuccinorum.

Locus † sigilli.

F. Nicolas de St-Jean, consultant de la sacrée Congrégation des Evêques et des Réguliers, ministre général (bien qu'indigne) de tout l'Ordre des FF. Mineurs Capucins de saint François.

Deux théologiens de notre Ordre, désignés par nous, ayant examiné le livre intitulé *La Pauvreté, sa mission dans l'Église et dans le monde*, composé en langue française par le R. P. Exupère de Prats-de-Mollo, prédicateur du même Ordre et religieux de la province de France, l'ont approuvé comme ne contenant rien contre la foi ni contre les mœurs. Nous nous sommes, de plus, assuré que la pureté et la solidité de la doctrine exposée dans cet ouvrage, et le rapport intime qui existe entre la matière qu'il traite (bien qu'au premier coup d'œil elle paraisse toucher seulement à l'économie sociale) et la vertu chrétienne et religieuse qui forme le principal caractère de notre Institut et l'objet le plus naturel de notre prédication, le rendraient très-utile à l'instruction des peuples et à la gloire de l'Église et de notre Ordre. C'est pourquoi, par les Présentes, nous permettons qu'il soit livré à l'impression, pourvu que, d'ailleurs, toutes les autres formalités, ordinairement requises, soient remplies.

Donné à Rome, en notre couvent de l'Immaculée-Conception, le 4 décembre 1866.

F. NICOLAS,
M. général des Capucins.

Place † du seau.

LETTRE DE M^{GR} L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

AU R. P. APOLLINAIRE DE VALENCE

ARCHEVÊCHÉ
DE
TOURS

Tours, le 20 janvier 1807.

Mon Révérend Père,

Je voulais, avant de vous remercier, me laisser le temps au moins de parcourir le livre sur *la Pauvreté*. Il est fort à propos d'écrire sur un semblable sujet dans le temps actuel, où toutes les aspirations sont tournées du côté du bien-être et de la sensualité. Ce livre a beaucoup d'opportunité ; il est fait d'après les vrais principes de la spiritualité. Il serait à désirer qu'il fût lu et médité, non-seulement par les personnes pieuses, mais surtout par les gens du monde, qui sont dans une ignorance complète relativement à cet ordre d'idées et de sacrifices.

Vous me rappelez, mon Révérend Père, des temps déjà bien éloignés, puisque vous me parlez de mes visites au collège d'Annonay, quand j'étais encore évêque de Viviers. Je suis heureux d'apprendre que parmi cette chère jeunesse, qui faisait alors ma consolation, il s'est trouvé des âmes généreuses qui se sont mises à la suite de saint François, le grand et héroïque amant de la *Pauvreté*.

Veillez bien, mon Révérend Père, remercier en mon nom le Père qui a composé ce beau livre, et agréer vous-même l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.

† J. HIPPOLYTE,
Archevêque de Tours.

LETTRES

DE

NOSSEIGNEURS LES ÉVÊQUES A L'AUTEUR

Versailles, le 1^{er} septembre 1866.

En vous envoyant l'*imprimatur*, je tiens, mon Révérend Père, à vous féliciter. Votre livre est un flot de saisissante lumière sur la redoutable question sociale de la Pauvreté. Contre des théories insensées, qui essaient aujourd'hui de prévaloir, et qui menacent d'un branle-bas l'Église et toute la société, vous avez montré la solution véritable sortant du foyer du dogme catholique, éclatante d'évidence.

Il appartenait à un disciple de saint François d'Assise, ce célèbre pauvre volontaire, de combattre l'égarement des idées modernes sur la Pauvreté. Votre ouvrage, à mon avis, comptera parmi les services les plus signalés rendus à la cause catholique par les Ordres religieux, depuis leur rétablissement en France.

Recevez, etc.

† PIERRE,
Évêque de Versailles.

ÉVÊCHÉ
DE
POITIERS

Poitiers, le 13 décembre 1866.

Mon Révérend Père,

J'ai toujours été en course depuis trois mois, mais votre livre a voyagé avec moi : c'est une des productions les plus opportunes et les mieux appropriées aux besoins de ce temps. Elle justifie les approbations flatteuses dont elle a été honorée.

Agréez donc, mon Révérend Père, l'expression de mon respectueux et entier dévouement, comme celui de ma gratitude.

Votre très-humble serviteur en Jésus-Christ,

† L.
Évêque de Poitiers.

Lyon, 16 novembre.

Mon cher et Révérend Père Exupère,

Heureusement que la doctrine de votre admirable *Pauvreté* est mieux fondée que les excuses que vous m'envoyez.

Le T.-R. P. Provincial lui-même m'a remis, il y a un certain temps, l'exemplaire de votre ouvrage que vous avez eu la délicate attention de me destiner.

Puisse la seconde partie de notre XIX^e siècle comprendre et ressentir la puissance de la pauvreté! *Mundum converterunt Apostoli quia in ipsis erat vanæ gloriæ pecuniæque contemptus!*

Demandez cette double grâce, cher et Révérend Père, pour
Votre affectionné frère en saint François,

† F. ARMAND,
Évêque Capucin.



TABLE DES MATIÈRES

	Page.
DÉDICACE	v
APPROBATIONS	VI, VII, IX
CHAPITRE I ^{er} . — INTRODUCTION	1
CHAPITRE II. — DE L'EXPIATION.	29
I. — La miséricorde de Dieu a fait de l'expiation une loi inévitable de salut pour l'humanité. — L'expiation ne peut atteindre le but de la divine miséricorde que si elle est corrélatrice aux crimes qui la nécessitent. — Triple expiation correspondant aux trois vices fondamentaux du cœur humain. — L'orgueil est châtié par la servitude, la volupté charnelle par l'effusion du sang, les diverses formes de l'avarice par la pauvreté.	32
II. — Nature de l'orgueil : il est essentiellement irréli- gieux. — A mesure que l'orgueil grandit dans un peuple, la répression politique doit nécessairement augmenter. — Témoignages nombreux de l'histoire sacrée et profane à l'appui de cette vérité.	43
III. — Le triomphe de la chair va à l'anéantissement de la chair, à la destruction de l'humanité. — Preuves. — Les annales du genre humain attestent que la guerre propor- tionne toujours ses horreurs au développement du crime qu'elle est appelée à châtier. — Corruption païenne et guerre chez les peuples anciens. — Loi évangélique de la mortification et caractère de la guerre chez les chrétiens. — Rien ne peut empêcher la guerre païenne de reparaitre là où renaît le sensualisme païen. — Faits.	77

IV. — Réfréner l'avarice c'est empêcher la pauvreté de se faire sentir. — Jérusalem. — Favoriser la soif de l'or c'est livrer les sociétés en proie à la misère. — Rome ancienne. — Résultat de la prétendue réforme religieuse en Angleterre. 103

V. — L'expiation est inévitable ; mais elle se trouve réduite à son minimum dès qu'elle est volontairement acceptée. — Donc, pour le genre humain : obéissance ou esclavage, mortification ou guerre, renoncement ou pauvreté. . . 114

CHAPITRE III. — CAUSES DE L'EXPIATION. — NÉCESSITÉ DE LA PAUVRETÉ DANS LE MONDE.

Deux sociétés opposées dans l'humanité : l'Église et le monde. — La Pauvreté existe nécessairement, quoique d'une manière diverse, dans ces deux sociétés. — D'abord dans le monde. — Solidarité du genre humain. — La raison fondamentale de cette loi se trouve dans les fonctions de Pontife et de roi de la création données, dès l'origine, à l'homme. — Preuves et visibilité du fait de la solidarité. — L'humanité, au moins par un certain nombre de ses membres, a abusé, abuse et abusera contre Dieu, des créatures qu'elle devait faire servir à la gloire de Dieu. — Il faut qu'elle soit punie par où elle pêche, par la privation des créatures. — De là, nécessité de la Pauvreté dans le monde toujours avare et sensuel. — L'abus des biens terrestres, qu'il se traduise par une soif immodérée de posséder ou par une ardeur sans frein de jouir, est la cause la plus prochaine de la Pauvreté dans les sociétés ennemies de Jésus-Christ. — Chercher à développer, sans mesure, dans une société, le désir du bien-être, c'est la jeter dans le paupérisme.

 121

CHAPITRE IV. — CAUSES DE L'EXPIATION. — NÉCESSITÉ DE LA PAUVRETÉ DANS L'ÉGLISE.

La cité de Dieu, l'Église, c'est Jésus-Christ vivant d'une manière mystique dans les siens, et continuant en eux à instruire l'humanité par sa doctrine et ses exemples, et à la racheter par ses souffrances. — Jésus-Christ, par lui-même et par les siens, vrai Pontife-Roi de la création. — L'amour du Père céleste pour Jésus-Christ est une cause de l'existence de la Pauvreté dans l'Église. — Le même

motif qui a fait embrasser la Pauvreté à Jésus-Christ Rédempteur, fait exister la Pauvreté dans la cité de Dieu. — L'amour des fidèles pour Jésus-Christ et le besoin de réprimer en eux la soif des biens terrestres, leur fait aimer et embrasser la Pauvreté. — La Pauvreté est donc indissolublement unie au genre humain. — Transition. . . . 157

CHAPITRE V. — GLOIRE ET BONHEUR DE LA PAUVRETÉ DANS L'ÉGLISE.

Égalité du pauvre et du riche dans la société chrétienne. — A certains égards, le pauvre, dans l'Église, est supérieur au riche ; doctrine et faits. — Jésus-Christ témoigne aux pauvres une plus grande tendresse ; il leur assure un plus grand bonheur. — Bonheur du pauvre chrétien à la mort. — L'Église ne cesse pas de répéter aux hommes la doctrine de Jésus-Christ et de renouveler ses exemples. — Conséquences de tout cela au point de vue social. . . . 185

CHAPITRE VI. — HONTES ET SOUFFRANCES DE LA PAUVRETÉ DANS LE MONDE.

La Pauvreté est considérée par le monde comme un déshonneur ou comme un crime. — La mendicité est interdite. — Conséquences de cette mesure. — 1° Elle empêche le développement normal des sentiments les meilleurs et les plus nobles du cœur humain. — 2° Elle contribue à la désunion et par conséquent à la désorganisation de la société. — 3° Elle s'oppose au règne de Jésus-Christ dans les âmes, à l'accroissement des vertus chrétiennes. — Les appétits modernes ne laissent plus au pauvre ni Dieu, ni famille, ni bonheur ; et le paupérisme devient le problème social le plus redoutable. — Pourquoi certains législateurs s'occupent des pauvres. 209

CHAPITRE VII. — DOUCEUR DE LA PAUVRETÉ ET PETIT NOMBRE DES PAUVRES DANS L'ÉGLISE.

Nature médicinale du châtement. — A quelles conditions le châtement guérit le coupable. — La doctrine catholique remplit ces conditions en faisant accepter la pauvreté avec résignation et en créant des pauvres volontaires. — Accord des faits avec ces principes. — Avantages, au point de vue du bien-être matériel, des sociétés chrétiennes sur le monde païen. — De quels principes résulte la supériorité des nations chrétiennes. — La France sous saint Louis, et l'Angleterre avant la Réforme. — Compa-

raison de cette époque avec la nôtre. — Des Ordres religieux considérés comme une source de la richesse publique. 251

CHAPITRE VIII. — RIGUEURS DE LA PAUVRETÉ ET ACCROISSEMENT DU NOMBRE DES PAUVRES DANS LE MONDE.

Le monde ne peut pas avoir des pauvres qui expient; il n'a pas non plus de pauvres volontaires. — Chez lui, le châ-timent, loin de guérir la concupiscence, l'irrite. — Les doctrines du monde, en excitant dans les hommes la soif des richesses, augmentent les horreurs de la Pauvreté. — Partout où ces doctrines prévalent, les corpora-tions sont dissoutes, des hommes meurent de faim, une tristesse pleine de blasphèmes gagne les sociétés. — Va-leur de ces signes. — Les doctrines du monde, en laissant sans aucun frein l'ambition et l'avarice, augmentent le nombre des pauvres. — Les déclassés et les enrichis. — Preuves de l'augmentation du nombre des pauvres. — Du Paupérisme en Angleterre. — Simple récit. 295

CHAPITRE IX. — LE RICHE DU MONDE ET LE RICHE CHRÉ-TIEN.

Charité fraternelle des chrétiens. — Jésus-Christ source et modèle de la charité. — Jésus-Christ unique objet de notre charité. — Tenant tout de Jésus, nous devons lui rendre tout dans la personne de nos frères. — C'est peu aux vrais amants de Jésus de donner leurs biens, il faut qu'ils se donnent eux-mêmes. — Bienfaits qui résultent pour les pauvres de ce principe catholique. — Des devoirs de l'homme envers ses semblables chez les païens. — Ne pas nuire est ce qu'on sait faire de plus élevé, pour l'homme, dans les sociétés non-chrétiennes. — Comment ce principe était observé chez les païens, comment il tend à être observé chez nous. — De la Philanthropie. — La mortification chrétienne unique base de la vraie Philan-thropie. 341

CHAPITRE X. — LE PAUVRE DU MONDE ET LE PAUVRE DE JÉSUS-CHRIST.

Rien ne diffère autant du pauvre chrétien que le pauvre libre-penseur. — Ils diffèrent entre eux proportionnel-lement comme leurs chefs respectifs: Jésus-Christ et

Satan. — Causes de cette différence. — Premièrement : les solutions très-opposées que le monde et l'Église donnent à cette question fondamentale : Qu'est-ce que la Pauvreté? — Ensuite, l'éducation que chaque société donne à ses pauvres. — Le monde leur apprend leurs droits, l'Église leurs devoirs. — Respect du pauvre chrétien pour le riche. — Haine du pauvre libre-penseur contre les classes élevées. 389

CHAPITRE XI. — ORIGINE DES IDÉES MODERNES SUR LA PAUVRETÉ.

Les idées modernes sur la Pauvreté sont aussi anciennes que le monde ; mais le bon sens de nos pères en avait fait justice. — Pourquoi elles dominent notre époque. — Celui qui refuse d'écouter Jésus-Christ parlant au nom de son Père, est livré sans défense à tout imposteur parlant en son propre nom. — Affinité entre l'esprit humain pervers et l'absurde. — A cette cause générale s'en ajoutent deux autres : — Le triomphe du Protestantisme, qui n'est au fond que le *Satanisme*. — L'ignorance religieuse. Conclusion. 415

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES 443



ERRATA

- Page 150, ligne 19. — *Au lieu de* que l'âme craint, *lisez* que le regard de l'âme craint.
- 176, — 20. — *Au lieu de* la cité de, *lisez* la cité sainte de.
- 226, — 19. — *Au lieu de* de plus : l'élément premier, *lisez* de plus : l'amour du sacrifice, l'élément premier.
- 353, — 15. — *Au lieu de* est vulgaire dans ton sein, *lisez* est vulgaire chez lui.

CHAPITRE I

INTRODUCTION

*Quærite primum regnum Dei et
justitiam ejus, et hæc omnia adjicien-
tur vobis.*

**Cherchez premièrement le royaume
de Dieu et sa justice, et toutes ces
choses vous seront données par sur-
croît.**

(MATTH., VI, 33.)

Le Sphinx antique proposait à l'homme l'homme même en énigme. Il était impossible d'éviter le monstre ; il était impossible d'éluder sa question ; il fallait la résoudre ou mourir. En effet, pour tout être libre, se connaître ou ne pas se connaître est une question de vie ou de mort. Cette fable est une vérité de tous les temps.

La société, aussi, a son Sphinx: Sous un nom ou sous un autre, elle l'a toujours eu ; maintenant il s'appelle la Révolution. Il est là, le monstre, accroupi devant l'humanité, comme la fable nous

le peint devant OEdipe ; il est là, attachant son regard avide et fascinateur sur la proie qu'il convoite, tandis qu'il lui pose le redoutable problème : Ce problème, qui attire de plus en plus l'attention de la race humaine, énoncé peut-être de mille manières différentes, présenté sous cent aspects divers, est, au fond, toujours le même : Qu'est-ce que la société ? Quelles sont les conditions du plein développement de sa vie ? — C'est la société qui est maintenant offerte en énigme à la société, comme autrefois l'homme à l'homme.

Nous avons deux lumières pour nous aider dans la discussion et la solution du problème : la parole de Dieu et l'expérience historique.

La parole de Dieu d'abord : ce soleil s'élevant d'en haut est venu éclairer ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, pour diriger nos pas dans une voie de paix¹, vers la céleste patrie ; ensuite l'expérience que nous fournit l'histoire des précédentes victimes du Sphinx. Loin de nous épouvanter, les ossements qui entourent le monstre nous rassurent, parce qu'ils nous éclairent. Nous ne savons pas seulement qu'ils sont autour de lui comme le trophée de sa victoire ;

¹ Luc, I, 78, 79.

nous savons aussi quelles réponses lui ont permis de vaincre.

Tandis que le Sphinx pose ses questions formidables, des hommes s'élèvent parmi nous, plus dévoués au Sphinx qu'à l'humanité. Ils éteignent en eux la lumière divine, et, tournant le dos aux ossements qui blanchissent autour du monstre, ils élèvent la voix pour instruire le monde sur *les destinées sociales*. On les reconnaît aisément. Le but qu'ils proposent à l'humanité, les moyens par lesquels ils songent à l'atteindre, tout les trahit. Leur but est petit; ils regardent en bas, *oculos suos statuerunt declinare in terram*¹; ils ne voient rien au delà du temps, rien au-dessus de la terre; ils s'emprisonnent avec leur humanité dans ce monde étroit et sombre, et, prison et prisonniers, ils veulent tout régler comme il faut. Leurs moyens sont faibles parce qu'ils sont de l'homme, et violents, parce qu'ils sont faibles. On les jugera. Leurs cœurs et leurs intentions valent mieux, sans doute, que leurs actes.

M. Hugo, par exemple, est frappé, comme tout le monde, de l'existence de la Pauvreté; il voit le rapport plus ou moins nécessaire, mais malheureu-

¹ Psalm., xvi, 11.

sement trop fréquent, qu'il y a entre le fait de la Pauvreté et deux autres faits non moins tristes, l'ignorance et la prostitution¹. A cette vue, son génie s'enflamme; il veut extirper de la terre ces trois chancres qui la dévorent, et.... il bâcle dix volumes. Là, il s'efforce de prouver que l'Église catholique n'a rien fait, ou peu s'en faut, contre ces trois fléaux; que soixante ans de révolutions ont mieux arrangé les choses et les hommes que dix-huit siècles de christianisme. Le livre a du succès, comme tous les mauvais livres. On se hâte de faire une édition populaire, une édition à bon marché, afin que les pauvres ne joignent plus au malheur de leur pauvreté, le malheur bien plus grand d'ignorer leurs griefs contre l'Église de Jésus-Christ, de ce Dieu pauvre et crucifié. Là-dessus, M. Hugo appelle à Bruxelles les cinquante hugolâtres qui ont le mieux battu, en l'honneur de son livre, la caisse de la réclame. Avec eux, Olympio, voulant bien condescendre aux choses vulgaires, daigne oublier, dans les douceurs du festin,

¹ « Parallèlement à une plus grande diffusion de l'instruction primaire, on constate un plus grand nombre de naissances illégitimes. Depuis 1828, le nombre des viols, des attentats à la pudeur, des avortements et des infanticides a presque quadruplé. » (Ch. Maignon, dans le journal *le Monde*, le 7 mai 1865); mais peut-être est-ce l'ignorance en matière de religion qui est la cause de cette augmentation de crimes.

les fatigues de sa rude campagne en faveur de l'humanité pauvre. J'ai toujours supposé, sans preuves, il est vrai, que l'amour de ces illustres pour *les Misérables* leur fit un devoir d'en faire asseoir quelques-uns à leur banquet.

Ainsi, inspirer une haine de plus à des cœur déjà trop ulcérés, et banqueter après en l'honneur du succès de l'opération, voilà tout. C'était bien la peine d'être M. Hugo et de se répandre en dix volumes de prose pour aboutir à cela !

Il y a, du reste, bien longtemps que cette grave question de la Pauvreté ébranle de pauvres cervelles, et fait commettre des crimes et des volumes.

Depuis Babœuf, pour ne pas remonter trop haut, jusqu'à M. Considérant, en passant par Saint-Simon et Fourier, — lesquels, ainsi qu'on sait, Béranger un jour sacra prophètes, — on trouverait maints auteurs qui ont écrit grand nombre de choses sur la Pauvreté. Ce qui appert clairement de ces livres et de la vie de leurs auteurs, c'est qu'ils furent pauvres, et mécontents de l'être. A cela ils ajoutent des théories ; ils accusent la société ; ils blasphèment Dieu et son Église sainte ; ils proposent le moyen infallible de régénérer le monde ; ils se posent en Messies du dernier progrès de l'humanité ; ils content comment, à leur voix, la

Pauvreté quittera la terre; ils font une description alléchante du bonheur sans mélange qui attend enfin les mortels, par eux régénérés, au sein de l'abondance, du bien-être, etc.

Croient-ils ce qu'ils disent? Nul ne le sait.

Parfois ils extravaguent avec tant d'aplomb, qu'on leur croirait volontiers la sottise nécessaire pour être de bonne foi. D'autres fois il paraît plus vraisemblable qu'ils sont méchants. L'esprit du lecteur, ainsi balloté, voudrait en vain conclure qu'ils sont tout ensemble sots et méchants d'une manière distinguée; il reste encore embarrassé, ne sachant pas s'il faut dire comme la servante de Lafontaine, ou bien *vice versa*.

Laissons ce point au jugement de Dieu. Contentons-nous d'admirer, dans le spectacle que nous offrent ces pauvres esprits dévoyés, la conduite de la juste providence de Dieu. A mesure que les hommes s'éloignent du Christ et de la lumière fécondante de son Évangile, le sens des vérités de l'ordre naturel s'éloigne de leur intelligence.

Séparé de Jésus-Christ, le génie est un instrument puissant pour le mal, et l'étude devient le poison de la vérité.

Ce sont eux, ce sont ces hommes de science et

de génie sans Christ, sans Dieu et sans espérance ¹, qui opèrent l'affaiblissement des vérités, et qui diminuent le nombre de celles que le Seigneur, pour consoler et sauver nos âmes, daigna révéler à la terre : *Diminutæ sunt veritates à filiis hominum* ². Qui pourrait dire tout ce que ces ouvriers d'iniquité ³ répandent de ténèbres dans les intelligences, de haines et de désespoirs dans les cœurs, et cela avec les dons mêmes que Dieu leur avait départis pour la diffusion de la lumière et de la paix ?

Il n'est rien dont ils se soient servis, pour cette œuvre inintelligente et coupable, autant que de cette profonde et triste question de la Pauvreté. Ce fait, ils ont prétendu l'expliquer; jamais ils ne l'ont compris. Ce qui est une adresse de la miséricorde divine, ils l'ont pris pour une injustice de Dieu; ce qui est absolument indépendant de la volonté des hommes, ils l'ont considéré comme une injustice de la société. Ils n'ont pas su sortir de ce cercle étroit, et ils ont prodigué à Dieu les blasphèmes, aux hommes les menaces.

Voici ce qu'ils disent à Dieu :

« Et que nous parle-t-on des Cieux qui racon-

¹ Eph., II, 12.

² Ps., XI, 2.

³ Luc, XIII, 27.

» tent la gloire de Dieu ! Nos souffrances procla-
» ment bien mieux la malice et l'impéritie de Dieu.
» Que nous sert ce vain étalage de puissance
» divine, ces astres qui brillent au firmament ?

» Nous demandons à Dieu le bien-être avant le
» spectacle. Osons enfin aborder la question des
» devoirs de Dieu ¹. S'il a des titres à la gloire, lais-
» sons chanter sa gloire par ceux qui en profitent
» et qui ont de bonnes rentes. Quant à nous, ha-
» bitants de ce globe, sur 800 millions que nous
» sommes, il y en a au moins 750 millions qui
» n'ont point du tout à se louer de la justice de
» Dieu. Le roi David, couvert de tant de crimes,
» peut bien à son aise chanter la gloire du Dieu
» qui lui fournit des hommes à massacrer, des
» provinces à gruger, des sérails et des flatteurs
» pour louer ses cantates hyperboliques. De tels
» hommes peuvent louer le Dieu protecteur de
» leurs orgies. Mais le grand nombre des civilisés
» a le droit de répondre à David, en rétorquant
» son verset : Les désordres de la terre procla-
» ment l'insouciance de Dieu, et les horreurs de la
» civilisation attestent la nullité de sa Providence² ! »

¹ En effet, il y aurait péril en la demeure. Après avoir établi les droits de l'homme, il ne reste évidemment plus qu'à aborder la question des devoirs de Dieu.

² *La Phalange*, 16^e année, mars 1847.

Voici maintenant ce qu'ils disent aux hommes :

« Aveugles qui conduisez des aveugles, votre
» place est aux Incurables ! On saura bien vous y
» loger. Nos rangs se forment, voyez-vous ! Nos
» cadres se remplissent de soldats qui ont du cœur,
» du sang dans les veines, et des bras nerveux ;
» et vous n'aurez plus beau jeu en rase campagne,
» mes maîtres. Venez donc essayer vos sabres de
» bois contre nos haches d'acier. De par Dieu ! on
» saura bientôt, je vous le jure, si vos cuirasses
» sont à l'épreuve.

» Et malheur à vous si elles se brisent ; car les
» haches seront bien trempées, et les coups ru-
» dement assénés.... Et je vous le dis, si le batail-
» lon de la jeune garde, qui s'enrôle sous le
» drapeau de l'avenir, a le mot d'ordre pour la
» paix, il a aussi le mot d'ordre de guerre. S'il
» se rallie à cette religieuse parole : association et
» harmonie ; il se rallie aussi à la voix qui crie :
» Écrasons l'infâme ! Le gant est par terre..., on
» saura vous contraindre à le ramasser.' »

Qu'on calcule la portée de semblables paroles ;
qu'on juge quels sourds grondements de rage elles
devaient exciter dans les cœurs des malheureux

¹ Victor Considérant, *Destinées sociales*, tome 1^{er}, page 438.

à qui on les adressait... La dernière citation, pourtant, rappelle involontairement le procédé à l'aide duquel les voleurs de grand chemin essaient, suivant leur pittoresque expression, de « corriger la fortune; » M. Considérant ne serait pas tant ingénieux, ni son invention si neuve.

Mais à quoi bon rappeler des souvenirs déjà bien vieux ? Les *Misérables* ? Cadavre de trois ans, *jàm fœtet*. Plus mortes et plus oubliées sont encore les œuvres de l'école fouriériste, et de M. Considérant, qui la menait jadis au combat. Le Saint-Simonisme lui-même, affaire de jeunesse ! il est allé où vont les feuilles mortes, en nous laissant, comme épave de son apparition, un nombre considérable d'hommes distingués, inoffensifs, et partisans tout ensemble de l'ordre et du progrès.

C'est vrai ! M. Hugo se tait maintenant, mais pour combien de temps ? Cela importe peu. — Si le fouriérisme a encore une voix pour parler, personne n'en sait rien. On a essayé de greffer sur l'arbre, encore chrétien, de la vieille société française des théories haineuses ; et la greffe, au lieu de fleurir, est morte misérablement, c'est vrai !... mais en mourant, elle a écoulé son venin dans l'arbre, et affaibli la générosité de la sève. On a dit des croisades : Aucune n'a réussi, mais toutes ont

réussi ; dans un sens contraire, on peut dire de nos réformateurs et de leurs théories : Aucun n'a réussi, mais tous ont réussi... à faire du mal. Ils se taisent à présent ; mais la nuit que les paroles d'hier ont faite dans les intelligences, le silence d'aujourd'hui la dissipera-t-il ? mais les haines et les désirs insensés que leurs enseignements ont allumés dans le cœur des disciples, ce silence les éteindra-t-il ? Des erreurs ont été proclamées ; la nuit s'est faite ; les volontés se sont égarées dans cette nuit.

Quant à la secte saint-simonienne, ce n'est pas la mort qui l'a atteinte sur les bancs de la police correctionnelle ; elle n'a subi là qu'une transformation, qui l'a laissée plus puissante et plus dangereuse, rien de plus. C'était un papillon, assez ridicule sans doute, et enluminé de bien étranges couleurs, mais intéressant, après tout, par la naïveté même de son étourderie ¹. C'est maintenant une chenille repoussante ; mais l'habit qu'elle porte est brodé : c'est un fonctionnaire public, un rédacteur en chef, un sénateur honoré d'une auguste confiance, un illustre de l'économie politique, un juif enrichi. Ne nous menaçait-on pas, il y a quelque temps à peine, d'une vaste encyclopédie saint-simonienne ?

¹ *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, par M. Reybaud.

« Le Saint-Simonisme, qui a exercé tant de ravages dans l'Europe contemporaine, inspire la pensée du siècle, dirige la banque et la littérature¹. »

Ils caressent amoureusement leurs folies anciennes, et, dans le journalisme, dans l'économie politique, au Sénat, à la tête des sociétés industrielles ou financières, partout où les ont hissés leur ambition et la sottise des hommes de notre temps, ils s'attachent à les faire triompher. Ils poursuivent, aujourd'hui comme hier, la glorification de la chair, le plaisir, le bien-être matériel, au prix même de la vie des âmes. Il leur importe peu que les intelligences s'affaissent, s'abrutissent; que le cœur de l'homme et ses sentiments perdent le niveau où les avait élevés le christianisme, s'ils peuvent écrire dans leurs Revues, dans leurs statistiques, que l'industrie moderne, que le travail moderne, que les usines modernes, que les lumières modernes, que la vapeur moderne, que les chemins de fer et les télégraphes modernes, que la houille moderne.... Rien ne m'oblige à reproduire des phrases que tout le monde sait par cœur, et dont nous voudrions,

¹ Coquille, dans *le Monde*, 18 mai 1863.

pour beaucoup, qu'on n'affligeât plus nos yeux et nos oreilles.

Malheureusement, à force d'être répétées sur tous les tons et rééditées sous tous les formats, ces phrases ont fini par produire un certain effet. A l'époque où cette fausse monnaie fut d'abord mise en circulation, le sens du Christ, *sensus Christi*¹, pour parler comme saint Paul, était trop affaibli dans les masses pour qu'elles pussent facilement s'apercevoir qu'on les leurrait. Un grand nombre s'y laissa prendre. On se laissa arracher, par une main adroite et flatteuse, le peu qui restait encore des grandes et consolantes vérités venues de Dieu et de son Christ, et on reçut, à la place, des paroles de mensonge, funestes et enragées, qui venaient de l'homme et de l'enfer. L'opération terminée, l'opérateur fut mis au rang des bienfaiteurs de l'humanité ; il fut enrichi, loué, applaudi. Les victimes, depuis lors, n'ont pas su comprendre qu'elles étaient dupes : maintenant elles tiennent à ces fausses espérances ; c'est le seul bien qui leur reste. Aussi, quiconque regarde attentivement la société, y aperçoit des symptômes qui le font trembler.

¹ *Nos autem sensum Christi habemus.* I Cor., II, 16.

Un des grands corps de l'État entendait retentir, il y a quelque temps, ce cri d'alarme :

« Ce qui importe aujourd'hui, c'est de constituer
» à l'intérieur une situation sociale qui repose sur les
» principes du travail, de l'ordre et de la moralité...
» La génération qui s'élève, et à qui je ne refuse
» assurément ni le courage ni l'intelligence, me
» semble dominée par un tel besoin de jouissances,
» par un culte si violent pour les plaisirs, par une
» ardeur si effrénée dans la pratique des choses
» qui engagent le plus souvent son honneur et ses
» intérêts, que je ne puis trop chercher ce qu'il
» conviendrait de faire pour y porter remède¹. »

C'est un symptôme, et il y en a d'autres encore. Mais ce qui afflige, ce qui désole et effraie les hommes de cœur, c'est que les promesses séduisantes et me songères de nos réformateurs ont produit, chez un grand nombre d'hommes appartenant aux classes laborieuses, le seul et lamentable effet qu'elles pouvaient produire. Elles ont éteint, dans l'âme du pauvre, l'espérance et la charité, qui enseignent la patience et le courage ; elles ont mis, à la place de ces vertus, l'envie et la haine, qui enseignent la révolte dans le temps et

¹ M. Goulhot de Saint-Germain, au Sénat, session de 1865.

dans l'éternité. Et, en même temps que mourait en lui le principe de la force et de la grandeur morale, le pauvre a été arraché à la pauvreté pour être jeté dans la misère !

Vous avez fait là une œuvre vraiment humanitaire, ô réformateurs ! Grâce vous soient rendues au nom des pauvres, infatigables ouvriers, qui avez su, par vos doctrines, — je le prouverai, — alourdir le fardeau du pauvre et diminuer ses forces, tandis qu'il n'en avait déjà pas au delà de ce qui lui était nécessaire pour supporter le poids du jour et de la chaleur ! O Jésus, qui avez dit : « Venez à moi vous tous qui souffrez et qui êtes chargés¹ ; » ô Jésus, ami des pauvres, ayez pitié de ceux qui ont été trompés !

Ils veulent donc remplacer la pauvreté par le bien-être universel. Peut-être eût-il été juste de se demander auparavant si la chose était possible ; peut-être eût-il été bon de chercher à savoir d'abord si la pauvreté n'était pas une loi nécessaire du monde moral. Plusieurs, en effet, le disent, et soutiennent que la tentative humanitaire était une tentative folle. Ils en donnent d'assez bonnes raisons : ils allèguent spécialement la parole de Dieu.

¹ *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis. Matt., XI, 28*

Dieu, suivant eux, aurait parlé en deux circonstances solennelles ; et il aurait deux fois proclamé l'indissoluble mariage de la pauvreté et de la race humaine. Il aurait dit, à l'aurore des âges : « Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front ¹ ; vous arracherez avec peine votre nourriture à une terre maudite et par conséquent avare. » Dieu aurait ainsi parlé à l'humanité coupable. Venu dans la plénitude des temps, pour ôter le péché du monde², il aurait encore dit : « Vous avez toujours les pauvres avec vous. » Remarquez ce mot ; ce n'est pas une prophétie, c'est la simple énonciation d'un fait inévitable, d'une loi nécessaire : « *Semper pauperes habetis vobiscum* ³. » Or, il disait cela aux nouveaux chefs qu'il donnait lui-même à l'humanité rachetée et régénérée, aux apôtres. Il y a donc une parole de Dieu sur cette question tourmentée par les réformateurs ; et cette parole ne leur serait point favorable.

Petite affaire pour nos sages ! Ils ont plusieurs systèmes, un, surtout, qui prouve clairement que la parole de Dieu ne prouve rien. Écoutez ! il s'agit du dualisme proudhonien ; voici comment ils arrangent cela :

¹ Gen., III, 17, 18, 19. — ² Joan., I, 29.

³ Matth., XXVI, 11. — Marc., XIV, 7. — Joan., XII, 8.

« Dieu, disent-ils, est l'ennemi de l'homme,
» qu'il a créé cependant ; il ne l'a placé sur la terre
» que pour l'opprimer. L'homme, de son côté,
» doit être l'ennemi de Dieu, qui lui donna la vie,
» et, tout en étant l'œuvre des mains divines, il ne
» doit à son Créateur que la haine, puisque Dieu
» est encore plus le tyran que le Père de la race
» humaine. Saint Augustin et Bossuet peuvent à
» leur aise proclamer, dans l'histoire de l'huma-
» nité ici-bas, l'action d'une Providence divine,
» paternelle, admirable par la sagesse avec la-
» quelle elle conduit le genre humain à la régé-
» nération et au salut ; nous, nous ne voyons, dans
» les enseignements de l'histoire, que la lutte
» acharnée de la créature humaine contre le Créa-
» teur, lutte qui a pour but d'arracher à Dieu,
» de force, un à un, au prix de douloureux dé-
» chirements et d'amers sacrifices, des biens,
» des richesses, des souverainetés qui sont no-
» tre naturel apanage, mais dont sa main avare
» et malfaisante nous avait iniquement privés.
» Chose étrange ! dans cette lutte inégale, le vain-
» queur, c'est l'homme ; et l'humanité progresse
» sans cesse, triomphant à chaque instant de ce
» Dieu cruel et ennemi !!! Et maintenant, vous le
» comprenez, la parole de Dieu que vous nous

• opposez, prouverait bien le désir de sa haine
• contre l'homme ; mais l'homme ne triomphe-
• ra-t-il pas, en ce point aussi, de son Dieu ? Il y
• a apparence ?...

Mon Dieu, où s'arrêteront leurs blasphèmes ?

Même après leurs blasphèmes, il est permis de trouver que la question n'est pas résolue en leur faveur. Ils disent Oui ; mais Dieu dit Non. Ils disent : La pauvreté est une loi de haine ; mais Dieu assure que c'est une loi de miséricorde et d'amour.

Ce n'est pas pour mon plaisir que j'analyse de semblables doctrines ; il fallait que l'ennemi, après avoir étalé avec complaisance ses plans de réforme sociale, nous livrât aussi ses plans de réforme religieuse ; l'un ne va pas sans l'autre, et l'on juge mieux les systèmes quand on les voit dans toutes leurs parties. Le citoyen Proudhon est le seul penseur à qui il soit permis, — lorsque depuis longtemps déjà il parle, il enseigne, il réforme, — de s'apercevoir enfin, avec étonnement, « qu'en croyant ne remuer que des questions sociales, on remue toujours des questions théologiques. » L'horrible théorie qu'on a lue plus haut, et que, faute d'autres mots, j'ai nommée le dualisme proudhonien, quoique Proudhon n'ait pas été le seul à la professer, est la formule religieuse

correspondante à la doctrine sociale du Progrès continu. Un instant de réflexion suffit pour le voir clairement. Quelques-uns, il est vrai, en prenant pour point de départ le progrès continu, étaient arrivés à replâtrer, pour en faire leur religion, quelque vieux système d'athéisme ou une forme quelconque de panthéisme. Mais la formule proudhonienne est plus avancée ; c'est le fait d'un être plus éclairé : « Ils croient et grincent des dents ¹ », dit l'apôtre saint Jacques, en parlant des auteurs véritables de cette doctrine, de ceux qui les premiers l'ont professée et pratiquée.

Ah ! cette doctrine, — dogme moral et sociologie, — qu'elle est bien visiblement née, et tout entière, de celui qui, suivant l'Évangile, ne voulut pas rester dans la vérité ², et fut homicide dès le commencement ³ ! Elle porte, à son principe et dans toutes ses parties, le signe de Satan, la haine. Haine à l'Église de Jésus-Christ, haine à la société actuelle, enfin, haine à Dieu ! Voilà, pour tous ceux qui ont lu attentivement ce chapitre, le résumé des doctrines qu'on nous y a proposées. Et ces haines si saillantes, si vigoureuses, si sauvages, ne s'adres-

¹ *Et dæmones credunt et contremiscunt.* Jacob., II, 19.

² Joan., VIII, 44.

³ Joan., VIII, 44.

sent pas à des doctrines, à des abstractions, mais bien à des êtres vivants et véritables : on l'a vu, lorsque les réformateurs ont été les maîtres ; on le verra de nouveau lorsqu'ils reprendront le pouvoir.

Et c'est par la haine, par ce souverain dissolvant qu'ils veulent arriver à une réforme, à une reconstruction meilleure ; et c'est par cette négation parfaite qu'ils veulent obtenir des résultats positifs ! !...

Les œuvres qui viennent de Dieu ont une marche tout opposée, et triomphent par des moyens tout contraires. Nous, catholiques, nous sommes nés au milieu d'une société qui ne voulait pas de nous, qui nous haïssait, qui nous livrait aux bourreaux du prétoire et aux bêtes de l'amphithéâtre.

Avons-nous haï ceux qui nous haïssaient ? avons-nous menacé ceux qui nous faisaient mourir ?

Déjà, suivant un passage célèbre de Tertullien, nous remplissions le Sénat, l'armée, le palais de César, le monde romain tout entier ; nous étions forts, nous pouvions vaincre par les armes peut-être, au moins soutenir hardiment une lutte qui aurait forcé nos persécuteurs à compter avec nous ; et cependant, lorsque nous étions maudits, nous ne maudissions point ; lorsqu'on nous maltraitait,

nous ne menacions point ; mais nous nous livrions sans défense à ceux qui nous jugeaient injustement¹.

Nous résistions ainsi en souffrant, pour parler avec le pape saint Gélase ; et, les mains pures du sang de ceux qui répandaient le nôtre sans mesure, comme le cœur libre de tout sentiment de haine ou de vengeance, nous avons vaincu. Sûrs d'avoir avec nous Dieu, la vérité et la justice, toutes choses contre lesquelles il n'est pas donné à la malice ou à la force humaine de prévaloir éternellement, nous pouvions donner notre vie sans craindre que la cause que nous défendions tombât avec nous ; au contraire, le martyr succombant pour l'amour de Dieu priait pour ses bourreaux, et il savait que sa prière était exaucée : *Sanguis martyrum semen christianorum !*

Un fait résume dans son symbolisme l'histoire de notre lutte, de notre triomphe ; le voici :

Le diacre saint Étienne a reçu de Dieu une sagesse et une grâce irrésistibles : il enseigne et il confond ceux qui contredisent sa doctrine. On le

¹ Petr., II, 23. — « Il faut rendre cette justice au Christianisme, que dans toutes les séditions qui ont agité l'espèce humaine, il ne s'est pas trouvé un seul chrétien à prendre part aux conjurations ourdies contre la vie des empereurs. » (*Encyclopédie*, art. *Christianisme*.)

conduit aux juges. Étienne se défend ; mais sa défense est une nouvelle apologie de la doctrine qu'il prêche :

« En entendant ses paroles, ses accusateurs fré-
» missaient de rage en leur cœur, et grinçaient des
» dents contre lui. — Mais, comme il était rempli
» de l'Esprit Saint, levant les yeux au ciel, il vit
» la gloire de Dieu et Jésus qui se tenait à la droite
» de Dieu, et il dit : Voilà que je vois les cieux
» ouverts et le Fils de l'homme qui est assis à la
» droite de Dieu. Eux, alors, criant d'une voix forte
» et se bouchant les oreilles, se précipitèrent tous
» ensemble sur lui, — et, l'entraînant hors de la
» ville, ils lapidaient... Étienne qui priait et disait :
» Seigneur Jésus, recevez mon esprit. — Puis, s'é-
» tant mis à genoux, il cria d'une voix forte : Sei-
» gneur, ne leur imputez pas ce péché. Et lorsqu'il
» eut dit cela, il s'endormit dans le Seigneur. Or
» Saul était consentant à sa mort ¹. »

Et quelques jours après, Saul recevait le fruit des prières d'Étienne. Renversé sur le chemin de Damas, il devenait Paul, l'instrument de choix pour la conversion des gentils.

Ainsi, confessant humblement et généreusement

¹ Act., VII, 54-59.

notre religion, par nos paroles, par notre vie, par notre mort, nous cherchions à répandre nos convictions. Cependant nous laissons Dieu seul juge de ceux qui restaient en dehors¹ de notre foi ; pour nous, quoi qu'ils fissent, nous savions les aimer toujours et prier pour eux. — Et nous avons vaincu !

Nous avons cherché premièrement Dieu et sa justice², et il s'est trouvé que ce que vous cherchez vous-mêmes sur la terre, si péniblement et si maladroitement, nous a été donné par surcroît. En regardant le ciel, en aspirant à la bienheureuse Éternité, en gardant, avec un amour de jalousie la noblesse et la pureté de nos consciences, nous avons renouvelé la terre, nous avons accompli une révolution sociale immense, la plus grande et la seule bonne de tous points que le monde ait vue,

Dans la société, nous avons trouvé, en haut, le despotisme et son corollaire obligé, l'assassinat politique ; nous avons mis à la place l'autorité légitime et ordonnée de Dieu, forte parce qu'elle est aimée, douce parce qu'elle est respectée. En bas, nous avons trouvé l'homme absorbé par l'État, sans dignité, sans liberté ; la femme sans vertu,

¹ I Cor., V, 13.

² Matt., VI, 33

jouet de l'homme et non plus sa compagne et sa mère ; l'esclave, *non tam vilis quàm nullus* ; le prolétaire encore plus à plaindre que l'esclave ; entre les peuples, ou rapports hostiles, ou domination du fort sur le faible ; et tout cela vivant dans une atmosphère morale qui empoisonnait les âmes, et séchait dans sa fleur tout instinct noble, tout sentiment généreux. La doctrine céleste qui était avec nous a tout transformé, tout renouvelé : elle a fait revivre la conscience individuelle ; elle a rendu à l'homme le sentiment de sa dignité, qui, en l'asservissant à Dieu seul, le rend indépendant des créatures ¹ ; elle a assigné à la femme un trône de gloire au sein du foyer domestique ; elle a changé en rapports fraternels, les rapports du maître et de l'esclave² ; elle a enseigné à ce triste prolétariat du monde romain la noblesse du travail³ ; elle a détruit ces jalouses barrières derrière lesquelles s'enfermaient les peuples ennemis les uns des autres ; elle a formé enfin cette admirable conscience publique qui a transfiguré la législation ⁴ et forcé les crimes, qui s'étaient au soleil du paganisme,

¹ *Prelio empti estis, nolite fieri servi hominum.* I Cor., VII, 23.

² Gal., III, 26, 27.

³ *Labores manuum tuarum quid manducabis ; beatus es, et bene tibi erit.* Ps., 127, 2.

⁴ V. Troplong : *De l'influence du Christianisme sur le Droit romain.*

à reculer, et sinon à disparaître entièrement, du moins à se cacher dans l'ombre, honteux d'eux-mêmes. En un mot, elle a fait de tous les hommes des fils de Dieu par la foi en Jésus-Christ; car, tout baptisé dans le Christ ayant revêtu Jésus-Christ, il n'y a plus parmi nous ni Juif, ni Grec, ni esclave ni libre, ni homme ni femme, mais égalité, que dis-je ? unité de tous en Jésus-Christ¹.

Voilà où l'on arrive, où l'on peut toujours arriver, en fait de réformes sociales, lorsqu'on sait chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice. L'antiquité tout entière tient le même langage. Toujours elle nous montre la civilisation, non comme un bien voulu directement et recherché pour lui-même, mais comme un bienfait dû à la foi religieuse. Tous les civilisateurs antiques furent des prêtres. L'histoire, depuis Jésus-Christ, parle comme les fables historiques des anciens. Tout s'accorde à prouver, tout, — jusqu'au récent triomphe du catholicisme sur l'anthropophagie, — que si l'on veut changer en mieux la condition de l'homme sur la terre, il faut lui apprendre à regarder le Ciel.

¹ Gal., III, 26, 27, 28.

CHAPITRE II

DE L'EXPIATION

SOMMAIRE

I. — La miséricorde de Dieu a fait de l'expiation une loi inévitable de salut pour l'humanité. — L'expiation ne peut atteindre le but de la divine miséricorde que si elle est corrélatrice aux crimes qui la nécessitent. — Triple expiation correspondant aux trois vices fondamentaux du cœur humain. — L'orgueil est châtié par la servitude, la volupté charnelle par l'effusion du sang, les diverses formes de l'avarice par la pauvreté.

II. — Nature de l'orgueil : il est essentiellement irréligieux. — A mesure que l'orgueil grandit dans un peuple, la répression politique doit nécessairement augmenter. — Témoignages nombreux de l'histoire sacrée et profane à l'appui de cette vérité.

III. — Le triomphe de la chair va à l'anéantissement de la chair, à la destruction de l'humanité. — Preuves. — Les annales du genre humain attestent que la guerre proportionne toujours ses horreurs au développement du crime qu'elle est appelée à châtier. — Corruption païenne et guerre chez les peuples anciens. — Loi évangélique de la mortification et caractère de la guerre chez les chrétiens. — Rien ne peut empêcher la guerre païenne de reparaitre là où renaît le sensualisme païen. — Faits.

IV. — Réfréner l'avarice c'est empêcher la pauvreté de se faire sentir. — Jérusalem. — Favoriser la soif de l'or c'est livrer les sociétés en proie à la misère. — Rome ancienne. — Résultat de la prétendue réforme religieuse en Angleterre.

V. — L'expiation est inévitable; mais elle se trouve réduite à son minimum dès qu'elle est volontairement acceptée. — Donc, pour le genre humain : obéissance ou esclavage, mortification ou guerre, renoncement ou pauvreté.

Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.

La terre entière combattra avec lui contre les insensés.

(SAP., V. 21.)

I

Au fond des erreurs les plus extrêmes, il se cache presque toujours une vérité incomprise ou méconnue. La lutte que suppose le dualisme proudhonien entre Dieu et la race humaine est un blasphème et une absurdité. Et cependant il est vrai qu'il y a lutte entre Dieu et l'humanité; non pas lutte d'une humanité généreuse et forte, contre un Dieu imbécile et lâche, mais lutte d'une humanité ignorante, faible, passionnée et souvent mauvaise, contre la miséricorde d'un Dieu toujours juste, bon et doux. C'est Dieu qui nous l'apprend, et lui-même, par son prophète, va nous révéler le

caractère de cette lutte et le but que la divine *philanthropie*¹ veut atteindre par elle.

« Parce qu'elle a dit : « J'irai à mes amants² ;
» c'est d'eux que me viennent le pain et l'eau,
» la laine, le lin, l'huile et le vin ; » pour cela, je
» barrerai son chemin avec des épines, je le cou-
» perai d'un mur afin qu'elle ne puisse retrouver
» les sentiers par où elle s'égaré. Malgré cela, elle
» suivra ses amants et ne les rejoindra point ; elle
» les cherchera et ne les trouvera point. Alors elle
« dira : « J'irai et je retournerai à mon premier
» époux, j'étais avec lui plus heureuse que je ne
» le suis maintenant. »

» Elle n'a pas compris, l'insensée, que tout bien
» est de moi, que c'est moi qui lui ai donné le fro-
» ment, le vin et l'huile ; que j'ai, pour elle, multi-
» plié l'argent et cet or dont elle fait son Baal, son
» seigneur. C'est pourquoi je vais changer de con-
» duite : je reprendrai mon froment en son temps,
» et mon vin en son temps ; je délivrerai ma laine³,

¹ Tit., II, 11.

² Dans le langage prophétique le crime d'idolâtrie est souvent nommé une fornication ou un adultère. Du reste saint Paul traite l'avarice de véritable idolâtrie, et, parlant de certaines gens dont l'espèce, hélas ! n'est pas perdue, il dit : *quorum Deus venter est*.

³ L'acte par lequel Dieu ôte les objets, même purement matériels, de l'usage de ceux qui les font servir au péché, est souvent appelé dans l'Écriture la délivrance de ces objets.

» qui ne servait plus qu'à couvrir ses ignominies.
» Et maintenant je la révélerai, cette ignominie,
» aux yeux de ses amants; et personne, durant ce
» supplice, ne l'arrachera de mes mains. Je ferai
» cesser toutes ses joies, ses solennités, ses néomé-
» nies¹, ses sabbats et ses fêtes. Sa vigne et son
» figuier, dont elle disait : « Ces biens, ils sont à
» moi; mes amants me les ont donnés, » je les em-
» poisonnerai : ils deviendront comme un lieu dé-
» sert, les bêtes des champs en dévoreront le fruit.
» C'est ainsi que je visiterai sur elle les jours
» qu'elle consacra aux Baalim, alors qu'elle leur
» offrait l'encens, et qu'ornée de ses pendants
» d'oreille et de ses colliers, elle s'en allait à la suite
» de ses amants, m'oubliant moi, le Seigneur.

» Et je l'allaiterai, et je l'amènerai dans la soli-
» tude, loin du théâtre de ses désordres, et je
» parlerai à son cœur². »

Ainsi, opposer aux écarts de l'humanité les épines, les souffrances, dont ces écarts sont la cause, et lui laisser bon et doux souvenir du temps où elle marchait dans la justice; la châtier en la privant de l'instrument de ses fautes, puis, lui donner le lait qui ramène cette fille égarée à

¹ Fêtes que les juifs célébraient aux nouvelles lunes.

² Osée, II, 5-14.

son Père, à ce Père qui veut l'instruire, l'élever, parler à son cœur, voilà la lutte que Dieu livre à la pauvre et ingrate humanité. Et celle-ci souvent, hélas ! lui résiste.

Dieu veut que l'humanité marche vers le bien, qu'elle grandisse, qu'elle se développe et devienne meilleure ; et, comme « rien ne change en mieux pour les hommes *indivinement*¹ », Dieu veut que l'humanité lui reste unie. Il ne se contentera pas, pour atteindre ce but, de parler aux hommes et de les instruire par la voix des prophètes ; voici qu'il vient lui-même, se rend visible², et prenant la tête de l'humanité, il la guide à travers le bonheur possible ici-bas, vers d'éternelles et bienheureuses destinées. Mais nous, trop confiants en nous-mêmes, nous repoussons ce secours divin, nous cherchons à nous soustraire à sa direction ; enfants prodigues, nous voulons échapper à la tendresse de notre Père pour aller loin de lui, dissiper nos richesses et nos forces dans les débauches de notre orgueil, de notre curiosité, de nos plus mauvaises passions.

Pour me servir de comparaisons qu'il a conso-

¹ Parole d'Origène dont nous empruntons la traduction au comte Joseph de Maistre.

² *Ego ir-se qui loquebar, ecce adsum.* Isaïe, LII, 6

crées lui-même, Dieu c'est l'aigle qui provoque ses petits à voler¹ à la lumière, qui cherche à les entraîner avec lui vers les régions élevées et sereines; c'est la poule qui, à l'heure du danger, veut rassembler ses poussins sous ses ailes². L'humanité, tandis que l'aigle qui la provoque s'élève, loin de le suivre, abaisse un regard morne vers la terre; elle ferme également l'oreille au cri de la poule qui l'avertit; elle méconnaît le danger et refuse l'asile.

Ah! c'est avec raison que Dieu, parlant à la fois de cette humanité aveugle et perverse, et des soins dont la divine Providence ne se lasse pas de l'entourer, a dit : « Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je n'aie point fait³? » Il nous avait accordé le don immense de la liberté; il devait le respecter, il l'a respecté; mais de peur que cette liberté ne s'égarât dans son choix, Dieu ne cesse de la solliciter : il l'a sollicitée de mille manières, par les royales douceurs qui se trouvent dans le service du Seigneur⁴, par les épines qui se rencontrent en dehors des

¹ Deut., XXXII, 11.

² *Quoties volui congregare filios tuos quemadmodum gallina congregat pullos suos, sub alas, et noluisti?* Matth., XXIII, 37.

³ isaie, V, 4.

⁴ *Cui servire regnare est.* Paroles du Pontifical romain adressées par l'Évêque à ceux qui vont recevoir le sous-diaconat.

voies de la justice ; il l'a sollicitée par ses promesses éternelles, par les rayonnements de la beauté divine qui apparaissait à travers la bénignité du Verbe fait chair, par l'amour de Jésus, par sa vie et ses exemples. Dieu, pour l'humanité, c'est une mère qui veut que son enfant marche seul, mais qui cependant l'entoure de ses bras de peur que l'enfant ne tombe.

Mais il y a, dans l'humanité, un esprit ennemi de l'humanité, parce qu'il est ennemi de Dieu, et cet esprit lui fait haïr les voies divines hors desquelles elle ne peut vivre. « Son crime l'accuse, sa malice » le confond ; » eh bien ! « sache et vois, dit le Seigneur, combien il est amer et mauvais pour toi » d'avoir abandonné ton Dieu ¹. »

Ces vérités se rencontrent à chaque page de la Bible ; tous ceux qui l'ont lue avec quelque soin le savent. Les historiens, plus encore peut-être que les hagiographes et les prophètes, insistent sur cette idée ou plutôt sur ce fait providentiel. L'antiquité profane fait écho, elle aussi, à l'enseignement Biblique.

Homère parle quelque part des Prières, ces filles boiteuses de Jupiter, qui suivent d'un pas tardif

¹ Jerem., II, 19.

peut-être, mais enfin qui suivent toujours l'Injure au front orgueilleux. C'est là une de ces pensées simples et profondes comme il s'en rencontre de temps en temps chez l'admirable poète. Le regard de son âme avait sondé les lois sublimes du monde moral. Celle qu'il a voulu nous révéler dans la gracieuse allégorie des Prières se résumait sans doute ainsi dans son esprit : Tout crime tôt ou tard doit être expié, ou par une pénitence volontaire, ou par quelque peine imposée d'en haut et purifiante de sa nature. Homère et toute l'antiquité savaient que tout crime n'est pas expié de la même manière : aux grands coupables, les grands châtimens. Ce n'était plus la Prière tardivement réparatrice que les anciens voyaient à la suite du criminel endurci ; c'étaient les Furies vengeresses, implacables.

Horace se souvenait de l'allégorie homérique lorsqu'il écrivait ces vers :

Rarò antecedentem scelestum
Deserult pede pœna claudo ¹.

Pourquoi *rarò*? L'idée que le châtiment est quelquefois tardif, Horace l'a exprimée par l'image

¹ Rarement le châtiment, au pied boiteux, cesse de poursuivre le coupable (Lib. III, *Carminum*, od. 3).

même dont s'était servi Homère : pourquoi donc ajoute-t-il *rarò*? Dieu avait-il trouvé cet épicurien indigne de comprendre l'absolue nécessité de la loi sainte dont il se faisait en ce moment le hérault? Un esprit assez plat pour se contenter des dogmes d'Épicure est bien capable de prendre le change, et de se laisser tromper par les délais de la divine Providence.

Quoi qu'il en soit d'Horace, qui, évidemment, ne fait que se souvenir, sans le comprendre, du poète grec, ce qu'Homère a vu, — et il a vu beaucoup pour un païen, — il l'a poétiquement exprimé.

Dans une autre société, des lois plus profondes, des harmonies plus admirables se seraient nécessairement offertes au regard de son intelligence. Un livre divin aurait donné à sa pensée la certitude de la foi; il y aurait lu : « Le châtiment du péché suit toujours la prévarication des méchants : *Peccantium pœna perambulat semper injustorum prævaricationem.* » Dans un autre endroit il aurait vu cette parole d'une clarté éblouissante : « On est puni par où on a péché : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur* ». » Deux vérités lui auraient donc été assurées de la part de Dieu

¹ Sag., XIV, 31.

² Sag., XI, 17.

même : 1° qu'il n'y a point de crime sans châtement ; 2° que le châtement se trouve toujours caché au fond du crime qui le rend nécessaire ¹.

Le livre sacré lui eût appris aussi que les iniquités des hommes se résument à trois chefs : que l'amour de soi, poussé à l'extrême, jusqu'à la révolte contre Dieu, se manifeste par l'amour de notre chair, par l'amour de notre volonté, par l'amour des choses de la terre, c'est-à-dire par la volupté, par l'orgueil, par l'avarice². S'élevant ensuite, à l'aide du livre saint, aux grandes idées de solidarité et de réversibilité ; et comprenant, en même temps, qu'il y a sur la terre deux sociétés ennemies l'une de l'autre, à cause de l'esprit opposé qui les gouverne, mais cependant soumises toutes les deux, — parce qu'elles ne sont qu'une humanité, — aux mêmes lois de solidarité et de réversibilité, les arcanes du monde moral eussent été sans voile pour lui. Il eût vu la Pauvreté sortir de l'avarice, l'obéissance de l'orgueil, la mortification de la volupté, comme la fleur sort de sa tige, tout en produisant des résultats très-opposés, selon l'esprit de la société où elles existent.

¹ V. la note A à la fin du volume.

² I Joann., II, 16.

Loin de songer à chasser la Pauvreté de la terre, le poète aurait plaint une société qui n'aurait pas eu des pauvres dans son sein : il l'aurait regardée comme maudite ; et si quelqu'un lui avait parlé d'un âge où la Pauvreté serait abhorrée, l'obéissance blasphémée et la mortification sifflée, il se serait voilé la face, et il aurait répondu : « Doublement insensés ! ils aggravent le mal qu'ils voudraient détruire. Car, comment bannir les Prières qui expient et qui réparent, quand l'injure est plus insolente et plus exaltée ? Il n'y a qu'un moyen d'ôter l'expiation, c'est d'ôter le mal qui la rend nécessaire. Au lieu de vouloir faire disparaître le fruit, qu'ils attaquent l'arbre ; au lieu de lui donner l'eau et le fumier qui le font grandir, qu'ils mettent la cognée à sa racine. » Homère se fût élevé jusque là.

Mais eux, nos savants, inondés de la lumière qui manqua au poète antique, ils ont fermé les yeux pour ne point voir. Aussi, ils n'ont pas vu même ce qu'avait vu l'aveugle des anciens jours, ces Prières hoiteuses qui suivent partout l'injure : le fait si frappant de l'Expiation ! Leur aveuglement volontaire est un crime ; ils en doivent compte à Dieu, dont ils méprisent la parole, et aux hommes, qu'ils prétendent conduire et qu'ils ne peuvent

qu'égarer. Ils sont une preuve de plus de l'axiôme divin : *Per quæ peccat quis per hæc et torquetur*. Ils ont voulu fermer les yeux aux clartés de la parole divine, et leurs yeux sont restés fermés à la lumière qui naît des enseignements de l'histoire.

Écoutez-les, et vous diriez qu'ils n'ont jamais oui parler des jours passés, ni des révolutions successives qui sont l'histoire du voyage de l'humanité sur la terre. Et pourtant ils ont lu les livres qui racontent tout cela; ils les ont lus, ils les ont compilés, ils les ont édités, ils les ont annotés, ils les ont expliqués; plutôt à Dieu qu'ils les eussent compris! Leur enseignement n'aurait pas poussé la société moderne dans une voie facile en apparence, — parce qu'elle est d'accord avec nos mauvais instincts, — mais qui, pour cela même, ne peut que mener à des catastrophes; et il ne serait pas nécessaire de leur rappeler, en ce moment, le fait si évident, si palpable, de l'Expiation.

Aussi loin, en effet, qu'il nous est permis de voir dans les annales de l'humanité, partout un spectacle uniforme nous frappe : Les rois ont succédé aux rois, les empires ont succédé aux empires, des villes nouvelles ont été bâties avec les débris de cités plus antiques; mais, ni les révolutions qui ont fait craquer et disparaître les royaumes, ni les lon-

gues dynasties qui ont fleuri dans la paix n'ont ôté de la terre l'Expiation. Quel fut le temps, où est le pays où l'avarice n'a pas vu auprès d'elle la Pauvreté, où l'amour de l'indépendance n'a pas trouvé à côté d'elle l'obéissance, où la volupté, le plaisir des sens n'a pas marché à côté de la mortification, volontaire ou non ? Je cherche en vain, dans la suite des âges, ce peuple et ce pays.

Et non-seulement jamais peuple n'existe sans la mortification, l'obéissance, la pauvreté ; mais encore, chaque fois que la triple concupiscence s'agite avec plus de force dans le cœur des hommes ; chaque fois que le mal augmente, l'Expiation se développe dans une mesure proportionnelle. Oui, chaque fois que l'avarice, que la soif des biens terrestres grandit et prend des proportions extrêmes, la pauvreté grandit, et, prenant à son tour des proportions terribles, elle devient une plaie sociale qui s'appelle d'un nom nouveau : le Paupérisme ! Quand l'orgueil et l'esprit d'indépendance bouillonnent comme une mer houleuse ; quand, au sein des masses, fermentent ce qu'on appelle aujourd'hui des idées, des sentiments démocratiques, l'obéissance, devenue plus nécessaire, prend une forme abjecte et s'appelle d'un nom ancien : l'esclavage ! Lorsque le désir des jouissances physi-

ques, lorsque la luxure, qui accompagne toujours l'orgueil¹, déborde, la mortification, elle aussi; déborde et s'appelle d'un nom terrible : la guerre !

Esclavage, Guerre, Paupérisme : châtimens qui ne guérissent rien ! mais sans lesquels, lorsque le mal est grand, la société même serait impossible. Nous allons le voir.

II

Les lois suivant lesquelles la vie se développe ne sont pas à inventer. Dieu a répandu assez de lumières sur notre origine, notre nature et nos destinées pour que ces lois nous soient nécessairement connues. L'éternel Géomètre a tracé ainsi autour

¹ « Il n'est pas seulement vrai de dire que toutes les prévarications se rapportent à ces deux principes. Comme ils ont été réunis dans la prévarication primitive, ils ont conservé une affinité intime qui fait que l'un appelle incessamment l'autre, qu'ils s'attirent, se soutiennent, s'exaltent mutuellement. — Compulsez les annales du crime, choisissez dans les annales sataniques les grands types de l'orgueil humain; depuis Tibère jusqu'à Danton, vous verrez qu'ils ont été des géants d'impureté; et si vos regards passent sur d'autres noms qui n'ont dû qu'à la débauche leur infâme célébrité, vous découvrirez, au fond de ces âmes gangrenées et tombant en lambeaux, quelque chose de hideusement vivace : dans cette pourriture, un orgueil immense, dévorant, destructeur, qui aspirait à briser l'humanité comme un jouet. » (Monsieur Gerbet, évêque de Perpignan, *Dogme catholique de la Pénitence*, chap. III.)

de nos facultés, de notre activité, le cercle dans lequel seulement peut grandir la créature humaine. Observez ces lois, ne sortez pas de ce cercle, et vous prenez pleine possession de vous-même ; vous êtes libre. La liberté c'est l'absence d'entraves au mouvement de notre activité dans l'ordre ; et le mouvement de notre activité contenu dans l'ordre, en nous élevant, en nous menant comme par la main aux fins sublimes de la vie, affermit notre liberté. C'est une vérité d'évidence, que le légitime usage de notre activité la développe et la fortifie. Mais aussitôt qu'on essaie de franchir le cercle de l'obéissance à Dieu, on tombe dans l'esclavage. L'esclavage est un empêchement au mouvement de notre activité dans l'ordre ; c'est donc notre sujétion à une autorité illégitime. Que cette autorité soit hors de nous ou en nous-même, qu'elle nous répugne ou nous soit agréable, il n'importe : nous sommes esclaves dès que nous portons le joug de qui n'a aucun droit sur nous, ou de qui outre-passe les droits qu'il a. Hercule aux pieds d'Omphale est aussi esclave que le nègre qui se courbe sous le fouet du planteur américain. Celui qui pêche est l'esclave du péché¹. Celui qui ne cherche pas

¹ *Qui facit peccatum servus est peccati.* Joan., VIII, 34.

premièrement le royaume de Dieu et sa gloire, est nécessairement l'esclave des besoins exagérés de son corps, l'esclave de ses désirs, l'esclave de ses mauvaises habitudes, l'esclave de ses occupations.

N'oublions pas, cependant, qu'il ne s'agit pas en ce moment pour nous de l'individu, mais bien de la société. Elle a aussi, dans les lignes tracées autour de l'activité individuelle par le doigt du Seigneur, les conditions de son progrès véritable et de sa liberté. La liberté, pour elle aussi, c'est l'obéissance; hors de l'obéissance, l'esclavage. Il y a des époques où il se forme dans les sociétés comme un courant d'obéissance qui aboutit à la liberté; il y a des époques pendant lesquelles fermentent des idées de révolte qui mènent à l'inévitable esclavage. Il y a l'esclavage politique et l'esclavage proprement dit, qui est encore plus un fait social qu'un fait politique. Le premier existe dans tout peuple qui perd le respect pratique de l'autorité; le second, sous une forme ou sous une autre, se rencontre partout où prévaut la maxime : Chacun chez soi, chacun pour soi. La racine de l'esclavage politique est ce qu'on appelle aujourd'hui esprit d'indépendance, idées, sentiments démocratiques; la racine de l'autre esclavage est dans l'avarice, dans l'amour du bien-être :

l'un est fils de l'égoïsme de l'esprit, l'autre est le fruit de l'égoïsme du corps; nous ne parlons en ce moment que du premier.

On a beau donner à l'esprit qui le produit des noms nouveaux et sonores; il est vieux, pourtant, et facile à reconnaître. En style chrétien il s'appelle l'orgueil. Selon notre sainte religion, un acte d'orgueil, à l'origine de notre histoire, plaça le genre humain sous la domination de Satan; un acte d'orgueil fit l'homme esclave du démon, et Jésus-Christ ne le délivra de ce dur et impitoyable esclavage qu'en se faisant pour nous obéissant jusqu'à la mort de la croix. Je ne crois pas qu'au fond de sa conscience, même le plus déterminé saint-simonien ose considérer le témoignage catholique en faveur d'une idée et d'un fait, comme une petite preuve de la vérité de cette idée et de ce fait.

Le signe le plus visible de l'orgueil, son caractère toujours sensible, je dis plus, son essence, l'essence de l'orgueil, c'est l'irréligion. En fait, cette vérité n'est pas contestable. Étudiez les orgueilleux individuellement, allez au fond de leur nature, sondez attentivement les plaies de la société durant les périodes célèbres par leur orgueil, ou, pour parler le langage moderne, les époques

célèbres par l'ardeur de leurs aspirations libérales; vous trouverez sur tout front orgueilleux, comme au cœur de toute société en révolte, ce signe d'anathème : l'irréligion. Ce serait perdre du temps que de citer ici des noms propres, des faits, ou de parquer, entre deux dates, les périodes auxquelles je fais allusion. Tout cela est inutile : comprendre ce qu'est l'orgueil, c'est savoir que l'irréligion doit être son essence.

Au fond, qu'est-ce que la religion? Un double rapport de dépendance de l'homme à Dieu et de l'homme à son prochain. Ce double rapport a pour principe l'amour, pour résultat le plus immédiat, et comme condition nécessaire de l'amour, l'immolation de soi à Dieu et au prochain.

Trois sentiments au cœur de l'homme religieux : Pour soi-même, se renoncer, porter sa croix et suivre Jésus au Calvaire¹. Pour Dieu, un amour immense, au-dessus de tout autre amour, se manifestant par une volonté d'obéir quand même, humble et forte : *Celui qui m'aime, dit le Seigneur, garde mes commandements*². Pour le prochain, un tendre sentiment de bienveillance, de respect

¹ *Qui vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam quotidie et sequatur me.* Matth., XVI, 24

² Joann., XIX, 21 et 23.

et d'amour, la charité en un mot. Le chrétien sait que sa dette envers Jésus-Christ a été transférée sur la tête du prochain : *Tout ce que vous avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait*¹. C'est pourquoi il comprend ce que veulent dire ces paroles de saint Jean : *Puisque Jésus-Christ est mort pour nous, nous aussi nous devons mourir les uns pour les autres*². Voilà la vie du chrétien³.

L'orgueil est juste l'antipode de ces sublimes sentiments ; l'orgueil est égoïste. L'abnégation n'est qu'une vertu-conséquence, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi. On ne se renonce pas pour se renoncer ; on se renonce parce qu'il est impossible, sans abnégation de soi, d'aimer Dieu et de servir le prochain. Comment l'orgueil, qui n'aime

¹ Matth., XXV, 40.

² I Joan., III, 16.

³ M. Littré prétend que le christianisme n'est que de l'égoïsme, et cela, parce que les chrétiens savent qu'en vivant suivant ses lois, ils se procurent une félicité éternelle. Voilà qui est tout à fait bien. Je serais pourtant curieux de savoir quels lauriers empêchaient le chef de l'école positiviste de dormir. Était-ce l'axiôme Proudhonien : La propriété c'est le vol, axiôme de plusieurs sectes hérétiques, avant d'être celui de Proudhon, et qui fut Grec et Latin avant d'être Allemand ? Dormez en paix, maintenant, ô positiviste ! Vous n'avez plus rien à envier à Proudhon ; Hegel n'a plus rien d'assez extravagant pour vous rendre jaloux ; vous êtes son égal. Pour moi, j'attends que l'altruisme positiviste (un joli mot encore, aussi joli que la chose qu'il désigne) s'immole au bien des hommes ; après quoi je confesserai que la charité c'est l'égoïsme, et que l'altruisme c'est bien plus que la charité.

ni Dieu ni le prochain, connaîtrait-il l'abnégation? Il lui faudrait pour cela un commencement d'amour, un premier désir d'obéissance; or, loin de vouloir donner à Dieu cette amoureuse obéissance que Dieu demande si justement à ses créatures, l'orgueilleux se tourne vers lui et lui dit en face : « Quiconque met la main sur moi pour me gouverner est un usurpateur et un tyran ; je le déclare mon ennemi ¹. » Loin d'aimer son prochain, l'orgueilleux veut le dominer et s'en servir; loin de s'immoler pour ses frères, l'orgueilleux nie même la fraternité : « Fraternité!... frères tant » qu'il vous plaira, pourvu que je sois le grand » frère et que vous soyez le petit; pourvu que » la société, notre mère commune, honore ma » primogéniture et mes services en doublant ma » portion ². »

Une seule chose peut consoler l'orgueilleux de ce qu'il se sent dominé, c'est de voir le reste des hommes sous le même niveau qui courbe sa tête; une seule chose peut le consoler, lorsqu'il n'a pas toutes les libertés ou toutes les licences qu'il voudrait, c'est l'égalité de tous dans l'esclavage et dans la boue. Tout le monde sait que ce dernier

¹ Proudhon : *Confessions d'un révolutionnaire*.

² Proudhon : *Contradictions économiques*.

trait est le caractère distinctif des démocrates dont les journaux le *Siècle*, l'*Opinion nationale*, et leurs semblables, font l'éducation libérale, éclairée et généreuse.

On appelle cela la démocratie moderne. Elle paraît ressembler fort à l'ancienne ; et l'ancienne et la moderne, c'est l'orgueil, le vieil orgueil, et voilà tout. Il y a, du reste, orgueil et orgueil : il y a l'orgueil sauvage et franchement révolté contre Dieu, contre le prince, contre tout ce qui, ne se soumettant pas à lui, n'est pas encore vaincu ; il y a aussi l'orgueil courtisan, qui fait des bassesses devant le prince pour obtenir la permission d'insulter Dieu. Toujours, pourtant, son opposition à Dieu est flagrante, et c'est la vérité, que son caractère toujours persistant, son essence, c'est l'irréligion.

Une page de Bossuet nous aidera à mieux saisir ce caractère effrayant de l'orgueil : « L'orgueil, » dit saint Augustin, est une fausse et pernicieuse » imitation de la divine grandeur : *Perversè te » imitantur qui longè se à te faciunt et extollunt » se adversim te* ¹. » Deux sortes de perfections en Dieu ; il veut que nous imitions les unes,

· Saint Augustin : *Confessions*.

comme la justice, la sainteté, la miséricorde ; il ne saurait permettre que nous singions les autres. Quelle est cette imitation impie qui excite en Dieu une si grande jalousie ? C'est la volonté perverse de lui ressembler dans l'honneur de l'indépendance, et de faire de notre vouloir notre règle souveraine. Par un renversement horrible, nous ne voulons pas imiter Dieu dans ces excellents attributs, dont il est bien aise de voir en nous une vive image ; et c'est précisément à cette souveraineté, à cette indépendance à laquelle il ne nous est pas permis de prétendre, que nous attendons ; c'est ce droit sacré et inviolable que nous essayons d'usurper.

« Car, comme Dieu n'a personne au-dessus de
» lui qui le règle et qui le gouverne, nous voulons
» être, dit saint Augustin, les arbitres souverains
» de nos destinées, afin qu'en secouant le joug, en
» rompant les rênes, en rejetant le frein du com-
» mandement, qui retient notre liberté égarée,
» nous ne relevions point d'une autre puissance, et
» soyons comme des Dieux en terre. *A sæculo con-*
» *fregisti jugum meum ; rupisti vincula mea e*
» *dixisti : non serviam*¹. Par ce désir et cette fausse

¹ Jerem., II, 20.

» opinion d'indépendance, nous nous irritons con-
» tre les lois : qui nous défend, nous incite,
» comme si nous disions en notre cœur : Quoi ! on
» veut me commander ! Et n'est-ce pas ce que
» Dieu lui-même reproche aux superbes, sous l'i-
» mage du roi de Tyr ? « Ton cœur s'est élevé, et tu
» as dit : Je suis un Dieu, et tu as mis ton cœur
» comme le cœur d'un Dieu : *Dedisti cor tuum*
» *quasi cor Dei* ; tu n'as voulu ni de règle, ni de
» dépendance, et tu l'es attribué toutes choses.
» Lorsque tu as vu ta fortune bien établie par ton
» adresse et par ton intrigue, tu n'as pas fait ré-
» flexion sur la main de Dieu et tu as dit avec Pha-
» raon : « Ce fleuve est à moi, et je me suis fait
» moi-même ; *Meus est fluvius, et ego feci me-*
» *metipsum*¹. »

Meus est fluvius, et ego feci memetipsum ! O pro-
fondeurs sacrées de la parole de Dieu, comme
vous peignez bien d'un mot toute la race des fils
de l'orgueil ! Traduisez : cette industrie est à moi ;
ce progrès est à moi ; c'est moi qui me suis élevé,
par moi-même, par mes seules forces, à cette hau-
teur de civilisation et de science. Ils disent aussi
quelquefois : C'est l'humanité qui s'est faite elle-

¹ Bossuet, 1^{er} sermon sur l'Incarnation du Verbe, première partie.

même ! Qu'on se souviene du dualisme proudhonien, dont le principe a été rapporté plus haut, et qu'on dise s'il y a de l'exagération dans cette peinture de l'orgueil, si courte, si vive, si profonde et si complète : « *Meus est fluvius, ego* » *feci memetipsum* ¹. »

Eh bien ! le fruit de l'orgueil, la récompense inévitable d'un peuple irréligieux, c'est l'esclavage. Laissons parler le grand homme que l'Église catholique et l'Espagne ne sauraient trop regretter, Donoso Cortès. Il expose, d'abord, que l'homme, dont la nature a été corrompue par le premier péché, a besoin de répression, et qu'il n'y a que deux espèces de répression possibles et, de fait, existantes : la répression intérieure ou religieuse, mère de la liberté, et la répression extérieure ou politique, source de l'esclavage ; puis il continue en ces termes :

« Je vais vous mettre en présence du parallélisme » le plus merveilleux que nous offre l'histoire. Vous » avez vu que, dans le monde ancien, alors que la » répression religieuse était aussi bas que possible, » car il n'en existait aucune, la répression politique monta jusqu'au degré suprême, puisqu'elle » monta jusqu'à la tyrannie. Eh bien ! avec Jésus-

¹ Ezech. XXIX, 9.

» Christ, là où naît la répression religieuse, dispa-
» raît complètement la répression politique. Cela
» est si vrai que, Jésus-Christ ayant fondé une so-
» ciété avec ses disciples, cette société est la seule
» qui ait existé sans gouvernement. Entre Jésus-
» Christ et ses disciples, il n'y avait d'autre gou-
» vernement que l'amour du Maître pour les disci-
» ples, et l'amour des disciples pour le Maître.
» Vous le voyez donc : quand la répression inté-
» rieure est complète, la liberté est absolue.

» Suivons le parallélisme. Voici les temps apos-
» toliques, que j'étendrai, car cela convient au des-
» sein que je me propose, depuis les temps aposto-
» liques proprement dits jusqu'à l'époque où le
» christianisme monta au Capitole, sous le règne de
» Constantin-le-Grand. En ce temps-là, la religion
» chrétienne, c'est-à-dire la répression intérieure,
» était à son apogée ; mais, malgré cela, il arriva
» ce qui arrive dans toute société composée d'hom-
» mes : il commença à se développer un germe,
» rien qu'un germe, de licence et de liberté reli-
» gieuse. Eh bien ! observez le parallélisme : à ce
» commencement d'abaissement dans le thermo-
» mètre religieux, correspond un commencement
» d'ascension dans le thermomètre politique. Il n'y
» a pas encore de gouvernement ; le gouvernement

» n'est pas encore nécessaire, mais il faut déjà un
» germe de gouvernement. Par le fait, dans la so-
» ciété chrétienne d'alors, il n'y avait pas de vé-
» ritable magistrature ; mais il y avait des juges
» arbitres et amiables compositeurs, qui sont le
» germe du gouvernement. Il n'y avait réellement
» que cela ; les chrétiens des temps apostoliqu
» n'avaient pas de procès et ne s'adressaient pas
» aux tribunaux ; leurs contestations étaient jugées
» par des arbitres. »

» Remarquez comme le gouvernement grandit
» avec la corruption. Arrivent les temps féodaux.
» A cette époque, la religion est encore à son apo-
» gée, mais jusqu'à un certain point viciée par les
» passions humaines. Qu'arrive-t-il alors dans le
» monde politique ? Qu'un gouvernement réel et ef-
» fectif est déjà nécessaire ; mais que, cependant,
» le plus faible suffit. En conséquence, la monar-
» chie féodale s'établit, la plus faible de toutes les
» monarchies. »

» Suivez toujours le parallélisme. Voici le XVI^e
» siècle. Alors, avec la réforme luthérienne, avec
» ce grand scandale politique et social en même
» temps que religieux, avec cet acte d'émancipa-
» tion intellectuelle et morale, coïncident les ins-
» titutions suivantes : En premier lieu, de féodales

» les monarchies deviennent absolues. Vous croyez
» qu'une monarchie ne peut être plus qu'absolue ?
» Eh bien ! il fallait que le thermomètre de la ré-
» pression politique montât encore, parce que le
» thermomètre religieux continuait à descendre ; et
» le thermomètre politique monta plus haut. Que
» créa-t-on de nouveau ? Les armées permanentes.
» Et savez-vous ce que sont les armées permanen-
» tes ? ¹ Pour le savoir, il faut savoir ce que c'est
» qu'un soldat : un soldat est un esclave en uni-
» forme. Ainsi donc, vous le voyez encore, lors-

¹ Les armées permanentes, selon le mode, presque général aujourd'hui, de recrutement par la conscription, ne sont plus suffisantes. Elles sont trop près du peuple qu'elles sont appelées à tenir en respect ; elles se rattachent à lui de trop près par leur origine ; elles doivent trop tôt renvoyer ceux qui les composent dans les rangs populaires. Pour tous ces motifs, elles ne sont plus assez instruments entre les mains du pouvoir. De là la tendance des gouvernements à former une sorte de caste militaire, soit par la formation de gardes impériales ou royales, soit par le système actuellement suivi en France pour les remplacements militaires, etc. Le million de bras au service des gouvernements n'est pas tout à fait étranger au peuple ; s'il en était entièrement séparé, il deviendrait un instrument de compression plus docile. Les gouvernements se rendent-ils compte de ce qu'ils font ? Je l'ignore. Ce qui est sûr, c'est qu'ils agissent comme s'ils ne s'en rendaient pas compte, et comme s'ils ne comprenaient pas que rien n'est dangereux, pour les gouvernements eux-mêmes, rien n'est tôt ou tard révolutionnaire comme une armée composée de la sorte. Témoins, à Rome les Prétoriens, au Caire les Mameluks, à Constantinople les Janissaires. C'est une application de la loi observée, à propos d'autre chose, par le comte de Maistre : Plus un instrument est puissant, plus il est difficile à manier. Un fait curieux et intéressant à étudier sur cette question, c'est la difficulté que le roi de Prusse éprouva à s'entendre avec la Chambre au sujet de l'organisation de l'armée.

» que la répression religieuse baisse, la répression
» politique monte; elle monte jusqu'à l'absolutisme,
» et même plus haut. Il ne suffisait pas aux gou-
» vernements d'être absolus; ils demandèrent et ils
» obtinrent d'avoir, au service de leur absolutisme,
» un million de bras. »

» Ce n'est pas tout; il fallait que le thermomètre
» politique continuât à monter, puisque le ther-
» momètre religieux continuait à descendre; il
» monta encore. Quelle nouvelle institution fut
» alors créée? Les gouvernements dirent: Nous
» avons un million de bras, et cela ne nous suffit
» pas; nous avons besoin de quelque chose de plus,
» nous avons besoin d'un million d'yeux; et ils
» eurent la police.

» Ce ne fut pas le dernier progrès. Le thermo-
» mètre politique et la répression politique devaient
» monter encore, parce que, malgré tout, le ther-
» momètre religieux baissait toujours; ils mon-
» tèrent. Ce ne fut pas assez pour les gouverne-
» ments d'avoir un million de bras et un million
» d'yeux; ils voulurent avoir un million d'oreilles,
» et ils eurent la centralisation administrative, par
» laquelle toutes les réclamations, toutes les plain-
» tes viennent aboutir au gouvernement.

» Eh bien! cela ne put suffire; le thermomètre

» religieux baissant toujours, il fallait que le
» thermomètre politique montât plus haut. Et il
» monta. Les gouvernements dirent : Pour répri-
» mer, nous n'avons pas assez d'un million de bras,
» d'un million d'yeux, d'un million d'oreilles, il
» nous faut plus encore ; il nous faut le privilège
» d'être au même moment présents sur tous les
» points de notre empire. Et ce privilège, ils l'ob-
» tinrent ; le télégraphe fut inventé ¹. »

» Tel était l'état de l'Europe et du monde, lors-
» que les premiers mugissements de la dernière ré-
» volution (1848) vinrent nous annoncer à tous

¹ Un million de bras, un million d'yeux, un million d'oreilles, l'ubiquité, tout cela ne suffit pas aux gouvernements ; il leur faut maintenant plus encore : il leur faut que le gouvernement soit fait le Dieu de la nation ; qu'il soit pour la nation le principe et la fin de tout ; que rien n'existe, que rien ne vive, si ce n'est par lui ; qu'il n'y ait de droits que ceux qu'il donne. C'est un cercle vicieux des plus singuliers, dans un temps où l'on fait du suffrage universel le principe du gouvernement. Pourquoi détruire la société de Saint-Vincent-de-Paul quand on favorise la société du Prince impérial ? Pourquoi fait-on semblant de craindre l'Église, lorsqu'on dit à la franc-maçonnerie : *Crescite et multiplicamini* ! Parce que l'Église et la société de Saint-Vincent-de-Paul ont une vie indépendante du gouvernement. Ne croyez pas que j'invente ; c'est M. Billaut, parlant au nom du gouvernement français, qui nous assure de cette vérité ; on peut le croire : « Il y a dans nos lois un principe fondamental : C'est que les forces de l'association ne s'organisent qu'avec l'autorisation de l'État et sous son contrôle, surtout quand ces forces sont mises au service de la politique ou des idées religieuses ; car, au nom des premières on est souvent tenté de se poser en face de l'État, et au nom des secondes de se placer parfois au-dessus de lui. » Ainsi répondait M. Billaut, avec calme, devant le Corps Législatif, à quelques députés qui avaient cru pouvoir demander les motifs du décret de mort porté contre la société de Saint-Vincent-de-Paul.

» qu'il n'y a pas assez de despotisme sur la terre,
» puisque le thermomètre religieux demeure au-
» dessous de zéro ¹. »

C'est grand dommage que nos modernes progressistes ne puissent pas invoquer ici leur fin de non recevoir ordinaire contre les autorités catholiques. Que leur servirait, en effet, de dire que Donoso Cortès est un esprit retardataire, un homme en arrière de son siècle, etc. ? Donoso, dans l'admirable passage qu'on vient de lire, ne fait que de l'histoire, rien que de l'histoire. Le seul moyen qui reste de rejeter cette autorité, c'est de rejeter les faits qu'elle expose ; mais on ne le peut pas.

Après ce fier abrégé de l'histoire entière, il semble superflu d'ajouter autre chose. Cependant, les hardiesses de l'ignorance et de la mauvaise foi contemporaine sont telles, qu'on ne saurait jeter trop de lumière sur une question aussi fondamentale. Étudions de plus près quelques-uns des faits les plus importants.

Un jour, l'orgueil d'un peuple s'exalta au point que, s'approchant des autels autour desquels l'antique foi de ses aïeux voyait les anges prosternés,

¹ Don Juan Donoso Cortès, marquis de Valdegamas, *Discours sur le Despotisme*.

il en chassa la Raison de Dieu incarnée en Jésus-Christ, et, prenant la raison de l'homme, incarnée et abrutié dans une prostituée, il la mit sur le trône même que Dieu s'était choisi parmi nous, et, se prosternant devant elle, il l'adora. Ce fut l'acte d'orgueil le plus cru et le plus ignoble que le soleil éclaira jamais : la raison de l'homme, éteinte dans la boue des sens, était par l'homme élevée au-dessus de la Raison de Dieu transfigurée par la plus touchante manifestation de la miséricorde, de l'amour et du sacrifice. Mais cet acte, manifestation suprême de l'orgueil, était, par sa forme même, la proclamation du suprême esclavage. Le Dieu qu'on chassait était aussi un Homme, l'honneur de l'humanité ; et cet homme, on le chassait parce qu'il voulait diviniser la race humaine en l'entraînant à sa suite, par la vertu, à la liberté. Avec Jésus, qui fait l'homme vertueux, on aurait trouvé la liberté, toutes les libertés ; car les peuples ont bientôt le gouvernement et l'état social qu'ils méritent, puisqu'ils se les font eux-mêmes. En préférant à l'Homme-Dieu l'homme brute, on déclarait renoncer aux instincts sublimes de notre être, aux magnifiques doctrines révélées par le Seigneur, on proclamait qu'on ne voulait plus tenir en bride la chair et le sang par la volonté, mais qu'on voulait

soumettre la volonté à la chair et au sang : en un mot, on proclamait l'esclavage de la raison sous le joug des sens, la servitude des âmes sous le joug du corps. Assez longtemps, l'homme, appelé à imiter Jésus-Christ, avait pu se comparer à Dieu et lui devenir semblable ¹; l'heure était venue de se comparer aux bêtes, de leur ressembler ², et, par conséquent, d'avoir le gouvernement qui convient aux bêtes. L'acte d'orgueil commis, la récompense arriva.

Le peuple naturellement le plus vaillant et le plus généreux de la terre tomba sous le joug d'une tyrannie telle que les annales du monde n'ont rien à lui comparer; et ce peuple accepta ce joug de honte, il se laissa conduire avec une verge de fer. Trois ou quatre fous, ivres, stupides, vils et ridicules, prirent ce peuple presque tout entier entre leurs mains comme une cire molle, et ne trouvèrent pas plus de résistance en lui quand ils violèrent sa conscience que lorsqu'ils violèrent sa propriété, quand ils lui ordonnèrent de monter sur l'échafaud que quand ils l'envoyèrent combattre.

¹ *Quos vocavit, hos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui. Rom. VIII, 30. — Estote vos perfecti sicut Pater vester cælestis perfectus est. Matth., V, 48.*

² *Homo cum in honore esset, non intellexit; comparavit se jumentis insipientibus et similis factus est illis. Ps., XLVIII, 13, 21.*

O France, souviens-toi que, lorsque tu ne voulus plus obéir à Dieu, tu obéis sans résistance à Carrier, à Couthon, à Robespierre, à la Guillotine! Heureuse si tu as compris cette leçon! Heureuse, même encore, si, ne l'ayant pas comprise, Dieu te la répète dans la mesure de ton crime. Car tu ne serais plus la France, tu ne serais plus le ministre de Dieu en ce monde pour le salut des nations, le jour où, vivant dans le crime, Dieu t'y laisserait croupir en paix.

Pendant longtemps, on a voulu considérer la triste et à jamais déplorable révolte religieuse du XVI^e siècle, comme le signal du réveil des aspirations humaines vers la liberté, et on a eu raison si la liberté est le CÉSARISME. Tous les bons esprits sont revenus ou reviennent. Néanmoins, les chevaliers de l'écritoire qui gagnent leur vie à faire l'éducation démocratique, sociale et lumineuse des masses, tiennent encore que Luther, Calvin et, qui sait? peut-être Henri VIII et Élisabeth furent apôtres, docteurs, confesseurs, et quelque peu martyrs de la liberté. Peut-être même le croient-ils; ils sont capables de tout.

L'orgueil et la révolte produire la liberté, ou seulement aimer, désirer, chercher la liberté! allons donc! La liberté est fille de l'obéissance, et non de

la révolte ; la liberté est la grandeur de celui qui se soumet : Dieu n'a pas permis que cette fille du ciel fût condamnée à servir de piédestal à celui qui s'enfle. Les réformateurs, des amis de la liberté ! ô piperie ! Eux, les inventeurs d'un système religieux dont la conséquence nécessaire était de réunir dans les mains du roi la crosse, le sceptre et l'épée, eux, des amis de la liberté ! A celui qui était le maître des corps, ils ont livré les âmes ; à celui qui avait l'épée, ils ont donné pouvoir sur les consciences... C'est ainsi que « le Palatinat fut d'a-
» bord calviniste, puis luthérien, puis de nouveau
» calviniste ¹ » et l'Angleterre, et la Suède, et d'autres pays encore virent semblables aventures. Ils ne savaient rien refuser aux princes, quand il s'agissait de s'assurer des protecteurs ; ils leur jetaient pêle-mêle les biens du clergé, la conscience des fidèles et des dispenses pour user de la polygamie.

Le XVI^e siècle marque le retour de l'absolutisme royal, qui devint nécessaire par le fait du Protestantisme. Non-seulement les Protestants ont soutenu leurs opinions nouvelles par les armes, mais ils ont attaqué ouvertement leur patrie, et jamais,

¹ César Cantù, *Histoire universelle*, tom. XV, p. 291.

ni en Allemagne, ni en France, ils n'ont hésité à se liguer, contre leur propre pays, avec les ennemis du dehors. La révolte devait avoir, ici comme partout, pour conséquence nécessaire l'augmentation du pouvoir qui a mission de la réprimer. Les sociétés préféreront toujours la vie à la liberté. Du reste, les doctrines aussi bien que les gestes de la révolution qui s'accomplissait, tendaient à développer le pouvoir royal. « La réforme, ce semble, » était surtout faite au profit des rois. Elle mettait » leur puissance si près de celle de Dieu, elle qui » leur disait : Vous pouvez tout ; vous ne répondez » de rien, ni à personne, ni à Dieu ; c'est Dieu qui » a besoin de vous. Le *Basilikon doron* de Jacques I^{er}, ce code des princes pendant le XVII^e siècle, était un si bel arsenal pour les prétentions et » les envahissements royaux ! La réforme, surtout, » avait donné de si beaux droits aux couronnes » sur l'Évangile et sur l'Église ! Elle rabaissait tellement devant elle cette puissance gênante, cette » perpétuelle entrave de la Papauté et de l'Épiscopat ! Il est trop vrai de le dire, les rois, même » catholiques, furent séduits¹. » Le seul point sur lequel se soient rencontrés tous les réformateurs

du XVI^e siècle, c'est la négation du libre arbitre, de la libre volonté humaine ¹. Ce n'est pas trop mal pour des apôtres de la liberté.

Quel royaume, disait un Français, en parlant de l'Angleterre réformée, quel royaume que celui où l'on brûle les hérétiques et où l'on pend les catholiques ² ! « Malheureusement, dit dans un autre endroit l'historien Cantù, l'introduction de la Réforme avait amené la nécessité de la tyrannie ; et elle fut en Angleterre aussi absolue que chez les Turcs, puisque le souverain y pouvait tout faire, sauf décréter des impôts ³. » Et pour que nous sachions bien jusqu'à quel point ce dernier refuge de la liberté était inviolable aux souverains anglais : « Henri VIII, ayant demandé huit cent mille livres sterling, et le parlement ne lui en ayant accordé que la moitié, il fit appeler le président et lui dit : Il faut que la proposition passe, ou ta tête ⁴. » « Peut-être, dit Raynal, n'a-t-il manqué aux Anglais que trois Élisabeth, pour être les derniers des esclaves. » Ils les ont eues, ces trois Élisabeth, et ils ont été alors les derniers des esclaves. Je ne sache rien de plus avili que

¹ Bossuet, *Histoire des variations*, passim.—Mœhler, *La symbolique*.

² César Cantù, *Histoire universelle*, tom. XV, p. 252.

³ César Cantù, *Hist. univ.*, tom. XV.

⁴ César Cantù, *Hist. univ.*, *ibid.*, pag. 254.

les parlements anglais de Henri VIII, d'Élisabeth et de Cromwel, non rien, ni le sénat romain de Tibère, ni le sénat français de Robespierre ¹.

Est-il besoin de rappeler quelle liberté Calvin donna à Genève ? Il n'est pas question de l'intolérance religieuse, dont ce révolté se fit une arme si cruelle, et un instrument de tyrannie qui ne le cédait en rien aux sévérités de l'Inquisition espagnole ; il s'agit ici de la liberté civile. Celle dont Calvin dota Genève rappelle la liberté romaine sous Caligula ou Néron. C'était au point que les vieux Gênois, qui avaient vécu autrefois sous la domination de leur évêque catholique, trouvaient que l'enfer, avec n'importe qui, avec le sodomite Théodore de Bèze, par exemple, serait préférable au ciel en compagnie de Calvin.

Quant à Luther, ses compatriotes et ses disciples le jugent maintenant : « Avant lui, dit un Alle-
» mand, on ne trouvait en Allemagne que la ser-
» vitude ; Luther lui donna en outre la servilité.
» Parmi les réformés, le prince, soit du consente-
» ment, soit par le conseil des réformateurs, s'était

¹ « Non ! jamais, dans aucun pays et sous aucun règne, on ne vit une rapacité, une hypocrisie, une bassesse et une perfidie semblables à tout ce dont l'Angleterre eut à souffrir de ceux qui détruisirent dans son sein la religion catholique et y fondèrent l'Église protestante. » (William Cobbet, *Lettres sur la Réforme*, lettre VII, 221.)

» emparé du pouvoir moral de l'Église ; il le
» réunit à la puissance matérielle... Jamais les
» prêtres catholiques ne prêchèrent l'obéissance
» passive comme les ministres réformés ¹. » Les
infernales déclamations du triste docteur reten-
tissent dans l'histoire comme un cri de sang.
Il serait superflu d'insister davantage sur l'amour
du docteur Martin Luther pour la liberté des
peuples, et sur les services qu'il lui a rendus.
Passons.

Ce qui frappe, chez les nations placées au delà
de la croix, chez les peuples assis à l'ombre de la
mort, c'est que, quelle que soit la forme de leur
gouvernement, la liberté leur manque toujours en-
tièrement. Rien n'est plus avéré aujourd'hui. Pour-
tant, regardez de bien près ces peuples, et vous
verrez encore des degrés dans l'abjection de leur
servitude. Il y a des heures dans leur vie, où le des-
potisme pèse sur eux d'une manière plus brutale,
plus absolue que jamais. Quels sont ces moments ?
Toujours ceux pendant lesquels l'esprit humain est
le plus fier de lui-même. Les époques les plus
brillantes dans l'histoire, les époques fécondes

¹ Bœrne, cité par Cantù, *Hist. univ.*, tome XV, pages 61-62. Cette note renferme la plus remarquable appréciation de l'œuvre de Luther au point de vue politique.

en philosophes, en poètes, en artistes ; les époques par conséquent les plus orgueilleuses et les plus irréligieuses sont les époques pendant lesquelles s'épanouit l'esclavage politique. Quand Épicure dogmatise et qu'il est écouté ; quand les augures ne se regardent plus sans rire ; quand, surtout, la croyance à l'immortalité de l'âme s'éteint, et que l'espérance d'une vie meilleure s'en va, le monde est prêt ; la tyrannie peut s'incarner dans un fou, les peuples auront encore plus de patience pour supporter le fou, que le fou n'aura de caprices pour se rendre insupportable. C'est le temps des Tibère, des Claude, des Néron.

Si des païens nous passons au peuple juif, le seul peuple de l'antiquité qui ait connu la liberté, des faits analogues se présenteront à nos regards, mais, cette fois, avec une autorité et une force telles qu'ils revêtiront cette étude des splendeurs de l'évidence.

Pour nous, catholiques, nous recevons l'histoire des Juifs et la philosophie de cette histoire avec un égal respect ; à nos yeux l'une et l'autre viennent de Dieu, inspirateur des écrivains sacrés. La véracité divine nous garantit également toutes les pages du livre saint. Nous sommes donc certains non-seulement des faits et de leur parallélisme avec

les causes qui leur sont assignées, mais aussi de leur rapport intime et réel avec ces mêmes causes. Je sais que, pour d'autres, ce livre divin n'a pas la même valeur ; mais je sais aussi que l'incrédulité ancienne et moderne n'a jamais eu une seule bonne raison à opposer à celles qui nous font croire. Prenons la Bible, cependant, au point de vue de l'incrédulité ; considérons-la comme un monument purement humain. Ce sera encore la seule histoire complète, rationnelle, que nous ayons d'un peuple ancien, une histoire qui raconte, avec une véracité pour ainsi dire palpable, des faits parfaitement connus de son auteur. Et cet auteur semble aussi simplement sûr de ce qu'il dit, quand il fait la philosophie de l'histoire, que lorsqu'il expose l'ordre des faits ; aussi certain de la cause qu'il assigne aux événements, que de ces événements eux-mêmes. On ne nous refusera donc pas d'accepter la partie historique de la Bible, comme l'œuvre d'un historien philosophe, incontestablement supérieur à tous les historiens de l'antiquité profane. L'incrédulité la plus enracinée aurait assurément mauvaise grâce à refuser cela à MM. Littré et Renan, qui vont le lui demander : « Les livres des Hébreux sont les plus anciens monuments écrits que nous possédons, et par delà,

» il n'y a plus que des légendes, des traditions et
» des conjectures ¹. » Donc, en deçà, avec les livres
hébreux, histoire, écritures authentiques, faits
certains. « Si nous envisageons dans son ensemble
» le développement de l'esprit hébreu, nous
» sommes frappés du haut caractère de perfection
» absolue qui donne à ses œuvres le droit d'être re-
» gardées comme classiques... Seul, entre tous les
» peuples de l'Orient, Israël a le don d'écrire pour
» le monde entier ². »

Or, suivant ces livres historiques d'une perfection absolue, quelle est la cause de toutes les servitudes, de tous les esclavages de ce peuple indestructible ? Toujours sa révolte contre Dieu, toujours son irréligion, toujours son orgueil. Voici le résumé exact de l'histoire des Hébreux, fait par un des auteurs de cette histoire. Je le prends au chapitre second du livre des Juges :

« Lorsque toute cette génération » (celle qui avait fait avec Josué la conquête de la Terre-Sainte)
« eut été réunie à ses pères, il s'éleva d'autres

¹ Littré, *Revue des deux mondes*, n° du 1^{er} juillet 1857.

² Renan, *Revue des deux mondes*. — Je cite les autorités de ce genre, non que j'en fasse grand cas, quant à moi, mais parce que c'est l'usage de faire cette politesse aux écrivains impies pour faire taire plus aisément les impies imbéciles. Chez ces écrivains, surtout chez le dernier, la vérité même est présentée d'une manière fautive; un poison secret circule sous toutes les nuances de l'éloge.

» hommes qui oublièrent le Seigneur et les œuvres qu'il avait faites avec Israël. Israël fit le mal en présence du Seigneur, et il servit les Baalim. Il abandonna le Seigneur, le Dieu de ses pères, celui qui l'avait arraché de la servitude d'Égypte, et il suivit des dieux étrangers, les dieux des peuples voisins, et les adora, provoquant à la colère le Seigneur, qu'il abandonnait pour servir Baal et les Astaroth.

» Or, le Seigneur, irrité contre Israël, livra ses enfants aux mains de ses ennemis, qui les faisaient prisonniers et les vendaient aux peuples ennemis et voisins. Israël ne pouvait pas leur résister, mais partout où il allait pour les combattre, la main de Dieu s'appesantissait sur lui, ainsi que le Seigneur le lui avait dit et juré; et le peuple était durement éprouvé.

» Dieu, cependant, lui suscita des juges qui le délivrèrent de ses ennemis. Mais ensuite, le peuple ne voulut pas les écouter, eux non plus, lorsqu'ils lui parlèrent de revenir au Seigneur. Israël continua donc à prostituer ses adorations aux dieux étrangers, abandonnant la voie qu'avaient suivie ses pères; et, bien qu'il connût les commandements du Seigneur, il fit tout le contraire de ce qui lui était ordonné. Si Dieu, ému

» de compassion, en entendant les gémissements
» de son affliction, lui envoyait un Juge pour le dé-
» livrer, aussitôt après la mort du Juge, les en-
» fants de Jacob retournaient en arrière, et, se
» rendant pires que leurs pères, ils recommen-
» çaient à suivre, à servir et à adorer les dieux
» étrangers. Ils ne voulaient ni abandonner leurs
» erreurs, ni quitter la voie, si pénible pourtant,
» où leur infidélité les avait engagés.

» La colère divine s'enflamma donc contre
» Israël et le Seigneur dit : Parce que ce peuple a
» rendu vaine l'alliance que j'avais contractée avec
» ses pères, et parce qu'il a méprisé ma parole,
» *vocem meam audire contempsit*, je ne détruirai
» pas les nations que Josué laissa en ce pays, afin
» que j'éprouve Israël par elles, et que je voie (se-
» lon que ces nations domineront Israël ou seront
» dominées par lui), s'il marche ou non dans la
» voie du Seigneur, et s'il la suit comme le firent
» ses pères; *Ut in ipsis experiar Israël, utrum cus-*
» *todiant viam Domini et ambulent in eâ, sicut*
» *custodierunt patres eorum, an non* ¹. »

Voilà l'abrégé exact, non-seulement de la lon-
gue période connue sous le nom de période des

¹ Judic., II, 10-22.

Juges, mais aussi, en un sens, de toute l'histoire du peuple de Dieu.

Les causes que l'histoire assigne aux faits à mesure qu'elle les raconte, sont toutes en faveur de notre thèse. Or, un peuple, depuis trois mille ans, et l'humanité entière, depuis dix-huit siècles, s'incline devant les paroles de l'historien, non pas comme formulant le jugement d'une autorité humaine, si respectable qu'on la suppose, mais comme exprimant le jugement infallible de Dieu.

Est-il nécessaire de rappeler d'autres faits d'une égale valeur, puisés aux mêmes sources? Il nous faudrait transcrire ici l'histoire tout entière de la nation juive, de ce peuple typique. Tout le monde sait les causes de la captivité d'Israël à Ninive, et de Juda à Babylone. Écoutez l'un des captifs de Babylone : « Nous avons refusé d'entendre la voix du Seigneur et de marcher dans la loi qu'il nous avait donnée par les prophètes, ses serviteurs. Tout Israël, Seigneur, a prévariqué contre la loi ; il s'est détourné pour ne point entendre ta parole, et la malédiction et la colère écrite dans le livre de Moïse, le serviteur de Dieu, a été répandue sur nous¹ ». Et Baruch :

¹ Daniel, IX, 10 et 11. Mais il faut lire toute cette admirable prière.

« D'où vient, ô Israël ! que tu es captif dans la terre
» de tes ennemis ? Si tu vieillis dans une terre
» étrangère, souillé par le contact des morts, et
» réputé toi-même parmi ceux qui descendent
» dans l'enfer, c'est que tu as abandonné la source
» de la sagesse ; car si tu eusses marché dans les
» voies de Dieu, tu aurais vécu dans une paix per-
» pétuelle ¹. »

Ce langage des prophètes était compris et accepté par le peuple dans ses souffrances : Israël a pu souhaiter d'autres consolations, rechercher des docteurs de mensonge qui eussent pour lui des doctrines conformes à ses goûts dépravés ² ; mais la vérité qui l'accusait ne soulevait chez lui aucune contradiction. Pourquoi ? Parce que, au fond, ce que les prophètes lui disaient, il le savait aussi bien qu'eux ; il aurait voulu l'oublier peut-être ; mais l'ignorer entièrement, il ne le pouvait pas. La loi de l'expiation avait été proclamée devant lui par Moïse, au moment le plus solennel de son histoire ³ ; et depuis l'heure où Moïse avait parlé, les événements de chaque jour n'avaient pas cessé un seul instant de montrer à chacun la vérité de la parole

¹ Baruch, III, 10-13.

² *Loquimini nobis placentia, videte nobis errores.* Isai., XXX, 10.

³ Deut., passim, XXVII, XXIX, — Josue, VIII et passim.

prophétique. Quelle lumière pour nous que celle qui jaillit de l'histoire sacrée ! La loi que nous rappelons y est annoncée à ce peuple, au moment où s'ouvrent devant lui les portes de la vie politique ; et, pendant quinze siècles, comparant chaque jour les faits que le temps amène et emporte, à la grande prophétie qui s'élève comme un phare resplendissant de clarté à l'origine de son histoire, jamais une voix ne sortit de ce peuple, qui accusât la prophétie de mensonge.

La démonstration de la vérité qui se déroule dans ces pages, par l'autorité divine de l'Écriture-Sainte, ferait, à elle seule, un livre. Les faits abondent ; les témoignages, luttant de clarté et d'énergie, sont innombrables. Forcés de nous borner, nous ne rappellerons plus qu'un seul trait de cette histoire si féconde en enseignements.

La période des Juges est, pour les peuples hébreux, quelque chose d'analogue aux temps chrétiens qui s'étendent de Jésus-Christ à Constantin. Il n'y a, dans les deux sociétés, à ces époques, qu'un germe de gouvernement ; encore n'est-il pas permanent, si ce n'est peut-être chez les Juifs, sous les deux derniers Juges, Héli et Samuel. Chacun, selon la parole de l'Écriture, fait, sous les

Juges, ce qui lui semble bon¹. Qu'on observe la loi de Dieu, et l'on n'a rien à craindre des ennemis du dehors ; chacun peut, au dedans, se reposer en paix, à l'ombre de sa vigne et de son figuier². Mais le thermomètre religieux baissant toujours³, il faut que le thermomètre politique monte. C'est le peuple lui-même qui demande un roi⁴. Samuel se plaint au Seigneur, et le Seigneur lui fait entendre que cette demande n'est pas le signe de l'abandon de Samuel, mais de l'abandon de Dieu. C'est l'irrégion du peuple qui le force à faire cette demande ; il a besoin, pour rester *un* peuple, pour vivre, de cette nouvelle institution. Sur l'ordre du Seigneur, Samuel fait au peuple une vive peinture du despotisme oriental, sous le joug duquel il allait se placer. Tout est inutile. L'instinct de la conservation oblige l'orgueil à demander à grands cris l'esclavage ; tant qu'il ne serait pas esclave, le manque de lien intérieur laisserait le peuple orgueilleux dans un état de faiblesse et d'infériorité relativement aux peuples voisins.

¹ C'est le mot qui termine le livre des Juges.

² III Reg., IV, 25. — Mich., IV, 4.

³ V. le passage des Juges que nous avons cité textuellement, p. 32.

⁴ I Reg., VIII, qu'il faudrait étudier en entier.

L'orgueil est donc puni par l'esclavage; l'éternelle justice l'exige. Et quiconque comprend bien la nature de l'orgueil, s'il sait qu'aucune société ne peut vivre que par la charité ou par la force, verra non-seulement que le châtement de l'orgueil est nécessairement l'esclavage, mais encore que ce châtement, lorsque le crime existe, est le seul moyen de sauver la vie sociale.

III

On a reproché au christianisme d'élever l'esprit aux dépens de la chair; et peut-être plusieurs ont cru qu'il y avait quelque chose de vrai dans ce reproche. On proclame qu'il est temps de faire rentrer la chair en possession des droits que lui a injustement ravis le triomphe de l'Église catholique. Des livres entiers ont été consacrés à plaider la cause de la chair; tous les genres, tous les tons ont été et sont encore essayés dans ce but. On se souvient de certains romans de certaine dame de lettres; aujourd'hui, c'est un professeur d'esthétique qui se fait remarquer entre tous par l'ignoble

bestialité de sa phrase. Nous en passons. Que d'autres décrivent certaines harmonies phalans-tériennes, ou retracent les pérégrinations du Saint-Simonisme à la recherche de la femme-messie. Nous ne toucherons pas à ce fumier, même du bout de la plume.

Il n'a pas été difficile de répondre. Tout pourtant n'a pas été dit, ou n'a pas été assez franchement dit.

Ce n'est pas la glorification de l'âme humaine seulement que Jésus-Christ a poursuivie, mais la transfiguration de l'homme tout entier, de sa chair comme de son esprit. Ignore-t-on que le grand fait de l'Incarnation du Verbe a été divinement formulé par ces mots : **LE VERBE S'EST FAIT CHAIR**¹ ? Ignore-t-on que la chair humaine est la route, le canal, par lequel Dieu a voulu arriver à notre âme² ? Saint Paul n'écrit-il pas : « Vos membres sont le temple du Saint-Esprit³ ? » et ailleurs : « Glorifiez et portez Dieu dans votre Corps⁴ ? »

¹ *Verbum caro factum est.* Joan., I. — *Ut caro fieret Deus* (Ambr., de Virg., lib I)

² *Caro abluitur, ut anima emaculetur; caro ungitur ut anima consecretur; caro signatur ut et anima muniatur, caro manus impositione adumbratur, ut et anima spiritu illuminetur; caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut et anima de Deo saginetur.* (Tertullien, *De Resurrectione carnis.*)

³ I Cor., VI, 19.

⁴ *Glorificate et portate Deum in corpore vestro,* I Cor., VI, 20.

Ah ! parce que le christianisme maintient l'ordre, on l'accuse ; parce qu'il ne fait pas passer la chair avant l'esprit, parce qu'il n'accorde pas à la chair tous les assouvissements que certaines brutalités réclament, on déclare la guerre et on écrit sur son drapeau : Pour la chair et la bête, contre l'esprit, contre l'Église et contre Dieu ! Tant de cynisme étonne, s'il est possible, moins que tant d'ignorance. Est-il donc nécessaire de prouver que les refus du christianisme ne sont pas l'oppression de la chair, mais l'honneur, la délivrance, la vie de la chair ?

Ce qu'on demande n'a-t-il pas existé ? n'existe-t-il pas encore ? La chair n'est-elle pas assez réhabilitée à leur goût, assez glorifiée dans les pays musulmans ? Mais quelle a été la conséquence de la glorification de la chair dans ces pays ? La mort de la chair, l'anéantissement de la chair.

L'Égypte avait de douze à quatorze millions d'habitants, malgré l'impéritie du gouvernement de Constantinople, lorsqu'Amrou conquit cette terre à Mahomet. Aujourd'hui, malgré des immigrations continuelles, l'Égypte n'a plus que trois millions d'habitants. Encore faut-il dire que les descendants des quatorze millions d'habitants qu'Amrou y trouva, sont réduits à six cent mille,

Coptes ou Grecs. Sous Josaphat, le royaume de Juda avait une population d'au moins sept millions d'âmes; aujourd'hui, la Judée devenue turque n'a pas même cent cinquante mille habitants. La population a décréu dans une proportion analogue sur toutes les terres conquises par le peuple à la chair glorifiée. Si les Musulmans avaient triomphé de la civilisation chrétienne, que serait devenue la chair humaine? Elle serait anéantie, étouffée dans l'ordure de son triomphe. Ce qu'on veut appeler de nos jours la glorification de la chair est vieux comme le monde et nommé depuis long-temps; l'Écriture l'appelle la corruption de la chair¹. Or, la corruption est proche de la mort.

Pourquoi essayer de cacher sous des fleurs artificielles la bouche béante de la fosse qui engloutit la race humaine? Pourquoi cacher la vérité et le danger sous la tromperie des mots? A-t-on si grande hâte de voir l'humanité se précipiter dans son sépulcre? Regardez cette lugubre tache de sang que laissent partout sur leur passage les coupables et malheureux enfants d'Adam. Leur histoire est rouge de sang humain. Ils commencent à le

¹ *Omnis quippe caro corruperat viam suam. Gen., IV, 12.*

répandre dès qu'ils sont deux en ce monde; et puis ils l'ont répandu avec tant d'abondance qu'il n'y a pas un seul coin de terre ici-bas, dont on puisse dire avec certitude : Il n'a pas bu de sang humain. D'où vient ce terrible anathème qui pèse sur l'espèce humaine? Pourquoi, en un mot, la guerre? La guerre de nation à nation, la guerre entre les hommes qui parlent la même langue et habitent le même pays; la guerre des éléments, de l'air, de l'eau, de la terre contre l'homme, contre la chair humaine? Parce que la chair ne s'est que trop glorifiée elle-même, et que le corps, ayant péché, a dû être puni; *per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.*

C'est la tradition, la foi, l'enseignement qui nous vient de tous les côtés. L'homme qui a le plus fait pour le triomphe de la chair le proclame; l'antiquité sacrée et profane confirme son témoignage, et l'histoire le démontre.

« Si Dieu, dit Mahomet, n'élevait pas nation » contre nation, la terre serait entièrement cor- » rompue¹. » Dans la tragédie grecque d'*Oreste*,

¹ Mahomet cité par le comte de Maistre : *Soirées de St-Pétersbourg*, tom. II, p. 84. — Et saint Augustin : «..... *Cùm potius deberent* (ceux qui accusaient le christianisme d'être la cause des maux que les barbares faisaient souffrir à l'Empire) *si quid rectè saperent, illa quæ ab hostibus perpressi sunt, illi divinæ Providentiæ tribuere quæ solet corruptos hominum mores bellis emendare atque conterere.* (De civit. Dei, lib. I, cap. I.)

Apollon déclare « qu'il ne faut point s'en prendre à »
» Hélène de la guerre de Troie, qui a coûté si cher
» aux Grecs; que la beauté de cette femme ne fut
» que le moyen dont les Dieux se servirent pour
» allumer la guerre entre les deux peuples et faire
» couler le sang qui devait purifier la terre, souil-
» lée par le débordement de tous les crimes¹. »
Écoutons maintenant une voix plus autorisée, la
voix de Moïse, qui nous apporte ici, non plus seu-
lement la parole de Dieu, mais le résumé des an-
tiques traditions de tous les peuples :

« Lorsque les hommes eurent commencé à se
» multiplier sur la terre, et qu'ils eurent procréé
» des filles, les fils de Dieu voyant la beauté des
» filles des hommes, *acceperunt sibi uxores ex*
» *omnibus quas elegerant. Dixitque Deus : non*
» *permanebit spiritus meus in homine in æternum,*
» *quia caro est : eruntque dies illius centum vi-*
» *ginti annorum....* Et Dieu, voyant que la malice
» des hommes était grande sur la terre, et que
» toute la pensée de leur cœur était, en tout temps,
» tournée au mal, se repentit d'avoir créé l'homme
» sur la terre. Et touché intérieurement d'une
» douleur de cœur : J'effacerai, dit-il, l'homme

¹ Euripide, *Oreste*, V, 1677. — V. *Soirées de St-Petersbourg*, tom. II, page 80.

» que j'ai créé de la face de la terre ¹. » Nous n'entrons pas dans la discussion de la partie de ce passage que nous avons laissée en latin. Que Dieu, parce que l'homme est chair, *caro est*, réduise sa vie à cent vingt ans, comme le veulent plusieurs commentateurs, ou bien qu'il s'agisse ici non de l'homme, mais de l'humanité, à qui Dieu ne laisserait, jusqu'au déluge, que cent vingt ans de répit, parce qu'elle est chair, *caro est*, il n'importe. Les deux sens ont la même valeur pour établir la vérité dont il s'agit en ce moment pour nous.

Les crimes de la chair s'expient par le sang. Il n'y a rien, dans l'histoire, de plus nettement dessiné que ce fait terrible. A Rome, sous les arcades extérieures de l'Amphithéâtre, la courtisane tenait boutique de corruption; à l'intérieur, dix mille paires de gladiateurs parfois (comme dans les jeux donnés par Trajan) se préparaient à se donner la mort pour récréer le peuple romain; — et il y avait des chrétiens en réserve pour clore la fête ! — Voilà le résumé symbolique de l'histoire entière. Pour Rome en particulier, jamais peuple ne mêla tant de sang à tant de boue. Nous n'essaierons pas d'esquisser le tableau des turpitudes de Rome

¹ Gen. VI, 1, 2, 3, et 5, 6, 7.

païenne ; tout nous manque pour l'entreprendre : le talent et le courage. Ceux qui ont quelque peu étudié l'histoire savent assez à quoi s'en tenir à cet égard. Cette corruption gigantesque fut accompagnée d'une effusion de sang humain aussi grande. Jamais peuple n'eut à soutenir autant de guerres que celui-là ; et, comme si, à mesure que la corruption grandissait, la guerre n'eût plus été une expiation suffisante pour lui, on vit alors ces spectacles de sang, ces chasses de bêtes féroces dans l'Amphithéâtre, ces batailles de gladiateurs, ces combats navals qui faisaient (sous Claude, par exemple), jusqu'à seize mille victimes dans une soirée. Le gladiateur seul était estimé l'égal de la courtisane dans cette ville infâme. Mais l'immense châtiment de la luxure romaine était un nouveau crime : le sang répandu n'expiait rien. Il fallut que pendant trois cents ans des flots purs de sang chrétien coulissent sur ce peuple pour le purifier et le convertir. — Sortons de Rome ; son histoire, du reste, au moins par ses côtés extérieurs, est la plus connue.

C'est souvent une chose assez instructive que de rechercher, sous le décorum extérieur de la politique, les motifs réels qui ont déterminé beaucoup de guerres. Le duc de Saint-Simon nous assure que

la guerre de Louis XIV contre la Hollande, guerre si malheureuse et si funeste, à tous les points de vue, malgré le succès, fut le résultat de la rancune que le grand roi gardait au prince d'Orange. Or, le motif de ce royal ressentiment était le refus du prince d'Orange d'accepter pour épouse une fille adultérine de Louis XIV. La guerre du Péloponèse fut uniquement déterminée par l'enlèvement de deux courtisanes de la maison de débauche tenue par Aspasia. Cette misérable créature gouvernait Périclès; Périclès gouvernait Athènes: de là une guerre de vingt-sept ans, qui ruina la Grèce, ne lui laissant de forces que pour se déchirer elle-même, jusqu'à ce que, confisquée par Philippe au profit de la Macédoine, elle ne fit plus que tomber de maître en maître, depuis Alexandre jusqu'au dernier des Proconsuls romains, qui la léguaient aux Turcs. Mais, entre tous, Hérodote est précieux pour sa naïveté, lorsque, au premier livre de son Histoire, il raconte l'origine des démêlés entre la Grèce et l'Asie, démêlés dont la première grande conséquence fut le siège de Troie, et la dernière, la conquête de l'Asie par Alexandre.

Ne donnons pas cependant plus d'importance qu'il ne faut à ces quelques faits particuliers; ce serait avoir l'air de confondre la cause réelle de la

guerre avec le motif particulier qui la fait éclater. Quand une étincelle met le feu quelque part, c'est qu'il y avait déjà des matières combustibles toutes prêtes à s'embraser. Je me garderais bien de prétendre que l'occasion déterminante de la guerre soit toujours, ou même souvent, la luxure. Dieu permet qu'elle le soit quelquefois, pour nous ouvrir les yeux sur la cause réelle.

Du reste, ce scraït simplicité de croire que faire la guerre ou ne la faire pas, dépende des chefs des nations. Si nous ne savions pas voir que là, plus que partout ailleurs, l'homme s'agite et Dieu le mène; si nous ne savions pas comprendre que c'est la divine justice sollicitée par nos crimes qui commande ces hécatombes sanglantes, où l'homme est la victime et le sacrificateur, les vieux païens eux-mêmes se riraient de nous : » Approchez-vous, ma » fille, dit Priam à Hélène; vous n'êtes pas la cause » des maux que je souffre, les Dieux seuls en sont » les auteurs; ce sont eux qui m'ont suscité cette » cruelle guerre et qui ont conspiré la perte de » Troie¹. »

Et le même Homère, sans se contredire, écrit ailleurs : « Ah ! que les hommes accusent les Dieux

¹ *Iliade*, liv. III.

» injustement ! Ils disent que les maux leur vien-
» nent de nous, et c'est uniquement par leurs
» crimes qu'ils se rendent malheureux plus qu'ils !
» ne devraient l'être ¹. »

Le sang coule pour expier les libertés et la glorification de la chair. Cela est si vrai, que l'on pourrait établir entre la luxure et la guerre un parallélisme analogue à celui que Donoso Cortès a établi entre l'orgueil et la servitude. Outre les quelques faits que nous avons déjà signalés, l'histoire nous fournit cent preuves convaincantes.

Il est presque superflu aujourd'hui de faire remarquer les conséquences sanglantes de la réforme religieuse du XVI^e siècle, — cette comédie qui finissait toujours par le mariage de ceux qui avaient fait serment de garder le célibat. — Les principes de la Réforme, qui niait le libre arbitre et la nécessité des bonnes œuvres, accompagnés des exemples d'hommes tels que Luther, Philippe de Hesse, Henri VIII, Théodore de Bèze, devaient nécessairement amener un grand débordement de mœurs. Ce fut, en effet, ce qui arriva. On connaît les aveux de Luther et des principaux réformateurs à ce sujet. Aussi, le sang coula à flots en Allemagne, en

¹ *Odyssée*, liv. II.

France et surtout en Angleterre ; et, pour qu'il ne fût pas possible de se méprendre, il coula uniquement au nom de la Réforme et à cause de cette Réforme, la grande promotrice de la liberté de la chair : *Pecca fortiter*. Il a coulé incomparablement plus de sang chrétien pendant le siècle qui a suivi la Réforme, qu'il n'en a coulé à aucune autre époque depuis Jésus-Christ jusqu'à la révolution française. Une autre période très-sanglante, bien qu'à un moindre degré, fut la guerre de *Cent-Ans* entre la France et l'Angleterre, guerre qui suivit le grand schisme d'Occident, autre temps de libertés charnelles. Il faut ensuite remonter jusqu'aux croisades contre les Albigeois, pour trouver, entre chrétiens, une époque vraiment sanglante ; or, les Albigeois, qu'était-ce, sinon tout ensemble les socialistes et les phalanstériens de cette époque ? Faut-il rappeler aussi les causes qui introduisirent les musulmans en Europe, et faire remarquer que toutes les époques de confusion sociale, depuis Constantin, sont aussi des époques où l'Église enfante douloureusement et avec peine des peuples à la vie et à la civilisation chrétienne ? Enfin, que l'invasion des barbares n'est que le dernier acte de l'immense expiation imposée à la ville que saint Jean appelle la grande prostituée !

Mais si, pendant un temps considérable, Dieu laisse les peuples se livrer en paix à leur sens réprouvé, lorsque l'heure de la justice arrive, le sang coule sans mesure. Le XVIII^e siècle est le temps, depuis Jésus-Christ, où la corruption des mœurs a atteint son apogée : l'Europe est en paix ; elle semble dormir dans la débauche. Attendez : Voici l'heure du réveil qui sonne ; il sera terrible. C'est la Révolution, ses massacres, ses échafauds, ses guerres, tout cela suivi des guerres de l'Empire. Le sang coule pendant vingt ans, sans interruption ; il coule avec une abondance jusque là inouïe ; et la France, qui avait été le scandale du monde, en devenant, entre les mains de Dieu, la verge des nations, est plus châtiée qu'elles toutes ¹. Désormais

¹ De 1790 à 1815, la France a fourni cinq millions de ses enfants à la guerre, c'est donc cinq millions d'hommes qui ont péri sur les champs de bataille, en supposant que le nombre de ceux qui sont revenus de ces guerres cruelles égale le nombre de soldats que comptait l'armée française en 1790. Il faut ajouter à ce premier chiffre, 1^o les marins tués ou noyés à Aboukir, Trafalgar et ailleurs ; 2^o les victimes des guerres de l'Ouest qui se sont élevées à environ huit cent mille du côté des armées catholiques. Je ne sais s'il faut comprendre dans ce chiffre les martyrs d'Angers et surtout de Nantes ; 3^o les massacres de Lyon, de Toulon, etc. ; 4^o les victimes de l'échafaud à Paris, Arras et par toute la France ; 5^o les membres de l'émigration qui combattirent dans l'armée de Condé. Enfin, il faut observer que pendant tout l'empire, Napoléon I, avare, à sa manière, du sang français, mit toujours ses alliés, — au moins aussi longtemps qu'il eut des alliés, — aux postes les plus dangereux.

on pourra joindre un exemple de plus à tous ceux qu'a enregistrés l'histoire : l'exemple de l'Amérique du Nord finissant sa période de très-grandes et très-amples libertés par une lutte fratricide qui a épouvanté la terre.

Si le Christianisme n'a pas fait entièrement disparaître la guerre, cela tient à ce que ses enseignements n'ont été ni acceptés par tous, ni exactement suivis par la plupart de ceux qui les ont acceptés. Cependant, la barrière que l'Église catholique a opposée aux envahissements de la chair a été une barrière opposée aussi aux développements de la guerre. La loi chrétienne a rendu la guerre moins fréquente, et, de plus, elle l'a adoucie.

On ne remarquera jamais assez que la guerre, qui n'existe chez les peuples chrétiens qu'à l'état d'accident passager, a été toujours, pour les peuples sans Christ, un état normal, et par conséquent permanent. Ce fait doit frapper tous les esprits sérieux : un seul événement, assez grand pour expliquer une si complète révolution dans les destinées de l'humanité, s'est accompli entre ces deux états sociaux si différents : le triomphe de la loi de Dieu par l'incarnation du Verbe, que le Prophète a appelée

avec tant de justesse et de poésie, *le baiser de la justice et de la paix*¹.

L'histoire des peuples avant Jésus-Christ, c'est l'histoire de la guerre; il en est de même après Jésus-Christ pour les peuples qui n'ont point voulu le recevoir. Tout ce qui s'est élevé, s'est élevé par la guerre; tout ce qui a été grand, a été grand par la guerre. La vie de ces peuples nous apparaît encore, à travers les âges, effrayante comme une scène de sang éclairée par un incendie. Tant que ces nations brillent dans l'histoire, c'est d'une clarté sinistre; ensuite elles s'éteignent. Écoutez le premier abrégé de l'histoire universelle :

« Je voyais la nuit, dans ma vision; et voici que
» les quatre vents du Ciel combattaient entre eux
» sur une mer immense. Et de la mer quatre bêtes
» formidables montaient opposées entre elles. La
» première était semblable à une lionne, elle avait
» des ailes d'aigle : et je considérai la bête se
» livrant à son œuvre de destruction, jusqu'à ce
» que les ailes lui furent arrachées et qu'elle fut
» elle-même ôtée de la terre; — et une figure
» semblable à un homme se tint debout; un cœur

¹ *Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatae sunt.*
Psalm. LXXXIV, 11.

» d'homme lui fut donné ¹. Et voici qu'une autre
» bête s'élève, semblable à un ours ; dans sa
» gueule une triple rangée de dents ; et des voix
» lui disaient : lève-toi et mange des chairs nom-
» breuses, *carnes plurimas*. Après cela, je regardai,
» et voici une autre bête semblable à un léopard ;
» et elle avait des ailes comme un oiseau : cette
» bête avait quatre ailes et quatre têtes, et la puis-
» sance lui fut donnée. Après celle-ci, je considérai
» encore dans la vision de la nuit ; et voici une qua-
» trième bête, terrible et extraordinairement forte ;
» elle mangeait et déchirait, foulant les restes sous
» ses pieds... *Hæ quatuor bestiae magnæ qua-*
» *tuor sunt regna, quæ consurgent de terrâ* ². »

Les peuples anciens, ou plutôt, anciens ou modernes, les peuples sans Christ, vivent pour la guerre, de la guerre et par la guerre. On dirait que le sang qu'elle leur ôte les vivifie et les développe, au lieu de les amoindrir et de les tuer. Ils sont grands tant qu'ils combattent. Mais, ce qui est

¹ Ce trait *humain* désigne l'œuvre de réparation accomplie par Cyrus à l'égard du peuple de Dieu. Le prophète veut être juste, et avant de marquer le caractère de l'empire persan par la figure d'un ours à triple rangée de dents et qui mange *carnes plurimas*, il signale la seule restauration que l'antiquité ait vue.

² Dan., VII, 2-7 et 17.

plus merveilleux que tout le reste, c'est que l'époque où ces peuples jettent, par leurs grands hommes et surtout par leurs grands capitaines, un éclat plus vif dans l'histoire, est toujours l'époque où, après avoir assez massacré autour d'eux, ils tournent enfin leurs armes contre eux seuls. Quand ces nations se mettent à venger sur elles-mêmes leurs propres crimes, c'est alors que ces grands hommes fourmillent, et avec eux les ambitions démesurées, les soifs de domination que rien n'assouvit; et, ces génies, nés dans le sang, font couler le sang avec une nouvelle abondance.

Enfin, la guerre cesse : l'heure du repos a sonné. Laissez, laissez la bête cuver le sang dont elle s'est gorgée ; laissez-lui dormir le sommeil de l'ivresse, et ne la craignez plus : elle ne se réveillera jamais. Dès qu'elle n'a plus bu le sang des autres et répandu le sien, elle s'est couchée pour mourir. Elle aura peut-être, dans son lourd sommeil, encore un rêve de sang; elle jettera, dans son agonie, peut-être un dernier cri de guerre; mais ce sera tout. La vie lui a échappé, quand les armes lui sont tombées des mains. Ce n'est pas là seulement de l'histoire ancienne, l'histoire des grands empires et plus visiblement l'histoire de la Grèce et de Rome; c'est aussi de l'histoire contem-

poraine : nous avons de ces vérités une preuve agonisante à Constantinople.

Tel n'a pas été le sort des peuples lavés dans le sang de Jésus-Christ, et qui ont reçu de sa main son joug très-doux et son fardeau (on le voit par comparaison) si léger, même pour la chair, quoi qu'on en dise. Il serait superflu de le prouver. Montrons plutôt que chez les Chrétiens, la guerre n'est pas seulement plus rare, elle est encore plus douce.

« La guerre européenne marquera toujours dans
» les annales de l'univers. On se tuait sans doute,
» on brûlait, on ravageait, on commettait même,
» si vous voulez, mille et mille crimes inutiles ;
» mais cependant on commençait la guerre au
» mois de mai, on la terminait au mois de décem-
» bre ; on dormait sous la toile ; le soldat seul com-
» battait le soldat. Jamais les nations n'étaient en
» guerre ; et tout ce qui est faible était sacré à tra-
» vers les scènes lugubres de ce fléau destructeur.

» C'était cependant un magnifique spectacle
» que celui de voir tous les souverains de l'Europe
» retenus par je ne sais quelle modération impé-
» rieuse, ne demander jamais à leurs peuples,
» même dans les moments d'un grand péril, tout
» ce qu'il aurait été possible d'en obtenir. Ils se
» servaient doucement de l'homme ; et, tous, con-

» duits par une force indicible, évitaient de frapper
» sur la souveraineté ennemie, de ces coups qui
» peuvent rejaillir. Gloire, honneur, louange éter-
» nelle à la loi d'amour proclamée sans cesse au
» centre de l'Europe ! Aucune nation ne triomphait
» de l'autre : la guerre antique n'existait plus que
» dans les livres, ou chez des peuples assis à l'om-
» bre de la mort. Une province, une ville, souvent
» même quelques villages, terminaient, en chan-
» geant de maîtres, des guerres acharnées.

» Les égards mutuels, la politesse la plus re-
» cherchée savaient se montrer au milieu du fracas
» des armes¹.... »

La guerre ne connaissait point ces adoucisse-
ments avant le triomphe de Jésus-Christ ; elle cesse
de les avoir dès qu'on conteste au Dieu Sauveur
son empire. Depuis le XVIII^e siècle, nous sommes
revenus à la guerre païenne. Ce siècle, qui avait
des apothéoses pour Voltaire, avait des gémonies
pour Jésus-Christ ; il ne voulait point de la mor-
tification chrétienne ; il signifiait au Sauveur de
se retirer avec sa doctrine. Jésus-Christ obéit,
il se retira pour quelques instants ; ce fut assez
pour sa vengeance. Quand le Christ se retire, l'hu-

¹ De Maistre, *Soirées de St-Pétersbourg*, t. II, 24-25.

manité devient semblable à un homme autour duquel l'atmosphère serait subitement raréfiée : le sang jaillit par tous ses pores. Jamais il ne coula avec plus d'abondance que pendant les jours de triomphe du XVIII^e siècle sur Jésus-Christ.

Maintenant encore, les peuples n'ayant pas voulu retourner pleinement au Sauveur, et écoutant avec trop de complaisance des doctrines opposées à celles de Jésus-Christ, nous restons dans la guerre païenne. Nous y resterons jusqu'à ce que nous sachions qu'il n'y a pas d'autre nom de salut, pour le temps comme pour l'éternité, que le nom de Jésus. — Malgré de longues périodes de paix, le XIX^e siècle comptera parmi les siècles de sang. Une campagne d'un mois coûte aux vainqueurs quatre-vingt mille hommes ; le siège d'une seule ville fait périr du côté des assiégeants peut-être deux cent mille soldats ¹. Le

¹ La campagne d'Italie, qui a duré un mois, a coûté à la France cinquante mille hommes, ajoutez à ce chiffre celui des Italiens qui combattaient avec les Français, et augmentez-le du chiffre des Autrichiens vaincus, et vous aurez un mois bien rempli. — D'après M. Chepu, médecin principal de l'armée, le nombre total des Français morts à la dernière guerre d'Orient serait de 95,615. Dans ce nombre ne sont pas compris les soldats qui sont morts en France des suites de leurs blessures. De plus, le nombre des tués sur le champ de bataille ou disparus n'est porté qu'à 10,240, ce qui ne semble pas exagéré. Ajoutez aux Français, les Anglais, Turcs et Piémontais qui ont succombé devant Sébastopol.

solcil de ce siècle aura éclairé des scènes lugubres; l'histoire tracera un tableau effrayant du temps que nous traversons. En Amérique, une lutte fratricide de cinq ans, avec une effusion de sang et des horreurs telles, qu'il semble que la tradition en fût perdue sur la terre depuis les convulsions de la république romaine agonisante. Dans l'Europe orientale, le long égorgement de la Pologne par la Russie, qui déporte, après l'assassinat, les restes sanglants de sa victime en Sibérie; l'exil en masse d'un peuple valeureux, non-seulement hors des montagnes qui servaient de boulevard à sa liberté, mais hors de l'empire même de son vainqueur. Ce fait, unique dans les annales du monde, vient de se passer au Caucase : il fait honneur, comme le précédent, à la civilisation Russe. Dans l'Inde, les massacres causés par la soif anglaise de l'or. En Italie, et un peu partout, la révolution et la trahison se donnant la main. Au Nord, deux grandes souverainetés portant à une petite souveraineté de ces coups qui rejaillissent. Enfin, pour dernier trait de ce tableau, dans l'ombre, le poignard de l'assassin politique menaçant à chaque instant les têtes couronnées et la paix du monde. Voilà où nous en sommes, et l'on trouve encore

que la chair n'est pas assez glorifiée, et que Jésus-Christ règne trop !

Au milieu de tout cela, ce qui est remarquable, c'est l'impuissance de la bonne volonté et des efforts humains pour prévenir les fâcheux résultats de la guerre, ou pour les atténuer. Tout ce qu'il est humainement possible de faire dans ce but, on le fait ; et l'on a entre les mains les plus merveilleux instruments pour l'exécution de ces bons désirs. Facilité des communications, puissance de l'industrie, organisations savantes, discipline militaire parfaite : choses admirables, mais faibles dignes pour arrêter le torrent de la justice ! Au moment où on les fortifie d'un côté, elles crèvent de l'autre ; et, tout compté, les malheurs entraînés par la guerre, outre la surabondance du sang répandu, sont plus grands que jamais. Jadis, les provinces qui servaient de champ de bataille aux belligérants, subissaient ensuite la famine ; mais le reste du monde ne souffrait pas de ce malheur. Maintenant on épargne une partie du malheur aux habitants du théâtre de la guerre ; mais en compensation, le monde entier ressent le contre-coup d'une guerre particulière. On s'est battu en Amérique, et les horreurs de la faim ont été ressenties

en Angleterre, en France, en Belgique. Une industrie qui emploie des ouvriers sans nombre était en souffrance, parce que la matière première manquait au travail ; une autre, non moins importante en France, souffre encore aujourd'hui parce que le marché américain est fermé à ses produits.

Toute guerre aura nécessairement désormais des conséquences ruineuses et qui se traduiront par d'indicibles souffrances dans le monde entier. On le sent, on le voit... et cependant l'Europe est sous les armes.

Nous avons remarqué plus haut, avec l'illustre évêque de Perpignan ¹, l'intime rapport qui unit la luxure et l'orgueil ; le même rapport intime existe entre les châtimens de chacun de ces vices, en sorte que le développement d'un châtiment n'est possible que par le développement de l'autre. C'est le retour à la vieille servitude politique qui permet le retour de la guerre païenne. Les guerres que voit notre temps, et où il semble qu'une nation entière se lève pour se ruer sur une autre, ne sont possibles que par la servitude politique, masquée sous la liberté de voter tous les impôts... surtout celui du sang. Je sais maintenant quelle modéra-

tion impérieuse, outre la conscience, qui trouvait un écho vigilant dans la parole du confesseur, « em- » pêchait jadis les souverains de demander à leurs » peuples, même dans les moments d'un grand pé- » ril, tout ce qu'il était possible d'en obtenir ; » je sais pourquoi « ils se servaient doucement de l'homme ¹... »

Ouvrons enfin la Bible ; car cette étude serait trop incomplète, si elle ne produisait pas en sa faveur le témoignage des Saintes-Écritures.

Il ne faut pas se lasser de le répéter : l'homme le plus prévenu, qui n'accorde, contre toute raison, à ce livre divin qu'une autorité humaine, cet homme doit cependant sentir, dans la profonde simplicité du récit, dans l'exposition si nette des faits et de leurs causes, une autorité, une bonne foi incomparables. C'est la seule histoire nationale que le peuple dont elle retrace la biographie ait tenue pour divinement inspirée ; c'est la seule histoire nationale qui ait été conservée avec un soin jaloux, la seule histoire, enfin, dont l'auteur soit sincère, continuellement sincère, même aux dépens de sa propre gloire et de celle de son peuple. Eh bien ! dans ce livre, la cause vraie de la guerre et du sang

¹ De Maistre cité plus haut.

répandu est signalée de manière à ne laisser aucun doute, et cette cause est toujours la même, la luxure. Pour tout chrétien la question est résolue.

Suivez d'un œil attentif ce que nous pourrions appeler l'histoire sanglante du peuple de Dieu; vous verrez toujours la même cause produire le même effet : les crimes de la chair produire l'effusion du sang, la mort de la chair. Le culte de Moloch, qui demande des sacrifices humains, suit toujours le culte d'Astaroth, d'Astarté, la Vénus phénicienne. Ce qui a été dit à propos du châtiement de l'orgueil irrégulier de ce peuple, suffit à prouver la thèse actuelle. La luxure se mêlait à l'irrégulation, et la guerre à l'esclavage; les châtiements marchaient ensemble, parce qu'Israël n'adorait pas seulement ces dieux étrangers, mais qu'il les suivait et les servait comme ils voulaient être servis ¹. Ajoutons à cette preuve générale l'indication de quelques faits particuliers.

A quelle cause l'Écriture attribue-t-elle le schisme d'Israël sous Roboam, schisme qui entraîna des guerres si acharnées entre Juda et Israël? A la gigantesque luxure de Salomon ².

L'histoire d'Ophni et Phinéas, ces fils indignes

¹ Voir le passage des Juges cité plus haut.

² III Reg. XI et XII.

du grand Prêtre Héli, est célèbre ¹; celle du lévite d'Éphraïm ² ne l'est pas moins. La fornication d'Israël, dans le désert, avec les filles de Moab et de Madian, punie par la mort de vingt-quatre mille hommes, est un des faits les plus concluants ³. Il faut lire ce chapitre en entier et méditer surtout la louange que Dieu donne à Phinées, fils d'Éléazar, fils d'Aaron, dont le zèle a pris les intérêts du Seigneur, et qui empêche ainsi que Dieu ne continue à venger lui-même sa cause : « Phinées; » fils d'Éléazar, fils d'Aaron, a détourné ma colère » des enfants d'Israël ; il s'est ému d'un saint zèle, » de peur de me voir détruire moi-même les fils » d'Israël dans ma jalousie. C'est pourquoi dis-lui : » Voici que je lui donne la paix de mon alliance; » à lui et à sa race appartiendra le pacte du sacerdoce éternel, parce qu'il s'est rempli de zèle pour » son Dieu, et qu'il a expié (en immolant les coupables) le crime des fils d'Israël ⁴. »

Je m'arrête. Tous ceux qui ont lu, avec attention, la sainte Bible n'ont pas besoin de plus nombreux témoignages ; leur mémoire éveillée leur en fournira encore un très-grand nombre. Ce qui a

¹ I Reg.

² Jud., XIX, XX.

³ Num., XXV.

⁴ Num., XXV, 11, 12, 13.

été dit, cependant, suffit pour qu'il ne soit plus possible de douter, — après avoir entendu le jugement de Dieu, le jugement des hommes et celui de l'histoire, — que la glorification de la chair ne soit la mort de la chair, et que la mortification de la chair ne soit sa vie.

IV

Dieu a donné la terre aux enfants des hommes ¹ ; qu'ils y croissent, s'y multiplient et la remplissent ; qu'ils la dominent, la soumettent ², l'assouplissent à leur volonté jusqu'à donner à ses forces les plus aveugles l'apparence de l'intelligence, rien de mieux. Tout appartient à ceux qui n'oublient pas qu'ils appartiennent eux-mêmes à Jésus-Christ ³. Mais, ayant fait à l'homme l'honneur de l'appeler à une destinée supérieure et divine, le Seigneur veut que ses dons soient, non l'obstacle de notre magnifique vocation, mais un des moyens

¹ *Terram autem dedit filiis hominum.* Ps. CXIII, 16.

² Gen., I, 22; — IX, I, etc.

³ *Omnia vestra sunt, vos autem Christi.* I Cor., III, 22.

dont nous devons nous servir pour l'assurer ¹ ; que la terre et ce qu'elle renferme, loin de devenir une barrière entre nous et notre Dieu, nous reste un secours pour le connaître mieux et l'aimer davantage. Donc, si les richesses nous viennent en abondance, ne leur donnons pas entièrement notre cœur ². « Le temps est court, nous dit l'Apôtre ; que ceux qui se réjouissent soient comme ne se réjouissant pas ; ceux qui achètent comme ne possédant pas ; et ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas ³. » Que personne, en un mot, ne se laisse tromper par le mensonge des richesses terrestres ⁴, jusqu'à faire d'elles, des soins qu'elles exigent, et des petites jouissances qu'elles procurent, le but de sa vie.

Telle est la loi ; la langue chrétienne appelle cela *renoncement, pauvreté évangélique*. Renoncement, Pauvreté, mots terribles ! Il suffit de les prononcer pour fournir un texte aux déclamations de ce siècle contre l'Église. Mais tout ce bruit ne prouve rien contre la nécessité ou la justice de cette loi ; il ne prouve pas, non plus, que les plus

¹ II Petr., I, 10.

² *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere.* Ps. LXI, 11.

³ I Cor., VII, 29, etc.

⁴ Matth., XIII, 22.

vallants déclamateurs aient jamais compris ce qu'ils blasphèment.

A bien la regarder, cependant, cette loi de renoncement ne nous impose rien qu'une très-juste soumission à l'ordre exigé par la nature même des choses. Que veut-elle en effet ? Que nous aimions Dieu plus que les richesses et les plaisirs ; que nous n'attachions pas notre amour, dont Dieu même daigne être l'objet, à ce monde trompeur dont la figure passe si vite¹ ; que nous ne préférions pas le temps à l'éternité, nos intérêts d'un jour à nos intérêts éternels ; notre corps et ses instincts aux divines aspirations de notre âme. Dieu d'abord, notre âme ensuite, et, bien au-dessous de Dieu et de notre âme, le monde extérieur : voilà l'ordre ; voilà aussi la règle qui doit nous diriger, nous faisant donner à chaque être le degré d'estime et d'amour qu'il mérite. C'est toute la loi du renoncement, loi de soumission envers Dieu et de respect pour nous-mêmes. Par le renoncement, l'homme, roi de la création, se proclame vassal de Dieu ; par le renoncement, l'homme, créature de Dieu, proteste qu'il attend un avenir divin. Le renoncement est ainsi comme un intime et délicieux mélange de

¹ *Præterit enim figura hujus mundi.* I Cor., VII.

pureté et d'humilité. La soif des biens terrestres, au contraire, sous quelque aspect qu'elle se présente, et de quelque nom qu'on la décore, qu'elle se nomme avarice et ambition, prodigalité ou amour du luxe, n'est autre chose qu'un mélange d'orgueil et d'impureté, de révolte contre Dieu, dont on ne veut pas reconnaître le souverain domaine, et de sensualité qui abaisse notre âme et lui donne un rang inférieur dans l'économie de notre vie; il n'est que trop aisé de le voir.

Cependant, on veut faire aujourd'hui de ce funeste penchant un moyen d'élever les sociétés modernes à des destinées supérieures; en conséquence, une certaine école d'économistes se donne pour mission d'exalter ce sentiment, de l'irriter... Comment ne voit-on pas que ce penchant, mélange d'orgueil et d'impureté, s'attire un châtiement composé de la double punition qui pèse sur l'orgueil et sur la sensualité? Comment ne voit-on pas que la Pauvreté, source de souffrances physiques et d'humiliations de toute espèce, est le châtiement de l'avarice, et qu'irriter la soif des biens terrestres c'est amener une pauvreté assez grande pour devenir une cause de mort et d'esclavage!

Toute la suite de ce travail doit concourir à démontrer cette vérité; il suffira donc, ici, de

citer quelques faits particuliers, qui, en commençant à l'établir, compléteront l'étude que nous poursuivons en ce moment sur le fait capital de l'Expiation.

Chez les Juifs, la Pauvreté ne pouvait exister que d'une manière tout-à-fait transitoire. Pourquoi ? Parce qu'en droit la richesse ne pouvait se développer que transitoirement, ce qui suffisait pour tenir l'avarice en échec. La terre de Chanaan avait été partagée selon le nombre des familles du peuple conquérant, et la loi veillait avec le soin le plus rigoureux à ce que chaque famille restât en possession de la part qui lui était échue. Si une d'elles se trouvait forcée d'aliéner son héritage, ce ne pouvait être que pour un temps : l'année jubilaire, qui revenait après chaque période de 49 ans, faisait rentrer chaque famille en possession de son antique héritage. Si les malheurs subis ou mérités avaient forcé quelqu'un d'aliéner non-seulement son bien, mais encore sa liberté, la liberté et le bien devaient lui être rendus dans l'année du Jubilé. Une autre loi portait un coup plus rude encore à l'avarice ; elle interdisait l'accroissement de la richesse mobilière aux dépens des Israélites : l'usure, — c'est-à-dire le prêt à intérêt, même

au taux le plus bas, — était sévèrement défendue d'hébreu à hébreu. Il est vrai que les Juifs, le peuple le plus rapace et le plus abondamment pourvu de l'amour du lucre, se compensaient largement dans leurs rapports avec les étrangers ; cependant, les relations commerciales avec les étrangers ne naquirent qu'assez tard. Quoi qu'il en soit, ces lois furent une entrave à l'avarice juive. Les prophètes se plaignent quelquefois qu'elles ne sont pas observées ; néanmoins, c'est surtout à la gêne que leur existence imposait au génie commercial des Juifs, qu'il faut attribuer, je le crois, la prodigieuse émigration de ce peuple hors de la Palestine, après le retour de la captivité. Il n'y a pas de ville tant soit peu considérable dans tout l'empire romain, qui, au temps des Apôtres, n'ait sa synagogue ¹. Dieu se servit sans doute de cette émigration des Juifs dans le monde entier, pour réveiller et pour entretenir, vers l'époque de la venue du Messie, ces aspirations ardentes de toutes les nations, qui, de tous les points de la terre, se tournaient alors vers la Judée, dans l'attente d'un Sauveur.

¹ Actes, passim.

On voit à Rome la contre-partie du fait que nous venons d'observer dans la Judée. Nos oreilles et nos imaginations sont remplies des récits qui nous ont été faits touchant le luxe, la richesse, la magnificence romaine, et l'on ne nous a pas dit toute la vérité. Nos millionnaires, nos banquiers les plus prodigues, ne paraîtraient que de sordides gueux aux gens qui peuplaient l'ancienne Rome. On n'a, à présent, ni ces palais immenses, ni ces villas somptueuses, avec ces parcs, ces viviers où la chair vivante des esclaves engraisait les murènes, ni surtout ces milliers d'esclaves qui rendaient tout possible au maître, et lui faisaient une vie si douce et si facile. Quel banquier d'aujourd'hui s'aviserait de faire venir d'Afrique six cents lions pour donner spectacle au peuple de Paris ou de Londres? Pompée fit cela pour les plaisirs du peuple romain. Auguste mit aux prises, en un seul jour, quatre cent vingt panthères pour réjouir les yeux du peuple de Rome. Un autre jour, cinq cents Gétules ont à combattre vingt éléphants. Dépense-t-on aujourd'hui plusieurs millions pour un seul repas? Se suicide-t-on de peur de mourir de faim, quand il ne reste plus que quelques pauvres millions de capital pour vivre? En vérité, rois et empereurs modernes ne savent pas être grands

seigneurs si on les compare aux riches citoyens de la vieille Rome.

Eh bien ! écoutez : Jamais pauvreté, jamais misère ne fut comparable à la pauvreté et à la misère de Rome. Soulevez le voile de sa magnificence, découvrez sa nudité ; quelle maigreur ! quelle horrible misère ! et quel prix coûte à la république romaine le manteau de pourpre dont elle se décore ! Hors de la ville, la race agricole, de plus en plus décimée par l'implacable usure des riches propriétaires de la cité, tend à disparaître, et disparaît en effet à peu près complètement sous les empereurs. Dans la ville, le nombre des citoyens qui vivent de la frumentation ; — c'est-à-dire du blé fourni par le trésor public, — est de trois cent mille. Trois cent mille familles, donc, pouvaient souffrir les horreurs de la faim, si les vents contraires retenaient quelques jours de trop les vaisseaux du fise dans les ports de l'Égypte et de la Sicile. Je parle ici seulement de Rome ; le reste du monde était continuellement occupé à suer le sang et l'or pour les plaisirs de la ville Éternelle. Le citoyen romain ne travaillait pas ; la misère, avec les frumentations et les jeux du Cirque, était le seul héritage qu'il laissât à sa postérité. « Il n'y a pas, » dans toute la république, deux mille hommes qui

» possèdent quelque chose, » s'écrie le tribun Philippe ; et Cicéron, qui le blâme d'avoir prononcé cette parole, n'en conteste pas la vérité !!! Des plaisirs pour le peuple romain en bonne santé, il y en avait immensément ; le pain était plus rare. Mais lorsque le prolétaire tombait malade, il n'y avait plus rien pour lui, ni pain, ni plaisirs, ni remèdes. On lui donnait un peu de pain et beaucoup de spectacles quand il se portait bien, parce qu'on le craignait ; mais, s'il était malade, on ne le craignait plus. N'oublions pas qu'il s'agit ici du peuple romain, des citoyens de Rome, du peuple-roi. Une telle société ne pouvait plus vivre que par l'esclavage et du travail de l'esclavage ; et malgré ses hontes morales et ses misères physiques, l'esclavage paraissait à beaucoup un état désirable, ou du moins préférable à l'état de prolétaire romain.

Tout le monde sait qu'une des causes de la Réforme du XVI^e siècle fut le désir de s'emparer des biens ecclésiastiques. Jour de triomphe pour l'avarice ! Les conséquences de ce triomphe furent frappantes partout, mais surtout en Angleterre. La spoliation du clergé catholique donna naissance, et naissance immédiate, au paupérisme qui dévore l'Angleterre, et qui finira par la tuer. Les biens de l'Église ne disparurent pas ; ils ne

firent que changer de possesseurs. S'ils avaient disparu, la conséquence n'eût pas été plus désastreuse pour les pauvres. Tant qu'ils furent entre les mains des ecclésiastiques, la charité catholique trouva qu'ils étaient suffisants pour nourrir les pauvres. Dès qu'ils ont été entre les mains des Protestants, l'insuffisance de la charité volontaire a nécessité la loi des Pauvres. Citons les faits :

« Trois cent soixante monastères abolis accrurent les revenus royaux... Cependant, de riches bibliothèques se trouvaient dispersées ; les seigneurs prétendaient que les biens ecclésiastiques devaient revenir aux représentants des anciens donateurs ; les personnes pieuses étaient scandalisées ; les pauvres demeuraient privés à la fois du pain du corps et de celui de l'esprit qu'ils recevaient naguère dans cent dix hôpitaux et dans quatre-vingt-dix collèges ¹... Cependant le nombre des pauvres s'était accru. Les nouveaux propriétaires des biens enlevés au clergé, qui auparavant étaient cultivés moyennant de faibles redevances, exigeaient des fermiers un prix beaucoup plus élevé. Afin d'avoir moins de frais

¹ Cantù, *Hist. univ*, tom. XV, p. 252.

» à supporter, ceux-ci convertirent les guérets en
» prairies, attendu que la laine rapportait davan-
» tage. Des domaines étendus furent entourés de
» palissades pour en faire des parcs de chasse, ce
» qui obligea beaucoup de familles à abandonner
» les champs paternels. Une foule de journaliers
» restèrent sans salaire, tandis que les trésors de
» l'Amérique faisaient hausser le prix de toutes
» choses. Les mendiants, habitués à trouver leur
» subsistance chez les moines¹, se répandirent
» alors dans tout le royaume. Afin de porter re-
» mède à ce mal, on décréta que quiconque de-
» meurerait trois jours sans travailler serait consi-
» déré comme vagabond, marqué de la lettre V sur
» la poitrine, et donné au dénonciateur pour le
» servir deux ans comme esclave. Son maître n'é-
» tait tenu de le nourrir que de pain et d'eau ; il
» pouvait lui mettre au cou ou à la jambe un an-
» neau de fer et lui imposer toute espèce de tra-
» vaux. En cas d'une absence prolongée pendant
» quinze jours, il encourait la marque de la
» lettre S sur le visage, et devenait esclave pour
» toute sa vie ; en cas de récidive, il était traité
» comme coupable de félonie. Ce décret insensé

¹ Et sans doute aussi les nouveaux mendiants produits par la nouvelle manière de faire valoir les propriétés.

» resta en vigueur pendant deux ans ¹.... » Tout cela n'était pas un remède suffisant au mal fait aux pauvres par la spoliation du clergé. Après d'autres tentatives, « on remédia quelque peu à la » mendicité, qui ne cessait de s'accroître, au » moyen de la taxe des pauvres, aumône officielle, » faite sans charité et reçue sans gratitude ². »

V

On vient de le voir : il n'y a pas de loi plus profondément caractérisée dans l'histoire que cette grande loi de l'Expiation. Elle pèse sur le genre humain d'un poids inévitable. Mais lorsqu'on veut y penser quelques instants, on s'aperçoit bientôt que l'expiation est pour l'humanité ce que le lest est pour le vaisseau : une nécessité pour le salut, la vie et la direction de la société.

Dans l'état actuel de sa nature, l'homme ne se

¹ Cantù, *Hist. univ.*, tom. XV, p. 258.

² Cantù, *Hist. univ.*, tom. XV, p. 267.

développe, dans son être moral, quo par le sacrifice. L'obéissance, la mortification, la Pauvreté sont les conditions nécessaires de tout véritable agrandissement, de tout progrès sérieux de l'âme humaine. Hors de ces conditions, comme l'enfant prodigue de l'Évangile, elle ne sait, elle ne peut que dissiper toute sa substance dans le désordre.

A cet égard les sociétés ressemblent aux individus. C'est aux mêmes conditions que leur vie se développe, qu'elles atteignent à la plénitude de la force, et qu'elles sont ce que Dieu veut qu'elles soient : un milieu sain, où l'individu peut respirer à l'aise et poursuivre sans obstacles les fins les plus élevées de la vie. Donc, pour les sociétés aussi : obéissance, mortification, renoncement, c'est-à-dire Pauvreté évangélique. La famille d'Adam peut déchoir; cependant, comme elle n'existe pas pour elle-même, mais pour donner des enfants à l'Église, Dieu ne saurait lui permettre de se suicider. C'est pourquoi, ce qui est la condition essentielle de sa vie, elle l'aura toujours d'une façon ou d'une autre. L'humanité peut faire de nécessité vertu; elle ne peut pas faire que ce qui est nécessaire ne soit pas. Elle peut aller volontairement, librement au progrès par l'obéissance, la mortification, la Pauvreté; mais, si elle ne le veut pas,

rien ne pourra la mettre à l'abri d'un triple châti-
ment, qui, sans l'empêcher de déchoir, la forcera
de vivre. La servitude remplacera l'obéissance ;
la guerre succédera à la mortification, le paupé-
risme à la Pauvreté. Quiconque a étudié ce que
sont l'orgueil, la volupté, l'avarice ; quiconque a su
voir dans ces vices, le principe de tout isolement,
de toute division, de toute haine, celui-là remer-
cie Dieu, qui a caché des profondeurs ineffables
de miséricorde sous les apparentes sévérités de sa
justice.

Lorsque l'obéissance, la mortification et la Pau-
vreté sont volontairement acceptées, l'humanité
s'améliore, et la société, ferme sur ses bases, sait
aller à Dieu et au progrès. Mais quand la Pauvreté
n'est pas volontaire, quand l'obéissance et la mor-
tification ne sont pas volontaires ; alors, imposées
comme de vive force, elles pèsent d'un poids plus
lourd sur l'humanité, elles font un plus grand
nombre de victimes ; leur nom est changé, et c'est
par l'esclavage et par la guerre que la Pauvreté,
envieuse et frémissante, est retenue dans le pau-
périsme.

D'une manière moins abstraite, quand la Pau-
vreté, la mortification et l'obéissance naissent d'un
principe religieux et sont personnifiées dans le

prêtre et dans le moine, l'ordre et la plus grande somme de paix possible ici-bas règnent sur la terre ; au moins on n'a pas à craindre le triomphe de ces systèmes socialistes et communistes, non moins hostiles à la morale qu'à la propriété. La société, sur ce fondement, *stat mole suâ*, cimentée intérieurement par la charité qui vient de Dieu ; elle progresse ainsi, elle devient meilleure. Mais, si la triple expiation cesse de se produire sous la douce influence de la Religion, ne craignez pas qu'elle ait quitté la terre ; elle s'y trouve au contraire plus large, plus implacable que jamais, parce qu'elle est imposée à une société plus mauvaise et plus coupable. Mais alors la Pauvreté, ou plutôt le paupérisme, engendre la haine, l'envie ; et la société, travaillée par ce corrosif, se dissoudrait bientôt si on ne la serrait par dehors de ce double cercle de fer que nous avons appelé servitude ou esclavage politique, mortification forcée ou guerre, double fléau social dont l'armée est l'instrument ordinaire.

Pour unir les hommes en société, deux liens seulement existent : la charité et la force. Point de société, donc, si ce n'est par le prêtre ou par le soldat ; tous deux représentent la même chose : l'Expiation.

CHAPITRE III

CAUSES DE L'EXPIATION

NÉCESSITÉ DE LA PAUVRETÉ DANS LE MONDE

SOMMAIRE

Deux sociétés opposées dans l'humanité : l'Église et le monde. — La Pauvreté existe nécessairement, quoique d'une manière diverse, dans ces deux sociétés. — D'abord dans le monde. — Solidarité du genre humain. — La raison fondamentale de cette loi se trouve dans les fonctions de Pontife et de roi de la création données, dès l'origine, à l'homme. — Preuves et visibilité du fait de la solidarité. — L'humanité, au moins par un certain nombre de ses membres, a abusé, abuse et abusera, contre Dieu, des créatures qu'elle devait faire servir à la gloire de Dieu. — Il faut qu'elle soit punie par où elle pèche, par la privation des créatures. — De là, nécessité de la Pauvreté dans le monde toujours avare et sensuel. — L'abus des biens terrestres, qu'il se traduise par une soif immodérée de posséder ou par une ardeur sans frein de jouir, est la cause la plus prochaine de la Pauvreté dans les sociétés ennemies de Jésus-Christ. — Chercher à développer, sans mesure, dans une société, le désir du bien-être, c'est la jeter dans le paupérisme.

***Si quid patitur unum membrum,
compatiuntur omnia membra.***

**Si un membre souffre quelque chose,
tous les membres souffrent avec lui.**

(1 Cor., xii, 26.)

« Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive ¹, » dit le Seigneur Jésus. Il y a toujours eu, en effet, ici-bas deux humanités différentes, opposées, non par leur nature, leur origine et leur destinée, mais par l'esprit qui les anime.

Aujourd'hui, on croit cette division toute nouvelle. Vous trouverez des gens qui se disent imbus de l'esprit *moderne*; glorieux de la civilisation *moderne*, ils sont persuadés que l'humanité date de 1789, et que si, avant cette époque fatidique,

¹ Matth. X, 34.

il y avait des hommes sur la terre, ce n'était, tout au plus, qu'un troupeau de sauvages. Ceux-là appellent les hommes qui obéissent à l'autre Esprit : partisans de l'ancien régime, retardataires, obscurantistes, ennemis des lumières et du progrès, etc. Ils ont trouvé depuis peu un autre mot, lequel, sous une forme à leur sens injurieuse, dit mieux ce que sont en réalité ces prétendus ennemis de la lumière ; ils les appellent *cléricaux*¹.

Saint Augustin lisait l'histoire d'une tout autre manière. Apercevant d'un même coup d'œil, parmi les hommes, cette division et les causes qui, après l'avoir fait naître, l'entretiennent et l'augmentent, il ne craignait pas de donner à chaque chose son vrai nom. C'est pourquoi il rangeait tous les hommes sous deux catégories, nommait l'une *cité de Dieu*, et appelait l'autre *cité de Satan*. Hélas ! ces mots qui choquent   juste titre la délicatesse moderne, la parole de Dieu les justifie surabondamment.

La division du genre humain en deux camps opposés est formellement marquée dès les premières

¹ *Cl ricature*, en français, est synonyme de science, et *clerc* signifie   la fois un homme savant et un homme consacré   Dieu, ce qui est parfaitement raisonnable : *Deus scientiarum Dominus*, et ailleurs *Deus lux est, et tenebr e in eo non sunt ull e*.

pages de la Genèse : « Je mettrai l'inimitié entre toi (Satan) et la femme, entre sa race et la tienne ¹. » Dieu dit cela au serpent infernal.

Quant aux qualificatifs qui conviennent à chacun des deux camps, voici quelques témoignages bibliques. Il est dit aux enfants de la cité de Dieu : « Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu ². — On nous appelle et nous sommes réellement enfants de Dieu ³ ; — Ignorez-vous que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit-Saint habite en vous ⁴ ? — Parce que vous êtes ses enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, dans lequel nous disons à Dieu : O Père ⁵ ! » — Aux enfants de l'autre cité il est dit, de la bouche de Jésus-Christ : « Vous êtes de votre père le Diable ⁶ ; » et Satan est appelé le prince de cette cité, désignée souvent dans l'Écriture sous le nom de monde : « Le prince de ce monde ⁷. » L'humanité entière se trouve partagée entre ces deux camps ; chaque

¹ *Inimicitias ponam inter te et mulierem, inter semen tuum et semen illius.* Gen., III, 15.

² *Dedit eis potestatem filios Dei fieri.* Joan., I, 12.

³ *Filii Dei nominamur et sumus.* I Joan., III, 1.

⁴ *Nescitis quia templum Dei estis et Spiritus sanctus habitat in vobis ?* I Cor., III, 16.

⁵ *Quoniam estis Filii, misit Deus in corda vestra spiritum Filii sui in quo clamamus : Abba !* Gal , IV, 6.

⁶ *Vos ex Patre diabolo estis.* Joan., VIII, 44.

⁷ Joan., passim.

homme appartient nécessairement à l'un ou à l'autre : « Qui n'est pas avec moi est contre moi ¹. »

» Il n'est pas d'homme qui, à son escient ou à son insu, ne prenne part à une guerre acharnée ;
» il n'y en a pas qui n'ait une part active dans la responsabilité de la victoire ou de la défaite. Le forçat dans ses chaînes et le roi sur son trône, le pauvre et le riche, l'homme sain et le malade, le savant et l'ignorant, l'enfant et le vieillard, l'homme civilisé et le sauvage, tous combattent le même combat. Toute parole qui se prononce est inspirée de Dieu ou inspirée par le monde, et proclame forcément, d'une manière implicite ou explicite, mais toujours claire, la gloire de l'un ou le triomphe de l'autre. Il n'y a pas d'exemptions, pas d'exceptions ; nous naissons soldats dans cette milice. »

» Ne dites pas que vous ne voulez pas combattre : à l'instant même où vous le dites, vous combattez ; ni que vous ne savez de quel côté pencher : en ce moment-là vous penchez d'un côté ; et n'affirmez pas que vous voulez être neutre, car lorsque vous pensez l'être, vous ne l'êtes déjà plus. Ne prétendez pas que vous demeurerez indiffé-

¹ *Qui non est mecum contra me est.* Matth., XII, 30.

» rent ; je me moquerais de vous, puisque déjà, en
» prononçant ce mot, vous avez pris parti. Ne vous
» fatiguez pas à chercher un abri contre les ha-
» sards de la guerre : cette guerre s'étend comme
» l'espace et se prolonge comme le temps. Avant
» d'entrer dans l'éternité, il faudra montrer vos ci-
» catrices ¹. »

Les différences profondes, radicales, qui séparent ces deux cités ; l'état d'hostilité, de lutte, de combat, qui les oppose incessamment l'une à l'autre, tout cela n'empêche pas qu'elles ne soient toutes deux soumises à la rude atteinte de la Pauvreté. Je ne dis pas que cette Pauvreté soit la même pour les fils de Dieu et pour les fils du diable ² ; ni qu'elle les écrase tous d'un poids pareil : je prétends seulement que la Pauvreté a existé, existe, et existera toujours et nécessairement dans les deux camps.

Dans la cité ennemie de Jésus-Christ, c'est l'avarice qui rend la Pauvreté inévitable ³. A peine ce crime paraît-il, qu'aussitôt les souffrances de la Pauvreté, les angoisses de la misère l'entourent,

¹ Donoso Cortés : *Essai*, etc. liv. II, chap. III.

² *In hoc manifesti sunt filii Dei et filii diaboli*. Le mot est de saint Jean, l'apôtre de la charité. 1 Joan. III, 8.

³ Dans la cité de Dieu, l'amour est le principe de la Pauvreté. On le verra au chapitre suivant.

et lui donnent la garde d'honneur qu'il mérite. L'avarice, sous quelque forme qu'elle se montre, n'est pas seulement un crime; elle est encore un bourreau. En essayant de combler le gouffre toujours béant des besoins factices créés par les passions mauvaises, elle ôte leur juste aliment aux légitimes besoins de l'humanité. Laissez passer la justice de Dieu !

Nous comprendrons mieux ce qu'il y a de miséricorde et de douceur, en même temps que de force, dans cette admirable justice de Dieu, si nous voulons nous rappeler quelle place, sublime et centrale, Dieu a assignée à l'homme dans le plan harmonieux de la création, et aussi quels indissolubles liens de solidarité font, de la race entière des fils d'Adam, un tout moral, une seule humanité. Cette étude nous aidera à comprendre la cause des faits signalés dans le chapitre précédent.

Dieu, en créant, a dû avoir, a eu, en effet, une pensée religieuse (*religare, religio*). Il n'a pu créer l'univers

Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentrer dans le repos ¹.

Tous les êtres, au contraire, qu'il a, comme

¹ Lamartine, *Méditations Poétiques*.

en se jouant, répandus dans les espaces, doivent remonter à lui. Toutes les créatures doivent raconter la gloire de Dieu ¹. Toutes doivent hommage à leur créateur; toutes doivent se tenir sous la main divine. prêtes à lui obéir.

Rien n'est plus évident. Dieu n'est pas seulement la raison suffisante de l'existence de l'univers ². Il est, de plus, lui seul, la raison suffisante qui l'a déterminé à donner à l'univers cette existence ³. Tel est l'enseignement des Saints-Livres. Ainsi, Dieu doit être, et Dieu seul peut être non-seulement le créateur, mais aussi la fin, le but des œuvres divines. C'est pourquoi les actes que Dieu produit en dehors de son être, ceux que la théologie catholique appelle *actes ad extra*, nous apparaissent comme des courbes décrites en dehors de lui, et aboutissant, par leur point de départ et par leur point d'arrivée, à lui seul. Tel est l'ordre parfait, l'arrangement unique, qui donne, à la fois, complète satisfaction à la gloire de Dieu et à la raison de l'homme. Tel est aussi

¹ Ps. XVIII, 2.

² « La dernière raison de toutes choses se trouve dans une substance nécessaire. . . . qui est la raison suffisante de tout l'univers. » (Leibnitz.)

³ *Universa propter semetipsum operatus est Dominus. Prov. XVI, 4.*

l'ordre que suivent, dans leur cantique inspiré, les trois enfants d'Israël, invitant la création entière à bénir avec eux le Seigneur.

Mais, si l'exécution de cette loi de *retour à Dieu* était facile pour l'heureuse armée des célestes Intelligences, elle semblait impossible pour l'immense univers sensible. Le monde matériel, incapable de connaître et d'aimer Dieu, ne semblait-il pas destiné, par sa nature même, à ne rendre aucun hommage à son Créateur? D'autre part, le spectacle grandiose qu'il offrait pouvait-il dire aux anges quelque chose que leur regard n'eût plus parfaitement aperçu dans les splendeurs de la lumière béatifique? Donc, connaître Dieu ou le faire connaître, adorer Dieu ou le faire adorer, semblaient également choses impossibles à la créature matérielle. Cependant, cela ne devait pas, cela ne pouvait pas être. Comment la divine Sagesse a-t-elle résolu ce problème? Elle a créé l'homme, et ce qui semblait impossible fut réalisé, ce qui semblait incompatible fut uni; et le monde fut en contact, mais en contact religieux, avec Dieu ¹.

¹ Dans un de ses plus beaux livres, l'Écriture nous montre les astres du matin célébrant à l'envi, pendant la création, toutes les gloires de leur Auteur (Job. XXXVIII, 7). Plus jeune que ces astres, la terre alors, sans âme vivante et sans maître, se taisait, et seule ne pouvait prendre part à l'hosanna général. Pour qu'elle pût admirer à son tour, il

L'homme, qui résume dans son étonnante unité, tous les ordres, tous les règnes de la création; l'homme, qu'on a appelé avec tant de raison le *petit monde*, l'abrégé du monde¹; l'homme, qui transforme en lui, pour son développement ou sa conservation, une part de tout ce qui a été mis à ses pieds, c'est-à-dire de tout le monde visible; l'homme, le premier des êtres qui sentent, est aussi le dernier des êtres qui pensent; et, par là même, bien qu'un peu au-dessous des anges — *paulò minùs ab angelis*², — il a, comme eux, l'intelligence, la volonté, la liberté. Comme les anges, il connaît, il aime son Créateur; mais en l'adorant, il n'adore pas seul : avec lui, en lui et par

allait créer l'homme, et, parallèlement à sa vivification spirituelle, lui départir des instruments d'admiration. Alors, sublime artiste, Dieu produisit deux chefs-d'œuvres : l'un que la science appelle le *nerf optique*; l'autre qu'elle signale comme *l'épanouissement* du premier et comme « l'organe essentiel de la vision » (la rétine). Puis, sur ce modeste appareil d'une délicatesse infinie, sur cette plaque vivante d'une photographie toute divine, les rayons émanés de chaque objet visible venant à converger, l'homme put s'assimiler, pour ainsi dire, tout le *Cosmos*, grâce à la miraculeuse image transmise par ses sens à son regard intérieur. (De Mirville : *Des Esprits*, etc. tom. II, chap. I.)

¹ *Omnis creaturæ nomine, signatur homo. Omnis autem creaturæ habet aliquid homo. Habet enim commune esse cum lapidibus, vivere cum arboribus, sentire cum animalibus, intelligere cum angelis. Si ergò commune habet aliquid cum omni creaturâ homo, juxta aliquid omnis creatura est homo. Omni ergò creaturæ prædicatur evangelium cum soli homini prædicatur.* (Sancti Gregorii magni, *Hom.* 29 in *Evang.*)

² Ps. VIII, 6. — Hebr., II, 7

lui, l'univers visible tout entier rend à Dieu ses hommages.

Ce monde extérieur, que le corps de l'homme résume et s'assimile, l'âme de l'homme, aussi, d'une certaine manière, le résume et se l'assimile ¹; et, s'il est le moyen unique par lequel nous arrivons à la plénitude de la vie physique, il est aussi la condition indispensable du développement et de la perfection de la vie intellectuelle ² et morale en nous. Le *Cosmos*, traduction sensible de la pensée divine ³, offre au regard de l'âme, en caractères qu'il n'est pas possible de méconnaître, le nom sacré du Créateur ⁴. Il nous élève à la science naturelle de Dieu ⁵, nous rend certains de l'unité de l'être infini, et nous découvre sa

¹ V. la note de M. de Mirville à la page 128.

² Rien de plus vrai et rien de plus spiritualiste, quoi qu'on en ait dit, que l'axiôme de la philosophie du moyen-âge : « Il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait d'abord été dans le sens. » Mais il faut entendre cet axiôme comme l'entendait l'École. Pour elle, l'idée n'était certes pas une sensation transformée; elle ne confondait pas non plus l'image, qui est dans le sens, avec l'idée, qui est dans l'intelligence. Elle voulait dire seulement que l'intellect ne pouvait *idéaliser* que les objets dont le sens lui présentait l'image.

³ *Aptata esse sæcula verbo Dei, ut ex invisibilibus visibilia fierent.* Hebr., XI, 3.

⁴ *Invisibilia ipsius à creaturâ mundi per ea, quæ facta sunt, intellecto conspiciuntur.* Rom., I, 20.

⁵ *Vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei.* Sap., XIII, 1.

Providence¹ vigilante et paternelle, et nous laisse entrevoir quelque chose de ses adorables perfections².

La plénitude de la vie naturelle à l'âme humaine est tout entière dans cette connaissance spéculative de Dieu, et dans l'amour qui en résulte³. L'échelle qui lui sert à monter vers l'Être adorable, c'est le spectacle des œuvres de Dieu. Elles sont d'abord une lumière qui l'éclaire, un aimant qui l'attire. Mais lorsque par elles l'homme s'est élevé au-dessus d'elles ; lorsqu'il s'élançe vers le Dieu qu'elles lui ont fait connaître, il emporte avec lui, dans son intelligence et dans son cœur, l'image vivante de ce qui l'a illuminé et enflammé ; et c'est ainsi, paré de toutes les beautés de la création, qu'il se présente devant le trône de Dieu.

» L'homme est établi médiateur de la nature visible. Toute la nature veut honorer Dieu et adorer son principe, autant qu'elle en est capable : » la créature insensible, la créature privée de

¹ *Credere oportet accedentem ad Deum quià est, et inquirantibus se remunerator sit.* Hebr., XI, 6.

² *A magnitudine enim speciei et creaturæ cognoscibiliter poterit creator horum videri.* Sap., XIII, 5. — V. tout ce XIII^e chapitre et le 1^{er} de l'Épître aux Romains.

³ Nous avons dit « la plénitude de la vie naturelle, » parce qu'il y a pour l'âme une vie supérieure, dont le principe et le terme sont l'union de l'âme avec Jésus-Christ. Mais cette vie supérieure nous est surnaturelle.

» raison n'a point de cœur pour l'aimer, ni d'in-
» telligence pour le connaître. Ainsi, ne pouvant
» connaître, tout ce qu'elle peut, dit saint Augus-
» tin, c'est de se présenter elle-même à nous, pour
» être du moins connue, et nous faire connaître son
» divin Auteur : *pro eo quod nōsse non possit, quasi*
» *innotescere velle videtur*. Elle ne peut voir, elle
» se montre ; elle ne peut aimer, elle nous y pousse ;
» et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous
» permet pas de l'ignorer. C'est ainsi, qu'impar-
» faitement et à sa manière, elle glorifie le Père
» céleste. Mais afin qu'elle consume son adora-
» tion, l'homme doit être son médiateur : c'est à
» lui de prêter une voix, une intelligence, un cœur
» tout brûlant d'amour à toute la nature visible,
» afin qu'elle aime, en lui et par lui, la beauté in-
» visible de son Créateur. C'est pourquoi il est mis
» au milieu du monde ¹, industrieux abrégé du

¹ « L'homme cultivait la terre sans peine (Gen., II, 15), en premier lieu par la jouissance qu'il en tirait. Innocent alors et pur, en mangeant les aliments terrestres, il les transformait en sa substance. En pensant au Seigneur, en se tournant vers lui, il le glorifiait ; il élevait en même temps vers Dieu cette nature dont il était le prêtre et l'autel. En second lieu, si, comme beaucoup d'exégètes l'ont admis, et comme on peut l'induire d'un passage de l'Ecclésiastique (XVII, 6, 7, 8), Adam était doué d'un regard qui pénétrait toute la nature ; il élevait encore cette nature en lui, en la contemplant et la comprenant telle qu'elle est. Son intelligence saisissait le sens de la Création, le sens que Dieu mais dans les pierres, les plantes, les animaux ; il ramenait sa science

» monde, petit monde dans le grand monde, ou
» plutôt, dit saint Grégoire de Nazianze, grand
» monde dans le petit monde; parce qu'encore
» que, selon le corps, il soit renfermé dans le
» monde, il a un esprit et un cœur qui sont plus
» grands que le monde, afin que contemplant l'u-
» nivers et le ramassant en lui-même, il l'offre, il
» le sanctifie, il le consacre au Dieu vivant : si
» bien qu'il n'est le contemplateur et le mysté-
» rieux abrégé de la créature visible, qu'afin d'être
» pour elle, par un saint amour, le prêtre et l'ado-
» rateur de la nature invisible et intellectuelle ¹. »

à la source de toute lumière, et rattachait ainsi, par un lien nouveau, la nature à son auteur. C'était pour elle un progrès : son esprit identifié avec celui de l'homme remontait vers le Père de l'homme et de la nature ; c'était donc une seconde sorte de culture, plus élevée que celle qui s'opérait par la manducation : ici, le corps purifiait l'élément terrestre en le consommant ; là, l'esprit élevait la nature en la maîtrisant par la science. En tout cas, l'homme, à supposer qu'il n'eût pas ce regard, cette intuition qui engendre la vraie science, embrassait toujours la nature par sa pensée..... » (Hanneberg : *Histoire de la Révélation*, tome I, p. 24.)

¹ Bossuet : 2^e *Sermon sur l'Incarnation du Verbe*, 3^e point. — Telle est l'idée que la science catholique n'a jamais cessé de nous donner sur la grandeur de l'homme et le rôle qui lui appartient dans l'harmonieux concert de la création. Il serait aisé de multiplier les témoignages ; nous nous contenterons d'ajouter à ce qui a été dit, une parole de saint Grégoire de Nazianze, de ce génie à qui l'admiration de l'Église universelle a décerné le titre de théologien par excellence : « L'homme, dit-il, est l'ange à la fois terrestre et céleste dans lequel, » avec lequel et par lequel toutes les créatures, qui vivent en lui, qui » sont personnifiées en lui, doivent s'élever pour rendre hommage au » Créateur ; il est l'adorateur universel, le représentant, devant Dieu, » de la nature entière. »

Mais à l'égard de Dieu, l'hommage parfait est dans la soumission parfaite : aussi était-il bon que Dieu manifestât son autorité sur la nature sensible d'une manière conforme à l'être de cette créature, c'est-à-dire d'une manière sensible. Il fallait donc, de la part de la créature matérielle, quelque chose de plus que cette obéissance régulière qu'elle garde toujours, dans ses évolutions, au tracé de l'Éternel Géomètre : obéir ainsi, pour la nature, c'est exister. Pour que le souverain domaine de Dieu sur le monde fût pleinement manifesté, l'obéissance de la matière devait aller plus loin, et se produire de cette façon particulière qui constitue ce que nous appelons *le miracle*. Et afin que le sens de cette obéissance fût compris, il était nécessaire que la volonté de Dieu se fit sensible, que l'invisible royauté de Dieu se fit visible. Ce second problème s'est trouvé résolu dans la solution du premier : Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance ¹, et l'univers entier, sentant le reflet de la majesté créatrice dans la majesté de l'homme, se soumit amoureusement à lui. L'homme fut donc le roi comme il était le pontife de la création : royauté éphémère sans doute, mais seulement

¹ Gen., I, III, et ailleurs.

parce qu'un acte de la liberté de l'homme trahit sa mission de Pontife.

Ainsi, dans le plan primitif, l'homme, par son pontificat, était le représentant du monde devant Dieu, et, par sa royauté, le représentant de Dieu devant le monde.

Toute la raison d'être de l'homme se trouve dans ce double rapport. Par conséquent, l'homme doit durer autant que le monde. Et comme le double rapport incarné en lui est un et permanent, l'homme aussi doit demeurer dans l'unité. Dieu, cependant, n'ayant pu se résoudre à laisser les hommes trop longtemps dans l'épreuve, a fait sortir toute l'humanité d'un seul homme, afin que, se reproduisant en quelque sorte lui-même dans ses enfants, l'homme vécût autant que le monde et demeurât toujours un, sans que l'exil des individus fût trop prolongé.

Cette unité, devant être aussi parfaite qu'il se peut dans une telle diversité, ne saurait résulter uniquement de l'unité d'origine et de destinée ; il faut que la race d'Adam se trouve plus étroitement encore reliée en un seul tout moral par les lois d'une solidarité et d'une réversibilité merveilleuses.

¹ *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est. Ps. CXIX, 5.*

A cette condition seulement, l'humanité sera vraiment un tout moral ; à cette condition, elle restera le lien vivant qui rattache l'œuvre à l'ouvrier, le monde à Dieu ; à cette condition, elle remplira enfin d'une manière parfaite, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, le but de sa création : telle est, aussi, la loi de l'humanité.

L'homme ne peut pas se séparer de sa propre histoire. Les actes passés ne sont pas seulement pour lui des souvenirs ; ils sont, de plus, des engagements qui le lient envers Dieu, envers la société, envers sa propre conscience. Il n'est pas le maître de briser, dans sa volonté d'aujourd'hui, ces engagements contractés en des temps qui ne sont plus. Sa vie présente est solidaire de sa vie passée. Elle l'est encore d'une autre manière : ses actes d'autrefois, par leur fréquence, ont produit des habitudes ; elles tyrannisent maintenant la vie même de son corps. Dans l'ordre moral, les habitudes contractées s'appellent vices ou vertus, et qui ne sait l'influence de ces habitudes, — conséquences du passé, — sur les actes de la vie actuelle ? Un secret lien de solidarité, dont la racine est dans l'identité du *moi* humain, relie tous les actes de l'homme ; chacune de nos actions, que nous le sachions ou non, engage notre avenir ;

presque toutes aussi ont, dans notre passé, de secrets mobiles ¹.

Cette observation s'applique aussi bien à l'humanité entière qu'à l'individu.

Étudiez la famille, qui est à la fois la base et l'abrégé de la société. C'est une remarque vulgaire que ce qu'on appelle ordinairement et avec tant de justesse *l'air de famille*, est bien plus une ressemblance morale qu'une ressemblance de formes sensibles ; cet air de famille se retrouve le plus souvent sous les différences physiques les plus frappantes. Suivant la plus haute philosophie, l'âme est la forme du corps ; et c'est la similitude des âmes qui, se reflétant sur les corps, produit les indéfinissables ressemblances dont il s'agit. La famille est la source de la vie individuelle, et le moyen par lequel cette vie est conservée, agrandie ; la famille donne au corps le pain matériel, à l'âme ces paroles vivifiantes qui éveillent l'activité de son intelligence et de sa volonté. De là, entre les divers membres d'une même famille, communauté de pensées, de sentiments, de manières de voir ; similitude de

¹ « Le présent, dit Leibnitz, est gros de l'avenir et chargé du passé. »
— On doit comprendre par là comment il est vrai, ainsi que l'enseignent tous les maîtres de la vie spirituelle, que l'abus d'une seule grâce peut avoir, dans l'ordre de notre salut, les plus terribles conséquences : *Vigilate et orate !*

caractères. Quelquefois, — chose terrible ! — les pères transmettent aux fils, avec leur sang, le germe de leurs vices et de leurs maladies. Par contre, lorsque le Bréviaire romain nous raconte la vie de quelque saint, il commence presque toujours par ces mots : *piis parentibus natus*. Un fait plus concluant encore, parce qu'il est plus général, c'est l'influence qu'exerce sur l'homme l'éducation reçue au foyer paternel. Qui ne l'a mille fois constaté ? Qui n'a vu, avec étonnement, la ténacité des principes et même des préjugés sucés, pour ainsi dire, avec le lait, sur les genoux d'une mère ?

Peu d'hommes ont assez de force pour réagir contre leurs habitudes, pour rompre entièrement avec leur passé et commencer une vie nouvelle ; peu aussi peuvent ou savent s'affranchir de ce que je continue d'appeler l'air de famille. Le genre humain ne s'y trompe pas ; et tous les sophismes éga-litaires ne parviendront jamais à lui faire refuser son respect à l'homme qui porte avec dignité un nom glorieux ou simplement honorable, pas plus qu'ils ne lui feront accorder de l'estime, — avant preuves, — à l'homme issu d'un sang déshonoré.

Au-dessus des ressemblances de famille, il y a les ressemblances de nation. La nationalité d'un

homme se reconnaît presque toujours à première vue. Visiblement, trois causes concourent, d'une manière diverse, à produire ce phénomène : le milieu physique dans lequel se meut un peuple, la communauté d'idées qui naît des relations sociales, et le passé de ce peuple. La première de ces causes n'a qu'une influence assez restreinte ; les deux autres, au contraire, sont d'une puissance merveilleuse ; et, c'est ce qui explique pourquoi le type d'un même peuple se modifie aux diverses phases de son histoire ¹. Rien n'agit sur les individus comme cette sorte d'atmosphère morale qui se forme, à la fois, du mouvement religieux et scientifique, des souvenirs du passé, des préjugés et des intérêts du présent et des promesses souvent trompeuses de l'avenir.

Certes, nul ne dira qu'il soit indifférent de naître en France ou en Turquie, de vivre à une époque ou à une autre dans le même pays. Tel admire aujourd'hui la philosophie allemande et la critique des Strauss ou des Renan, qui eût été,

¹ Le type diffère aussi de village à village dans un même temps et dans un même pays, selon l'esprit qui domine dans chaque village. Nulle part il n'est plus aisé d'observer ce fait que dans le département de Maine-et-Loire. Je ne crois pas qu'il y ait, en France, des Français qui ressemblent moins aux Français de l'arrondissement de Cholet que ceux de l'arrondissement de Saumur.

il y a deux cents ans, un excellent chrétien et le modèle de sa confrérie; d'autres, qui acclament Garibaldi aujourd'hui, nés trois siècles plus tôt, eussent pris l'arquebuse pour la religion catholique contre un prince hérétique.

Laissée à elle-même, cette atmosphère où respirent les âmes va se chargeant chaque jour de miasmes nouveaux, qui s'ajoutent aux anciens. Dieu seul peut la purifier; et, s'il le fait par les hommes, qui saurait dire au prix de quels labeurs? Quels efforts, combien de temps et quels combats n'a-t-il pas fallu à l'Église pour faire, de la société romaine, une société de chrétiens?

Ainsi, quoique chacun reste avec sa liberté, et qu'il puisse, malgré ce qui se fait autour de lui, ne pas fléchir le genou devant Baal, il est vrai de dire que quelques conditions physiques et le milieu moral où nous placent l'éducation de la famille et celle de la société, déterminent ordinairement la direction de la vie individuelle. Or, ce double état des choses ne dépend nullement de nous. A notre tour, après avoir subi les conséquences qu'amènent avec eux le temps et le lieu de notre naissance, nous exerçons notre part d'influence sur ceux qui nous entourent et sur ceux qui viendront après nous.

Le passé, le présent et l'avenir s'enchaînent dans l'histoire de l'humanité, comme dans celle d'une famille ou d'un individu.

Est-il besoin de dire que toutes les influences n'ont pas la même valeur? Il y a pour tout le monde une heure critique, un fait capital. Aux peuples, Dieu donne parfois un homme supérieur, chargé d'une mission particulière¹; au genre humain, toujours quelque nation providentielle, qui est pour lui ce que fut Élie pour le peuple israélite, un char et un guide, *currus Israel et auriga ejus*².

Ces vérités se montrent quelquefois avec une évidence qui force l'assentiment des plus difficiles. Un fait, accompli depuis plus de quarante siècles, répand sur nous, répandra à jamais sur la race des hommes ses heureuses conséquences. Abraham, à l'appel de Dieu, quitte sa famille et son pays, qui, ensemble, tombaient dans l'idolâtrie; il s'en va au loin, emportant dans son sein le feu sacré de la science divine, dont il restait, lui, le

¹ Les hommes supérieurs ne comprennent pas toujours leur mission : ils peuvent faire autant de mal qu'ils sont capables de faire du bien. Dieu, cependant, les donne au monde seulement pour le bien. « Qu'ils ajoutent la vertu au génie, et leur avènement sera un sujet de joie sans mélange : *Habet sanctorum ceditio lætitiâ plurimorum quid commune est bonum.* » (S. Ambrosii, lib. 2, *Comm. in Lucam*, cap. 1.)

² 4 Reg., II, 12.

dernier dépositaire. Qu'arrive-t-il ? De cet homme sort une famille, de cette famille un peuple ; cette famille et ce peuple conservent avec un soin jaloux l'héritage entier du patriarche. Mais voici qu'après des siècles, et à la suite d'événements merveilleux accomplis, dans ce peuple, le feu divin de la science surnaturelle sort de son sein pour embraser la terre ; ceux qui propagent le bienheureux incendie lui ont bientôt donné l'univers entier pour aliment. Les fils d'Abraham ramènent cette pauvre humanité perdue dans la nuit de l'erreur et du péché, ils la ramènent dans les sentiers de la lumière, de la vertu, de la paix.

Au moment même, peut-être, où Abraham, se rendant à l'appel de Dieu, préparait au genre humain entier cette admirable série de bienfaits, un autre patriarche quittait aussi sa famille et sa patrie. Mais lui, ce qui le séparait des siens, ce qui le poussait à quitter sa patrie, ce n'était point la vocation divine, c'était l'appel de l'esprit du mal. Il suit cet appel ; et le voilà descendant de crime en crime, toujours se séparant de Dieu, toujours s'éloignant aussi des lieux où étaient les sources de la vie et de la civilisation. Il est, lui aussi, le père d'une race nombreuse ; mais ses fils lui ressemblent, et, séparés de Dieu, séparés aussi des

hommes, ils tombent de la barbarie dans l'état sauvage¹.

Tous ces faits si incontestés sont, si j'ose le dire, moins connus, moins acceptés encore que la loi de solidarité dont ils sont l'expression. La solidarité n'est pas seulement le fait le plus palpable, c'est encore le dogme religieux le plus universel et le principe social le plus appliqué.

La religion catholique, qu'est-elle, sinon la proclamation la plus éclatante de la loi de solidarité ? Toute notre foi et toute la morale chrétienne se résument dans les deux dogmes fondamentaux de la chute originelle et de la Rédemption. Or, ces deux vérités, c'est le *summum* de la solidarité, proposé à notre croyance par l'infaillible parole de Dieu, en même temps qu'il est visible à notre raison par toute l'étendue de l'histoire. « Comme le » péché d'un seul a entraîné tous les hommes sous » le coup de la condamnation, ainsi la justice d'un » seul donne à tous la justification et la vie ; et, » comme beaucoup sont devenus pécheurs par la » désobéissance d'un seul, ainsi beaucoup devien- » dront justes par l'obéissance d'un seul². »

Entrez maintenant dans le détail des vérités de

¹ Cf. De Maistre : *Soirées de Saint-Petersbourg*.

² Rom., V, 18, 19.

notre foi... Quel est le sens de la doctrine catholique sur les sacrements ? Que signifie le dogme de la communion des saints ? Pourquoi est-ce une chose sainte et salutaire de prier pour les morts ¹ ? Que prétendent, je ne dis pas les catholiques, mais les protestants mêmes, lorsque, oubliant leur erreur pour parler selon l'inclination vraie du cœur humain, ils prononcent cette touchante parole : Priez pour moi ² ? Pourquoi la foi universelle considère-t-elle un grand crime, comme un malheur public et une source de malheurs, tandis qu'elle voit dans la possession d'un saint, ou seulement dans celle de ses reliques, une source de bénédictions ³ ? Pourquoi saint Paul recommande-t-il aux chrétiens de *s'édifier* ? Pourquoi, enfin, Jésus-Christ, venant surnaturaliser tout ce qui est de l'homme, c'est-à-dire venant élever à un état

¹ Macch., XII, 46.

² Il y a quelque temps, à Berlin, un ministre protestant, après avoir retracé les dangers que court, dans les pays lointains, la foi du missionnaire (protestant), recommanda des missionnaires qui allaient partir aux prières de l'assistance. C'étoit très-naturel, mais très-peu protestant.

³ On voit souvent, dans les saints, ce sentiment de profonde humilité qui les fait se regarder, eux, et ce qu'ils appellent leurs crimes, comme la cause des malheurs publics. Cette très-basse opinion de soi, paraît surtout chez saint Dominique. Et, tandis qu'il pense ainsi de lui-même, la voix de la chrétienté entière se joint à celle du séraphique François d'Assise, pour féliciter Bologne, de ce qu'elle possède dans ses murs le saint patriarche des Frères précheurs.

supérieur les choses humaines, qui existaient déjà, mais dans une condition inférieure ; pourquoi, de cette bouche toujours exaucée ¹, prie-t-il son Père de conserver ses disciples dans l'unité ² ?

A l'infaillible témoignage de l'Église catholique, s'ajoute le témoignage de l'humanité entière. Tous les fils d'Adam ont vu, dans la solidarité, le fondement de leur religion. Il n'est pas nécessaire, pour établir ce fait, de montrer dans tous les systèmes religieux, même dans les plus égarés, mille cérémonies, mille idées d'une analogie frappante avec les vérités catholiques que nous venons de rappeler. A quoi bon, en effet, citer des faits particuliers, lorsque les plus généraux et les plus connus forment à eux seuls la démonstration la plus invincible ? Il n'y a point eu de peuples sans religion, point de religion sans culte public, point de culte public sans sacerdoce, point de sacerdoce sans sacrifice : voilà des faits dont tout le monde convient. Mais, si le genre humain ne croit pas inébranlablement à la solidarité, pourquoi veut-il *une* religion ? Pourquoi lui faut-il des cérémonies publiques,

¹ Joan., XI, 42.

² *Serva eos..... ut sint unum, sicut et nos. — Sicut tu, Pater, in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint. — Ut sint unum, sicut et nos unum sumus.* Joan., XVII, 11, 21, 22.

des fêtes auxquelles tout le peuple doit prendre part¹? Pourquoi délègue-t-il des hommes spéciaux pour s'occuper des choses de Dieu, et offrir des dons et des sacrifices pour les péchés du monde, pensant ainsi du prêtre ce qu'en pensent saint Paul et l'Église²? Pourquoi espère-t-il la rémission des péchés du monde par l'effusion d'un sang qui n'est pas celui du coupable?

La solidarité doit se rencontrer non-seulement à la base de toute association religieuse, mais de toute association, de quelque nature qu'elle soit, dès qu'elle s'établit entre des hommes : l'idée d'association, ou libre ou naturelle, n'a jamais été comprise du genre humain, séparée de l'idée de solidarité. Ce qui fait l'unité, ou mieux, l'identité d'une famille, d'une société, c'est le principe de l'hérédité. Or, qui ne voit que ce principe plonge toutes ses racines au cœur même de la solidarité? Notre vieux droit français exprimait cette vérité avec des paroles d'une clarté merveilleuse : « Le mort, disait-il, saisit le vif; » et

¹ Cette idée universelle, que la prière publique est d'une efficacité supérieure devant Dieu, se trouve divinement confirmée par Notre-Seigneur : « *Lorsque deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux.* »

² *Omnis sacerdos ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* Hebr., V, 1

encore : « Le roi ne meurt pas. » Si « le mort ne saisit pas le vif » de tous ses devoirs comme de tous ses droits, de toutes ses charges comme de tous ses biens et de tous ses honneurs, il n'y a plus ni propriété, ni contrats, ni charges, ni devoirs, ni noblesse, ni même possibilité de rapports sociaux tels que nous les comprenons maintenant. Si au contraire « le mort saisit le vif, » tout cela peut exister, puisque tout cela peut durer ; mais alors comment ne pas voir la solidarité à la base des sociétés humaines ? Pareillement, s'il n'est pas vrai que « le roi ne meurt pas, » non-seulement la possibilité des rapports internationaux cesse ; mais encore la pensée même d'écrire l'histoire d'un peuple ou d'une monarchie ne saurait plus entrer que dans la tête d'un fou.

Chaque société se considère elle-même comme un être moral, un et toujours le même, quoique les membres qui la composent ne cessent pas de disparaître et de se renouveler. Elle se croit obligée, aujourd'hui encore, par des engagements contractés par elle il y a des siècles ; et nous prétendons bien lier la France future, lorsque nous faisons des emprunts qu'il nous est impossible d'amortir. Cet esprit de solidarité, les hommes le poussent si loin, qu'à voir l'orgueil qu'excitent en nous les

gloires de notre patrie, la douleur et la honte que nous ressentons de ses malheurs, la fierté ou l'impatience qui paraissent tour-à-tour en nous, lorsque, en notre présence, on loue ou l'on blâme notre pays, le moraliste se prend à douter si nous nous considérons bien comme un membre de ce grand corps appelé la patrie, ou si ce n'est pas plutôt la patrie elle-même que nous regardons comme une extension de notre personnalité.

Ainsi, l'harmonie nécessaire aux œuvres de Dieu, les faits les plus palpables, les révélations divines, les bases de toute religion et de toute société, les vertus, les vices même du cœur humain, tout le démontre irrésistiblement : la race entière des fils d'Adam est semblable à un grand corps parfaitement un, composé, il est vrai, d'un nombre infini de membres qui se renouvellent sans cesse, mais qui sont tous si parfaitement unis au corps entier, que chacun, dans sa vie personnelle, est profondément influencé par la direction de la vie du corps entier, et que la vie du corps entier est comme une résultante de la vie personnelle de chacun des membres qui le composent.

Envisagée à ce point de vue, l'humanité n'existe que dans ce monde. C'est pourquoi, il faut que la justice de Dieu sur elle s'accomplisse dès cette

vie ; que le genre humain, comme tel, trouve ici-bas sa récompense ou son châtiment. A la fin des temps, chacun sera jugé selon ses œuvres. Il n'y aura plus d'humanité alors ; il n'y aura que des hommes, que des individus également à découvert, également nus sous l'œil pénétrant du Souverain Juge, et devant répondre chacun pour soi-même. Donc, ou la justice dans ce monde et dès ce siècle pour l'humanité, ou il faut effacer des Livres Saints et du cœur de l'homme cette grande parole : « *Peccantium poena perambulat semper injustorum prævaricationem.* Le châtiment du péché suit toujours la prévarication des méchants. »

Or, il est certain historiquement que l'humanité s'est rendue coupable dans la personne de son chef¹ ; il est certain que l'homme a péché contre

¹ Le péché originel est la raison dernière de cette dure loi d'expiation qui pèse sur la malheureuse postérité d'Adam. J'évite cependant, — et à dessein, — d'insister sur ce dogme catholique, quoiqu'il soit facile de l'entourer, comme fait, des preuves les plus irréfragables. Dieu, qui nous traite toujours avec respect, a soin d'étayer les mystères les plus obscurs des motifs de crédibilité les plus puissants : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* Celui-ci se présente à nous, appuyé, outre les preuves divines, sur le témoignage universel de tous les peuples et de toutes les religions (V. surtout Roselly de Lorgues : *La mort avant l'homme*) ; il a encore en sa faveur une preuve, s'il se peut, plus entraînante : c'est le ravage toujours présent, hélas ! et toujours visible qu'il a fait dans l'âme de chacun de nous. (V. Monseigneur Gerbet : *Vues sur le dogme de la Pénitence*). Malgré cette évidente crédibilité du dogme catholique, j'évite d'en parler pour ne pas introduire des difficultés nouvelles. Le fait, du reste, de la permanence

Dieu. Au lieu de se servir de la créature pour adorer le Créateur, il s'en est servi pour l'insulter; au lieu d'élever, en lui et par lui, la création visible vers Dieu, il s'est fait lui-même la fin de la création; il l'a arrêtée à lui au lieu de la faire remonter à Dieu; ou plutôt il s'est courbé, il s'est baissé vers elle. Par cet amour désordonné, par ce renversement de l'amour, au lieu de se soumettre et de tout soumettre avec lui à Dieu, il s'est soumis lui-même, et il a soumis malgré elle la créature à la vanité, au néant, au mal : *Vanitati enim creatura subjecta est non volens*¹.

Il est certain, de plus, que cette iniquité n'a pas été un fait transitoire, qu'elle s'est au contraire perpétuée dans l'humanité.

Regardez au fond de tout cœur d'homme, même du meilleur et du plus vertueux : à des profondeurs que l'âme craint parfois de sonder, vous verrez toujours vivace l'impérissable soif de l'égoïsme, l'ardeur funeste de la concupiscence. Quelquefois elle semble s'apaiser; mais c'est un feu qui couve sous la cendre et que le premier vent de

du mal dans l'humanité, joint à celui que je viens d'indiquer de la tendance de chacun de nous au mal, — faits que les catholiques considèrent comme des conséquences du péché originel, — suffit aux besoins de notre thèse.

¹ Rom. VIII, 20.

la tentation embrase de nouveau. Ceux qui ont résolu de soumettre leur intelligence, leur volonté, leur corps, leur être tout entier à la douce servitude de Jésus-Christ; ceux qui combattent contre eux-mêmes, sont obligés souvent de faire entendre des plaintes douloureuses : « Je me délecte, il est » vrai, en la loi de Dieu selon l'homme intérieur; » mais je vois dans mes membres une autre loi. » Elle combat la loi de mon esprit et me retient » captif sous la loi du péché qui réside en mes » membres. Malheureux homme que je suis ! qui » me délivrera de ce corps de mort¹ ? » Voilà ce que disent les hommes de bonne volonté, ceux qui livrent les nobles combats du Seigneur.

Mais beaucoup ne combattent même pas; beaucoup s'en vont sans résistance où les poussent les désirs de la chair. L'humanité, laissée à elle-même, semble se délecter dans le mal, paraît vouloir faire de la révolte contre Dieu son état habituel. Que dis-je ? Il y a dans son sein une armée nombreuse, ce que nous avons appelé la cité de Satan, le monde, qui n'est pas autre chose qu'une sorte d'incarnation de cette iniquité. Écoutez saint Jean : « N'aimez pas le monde ni les choses qui sont du monde. Si

¹ Rom., VII, 22, 23. 24.

quelqu'un aime le monde, il est vide de l'amour de Dieu, parce que tout ce qui est du monde est concupiscence de la chair et concupiscence des yeux et orgueil de la vie ¹; » ailleurs : « Le monde tout entier est assis dans la méchanceté ². » C'est pourquoi notre Seigneur Jésus-Christ, qui est venu pour sauver tous les hommes, n'a pas même voulu prier pour le monde : *Non pro mundo rogo* ³. Il faut entendre ceci : Chaque individu faisant actuellement partie du monde, peut se sauver en quittant le monde pour entrer dans la cité de Dieu. Mais le monde lui-même, le monde qui luttera jusqu'à la fin des temps contre la cité de Dieu, le monde est inconvertissable, parce que ce qui fait son essence, c'est son état même d'opposition à Dieu, opposition manifestée par la triple concupiscence que Dieu déteste. Donc, le monde, existant jusqu'à la fin des temps, jusqu'à la fin des temps se rendra coupable ; et, comme il est composé d'une portion de l'humanité, jusqu'à la fin des temps l'humanité sera coupable d'aimer la créature plus que le Créateur, de ce crime qui,

¹ *Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt. Si quis diligit mundum, non est caritas Patris in eo : quoniam omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* I Joan., II, 15 et 16.

² *Mundus totus in maligno positus est.* I Joan., V, 19.

³ Joan., XVII, 9.

sous les noms divers d'ambition, d'avarice, de luxe, rive le cœur de l'homme à la terre; de ce crime que saint Jean appelle la concupiscence des yeux, concupiscence qui est elle-même un mélange et un résultat des deux autres ¹; par conséquent, jusqu'à la fin des temps, il sera nécessaire que l'humanité porte la peine de son crime : *Peccantium poena perambulat semper injustorum prævaricationem.*

Telle est la loi éternelle : tous les êtres y sont soumis. Ceux qui échappent à la bonté et à la miséricorde ne sauraient échapper à la justice ; mais cette loi éternelle, dont le principe est l'amour de Dieu pour ses propres attributs, et dont l'effet est l'union de tout ce qui existe au Créateur de tout ²; cette loi doit s'accomplir.

¹ « Au fond de l'ancre ténébreux d'où sort le fleuve impur, deux sources jaillissent : la concupiscence de la chair et celle de l'orgueil. Lorsque leurs eaux se confondent, la concupiscence des yeux résulte de leur mélange. » (Monseigneur Gerbet : *Vues sur le dogme catholique de la Pénitence.*)

² « La possibilité de la séparation étant nécessaire comme témoignage de la liberté angélique et humaine, et l'union étant nécessaire comme témoignage de la volonté divine, comment peuvent concorder la liberté de Dieu et la liberté de la créature ? l'union que Dieu veut et la désunion que choisit la créature, de telle sorte que la créature ne cesse pas d'être libre et que Dieu ne cesse pas d'être souverain ? Pour cela, il fallait que la séparation fût réelle sous un point de vue et apparente sous un autre ; c'est-à-dire que la créature pût se séparer de Dieu, mais de telle sorte que cette séparation devint une autre manière de s'unir à lui. Les êtres intelligents et libres naquirent unis à Dieu par un effet de sa grâce. Par le péché, ils se séparèrent réellement de

Le châtement durera donc autant que le crime : et, parce que le crime consiste dans l'attache aux choses créées, dans l'abus qui en est fait, l'humanité sera châtiée par la privation de ces choses même : *per quæ peccat quis per hæc et torquetur*. Donc, jusqu'à la fin des temps, le luxe, l'ambition, l'avarice seront punis dans le genre humain par la Pauvreté.

D'après ceci, il y aurait un moyen, un seul, d'ôter la Pauvreté de ce monde : ce serait d'en bannir

Dieu, parce qu'ils brisèrent réellement et véritablement le lien de la grâce, prouvant ainsi qu'ils étaient des créatures intelligentes et libres. Mais cette séparation n'a été, à bien y voir, qu'une nouvelle sorte d'union, puisque, en se séparant de lui par la renonciation volontaire à sa grâce, ils se rapprochent de lui, en tombant entre les mains de sa justice ou de sa miséricorde. Ainsi, la séparation et l'union qui, à première vue, paraissent incompatibles, sont, en réalité, choses de tout point conciliables ; et si bien que toute séparation se résout en une manière spéciale d'union, et toute union en une manière spéciale de séparation. La créature n'a pas été unie à Dieu en tant qu'il est grâce, sinon parce qu'elle s'est trouvée séparée de lui en tant qu'il est miséricorde et justice. La créature qui tombe dans ses mains en tant qu'il est justice, n'y tombe que parce qu'elle est séparée de lui en tant qu'il est grâce et miséricorde ; de même, la créature qui devient l'objet de Dieu en tant qu'il est miséricorde, ne l'est que parce qu'elle s'est séparée de lui en tant qu'il est grâce, de telle manière qu'elle s'est également trouvée séparée de lui en tant qu'il est justice. — La liberté de la créature consiste donc à désigner le genre d'union qu'elle préfère, par la séparation qu'elle choisit. De même que la souveraineté de Dieu consiste, quel que soit le genre de séparation choisie par la créature, à venir la rejoindre par toutes les séparations et par tous les chemins. — La création est comme un cercle. Dieu en est, sous un point de vue, le centre, et, sous un autre, la circonférence. Comme centre il attire, comme circonférence il contient. » (Donoso Cortès, *Essai*, etc., liv. II, chap. 7.)

l'ambition, l'avarice, le luxe. Mais cela est impossible, le monde est inconvertissable ; il restera, jusqu'à la fin, par essence, la triple iniquité que Dieu réprouve.

Eh bien ! l'iniquité elle-même, la concupiscence, par le seul fait de son existence, exécute inévitablement l'arrêt de la justice de Dieu. Ici, nous allons voir sous un jour nouveau la réalisation de l'axiôme divin : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur*. La Pauvreté est le fruit nécessaire de l'avarice : le châtement naît du crime comme la fleur de la tige.

Le crime, au fond, qu'est-il ? Une des faces de cet égoïsme à trois faces dont parle saint Jean. Le serpent infernal a donné la formule complète de l'esprit du monde : *Eritis sicut dii*, vous serez comme des dieux, comme des dieux dans les attributs les plus incommunicables de la divinité. Cette parole, écoutée, s'incarne dans le cœur de l'homme. La triple concupiscence manifeste de trois manières différentes cette chose toujours substantiellement la même, cet égoïsme, cet amour de soi poussé jusqu'à la haine de Dieu, cet acte brutal et continu par lequel la créature se substitue au Créateur, se fait le centre et la fin de tout, rapporte tout à elle-même, au lieu de tout élever en elle à Dieu : voilà le crime.

Or, pensez-vous que celui qui se substitue à Dieu, qui usurpe les droits de Dieu, pour satisfaire les dévorants appétits de sa concupiscence, respectera les droits des hommes ? Pensez-vous que celui qui pousse l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, ne le poussera pas jusqu'au mépris des hommes ? Pensez-vous que, s'il a en partage l'intelligence ou la force, il n'emploiera pas cette force et cette intelligence à écraser, s'il lui paraît nécessaire à son but, tout ce qui lui fait obstacle ? Quel droit, quelle faiblesse, quelles larmes ont fléchi Satan, ont fléchi Moloch, ont fléchi l'égoïsme ? *Eritis sicut dii!* Dieu est jaloux de sa gloire, il ne veut pas la communiquer à un autre ; rien n'est exclusif comme la Divinité. Ils imitent Dieu en cela, ils l'imitent contre lui-même. C'est pourquoi le plus fort entreprend sur le plus faible, le plus rusé sur le plus simple ; et chacun voit dans son voisin, non pas un frère, mais un rival, un ennemi, qu'il doit vaincre, s'il ne veut pas en être vaincu. A ce trait, saint Jean reconnaît, suivant son énergique expression, les fils du diable, ceux qui composent ce qu'il appelait tout à l'heure le monde : « Voici le signe qui distingue les fils de Dieu des fils du diable. Celui qui n'est pas juste et qui n'aime point son frère n'est pas de Dieu ; car, ainsi

que nous vous l'avons annoncé dès le commencement; il faut vous aimer les uns les autres ¹. »

Personne, je le crois, ne mettra en doute cette tendance exclusive de la concupiscence ; nous en portons la preuve au fond de notre cœur. Combinez ce fait incontestable avec le fait non moins incontestable de l'inégalité naturelle des hommes, et vous verrez la Pauvreté sortir de l'avarice, de l'ambition, du luxe, comme la fleur sort de sa tige ; et vous verrez, dans l'humanité, le crime, instrument aveugle et involontaire de la justice divine, exécuter lui-même, par cela seul qu'il existe, l'arrêt sacré : *Per quæ peccat quis per hæc et torquetur.*

« L'injustice, dit Platon, n'est que le second » mal en grandeur; mais l'injustice impunie est » le premier et le plus grand des maux ². » Dieu n'a pas voulu que ce mal épouvantable fût le mal de l'humanité. Si la malice humaine s'oublie dans la faute, la peine qu'elle provoque ne se fait pas attendre. Et s'il arrive que, semblable au condamné qui reçoit le coup mortel sans voir celui

¹ *In hoc manifesti sunt filii Dei et filii diaboli. Omnis qui non est justus non est ex Deo, et qui non diligit fratrem suum : quoniam hæc est annuntiatio quam audistis ab initio, ut diligatis alterutrum.*
1 Joan., III, 11.

² Platon : *Gorgias*, ou de la *Réthorique*.

qui le donne, l'humanité, tout en sentant le cuisant de ses maux, ne veuille pas comprendre de quelle main ils lui viennent¹ et persévère dans sa faute, la miséricordieuse justice de Dieu n'est point lassée. Pour que le châtiment soit capable de guérir, elle le proportionne à la grandeur du crime. Aussi, lorsque le luxe, l'ambition, l'avarice arrivent à leur comble, la punition également arrive à son comble, et la Pauvreté se change en paupérisme. Lorsqu'une société ne possède plus en elle de quoi lutter contre l'entraînement de la concupiscence, aussitôt le chancre du paupérisme s'attache à son flanc et la dévore. Quelques faits déjà cités, et des témoignages plus nombreux qui viendront à leur place, démontreront surabondamment la vérité historique de ce dessein providentiel. Mais il suffit de se rappeler comment l'avarice produit nécessairement la pauvreté, pour voir en même temps, que le développement de ce crime doit amener le développement d'une peine dont il est lui-même l'instrument aussi bien que la cause.

Hélas ! ceux qui se posent en guides de l'humanité, ceux qui font du mot : Progrès ! un cri de

¹ *Provocat pœnam suam oblitiosa malitia. Impietas enim flagitiosa quidem excruciatâ sentit; sed à quo flagellatur obdurata non sentit. Sic et sentit nocens prius carnificem quàm videt. (Orosius, adversus Paganos, lib. VII, cap. 22.)*

guerre contre Dieu et contre son Christ ; nos sages, nos réformateurs, nos saint-simoniens ne savent rien de tout cela. Sous prétexte de conduire l'humanité au bien-être, ils l'ont jetée sur la pente qui conduit fatalement à cet abîme de toutes les misères physiques et morales qui s'appelle le paupérisme. Ils ont prétendu ôter le châtement, en agrandissant le crime qui l'attire, en développant l'amour du luxe et du bien-être. Pratiquement, à quoi ont-ils abouti ? En haut, quelques fortunes immenses et... scandaleuses ; en bas, la vie à bon marché est restée à l'état de mirage. Le prix des objets de première nécessité a augmenté ; l'impôt prélevé par le vice sur le budget du pauvre a pris des proportions effrayantes ; les heures de travail sont plus nombreuses, le salaire seul est resté dans le *statu quo*. On a plus faim en bas ; autrement, comment expliquer les scandaleuses fortunes d'en haut ? Et la société est devenue une arène « où l'homme » doit lutter sans fin pour se tirer d'affaires, une « mêlée où l'on se foule aux pieds, où l'on se cou- » doie, où l'on s'écrase ¹. »

¹ Ces paroles sont de M. Stuart Mill, un des économistes les plus radicaux, au dire de M. Léonce de Lavergne. M. Mill croit que le tableau qu'il trace de la société actuelle ne représente pas l'état normal de la société ; que ce n'est là qu'un état de transition, lequel cessera, sans doute, dès que ses doctrines auront triomphé.

Tel est le résultat obtenu jusqu'à présent par ceux qui ne font aucun compte de la parole de Dieu ; c'était le seul, on vient de le voir, qu'il fût possible d'obtenir : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.*



CHAPITRE IV

CAUSES DE L'EXPIATION

NÉCESSITÉ DE LA PAUVRETE DANS L'EGLISE

SOMMAIRE

La cité de Dieu, l'Église, c'est Jésus-Christ vivant d'une manière mystique dans les siens, et continuant en eux à instruire l'humanité par sa doctrine et ses exemples, et à la racheter par ses souffrances. -- Jésus-Christ, par lui-même et par les siens, vrai Pontife-Roi de la création. — L'amour du Père céleste pour Jésus-Christ est une cause de l'existence de la Pauvreté dans l'Église. — Le même motif qui a fait embrasser la Pauvreté à Jésus-Christ Rédempteur, fait exister la Pauvreté dans la cité de Dieu. — L'amour des fidèles pour Jésus-Christ et le besoin de réprimer en eux la soif des biens terrestres, leur fait aimer et embrasser la Pauvreté. — La Pauvreté est donc indissolublement unie au genre humain. — Transition.

*Christus heri et hodie : ipse et in
sæcula.*

**Le Christ était hier; il est aujour-
d'hui, et il sera dans tous les siècles.**

(HEBR., XIII, 8.)

Dans la cité de Dieu, il y aura toujours la Pauvreté, comme elle sera toujours dans la cité du diable. L'Église aura ses Pauvres comme le monde, mais pour d'autres raisons et d'une autre manière que le monde. — Ici nos savants vont me trouver bien mystique, c'est-à-dire bien ridicule, et ils auront bien soin de ne rien comprendre à ce que je vais dire; mais ce n'est pas seulement pour eux que j'écris, j'écris aussi pour ceux qui comprennent ¹.

¹ *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei; stultitia enim est illi et non potest intelligere..... Spiritalis autem judicat omnia. I Cor., II, 14 et 15.*

Qu'est-ce que la cité de Dieu ? C'est une société d'hommes, et pourtant, c'est quelque chose d'infiniment plus grand, d'infiniment plus sublime que l'humanité. La cité de Dieu, c'est le corps mystique de Jésus-Christ. Le Verbe incarné est la tête, le chef de ce corps ; les membres, ce sont les hommes qui s'unissent librement à ce chef divin, par le triple et doux lien de la foi, de l'espérance et de la charité. Ceux qui entrent dans cette société merveilleuse forment un même corps avec Jésus-Christ : « Croissons (par la pratique de la vérité dans la charité), en toutes choses dans Jésus-Christ, qui est notre chef et notre tête ; de qui tout le corps, dont les parties sont jointes et unies ensemble avec une si juste proportion, reçoit par tous les vaisseaux et toutes les liaisons qui portent l'esprit et la vie, l'accroissement qu'il lui communique par une influence proportionnée à chacun des membres, afin qu'il se forme ainsi, et qu'il s'édifie par la charité ¹. » Ceux qui font un même corps avec lui vivent de sa substance, comme le sarment vit de la substance de la vigne : « Je suis

¹ *Crescamus in illo per omnia qui est caput, Christus : ex quo totum corpus compactum et connexum, per omnem juncturam sub-ministrationis, secundum operationem in mensuram uniuscujusque membri, augmentum corporis facit in ædificationem sui in charitate. Eph., IV, 15, 16.*

la vraie vigne, et vous en êtes les rameaux ¹. »

Ceux-là comprennent que, recevant tout de Jésus-Christ, ils doivent lui donner beaucoup ; que par conséquent leur vocation est d'aimer leur Dieu jusqu'au mépris, jusqu'à la haine, jusqu'au sacrifice d'eux-mêmes. Tout leur effort tend à mettre en pratique la parole du saint Apôtre : « Efforcez-vous de sentir en vous-mêmes ce que vous voyez dans le cœur de Jésus-Christ ², » afin d'arriver à ce terme désirable, qui est l'union parfaite de l'homme avec Jésus-Christ, et que le même apôtre exprime en ces termes : « Je vis, non plus moi, c'est le Christ qui vit en moi ³. » Oh ! Dieu fait dans le temps une œuvre sublime. Écoutez : « Il se construit un second Fils dans lequel l'élément humain entre libre et glorieux ⁴. » Ce second Fils n'est pas tel par nature ; mais Dieu daigne lui faire l'honneur de l'adopter : *accepistis*, nous est-il dit, *spiritum udoptionis filiorum* ⁵. Or, Dieu l'adopte en lui communiquant sa grâce, en l'unissant par elle au Fils consubstantiel, Jésus-Christ Notre-

¹ Joan., XV, 5.

² *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* Philipp., II, 5.

³ *Vivo, jam non ego, vivit verò in me Christus.* Gal., II, 20.

⁴ Mgr Berthaud, évêque de Tulle, dans son *Mandement pour le carême de 1860.*

⁵ Rom., VIII, 15.

Seigneur et notre vie, et en le rendant, par cette union et par le don du Saint-Esprit qui en est la suite, participant de la nature divine autant que l'infini pouvoir de Dieu, sollicité par les mérites infinis de Jésus-Christ, peut communiquer cette divine nature à l'homme : *divinæ consortes naturæ*¹ ; et saint Paul : « Parce que vous êtes ses enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils dans lequel nous disons à Dieu : Père² ! » C'est là la cité de Dieu. Là, Jésus-Christ est le centre de tout ; il est l'unique objet des complaisances du Père céleste et de l'amour des hommes ; il est le point de rencontre de Dieu avec l'homme, le moyen par lequel, si on osait employer cette expression trop hardie, la création est entrée dans la vie de Dieu, et la vie intime de Dieu s'est répandue sur la création.

En Jésus-Christ et par Jésus-Christ, l'humanité a rempli l'auguste charge de pontife et de roi de l'univers avec une perfection digne du Dieu qui l'en avait honorée. Elle l'a remplie évidemment, d'abord en la personne du Verbe fait chair, en la personne du Christ historique ; elle l'a remplie

¹ II Petr., I, 4.

² *Quoniam estis filii misit Deus in corda vestra spiritum Filii sui in quo clamamus : Abba (Pater)*. Rom., VIII, 15, et Gal., IV, 6.

aussi, elle la remplit tous les jours par les élus du Verbe incarné, par ceux qu'il appelle ses frères, par ceux qui, unis à lui, sont devenus les membres de son corps mystique, l'os de ses os, la chair de sa chair.

Uni à Jésus-Christ, le chrétien ne se présente plus devant le trône de la Majesté divine, paré de la seule connaissance naturelle du monde, et rempli du seul amour que la vue de l'œuvre lui a fait concevoir pour l'Ouvrier. Il a pénétré l'énigme du monde et du Créateur du monde avec d'autres yeux que les siens : la foi a répandu dans son intelligence, sur les mystères du temps et de l'éternité, de l'âme et de Dieu, de ce qui se voit et de ce qui est invisible, dans la mesure convenable à son état, la science même de Jésus-Christ : déjà même cette foi sainte lui a fait posséder la substance des choses qu'il espère ¹, et dont la claire vue le plongera en des ravissements inexprimables. Et, de même que notre foi est comme un écoulement en nous de la science de Jésus-Christ, de même l'amour qui naît de cette foi, la divine charité chrétienne, est une participation à la charité de Jésus-Christ pour son Père. Elle vient en nos

¹ *Fides est sperandarum substantia rerum.* Hebr., XI, 1.

âmes avec le Saint-Esprit, avec l'Esprit de Jésus ; et cet Esprit nous retient dans l'unité de Jésus-Christ, dans laquelle nous accomplissons tous les actes de notre Pontificat. Il n'est pas nécessaire de rappeler avec quelle plénitude l'humanité chrétienne a rempli, en même temps que la charge de Pontife, le rôle de roi de la création. On sait quel fut le souverain domaine de Jésus-Christ sur la nature ; on sait pareillement qu'il promit que ses disciples feraient toutes les choses qu'il avait faites lui-même, et de plus grandes encore ¹. Or, cette promesse n'a pas été vaine, toute l'histoire de l'Église en fait foi.

En devenant, par lui et par les siens, le Pontife et le roi de la création, Jésus-Christ a donné à cette courbe que décrit, en dehors de Dieu, l'œuvre divine, la parfaite harmonie et la beauté souveraine. L'immense univers, les choses visibles et invisibles sorties, par le Verbe, — *omnia per ipsum facta sunt*, — des profondeurs de la puissance de Dieu retournent à Dieu par le même Verbe fait chair ², et rendent, par lui, au Roi immortel des siècles, un hommage parfaitement digne de la Majesté qui en est le terme.

¹ Joan., XIV, 12.

² *Ego sum Alpha et Omega, principium et finis.* Apoc., I, 8

Le Père, parce que Jésus-Christ est l'unique objet de ses complaisances, veut retrouver partout l'image et la ressemblance de ce Fils bien-aimé; aussi prédestine-t-il ses élus à porter en eux cette auguste ressemblance : « Ceux qu'il a connus par sa prescience, il les a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il fût l'aîné de beaucoup de frères ¹. » Et, parce que Jésus-Christ est l'unique objet de l'amour des siens, tous entrent dans la pensée divine, tous la veulent seconder. Cette transformation en notre divin chef, cette ressemblance que Dieu veut nous donner avec lui, est aussi l'unique but de nos désirs et de nos efforts. C'est pourquoi elle s'accomplit véritablement; car le Dieu qui la veut est celui qui atteint d'une extrémité à l'autre avec une force irrésistible, tout en disposant ses moyens avec douceur ²; elle s'accomplit, puisque Dieu qui la veut y travaille avec toute la force de son bras ³, et que l'homme qui la désire d'un vrai désir a aussi un moyen infini pour y travailler; ce moyen, c'est l'Esprit qui lui a été donné, cet Esprit de Jésus-

¹ *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus. Rom., VIII, 29.*

² *Attingit à fine usque ad finem fortitèr et disponit omnia suavitèr. Sap., VIII, 1.*

³ *Fecit potentiam in brachio suo.*

Christ qui prie en nous avec des gémissements innarrables, qui demande pour nous ce que nous ne savons pas demander ¹. Il est en nous, il agit avec nous, il aime pour nous, cet Esprit en qui nous répondons par ce cri d'amour : Père, notre Père ! à la voix céleste qui nous dit : « Vous êtes mon Fils ' je vous ai engendré aujourd'hui ². »

Aussi, en vérité, l'image de Jésus-Christ est partout dans la cité sainte. Chaque jour elle se développe, elle se complète dans chacun des membres qui composent l'Église. Chaque jour, pour la rendre à ceux qui l'ont perdue ou pour la donner à ceux qui ne l'ont pas encore, la cité de Dieu souffre les douleurs de l'enfantement : « Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ³. » Et ceux qui portent déjà en eux cette divine ressemblance s'efforcent de la rendre plus parfaite et plus achevée ; et nous gémissons, attendant avec une amoureuse impatience l'heure où la mort et la résurrection y mettront la dernière main : « Et » nous aussi, qui possédons les prémices de l'esprit,

¹ *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram; nam quid oremus sicut oportet nescimus : sed ipse spiritus postulat pro nobis gemitibus innarrabilibus. Rom., VIII, 26.*

² *Filius meus es tu, ego hodiè genui te. Ps. II, 5.*

³ *Filioli, quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis. Gal., IV, 19.*

» nous gémissons en nous-mêmes, attendant l'effet
» de l'adoption divine, qui sera la résurrection ¹. »
Chaque jour, aussi, Dieu remue le ciel et la terre,
chaque jour il envoie ses apôtres et ses prophètes,
ses évangélistes, ses pasteurs et ses docteurs, afin
de former la cité sainte, le corps mystique de Jésus-Christ tout entier à l'exacte ressemblance du Sauveur, arrivé, par la plénitude de ses jours, à l'âge d'homme parfait ² : Pourquoi parlerions-nous ici de solidarité et de réversibilité ? Tout repose évidemment sur ces lois admirables dans la cité de Dieu.

Voilà ce qu'est la cité de Dieu : Un autre Christ en tout semblable au Verbe incarné ! Mais Jésus-Christ est apparu parmi nous comme Rédempteur. Selon l'Éternelle Justice, la rédemption devait se faire par l'Expiation, et l'Expiation reposer sur la grande loi : « Le pécheur sera puni par où il aura péché. » Non qu'il eût connu le péché, lui,

¹ *Et nos ipsi, primitias spiritus habentes, et ipsi intrà nos gemimus, adoptionem filiorum expectantes, redemptionem corporis nostri.* Rom., VIII, 23.

² *Et ipse dedit quosdam quidem apostolos, quosdam autem prophetas, alios verò evangelistas, alios autem pastores et doctores ad consummationem sanctorum in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi, donec occuramus omnes, in unitatem fidei et agnitionis Filii Dei, in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi.* Eph., IV, 11. — I Cor., XII, 28.

ce Pontife saint, sans tache, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux ¹, mais il avait pris sur lui les péchés de l'humanité entière ². C'est pourquoi la triple concupiscence de l'homme fut châtiée en lui par la triple expiation que nous avons vue être nécessairement la base de toute société humaine : « Il a vraiment porté nos douleurs ³. » Le châtement qui devait nous acheter la paix lui a été infligé ⁴. »

C'est pour cela en particulier qu'il fut pauvre, pauvre à la crèche, pauvre en Égypte, pauvre à Nazareth, pauvre durant sa vie publique, pauvre jusqu'à n'avoir pas où reposer sa tête, pauvre jusqu'à souffrir la faim, lui et ceux qui l'accompagnaient ⁵.

La Pauvreté, tant qu'il fut victime pour le péché, fut sa compagne la plus fidèle ; son union avec elle fut constante, indissoluble.

» Seigneur, s'écrie le Pauvre François d'Assise,
» vous êtes venu du séjour des Anges, afin de la
» prendre (la Pauvreté) pour épouse et d'en avoir

¹ *Talis enim decebat ut nobis esset Pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus, excelsior cœlis factus.* Hebr., VII, 26.

² *Posuit in eo iniquitates omnium nostrum.* Is., LIII, 6.

³ *Verè dolores nostros ipse tulit.* Is., LIII, 4. — Matth., VIII, 17.

⁴ *Disciplina pacis nostræ super eum.* Is., LIII, 5.

⁵ Il est dit de Jésus-Christ (Matth., IV, 2), *esuriit*, il eut faim ; et (Marc., XI, 12), *aliâ die cum exirent de Bethania* ESURIIT. Des apôtres, pendant qu'ils étaient avec Jésus, il est dit également : *ESURIENTES ceperunt vellere spicas et manducare* (Matth., XII, 1. — Marc., II, 23. — Luc, VI, 1).

» un grand nombre de fils qui fussent parfaits...
» C'est elle qui vous a reçu dans l'étable et dans la
» crèche, et qui, vous accompagnant tout le long
» de la vie, prit soin que vous n'eussiez pas où re-
» poser votre tête. Quand vous commençâtes la
» guerre de notre Rédemption, la Pauvreté vint
» s'attacher à vous comme un écuyer fidèle; elle
» se tint à vos côtés pendant le combat; elle ne se
» retira point quand les disciples prenaient la fuite.
» Enfin, tandis que votre Mère, qui du moins vous
» suivit jusqu'au bout, et prit sa part dans vos dou-
» leurs, tandis qu'une telle Mère, à cause de la
» hauteur de la croix, ne pouvait plus atteindre
» jusqu'à vous, en ce moment ma *Dame* la Pauvreté
» vous embrassa plus étroitement que jamais. Elle
» ne voulut point que votre croix fût travaillée avec
» soin, ni que les clous fussent en nombre suffi-
» sant, aiguisés et polis; mais elle n'en prépara
» que trois et les fit durs et grossiers, pour mieux
» servir les intentions de votre supplice. Et pen-
» dant que vous mouriez de soif, elle eut soin
» qu'on vous refusât un peu d'eau; en sorte que ce
» fut dans les étroits embrassements de cette épouse
» que vous rendîtes l'âme ¹. »

¹ *Œuvres de saint François d'Assise*. V. Ozanam : *les Poètes fran-
ciscains*.

Or, il faut, pour que Dieu ait pitié des hommes et qu'il puisse les aimer, il faut qu'il retrouve en eux l'image et la ressemblance de Jésus-Christ ; il faut que le fils-adopté soit semblable au Fils par nature ; il faut que l'Église reproduise la vie, toute la vie de Jésus-Christ. Sur la terre, elle reproduira sa vie de pénitence et d'expiation, au ciel seulement sa vie de gloire et de triomphe.

Au reste, si toujours le Christ a été sur la terre par son corps mystique, par son Église qui est dès l'origine des choses ¹, il y a été pour toutes les fins qui ont fait prendre au Verbe de Dieu la chair mortelle dans laquelle il a paru au milieu de nous. Les plus apparentes de ces fins, dans l'ordre présent, sont : la réparation de la gloire de Dieu outragé par le péché de l'homme, et la purification du pécheur, ces deux choses à la fois par l'Expiation. Donc, tant qu'il y aura Babylone sur la terre, il y aura aussi Jérusalem ; tant qu'il y aura Babylone coupable, il y aura Jérusalem pénitente et victime pour le péché de Babylone ; tant qu'il y aura des hommes à qui on pourra dire : « Vous avez le diable pour père, car vous lui ressem-

¹ Saint Épiphane, liv. I, chap. 5 *Cont're les Hérésies*.— L'abbé Rohrbacher a fait de ces paroles l'épigraphe de son *Histoire universelle de l'Église catholique*.

blez, » il y en aura d'autres qui pourront s'écrier : « On nous appelle et nous sommes réellement Fils de Dieu ; » tant qu'il y aura le luxe, l'ambition, l'avarice dans la cité du diable, il y aura dans la cité de Dieu la sainte et rédemptrice Pauvreté. Telles sont les mystérieuses harmonies qu'exige la justice de Dieu.

Mais il y a d'autres causes encore qui feront subsister, dans l'Église militante, la sainte Pauvreté aussi longtemps que l'Église livrera ici-bas les combats du Seigneur. En apparaissant dans la chair au milieu de nous, Jésus-Christ a dû être le modèle, l'idéal de toute âme vraiment généreuse ; de plus et du même coup, il a mis pour sa personne, dans le cœur des siens, un sentiment que lui seul, parmi tous ceux qui ont été vus sur la terre, a produit : l'amour, la charité qui jaillit de notre cœur vers Jésus aussitôt que Jésus nous a communiqué le don par excellence, l'Esprit-Saint ¹.

A la fois idéal de la perfection humaine et objet d'un amour inouï, Jésus Christ attire à lui l'homme tout entier en ravissant en même temps son intelligence et son cœur ; du moins, il attire toutes les âmes pures, tous les cœurs nobles et généreux,

¹ *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis. Rom., V, 1.*

tous les hommes, en un mot, qui ont le bonheur d'appartenir à ce que l'Écriture appelle l'élite, les prémices, les élus du genre humain. Les intelligences qui ont compris quelque chose des radieuses et attrayantes beautés de la perfection ont besoin de suivre pas à pas, de reproduire trait pour trait l'idéal qui s'est révélé à elles; les cœurs touchés du saint amour ont besoin de se sacrifier, de s'immoler pour ce qu'ils aiment : ils ont soif d'arriver à l'union par le sacrifice.

Oui, pour la gloire de Dieu et pour l'honneur de l'humanité, il y aura toujours, dans la cité de Dieu, des amants de Jésus-Christ, des intelligences puissamment attirées par sa beauté, des cœurs tout transportés de son amour. Et ceux-là, pour aller à lui, pour courir sur ses traces, pour voler et se reposer en lui, rejetteront loin d'eux, comme un fardeau insupportable, le poids des choses terrestres, le triste mensonge des richesses, des honneurs, des vanités d'ici-bas. Qui donc séparera la cité de l'amour de Jésus-Christ, son chef, son âme, sa vie? Mais, si l'amour de Jésus reste, qui pourra faire que l'amant du Christ consente à vivre dans les délices, quand le Christ lui-même est nu, pauvre, souffrant; quand sa couronne est une couronne d'épines, et son sceptre un roseau?

Ah ! laissez, laissez faire les amis de Jésus-Christ, vous qui ne comprenez pas les choses de Dieu ! Ne les regardez pas en pitié, ne murmurez pas, tandis que le transport de leur amour leur fait mépriser, fouler aux pieds ce que vous aimez trop ¹ ; ne dites pas : « insensés ! » Heureux, vous répond » Bossuet, mille et mille fois le pauvre François, » le plus ardent, le plus transporté, et, si j'ose parler de la sorte, le plus désespéré amateur de la » pauvreté qui ait peut-être été dans l'Église ² ! » Heureux avec lui, et mille fois heureux ceux qui lui ressemblent ! ils ont trouvé la perle évangélique, et, pour l'acheter, ils ont donné, ils ont vendu à Dieu tout ce qu'ils avaient auparavant : leur trésor ne leur sera ôté ni dans le temps ni dans l'éternité.

Ils ont compris que ce qui suffira à remplir notre éternité de bonheur peut aussi suffire à combler dans le temps les plus nobles aspirations de notre âme ; et, pour posséder ce divin objet plus pleinement, ils veulent le posséder uniquement ;

¹ « Celui qui s'attache à la créature (d'une manière déréglée) est aussi vil qu'elle ; il est même en quelque façon plus abaissé, puisque l'amour le rend inférieur à l'objet aimé, ou plutôt il le fait l'esclave de ce qu'il aime. » Saint Jean de la Croix : *La montée du Carmel*, liv. I, chap. 4.

² Bossuet : *Panegyrique de saint François d'Assise*.

pour boire avec plus de joie aux sources du Sauveur ¹, ils se privent de boire à toute autre source, même à celles où ils pourraient légitimement tremper leurs lèvres. Leur foi leur a dit qu'après les avoir adoptés pour ses enfants, Dieu, mettant le comble à sa délicate générosité, leur a permis de mériter, par leurs efforts vers la vertu, que cette adoption fût confirmée et complétée : *dedit eis potestatem filios Dei fieri* ²; et ils ont la sainte ambition de seconder le dessein de Dieu, et ils trouvent que, hors celle-là, toute autre ambition est indigne d'eux.

Ils ne veulent de la justification luthérienne ni comme principe de leur foi, ni comme règle de leur conduite. Leur grand cœur ne saurait admettre qu'il suffise d'une foi morte pour être agréable à Dieu, pour être justifié, ou plutôt pour recevoir par dessus les ulcères éternellement permanentes que le péché a laissées dans leur âme le pur manteau de la justice de Jésus-Christ. Quoi donc ! à des sépulcres impurs, parce que, sans les purifier, on les aurait blanchis ; à des cœurs souillés, parce qu'ils auraient été, non pas lavés, mais scu-

¹ *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. Is., XII, 3.*

² *Joan., I, 12.*

lement touchés par le sang de Jésus-Christ, à eux l'éternelle société avec Dieu, à eux la contemplation de la beauté éternelle et de cette gloire du Seigneur « qui nous transformera en son image, nous » avançant sans cesse de clarté en clarté par l'illumination de l'Esprit divin ¹ ! » L'élévation de leurs sentiments ne repousse pas moins que leur foi une semblable doctrine. Ils pensent mieux de Dieu, ils ont une plus haute idée de l'œuvre que Jésus-Christ est venu accomplir sur la terre; ils croient que Dieu a voulu réellement relever l'humanité et remettre nos âmes au degré d'honneur, de pureté et de gloire d'où les avait précipitées le péché. Ils disent avec saint Paul : « Nous attendons le Sauveur, Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui reformera le corps de notre humilité, le transfigurant au corps de sa gloire ². » Et ils veulent prouver par leur vie qu'ils ont compris l'exhortation de saint Pierre aux chrétiens : « Efforcez-vous d'assurer par vos bonnes œuvres votre vocation et le choix que Dieu a fait de vous ³. »

¹ 2 Cor., III, 18.

² *Salvatorem expectamus Dominum Nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ transfiguratum corpori claritatis suæ*; Phillip., III, 21.

³ *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.* 2 Petr., I, 10.

N'oublions pas non plus que l'Église est composée d'hommes. Tant que ces hommes n'auront pas reçu le dernier baptême, le baptême de la mort ; tant qu'ils n'auront pas laissé au fond de leur sépulcre les derniers restes du vieil Adam, ils sentiront au fond de leur cœur, malgré eux, le triple aiguillon de la concupiscence : ils ne feront pas tout le bien qu'ils voudraient, ils feront le mal qu'ils ne voudraient pas ; ils s'écrieront : « Qui me délivrera du corps de cette mort ¹ ? » Leur amour s'enflammera d'un grand courage contre cette loi funeste qui réside en leurs membres ², et ne pouvant la détruire d'un seul coup, ils l'attaqueront, ils l'affaibliront, ils s'efforceront de la faire mourir en eux-mêmes faute d'aliments, par cette triple mortification de la mauvaise nature, mortification qui est aussi bien le fondement du salut des âmes que la condition *sinè quâ non* de la vie des sociétés. Et c'est pour cela encore que toujours, dans l'Église, il y aura l'expiation, et toujours la Pauvreté.

Donc, dans l'Église comme dans le monde, toujours, partout est nécessaire la Pauvreté ! Aveugle

¹ *Quis me liberabit à corpore mortis hujus?* Rom., VII, 24.

² Rom., VII, 23. — Voyez tout ce chapitre, à partir du verset 14 jusqu'à la fin.

qui ne le voit, plus aveugle et plus malheureux celui qui le nie contre la parole même de Jésus-Christ. « Vous avez toujours les pauvres avec vous. »

« Travail, fatigue, dénuement, privations, voilà, »
» quoi qu'on fasse, la vie de 83 hommes sur 100 :
» le calcul n'a jamais donné des résultats moins ri-
» goureux depuis qu'il y a de la statistique dans
» le monde ; et je vous laisse à penser si l'exis-
» tence des 17 autres est soustraite aux deux pre-
» mières de ces terribles nécessités ! L'instruction
» et les droits politiques ne détruiront pas cette
» proportion accablante pour la science impie ;
» seulement ils augmenteront les ambitions, les
» vanités, ils aggraveront les souffrances de la mi-
» sère de toutes les souffrances de l'orgueil ; le
» pauvre deviendra plus insolent, le riche plus
» dur : il y aura des guerres d'esclaves, et d'une
» situation où la paix, la concorde, la charité ap-
» portaient bien des adoucissements, la philanthro-
» pie libérale fera un chaos, au milieu duquel les
» orgies du crime prépareront à l'humanité le re-
» pos de la barbarie ¹. »

Voilà le fait, le fait inexorable qui s'impose au

¹ L. Veillot : *Pierre Saintive*, p. 234.

monde, qu'il le veuille ou non ; voilà aussi l'avenir qui nous menace.

Si nous ne nous sommes fait illusion, le fait est expliqué sa nécessité est patente. On peut dire de la Pauvreté ce que M. le comte de Maistre dit de la guerre : C'est un fait divin. On peut mesurer la part qui revient à Dieu et à l'homme dans cette grande Expiation. La volonté souveraine, infaillible, de Dieu en est la cause ; le péché de l'homme est à la fois le motif de cette volonté et l'instrument qui l'exécute.

Jugez de ce point de vue les théories qui partent de l'hypothèse qu'on peut débarrasser le monde de la Pauvreté. Chose merveilleuse ! toutes ces théories, et spécialement le saint-simonisme, ont pour base la négation ou l'inintelligence des deux faits les plus grands et en même temps les plus visibles de l'histoire de l'homme : la chute originelle et l'Incarnation du Verbe ; et, avec cela, rien ne leur tient à cœur comme la solidarité universelle. Ils sont véritablement ineffables.

Quoi qu'il en soit de ces systèmes et de ceux qui les propagent, puisque la Pauvreté est nécessaire, c'est folie de penser à la séparer du genre humain, auquel Dieu même, après le péché, l'unit irrévocablement. Que reste-t-il donc à faire ? Tout ce

qu'il est possible de faire contre un fléau nécessaire : lui ôter ce qu'il peut avoir d'odieux pour ses victimes, le rendre le plus profitable qu'il se pourra à ceux qui souffrent de ses atteintes, et à l'humanité, pour le châtement de laquelle il sévit : par là même, enfin, le rendre à la fois moins rigoureux et moins universel. La sagesse croira avoir tout fait quand elle aura fait cela. Nous examinerons brièvement ce qu'ont fait, dans ce sens, l'Église et le monde.

Cette seconde partie de notre étude dissipera, nous l'espérons, quelques illusions qu'on se fait trop volontiers, soit relativement à l'Église, soit surtout relativement aux doctrines modernes. On trouve trop facilement l'Église coupable de mille torts envers l'humanité. On croit trop facilement que les potions tempérées de nos progressistes sont anodines, sinon même tout-à-fait bonnes. Or, il n'y a rien d'exagéré, touchant l'avenir qu'elles nous préparent, dans le passage de M. Veuillot que nous citions tout à l'heure : on le verra.



CHAPITRE V

GLOIRE DE LA PAUVRETÉ

DANS L'ÉGLISE.

SOMMAIRE

Égalité du pauvre et du riche dans la société chrétienne. — A certains égards, le pauvre, dans l'Église, est supérieur au riche; doctrine et faits. — Jésus-Christ témoigne aux pauvres une plus grande tendresse; il leur assure un plus grand bonheur. — Bonheur du pauvre chrétien à la mort. — L'Église ne cesse pas de répéter aux hommes la doctrine de Jésus-Christ et de renouveler ses exemples. — Conséquences de tout cela au point de vue social.

Beati pauperes : quoniam vestrum est regnum Dei.

Pauvres, vous êtes bienheureux, parce que le royaume de Dieu est à vous.

(Luc, VI, 20.)

Oter à la Pauvreté ce qu'elle présente naturellement d'odieux, voilà assurément une grande entreprise. On conçoit cependant qu'un pas immense serait fait dans ce sens, si le pauvre était mis sur un pied d'égalité avec le riche. Il y a, en effet, quelque chose qui donne à la Pauvreté plus d'amertume que ne le font les privations et les souffrances physiques qu'elle entraîne. Ce quelque chose, c'est son état humilié, inférieur, que tout rappelle sans cesse au pauvre ; état qui, plus que tout le reste, lui rend la Pauvreté odieuse, insupportable. Selon saint Jacques, il faut qu'il n'en soit pas ainsi, il faut qu'il n'y ait nulle acception de personnes dans une assemblée de chrétiens.

» Mes frères, dit-il, n'essayez pas d'unir en vos
» cœurs la foi du Seigneur de gloire Jésus-Christ
» et l'acceptation de personnes. Car, s'il entre dans
» votre assemblée un homme qui ait un anneau
» d'or et un habit magnifique, et qu'il y entre
» aussi quelque pauvre avec un méchant habit; et
» qu'arrêtant votre regard sur celui qui est magni-
» fiquement vêtu, vous lui disiez : Asseyez-vous
» ici; et qu'au pauvre, au contraire, vous disiez : De-
» meurez là debout, ou bien : Asseyez-vous à mes
» pieds : n'est-ce pas là faire des différences en
» vous-même entre l'un et l'autre, et suivre des
» pensées injustes dans le jugement que vous por-
» tez ? Écoutez, frères bien-aimés, Dieu n'a-t-il pas
» choisi ceux qui étaient pauvres en ce monde,
» pour être riches dans la foi et devenir les hé-
» ritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui
» l'aiment ? Vous, au contraire, vous déshonorez
» le pauvre. Ne sont-ce pas les riches, qui par leur
» puissance vous oppriment ? qui vous traînent de-
» vant les tribunaux ? qui blasphèment le nom
» sacré qui a été invoqué sur vous ?... Si vous avez
» un tel égard à la condition des personnes, vous
» commettez un péché ¹. »

¹ Jacob., II, 1-9.

Ce que le monde, après avoir proclamé cent fois l'égalité et la fraternité universelles, ne songera jamais à admettre sérieusement, l'égalité du pauvre et du riche, est donc de stricte nécessité dans l'Église. Elle y existe en fait; voilà pourquoi l'Esprit de vérité veut qu'elle y soit reconnue et pratiquée.

Oui, tous les membres vivants de la sainte Eglise catholique sont égaux! C'est une vérité dont la foi possède une démonstration mathématique. N'est-il pas vrai, mathématiquement, que tous les nombres augmentés de l'infini, ayant par conséquent l'infini au total, sont égaux? Ainsi, tous les vrais chrétiens, unis, dans l'acte même de leur justification, à Jésus-Christ, adoptés, à cause de cette union même, par le Père céleste qui, « parce que » vous êtes ses enfants, a mis en vos cœurs l'esprit » de son Fils, Esprit par lequel nous l'appelons : » mon Père! » tous les chrétiens, dis-je, sont élevés à une dignité véritablement infinie, à une grandeur surnaturelle si merveilleuse, qu'en elle disparaissent nécessairement toutes les inégalités de l'ordre naturel : inégalités de fortune, de condition, d'intelligence, etc. Dieu a réalisé dans l'élévation infinie ces aspirations d'égalité ¹ qui sont au fond

¹ Cette égalité dans la grandeur, dans la gloire, dans le respect, que Dieu a réalisée sur la terre en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, n'a pas

de nos cœurs. Voilà pourquoi l'Esprit de Dieu réclame impérieusement, par la bouche de saint Jacques, l'égalité du pauvre et du riche dans les assemblées chrétiennes ; non une égalité de mépris et de dédain, mais une égalité d'honneur et de respect.

Il y a déjà quelque chose de plus que la simple égalité du riche et du pauvre, dans le passage que nous avons cité. On sent percer, dans les paroles de l'Apôtre, une gloire, un honneur plus grand pour le pauvre. Ailleurs, il dit toute sa pensée de la façon la plus claire : « Que le frère d'humble condition se glorifie en son élévation (surnaturelle), et le riche, au contraire, dans son abaissement ¹. » Ici le renversement est complet, et ce mot de saint

suffi à tous. Il en est qui ont rêvé une égalité dans la bassesse, dans le mépris, dans la boue. Pour symbole de leur égalité, ceux-là avaient pris un niveau ; pour moyen de réalisation, ils eurent la guillotine, destinée à tous ceux qui dépasseraient leur niveau soit par l'intelligence, soit par le caractère, soit par la vertu. Le diable est toujours le singe de Dieu ; mais il singe d'une façon qui satisfait peu ce qu'il y a de grand dans les aspirations du cœur de l'homme. L'égalité de Dieu engendre le respect des hommes ; l'égalité du démon engendre le mépris de l'espèce humaine. Nulle part les hommes n'ont autant d'égards et de respect les uns pour les autres que dans les couvents, où, mieux que partout ailleurs, règne la première égalité. Jamais on ne se méprisa réciproquement autant que sous la Terreur. Alors, le *tu* démocratique sonna tout autrement que comme une expression de tendresse ; ce mot n'est pas reçu dans les cloîtres.

¹ *Glorietur frater humilis in exaltatione sua : dives autem in humilitate sua.* Jacob., I, 9 et 10.

Jacques résume à merveille le fond de la doctrine chrétienne, l'Évangile, comme l'histoire même du christianisme.

Écoutez Bossuet : « Jésus-Christ est venu au monde pour renverser l'ordre que l'orgueil y a établi ; de là vient que sa politique, (celle par laquelle il gouverne son Église) est directement opposée à celle du siècle : et je remarque cette opposition principalement en trois choses. Premièrement, dans le monde, les riches ont tout l'avantage et tiennent les premiers rangs. Dans le royaume de Jésus-Christ, la prééminence appartient aux pauvres, qui sont les premiers nés de l'Église et ses véritables enfants. Deuxièmement, dans le monde, les pauvres sont soumis aux riches et ne semblent nés que pour les servir ; au contraire, dans la sainte Église, les riches n'y sont admis qu'à condition de servir les pauvres. Troisièmement, dans le monde, les grâces et les privilèges sont pour les puissants et les riches, les Pauvres n'y ont de part que par leur appui : au lieu que, dans l'Église de Jésus-Christ, les grâces et les bénédictions sont pour les Pauvres, et les riches n'ont de privilège que par leur moyen. » Voilà les vérités que le grand

¹ Bossuet : *Sermon pour le dimanche de la Septuagésime, Exorde.*

évêque de Meaux démontre dans tout un admirable discours.

Ces vérités, le roi David les avait prophétiquement signalées¹; mais il suffit de lire une seule page de l'Évangile pour en avoir la démonstration. Jésus-Christ, pour donner à saint Jean une preuve évidente qu'il est bien celui qui devait venir, lui fait cette réponse : « Les Pauvres sont évangélisés, *pauperes evangelizantur*². » La première parole d'enseignement que Jésus-Christ adresse à la terre est celle-ci : « Bienheureux les Pauvres, parce que le royaume des cieux est à eux³. » Tout le monde sait que le royaume des cieux, dans l'Évangile, a, selon le témoignage unanime des saints Pères, deux significations nécessairement corrélatives : il signifie pour l'autre vie le Ciel, pour celle-ci l'entrée dans l'Église, qui est l'unique porte du Ciel; à lui seul, ce texte, considéré de la sorte, démontre les vérités que nous avons signalées plus haut à la suite de Bossuet. La raison de ceci est

¹ Dans le Psaume XXI, David, après avoir chanté les souffrances de Jésus-Christ sur la croix, parle des heureuses conséquences de la Passion. Jésus-Christ annoncera à ses frères le nom de Dieu, que tous loueront : les pauvres viendront les premiers se rassasier du pain de la doctrine (v. 27), et ils béniront le Seigneur; enfin, à leur tour viendront les riches (v. 36); ils mangeront et ils adoreront.

² Matth., XI, 5. — Luc, VII, 22.

³ Matth., V, 3.

facile à comprendre : Dieu veut que ses élus ressemblent à son Fils uniquement aimé ; or, ce Fils fut pauvre sur la terre.

Historiquement, rien n'est plus certain que la thèse de l'évêque de Meaux : Les pauvres sont les premiers-nés de l'Église, et le moyen par lequel la vocation est arrivée à ceux qui ne sont pas pauvres. Qu'étaient les apôtres, ces pierres fondamentales de l'Église ? Des pauvres, et des pauvres qui avaient quitté le peu qu'ils possédaient pour suivre Jésus-Christ : « Voici que nous avons tout quitté et nous vous avons suivi ¹. » Qu'étaient les premiers chrétiens ? Des pauvres. « Considérez quels sont ceux qui ont été appelés à la foi, leur dit saint Paul, il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu de nobles. » Ce qui suit ne laisse aucun doute sur la portée de ce fait, et complète la démonstration : « Mais Dieu a choisi les insensés selon le monde pour confondre les sages ; il a choisi les faibles pour confondre les puissants, et ce qu'il y a de plus vil, de plus misérable, de plus *néant* pour détruire ce qui paraît le plus grand ². » Il ne faut pas oublier que l'Apôtre

¹ Marc, X, 28. — Luc, XVIII, 28.

² I Cor., I, 26 et suivants.

avait dit plus haut du Rédempteur : « Nous prêchons ce Jésus-Christ crucifié qui est un scandale pour les Juifs et une folie pour les Gentils ¹. »

Les pauvres complètent par leurs souffrances, comme saint Paul le dit de lui-même, ce qui manque à la passion de Jésus-Christ pour son corps mystique, qui est l'Église ² : Voilà pourquoi ils sont les premiers appelés et le moyen de la vocation des autres. Dans le corps mystique de Jésus-Christ, ils représentent spécialement son office de Rédempteur, et, véritablement, ils participent par sa grâce à cet office. Or, cet office de Rédempteur, dans l'état actuel de l'humanité, est ce qu'il y a de plus glorieux pour lui et de plus nécessaire pour nous. Ainsi en est-il dans son corps mystique, dans son Église : ce qui continue la Rédemption, ce qui en applique les mérites au corps entier, spécialement la Pauvreté, est ce qu'il y a de plus utile : « Les membres du corps qui paraissent les plus faibles sont les plus nécessaires : nous honorons davantage les parties du corps qui paraissent les moins hono-

¹ *Nos prædicamus Christum crucifixum : Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam.* I Cor., I, 23.

² Je me réjouis maintenant dans les maux que j'endure pour vous, et j'accomplis, dans ma chair, ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ, pour son corps mystique, qui est l'Église. (Coloss., I, 24.) — *Passionibus Christi deest aliquid, non in se sed in nobis*, dit le commentateur Jean de Gorcum.

rables¹. » Que faut-il de plus ? Nous sommes loin d'avoir une pauvreté odieuse, dans l'Église ; au contraire, elle est glorieuse.

Elle est, de plus, bienheureuse, et son bonheur est plein d'espérance et d'immortalité. N'est-ce pas pour le chrétien le plus grand bonheur, d'être rapproché de Jésus-Christ le plus qu'il est possible ? N'est-ce pas la plus grande des espérances de lui ressembler ? Ce bonheur et cette espérance sont ceux du pauvre. Ce qui se passa autour de Jésus-Christ durant sa vie mortelle, est la figure de ce qui se passe dans son Église. Or, quels sont les amis du Verbe fait chair ? Quels sont ceux qui l'entourent ? De quel rang sont les hommes qui le suivent dans le désert, ceux qui l'acclament et qui désirent le faire leur roi ? A quelle condition appartiennent les malades que Jésus-Christ guérit, les foules qu'il nourrit miraculeusement de pain, et qu'il rassasie en même temps de la nourriture toute spirituelle de sa parole sacrée ?

Oh ! oui, tous ceux qui ont lu un instant, un seul instant, avec leur cœur, les saints Évangiles, tous ceux-là savent que si notre Jésus a été doux et

¹ *Multò magis quæ videntur membra corporis (il s'agit du corps mystique de Jésus-Christ) infirmiora esse, necessariora sunt; et quæ putamus ignobiliora membra esse corporis, his honorem abundantiorum circumdamus. I Cor., XII, 22, 23.*

humble pour tous, il a été plus doux et plus humble pour les pauvres ; que, s'il a appelé à lui tous les hommes, il a surtout appelé ceux qui souffrent et qui sont chargés ; que, s'il a quelquefois parlé avec une juste sévérité à l'orgueilleuse richesse, il a été toujours plein de douceur, de bonté, de miséricorde et d'amour pour l'humble Pauvreté. Les pauvres le sentaient bien. Jamais homme ne leur avait parlé comme celui-là ; et leurs cœurs volaient à lui, se reposaient sur lui avec confiance, avec abandon. Comment eussent-ils eu honte de leur pauvreté auprès de lui ? N'était-il pas, lui le plus grand des prophètes, n'était-il pas le plus pauvre des hommes ? Comment eussent-ils senti la faim auprès de lui ? Sa parole seule les nourrissait.

Il étendait la main, et il leur disait : Voyez ces oiseaux : ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, ils n'amassent rien dans des greniers ; pourtant ils ne manquent de rien : le Père céleste qui les a créés, les nourrit. Combien ne lui êtes-vous pas plus chers que ces oiseaux, vous, ses enfants de prédilection ! Se pourrait-il faire qu'il vous laissât manquer de quelque chose ? Oh non ! Rien ne peut vous donner une idée de la tendre sollicitude de sa providence envers vous : tous vos cheveux, il les a comptés ; pas un ne tombera à terre sans

qu'il le veuille : confiez-vous donc en lui ; demandez, et vous recevrez ; frappez à sa porte et elle vous sera ouverte. — Il prouvait sa doctrine par des miracles sans nombre, et sa parole était acceptée sans peine, parce qu'il ne parlait pas comme le faisaient les scribes et les Phari-siens, mais comme ayant en lui-même et de lui-même le droit d'instruire. Un mot surtout était sorti de sa bouche plein de suavité, et ce mot, les pauvres le conservaient et le repassaient amoureux-ment dans leur cœur ; il leur avait dit : « Bien-heureux les pauvres en esprit car le royaume des cieux est à eux. » Non pas *sera*, mais *est*, est déjà, dès cette vie, à eux. Car le cœur de l'homme ne saurait être vide, et, s'il n'est pas plein du monde, il faut nécessairement qu'il soit plein de Dieu. Un autre jour, il leur racontait l'histoire du mauvais riche et de Lazare.

Il est facile de comprendre l'effet que ces discours devaient produire sur le cœur des pauvres. Mettez-vous au point de vue chrétien ; croyez fermement que celui qui parle est Dieu ; croyez, sur sa parole, qu'il y a un ciel, un enfer, que le ciel appartient de droit au pauvre qui accepte courageusement sa Pauvreté pour l'amour de Dieu ; que les riches, au contraire, auront mille peines à

conquérir la vie éternelle ; croyez que notre prédestination à la gloire est tout entière dans notre ressemblance avec Jésus-Christ, et dites, après cela, que l'état de Pauvreté n'est pas, dans l'Église, un état heureux et bien heureux, un état rempli d'une espérance vraiment pleine elle-même d'immortalité !

Cette béatitude, que le divin Maître attache à la Pauvreté, paraît surtout lorsque le moment est venu de quitter cette vallée de larmes, lorsque sonne l'heure solennelle, l'heure de la mort. Quand les illusions du temps s'évanouissent, quand les vanités du monde échappent, et que le regard, qui s'éteint à la lumière de la terre, commence à s'ouvrir aux réalités et aux splendeurs éternelles ; alors, la parole du Sauveur Jésus : « Bienheureux les pauvres ! » reçoit un accomplissement qu'il n'est pas possible de méconnaître. Tous ceux que les devoirs de leur ministère, ou la sainte charité du chrétien, appellent auprès des mourants, le prêtre surtout qui récite sur l'agonisant la prière sacrée de l'Église, tous ceux-là confirmeront ce que je dis en ce moment, tous affirmeront, au nom d'une expérience quotidienne, qu'en général la mort du pauvre est douce.

Pour cela, il n'est pas nécessaire que durant sa

vie il ait été ce qu'on appelle un fervent chrétien. Alors même qu'il aurait péché, s'il n'a pas renié le Père, le Fils et le Saint-Esprit; s'il a eu, au contraire, le zèle de Dieu, et s'il a fidèlement adoré le Dieu qui a fait toutes choses, le Seigneur réjouit l'âme¹ du pauvre à son heure dernière. Il n'y a pas pour lui ces frayeurs de la tombe, ces terreurs de l'enfer qui tourmentent d'autres mourants, ceux qui ne croient pas, ceux qui ont sujet de ne pas espérer, ceux qui durant leur vie ont attaché leur cœur à la terre. Le pauvre voit approcher la mort d'un œil calme; il ne la craint pas. La mort est pour lui plutôt une naissance à un état meilleur qu'une séparation douloureuse, — *ô mors, bonum est judicium tuum homini indigenti*²! — maintenant surtout qu'il est muni des secours de la grâce d'en haut, nourri de la chair sacrée de Jésus, et qu'il sait que le Dieu des pauvres lui ouvre ses bras. Si c'était ici le lieu, je pourrais raconter des agonies de pauvres exhalant toutes un parfum de vie éternelle; je n'ai pas vu mourir un seul pauvre chrétien, sans que ce cri ne se soit échappé de mon cœur: Que mon âme, Seigneur, meure d'une mort semblable à la sienne³!

¹ Rituel romain : *Prières pour la recommandation de l'âme.*

² Eccli., XL, 3.

³ *Moriatur anima mea morte justorum.* Num., XXIII, 10.

Voilà ce qu'a su faire pour ses bien-aimés, pour les pauvres, Notre Seigneur Jésus-Christ. Il a adouci leurs maux durant la vie par les consolations de la foi; il leur a donné le bonheur à leur heure dernière et dans l'éternité. Ce serait, sans doute, faire beaucoup pour l'humanité que de lui apprendre à supporter patiemment des maux inévitables; mais aller au-delà, mais faire que ce dont le cœur de l'homme a naturellement horreur, se transforme au point de devenir pour lui souhaitable comme une marque de l'amour de Dieu et un gage assuré de salut, *Patet Deus!*...

« Avoir fait de la Pauvreté un objet d'amour et » de désir, avoir élevé le mendiant sur l'autel et » sanctifié l'habit de l'homme du peuple, est un » coup de maître dont l'économie politique peut » n'être pas fort touchée, mais devant lequel le » vrai moraliste ne peut rester indifférent¹. »

Ce coup de maître, — qu'on me pardonne de répéter cette triste expression, qui s'adresse ici à notre Dieu, — Jésus-Christ l'a fait plus encore par

¹ Renan : *Vie de Jésus*, p. 184. Il est presque superflu de nommer l'auteur de ces lignes; son respect pour Jésus le trahit : *Ave, rabbi; et osculatus est eum!* Je lui demanderai seulement s'il a vu, dans l'histoire, beaucoup de coups de maître comparables à celui-là. Que si l'économie politique peut n'en être pas fort touchée, je n'ai qu'un mot à répondre : tant pis pour l'économie politique.

ses exemples que par ses paroles. L'Église le continue de la même manière que le Sauveur l'a commencé, en produisant journellement des saints qui renouvellent le grand exemple donné par Jésus-Christ au monde.

« Ce n'est pas seulement par l'aumône directe » et matérielle, qu'ils (les moines)¹ servaient, touchaient et moralisaient la société chrétienne : » c'était bien plutôt encore par l'honneur qu'ils » rendaient à la Pauvreté. C'est là un des principaux avantages que les ordres religieux offrent » au monde; mais c'est aussi un des côtés par lesquels ils répugnent le plus à cet esprit qui a » voulu chasser Dieu de la société moderne. L'impie n'aime pas les pauvres : ils lui rappellent » trop la nécessité d'une justice rémunératrice, » d'un avenir où chacun sera mis à sa place pour » l'éternité. Il n'aime pas qu'on s'occupe d'eux » avec complaisance et sympathie, comme fai-

¹ Quoique M. de Montalembert ne parle que des moines, on peut mettre partout le mot Église à la place du mot moines ou ordres religieux. Les ordres religieux n'ont pas un Évangile différent de celui de l'Église; ils ne le comprennent pas autrement; l'Esprit qui les gouverne est l'Esprit qui gouverne l'Église. Ils cherchent seulement à obéir avec plus de perfection à cet Esprit un et indivisible, et à pratiquer avec une exactitude plus grande ce que tous les chrétiens lisent et comprennent dans l'Évangile. Voilà pourquoi nous citons ce morceau. Voilà pourquoi aussi les Ordres religieux sont nécessaires.

» saient les moines. Il sent que la puissance du
» prêtre est enracinée dans les douleurs de cette
» vie. Il répéterait volontiers avec Barrère : *L'au-*
» *mône est une invention de la vanité sacerdotale.*
» Il ne l'emportera jamais sur les lois et les besoins
» de la nature affligée ; mais, on le sait, il a trop
» souvent réussi à faire triompher pour un temps
» le fatal système qui cherche à faire de la charité
» une humiliation, de l'aumône un impôt, de la
» mendicité un crime, et où le mauvais riche, plus
» impitoyable que celui de l'Évangile, ne veut pas
» même tolérer Lazare sur les marches de son
» palais. »

« C'est précisément l'inverse de ce qu'ont voulu,
» de ce qu'ont accompli les ordres religieux. Il ne
» leur a pas suffi de soulager la Pauvreté ; ils l'ont
» honorée, consacrée, adoptée, épousée, comme
» ce qu'il y avait de plus grand, de plus royal ici-
» bas. « L'amitié des pauvres, dit saint Bernard,
» nous donne l'amitié des rois ; mais l'amour de
» la Pauvreté fait de nous des rois. » Nous sommes
» les pauvres du Christ : *Pauperes Christi*, di-
» saient à l'envi les moines ; et, pour mieux le
» prouver, on vit, au déclin des grands ordres
» sortis de la souche bénédictine, toute une nou-
» velle famille de religieux prendre pour base de

» leur existence l'exercice volontaire de la Pau-
» vreté dans ce qu'elle a de plus rebutant, c'est-à-
» dire la mendicité, et durer jusqu'à nos jours
» sous le nom d'*Ordres mendiants*. Mais, bien au-
» paravant, et de tout temps, les moines avaient
» su ennoblir la Pauvreté. »

« D'abord ils lui ouvraient leurs rangs, en y
» plaçant dès l'origine de leur institut les escla-
» ves, les serfs, les derniers indigents, à côté, quel-
» quefois au-dessus des princes et des nobles ; car,
» c'est surtout à l'état monastique que s'applique
» cette belle parole du comte de Maistre sur le sa-
» cerdoce dans l'ancienne société : Il n'était ni
» au-dessus du dernier homme de l'état, ni au-
» dessous du premier. »

« Aux pauvres mêmes qui n'entraient pas dans
» ses rangs, l'ordre monastique présentait un spec-
» tacle plus propre qu'aucun autre à les consoler,
» à les relever à leurs propres yeux : celui de la
» Pauvreté et de l'humiliation volontaires des
» grands de la terre qui s'enrôlaient en foule sous
» le froc. Dès le berceau de l'institut, les Pères,
» les Docteurs de l'Église constataient déjà la con-
» solation qu'éprouvait le pauvre, en voyant les
» fils des plus grandes familles revêtus de ces mi-
» sérables habits de moine que les plus indigents

» auraient dédaignés, et le laboureur assis sur la
» même paille que le seigneur ou le chef d'armée ;
» les uns comme les autres libres de la même li-
» berté, nobles de la même noblesse, serfs de la
» même servitude, tous confondus dans la sainte
» égalité de l'humilité volontaire. »

« Pendant tout le cours du moyen-âge, chaque
» année, chaque contrée voyait se renouveler sans
» intermittence, ce sacrifice merveilleux des biens
» les plus précieux, les plus enviés du monde, que
» leurs possesseurs venaient immoler, en s'immo-
» lant eux-mêmes sur l'autel de quelqu'obscur
» monastère. Quelle leçon plus éloquente de rési-
» gnation et d'humilité a-t-on jamais pu imaginer
» pour les pauvres, que la vue d'une reine, d'un fils
» de roi, d'un neveu d'empereur, occupé, par un
» effet de son libre choix, à laver la vaisselle, ou à
» huiler les souliers du dernier paysan devenu no-
» vice¹ ? Or, on compte par milliers, les souve-
» rains, les ducs, les seigneurs de tout ordre et les
» femmes de même rang qui se livraient à ces vils
» offices, en ensevelissant dans les cloîtres une
» grandeur et une puissance dont ne sauraient

¹ Citons, entre tant d'autres, sainte Radegonde, femme de Clotaire I^{er}, Carloman, fils de Pépin-le Bref, saint Frédéric, cousin de l'empereur saint Henri, saint Amédée de Savoie, Henri, frère de Louis-le-Gros, etc., etc. V. Montalembert, *ibid.*

» donner une idée les grandeurs amoindries, éphé-
» mères et déconsidérées de notre société moderne.
» Et cependant, de nos jours encore, partout où il
» est permis à la vie claustrale de survivre ou de
» renaître, les mêmes sacrifices, proportionnés à
» l'amoindrissement social, se reproduisent ; les
» mêmes hommages sont rendus à la Pauvreté
» par la liberté des riches¹. »

Voilà l'histoire. Et ces faits ont dû faire comprendre à ceux qui sont pauvres, non par un choix libre de leur volonté, mais par un soin spécial de la divine Providence, quelle est la valeur de la Pauvreté, de cette perle que les heureux de la terre leur envient.

Au sein de l'Église de Dieu, la Pauvreté, loin d'être une chose humiliante et odieuse, est honorable, bienheureuse, et par conséquent désirable, aux yeux de quiconque possède le sens du Christ, le *sensum Christi*, dont parle saint Paul.

Aussi est-il né dans l'Église un sentiment in-

¹ Montalembert : *Les Moines d'Occident*, Introduction, pp. LXII-LXVI.
— Nos conclusions sont plus larges que celles de M. de Montalembert, mais elles sont suffisamment établies par le passage même qu'on vient de lire. Certainement, de tels exemples doivent apprendre à tous, non-seulement à supporter la pauvreté avec résignation et humilité, mais encore à s'en faire un titre de gloire devant Dieu et devant les hommes, et à se considérer comme favorisés, lorsqu'on a reçu, selon l'expression de sainte Catherine de Sienne, de sainte Chantal, etc., *les honneurs*, la grâce de la Pauvreté.

connu au monde avant Jésus-Christ, un sentiment qui jamais auparavant n'avait fait battre le cœur des hommes, même des meilleurs, même des saints de l'ancienne loi : je veux parler de l'amour de la Pauvreté. Salomon avait vu des dangers dans cet état que le monde repousse de toute son énergie ; sa sagesse demandait à Dieu la médiocrité, aussi éloignée des dangers de la richesse que des vices qui accompagnent trop souvent la Pauvreté. Mais depuis Jésus-Christ, depuis que le Verbe éternel, abrégé dans une chair mortelle, est venu pauvre au milieu des hommes, d'autres sentiments ont germé au sein de la race humaine. Vous avez entendu l'hymne que le modèle des pauvres, saint François d'Assise, chantait dans son amour, à la Pauvreté, sa dame. Ces sentiments, si noblement et si poétiquement exprimés par le chevalier de la Pauvreté, ne lui sont pas exclusivement personnels : tous les saints les ont éprouvés comme lui. Je ne dis plus les saints seulement, mais tout cœur qui a, ne fût-ce qu'une heure, aimé le Christ béni, toute âme qui s'est enflammée au souvenir de ce Dieu mort pauvre et nu sur une croix, a aimé par là même la Pauvreté.

Et c'est pourquoi, des hommes, que dis-je ? des armées d'hommes, se sont précipités, à la suite des

saints illustres, dans les bras de la Pauvreté. Qui pourra compter les fils d'Ignace, de François de Paule, de Dominique, de Bernard, de Benoît, de François d'Assise ? A chacun de ces saints il a été dit comme à Abraham : Compte, si tu le peux, compte les étoiles du ciel ; dénombre les grains de sable des mers : ainsi sera nombreux le peuple qui sortira de toi. Tous les ordres religieux sont bâtis sur le rocher de la Pauvreté ; ils ont dilaté leurs pavillons, sans pouvoir contenir la foule d'hommes qui se pressaient à leurs portes. Il a fallu, pour les personnes même engagées dans le monde, fonder des ordres religieux séculiers, bâtis, eux aussi, sur la pratique effective de la Pauvreté.

Nous ne finirions pas si nous voulions traiter à fond cette matière. Mais nous en avons assez dit, non-seulement pour faire comprendre la pensée qui poussait une sainte Catherine de Sienne à demander, pour sa famille, jusqu'à ce qu'elle les obtint, les *honneurs* de la Pauvreté ; mais encore pour établir d'une manière incontestable que les doctrines de l'Église sur la Pauvreté ont dû avoir et ont eu nécessairement une influence salutaire, immense, sur le corps social tout entier.



CHAPITRE VI

HONTES ET SOUFFRANCES DE LA PAUVRETÉ

DANS LE MONDE.

SOMMAIRE

La Pauvreté est considérée par le monde comme un déshonneur ou comme un crime. — La mendicité est interdite. — Conséquences de cette mesure. — 1° Elle empêche le développement normal des sentiments les meilleurs et les plus nobles du cœur humain. — 2° Elle contribue à la désunion et par conséquent à la désorganisation de la société. — 3° Elle s'oppose au règne de Jésus-Christ dans les âmes, à l'accroissement des vertus chrétiennes. — Les appétits modernes ne laissent plus au pauvre ni Dieu, ni famille, ni bonheur; et le paupérisme devient le problème social le plus redoutable. — Pourquoi certains législateurs s'occupent des pauvres.

Dum superbit impius, incenditur pauper.

Tandis que l'impie se livre à son orgueil, le pauvre se sent dévoré.

(Ps., IX, 23.)

« Il faut cependant avoir le courage de le dire, » l'Église catholique a trop aimé la Pauvreté; elle » l'a trop sanctifiée en quelque sorte... » *et cætera*¹. Voilà des reproches que, sans doute, de quelque temps, on ne pourra faire au monde.

Non, en vérité, le monde, ses doctrines, ses exemples n'ont pas trop sanctifié la Pauvreté; on s'en convaincra, nous l'espérons, dans la suite. Non, le monde n'a pas trop aimé la Pauvreté, il ne l'a pas non plus trop honorée, il n'a pas trop

¹ Voyez, dans la *Revue des Deux-Mondes* (n° du 1^{er} mars 1863), un article de M. Léonce de Lavergne, à propos du livre de M. Périn : *De la richesse dans les sociétés chrétiennes*.

cherché à lui faire oublier ses amertumes dans l'espérance. Non, mille fois, le monde ne fut jamais coupable d'un tel crime, il n'aima jamais trop la Pauvreté. Mais il n'est pas plus métaphysicien qu'il ne faut, il n'est guère habitué aux abstractions. Aussi, ce sont les pauvres, et non pas seulement la Pauvreté, qu'il n'a pas trop aimés, qu'il n'a pas assez aimés.

Le monde trop aimer la Pauvreté ! Écoutez plutôt ce qu'il en pense. Le doux, le tendre Virgile lui inflige tout d'abord l'épithète de honteuse : *turpis egestas*, dit-il. Elle a quelque chose de si essentiellement déshonorant, que rien ne peut la relever du mépris que le monde lui octroie avec tant de générosité ; rien ne peut la guérir de ce vice radical, rien, pas même le travail courageux et persévérant. Tel est, au moins, l'opinion des meilleurs et des plus honnêtes, des hommes les plus éloignés des vulgaires préjugés, de Cicéron, par exemple : « Il ne peut y avoir rien de noble dans une boutique ou un atelier, » s'écrie le consul-philosophe ¹.

La lutte de l'homme de travail contre la Pauvreté n'est donc pas honorable ; et l'issue du combat, quelle qu'elle soit, le laisse dans la honte.

¹ Voir la note B à la fin du volume.

Vainqueur à force de courage, de talent et d'énergie, il n'est aux yeux du monde qu'un parvenu : vaincu, jeté dans la misère, dans la mendicité, il se voit refusée, en même temps que le pain matériel, la pitié, ce baume des cœurs qui souffrent. « Donner l'aumône aux pauvres, double folie ! C'est » perdre ce qu'on donne et prolonger les souffrances d'un malheureux. » C'est Plaute qui donne publiquement cette belle leçon au peuple romain, et, pour qu'elle soit mieux comprise, il la met dans la bouche d'un père qui parle à son fils.

Mais à quoi bon fouiller dans le passé, et rappeler des faits qui touchent peu parce qu'ils sont loin ? Le monde est toujours le même, l'esprit qui le gouverne ne change pas. Il faut donc qu'autour de nous se passent journellement des faits aussi significatifs que ceux des temps antiques auxquels nous venons de faire allusion. Voyons s'il en est ainsi.

Oui, le monde d'aujourd'hui considère la Pauvreté comme une honte et comme un crime ; oui, le monde continue à se conduire à l'égard des pauvres comme à l'égard d'êtres déshonorés et criminels.

La Pauvreté, aux yeux du monde, est une honte. Est-il vrai, oui ou non, qu'aujourd'hui, au temps

par excellence du triomphe des idées d'égalité, est-il vrai que l'homme qui s'élève au-dessus de sa condition, par son travail, par son intelligence, par la force de son caractère, peut avoir la bassesse de rougir de son obscure origine? Depuis un ex-ministre, que je pourrais nommer, et qui refusa de reconnaître pour son père le maçon qui lui avait donné le jour, jusqu'au vétérinaire sans nom qui ne voulait pas permettre que la grossière veste de son père marchât à côté de sa redingote neuve, Dieu seul connaît le nombre de ceux que cette orgueilleuse faiblesse a déshonorés. Comment s'expliquer ce fait, surtout en ce temps d'égalité et de rationalisme? N'est-il donc pas vrai que *tous les Français sont égaux devant la loi*? N'est-il pas vrai, qu'aux yeux de la raison, plus on s'élève par ses seules forces, plus il y a de gloire; plus on a de difficultés à surmonter pour s'élever, plus il y a d'honneur? Pourquoi donc l'immense orgueil de ces parvenus ne tient-il pas à constater la bassesse de leur point de départ? Pourquoi ne se font-ils pas honneur de cette preuve évidente de leur énergie et de leur capacité? Pourquoi, au contraire, la cachent-ils avec plus de soin qu'on ne cache un vice ou un défaut? Est-ce que, dans le siècle des lumières, la raison publique ne pourrait pas com-

prendre que ce n'est ni par notre choix ni en punition de notre crime, que nous naissons à la chaumière et non point au château? On n'expliquera jamais ces étranges anomalies, si l'on ne convient que le monde regarde la Pauvreté en elle-même comme une honte, comme un déshonneur. Eux, qui sont du monde, le savent fort bien et agissent en conséquence.

J'ai dit aussi qu'il la regarde comme un crime ! Ouvrez les yeux et vous le verrez. Lisez, à l'entrée de chaque département de notre France, et de chaque commune de chaque département ; lisez, sur des plaques bleues, ces paroles écrites en lettres blanches : *La mendicité est interdite dans le département de *** , dans la commune de ****. La loi ne peut interdire que ce qui est criminel de soi, et que ce qui, sans être criminel de soi, nuit pourtant au bien ou à l'ordre public. Ainsi, la Pauvreté, et l'espèce la plus douloureuse de Pauvreté, la Pauvreté réduite, par le manque de travail ou par l'impuissance de travailler, à tendre la main, est obligée, de par les ordonnances préfectorales, de se considérer comme criminelle ou comme perturbatrice du repos public. Que si la faim la force de désobéir à l'arrêté préfectoral écrit en blanc sur fond bleu, il y a condamnation à une prison de

huit jours, pour délit de mendicité, et puis envoi dans un dépôt de mendicité, c'est-à-dire continuation de la prison, privation de la liberté sous un nom différent. En vérité, tous les Français sont égaux devant la loi!!!

Le pauvre, aux yeux du monde, est un paria. Je ne retire pas le mot : le pauvre est un paria ! N'est-il pas vrai que « le mauvais riche du monde, plus » impitoyable que le mauvais riche de l'Évangile, ne » veut plus même souffrir le pauvre sur les marches » de son palais ¹ ? » Ne vous récriez pas : et qui donc a fait ces arrêtés affichés, pour notre honte et pour la condamnation de notre siècle, à la porte de nos communes ? Qui est législateur, préfet, maire ? Qui péroré au Conseil d'État, au Conseil de préfecture, au Conseil municipal ?

Puisque j'ai été conduit à parler de la guerre faite à la mendicité au nom de la loi, je placerai ici un court épisode. Il pourra interrompre pour un instant l'ordre logique des idées ; mais il me permettra de dire toute ma pensée sur cette question de la plus haute gravité, question inévitable d'ailleurs dans une étude de la nature de celle-ci.

¹ Montalembert : *Les Moines d'Occident*, Introduction.

Par une belle et calme soirée de juin, trois amis sortaient, pour leur promenade habituelle, d'un assez gros village du pays chartrain. Respirer un air plus frais et plus pur après les chaleurs et la poussière du jour, n'était pas le seul motif de leur sortie du village ; ils aimaient à se voir tous les soirs pour admirer en commun la beauté, la grandeur, l'harmonie des œuvres de Dieu, et pour se délasser des fatigues quotidiennes dans les douceurs d'une causerie tout amicale. L'un des trois amis, plus âgé que ses compagnons, est prêtre : tout son extérieur, et surtout son visage rayonnant de douceur et d'intelligence, indiquent un vétéran de la science et de la vertu. Les deux autres, que nous nommerons Antoine et Jérôme, sont, à en juger par les dehors, deux des principaux habitants du pays. Antoine est un riche propriétaire, marié, heureux parce qu'il est chrétien. Jérôme est chrétien aussi ; plus jeune que son ami, il n'est pas marié encore : il a un goût très-prononcé pour les études fortes et sérieuses.

« A l'entrée du village s'élève une vieille croix
» de pierre dont les branches portent l'inscription

» suivante, encore très-lisible, malgré la mousse
» qui commence à la ronger :

JÉSUS-CHRIST EST MORT POUR NOUS SUR LA CROIX.

» En face, sur une maison de belle apparence,
» on lit en grandes lettres blanches :

**LA MENDICITÉ EST DÉFENDUE DANS LE DÉPARTEMENT
D'EURE-ET-LOIR ¹. »**

Ils saluèrent la croix en silence.

— Voici une inscription, dit tout à coup Antoine, en désignant du doigt la plaque bleue et ses lettres blanches, voici une inscription qui me déplaît partout ; mais ici elle m'agace... Comment ont-ils eu le courage de la mettre là, en face de la croix ?

LE PRÊTRE.

C'est que sa place est en effet en face de la croix, parce que...

ANTOINE.

Un instant ! vous expliquerez votre pensée tout-à-l'heure. Mais avant de savoir pourquoi il est bien que l'inscription soit mise en face de la croix, je voudrais savoir pourquoi on l'a faite.

¹ Louis Veulllot : *Libres Penseurs*.

JÉRÔME.

C'est assez difficile à dire. Pourtant, en lisant les considérants, en écoutant les discours, on arrive à peu près à ceci : un certain nombre de pauvres, — un grand nombre peut-être, un quart du nombre total, j'imagine, — abusait de la mendicité. Quelques-uns en faisaient une spéculation et s'enrichissaient ; on cite deux ou trois mendiants qui ont laissé, à leur mort, plusieurs milliers de francs. D'autres trouvaient dans la mendicité un engin assez commode pour se dispenser de travailler ; d'autres enfin allaient dépenser le soir au cabaret ce qu'ils avaient recueilli pendant la journée : toutes choses assurément très-blâmables. On parle même de quelques-uns qui se fabriquaient, je ne sais comment, de fausses plaies, des infirmités postiches, pour arracher davantage à la compassion publique.

ANTOINE.

Est-ce tout ?

JÉRÔME.

C'est, au moins, tout ce qu'ils disent, c'est tout ce que je sais de leurs raisons.

ANTOINE.

S'il en est ainsi, vous aviez raison de dire tout à l'heure, Jérôme, que le pourquoi de ces mesures

est difficile à connaître. Les inconvénients que vous signalez ont dû toujours exister, parce que toujours les mendiants ont été des hommes. Le point de la question serait donc de savoir pourquoi nous prenons, nous hommes du XIX^e siècle, hommes de progrès, contre les abus de la mendicité, une mesure que dix-huit siècles de christianisme n'ont jamais songé à prendre ?

LE PRÊTRE.

Je crois que, lorsque le moment de résoudre votre première question sera venu, celle que vous faites en ce moment aura du même coup sa réponse.

JÉRÔME.

Je trouve, en tout cas, que cette manière de faire est un peu leste, pour ne pas employer un mot plus énergique. Supprimer un état de choses parce qu'il s'y est glissé des abus, c'est aller un peu vite. Que ne supprimerait-on pas en ce monde, avec une semblable méthode ? Je ne garderai pas longtemps, si l'on continue à marcher dans cette voie, je ne garderai pas longtemps mes bons vieux livres. De quoi a-t-on plus abusé que des livres ? Vous devriez aussi renoncer à vos propriétés, Antoine, toujours à l'aide du même raisonnement. Quelques riches ont abusé de leurs richesses, donc il faut ôter aux riches leurs propriétés, ou, ce qui est la même chose,

l'usage de leurs propriétés. Je ne sais rien au monde qui ne dût être supprimé, depuis le boire et le manger, puisqu'il y a des ivrognes et des gens qui se donnent des indigestions, jusqu'à la raison elle-même, puisque, vous venez de le voir, on s'en sert si mal. La religion ne serait pas davantage à l'abri de la suppression; n'en a-t-on pas abusé? La piété a des tartuffes; parmi ceux qui se confessent et qui communient, il y a des sacrilèges. Toute chose, dès qu'elle est mise à la portée de notre libre arbitre, peut être par nous détournée de sa véritable destination, peut devenir un sujet d'abus. Ce n'est donc pas faire acte de raison que de supprimer une chose parce qu'on en abuse ou qu'on peut en abuser. Puisque nous sommes dans la voie et non dans la patrie, puisque le genre humain est encore tout meurtri par suite de sa chute originelle, il serait bon de comprendre que la perfection n'est pas le partage de l'humanité ici-bas. *Minima de malis*, voilà à quoi le bon sens s'en tiendra toujours. Il est hors de doute que, s'il n'y a plus de mendiants, il n'y aura plus d'abus dans la mendicité; mais ce qui est hors de doute aussi, c'est que les législateurs, avant de légiférer, auraient dû se demander, si la suppression complète de la mendicité n'aurait pas plus d'inconvénients

pour la société, que l'existence de la mendicité, même avec les abus qui en sont inséparables sans doute, mais que la vigilance de la police peut toujours réduire à leur minimum.

ANTOINE.

Je ne sais pourquoi j'ai toujours considéré ces mesures comme un malheur. Je n'ai peut-être pas des raisons bien fortes contre elles ; je ne sais pas même si j'en ai, je n'ai pas encore cherché à m'en rendre compte. Cependant tous mes instincts se révoltent contre elles.

LE PRÊTRE.

Faites-nous part de vos impressions, et nous verrons ce qu'elles valent. Vous méritez bien ce petit châtiment, mon ami ; c'est vous qui nous avez mis sur ce chapitre.

ANTOINE.

Eh bien ! je m'exécuterai. D'abord, ce qui m'a déplu dans ces mesures, c'est qu'elles ont plu à d'autres. Je ne sais à quoi cela tient, il me suffit de voir M. X*** et M. V*** se réjouir de quelque chose, pour qu'aussitôt je m'en afflige ; et je m'aperçois régulièrement, quelques jours après, que j'ai eu grandement raison de m'en être affligé. Or, on m'assure que ces messieurs ont accueilli l'arrêté préfectoral avec la plus vive allégresse ; aujourd'hui

encore, ils se réjouissent de son existence, au point d'être devenus presque généreux. Jadis ils ne donnaient jamais rien aux pauvres. Ils se sont engagés maintenant à donner très-peu au comité chargé de pourvoir à la subsistance des indigents. François, qui fait partie du comité, me racontait l'autre jour qu'ils ne remettent jamais leur offrande, — modeste d'ailleurs, — sans l'accompagner d'un cantique de louanges et d'actions de grâce à M. le Préfet, dont la philanthropie éclairée et libérale qui... libérale que... — Bref, répondis-je à François, dont la philanthropie libérale les a délivrés de l'insupportable ennui de trouver chaque jour à leur porte, lorsqu'après dîner ils se rendaient au café, quelque pauvre mendiant qui leur adressait humblement une inutile requête.

JÉRÔME.

Êtes-vous bien sûr, Antoine, mon ami, de ne pas vous souvenir d'un certain passage des Soirées de Saint-Pétersbourg ¹? Êtes-vous tout à fait assuré de ne pas outrepasser quelque peu les limites de la charité chrétienne?

¹ « Quand je ne saurais pas un mot de la question, je me déciderais sans autre motif que mon goût pour la bonne compagnie et mon aversion pour la mauvaise. » (*Soirées*, t. I, p. 133.)

ANTOINE.

Écoutez une autre impression que je déposerai dans vos cœurs et que je n'aurais pas le courage d'admettre à tout le monde. Depuis que je ne vois plus de pauvres au seuil de ma porte, je crois, Dieu me pardonne ! que mon cœur s'est endurci, que je n'ai plus compassion d'eux. Autrefois leur présence suffisait pour m'émouvoir ; je pleurais souvent avec les plus malheureux. Dieu m'a donné une femme qui ne les laissait jamais repartir les mains vides et le cœur affligé ; sa parole, si bonne et si douce, leur était plus précieuse encore que son bienfait...

JÉRÔME.

La rosée ne tempère-t-elle pas la chaleur ? Ainsi fait une bonne parole plus encore qu'un bienfait. Est-ce qu'une douce parole ne vaut pas mieux qu'un présent ¹ ?

ANTOINE.

Je ne saurais vous dire avec quelle joie je voyais ces douces scènes, où les saintes inspirations de la charité chrétienne, délicieusement mêlées à la touchante délicatesse d'un noble cœur de femme, allaient réveiller dans l'âme affligée et quelquefois

¹ *Nonne ardorem refrigerabit ros ? Sic et verbum melius quam datum. Nonne ecce verbum super datum bonum ? Eccli., XVIII, 17, 18.*

ulcérée du malheureux, les douces émotions de la joie et de la reconnaissance. Je ne doute pas que, de ce temps, il ne se fit à ma porte, en aumônes, dix fois au moins la valeur de ce que je donne aujourd'hui au comité sans qu'aucun bon sentiment vienne remuer mon âme. Le dirai-je ? j'ai vu quelquefois entrer ces messieurs avec un certain ennui. Je sens que les pauvres manquent à mon cœur, que leur absence me rend moins bon !...

Pendant mon enfance, lorsqu'un pauvre se présentait au seuil de la porte, ma mère m'envoyait pour le faire entrer, afin qu'il fit son repas avec ce qui restait du repas de la famille ; s'il n'était rien resté, elle coupait un grand morceau de pain et m'envoyait le porter au pauvre. Dieu sait quelle joie j'éprouvais en m'acquittant des commissions de la charité maternelle. Les pauvres du pays, et quelques-uns de ceux qui nous étaient plus étrangers ne s'asseyaient jamais sur les marches de l'escalier, sans réciter une prière, le *Pater* ; jamais ils ne recevaient de mes mains l'aumône de ma mère, sans implorer, pour ma mère et pour moi, les bénédictions du ciel... Je sentais que quelque chose de bon pénétrait alors mon âme. J'apprenais ainsi, sous l'œil de Dieu et sous l'œil de ma mère, à aimer les pauvres, à avoir pitié

d'eux. La sainte Charité, cette fleur de notre religion, que le sang de Jésus fit naître au calvaire, au pied de la croix, la sainte charité prenait ainsi, peu à peu, sans effort, racine dans mon cœur. Cette joie si pure, que le Seigneur répand dans l'âme qui a fait le bien, m'excitait de jour en jour davantage. Je grandissais pourtant, et ma mère commençait à me donner quelque argent. Je pouvais ainsi être plus qu'un simple commissionnaire d'aumônes, je pouvais donner du mien: Je le fis, comme le faisaient alors tous les enfants; et maintes fois nous nous sommes courageusement privés de quelque friandise, de quelque objet d'amusement, pour en donner le prix à un pauvre. Quelle mâle volupté que celle-là, et comme elle élargissait le cœur! Ce n'était pas seulement la pitié, la compassion, l'amour des hommes, qui remplissait nos âmes; c'était déjà quelque chose de plus : l'élément premier, l'essence de tout ce qui est véritablement grand. Lorsque le sacrifice m'avait un peu coûté, lors que j'avais arraché de moi-même le désir bien ardent d'avoir quelque chose, pour donner le prix de ce quelque chose aux pauvres, il entrait dans mon âme une paix admirable, accompagnée d'une chaleur de générosité si grande, que le bonheur me semblait impossible

en dehors de l'immolation, et que la mort soufferte par dévouement me paraissait la chose la plus désirable. Je dis cela sans orgueil; je sais qu'il n'y a là rien qui vous étonne et que vous avez éprouvé ces sentiments comme moi. Eh bien ! je regrette que mes enfants soient sevrés de ces mâles jouissances.

Il se tourna vers le prêtre et ajouta après une courte pause :

Vous m'avez dit souvent que toute vertu s'acquiert ou se développe par la fréquente répétition des actes qu'elle commande, et tout le monde sait l'immense influence qu'exerce sur notre caractère et sur notre vie la première éducation. Calculez, de ce double point de vue, l'abaissement que va produire sur la génération nouvelle l'ignorance des douces joies de la charité, l'ignorance des mâles voluptés du sacrifice ! La mendicité, ou plutôt l'abus de la mendicité produisait quelquefois des caractères vils, bas, doubles, je le sais; mais ce n'était pas la faute de la mendicité. Le nombre des personnes qui ont spéculé sur la pitié publique est plus petit qu'on ne le dit. L'extinction de la mendicité produira des âmes sans pitié, des cœurs sans générosité, des êtres, en un mot, qui ne comprendront jamais le sacrifice ! Je ne sais si tout

ce que je dis là vous frappe beaucoup ; mais pour nous, pères de famille, qui surveillons, avec une sollicitude pleine d'anxiété le développement, l'agrandissement de l'âme de nos enfants, nous sentons qu'il y a dans cette mesure un malheur immense.., j'allais presque dire un crime, dont nos enfants, dans la meilleure partie d'eux-mêmes, dans leur âme, seront les victimes.

Il y eut un moment de silence.

LE PRÊTRE.

Vos impressions, Antoine, produisent sur moi tout l'effet que pourraient produire les plus fortes raisons.

JÉRÔME.

J'en dis autant. Voilà ce que c'est que d'être père de famille ; on voit des choses que ceux qui ne sont pas pères de famille ne savent pas voir. J'avais pourtant réfléchi sur cette question, et sans doute plus qu'Antoine, qui, dit-il, n'y avait pas réfléchi du tout.

ANTOINE.

Ah ! vous aviez réfléchi ! Et pourrait-on savoir, monsieur le penseur, le résultat de vos réflexions ? Si cependant vos hautes méditations peuvent s'abaisser jusqu'au niveau de nos intelligences vulgaires.

JÉRÔME.

Railleur! vous allez me forcer de garder un modeste silence.

ANTOINE.

Nous y perdrons, sans nul doute; mais le plus affligé de cette perte, ce serait encore vous... par charité uniquement.

JÉRÔME.

Ah! Ah! Est-ce que vous auriez été autrefois penseur, auteur ou poète, mon cher Antoine? Vous connaissez si bien le faible des grands hommes!

LE PRÊTRE.

Permettez-moi d'ouvrir un avis, et le voici : Jérôme, sans plus tarder, va nous dire simplement, naïvement, quelles sont les conclusions où l'étude et la réflexion l'ont conduit; à la charge pour lui, si l'amour-propre et la vanité venaient à se mettre de la partie, de demander pardon au bon Dieu.

JÉRÔME.

Puisque vous le souhaitez, je le ferai avec plaisir. J'avais considéré la question sous un point de vue à la fois social et économique, si vous voulez bien me passer ces termes un peu prétentieux... Notre ami Antoine a fait tout à l'heure un aveu que nous devons à l'humilité chrétienne qui le distingue; mais je connais son cœur, et je n'ai cru qu'à

demi ce qu'il nous a dit de lui-même sur ce point.

Cependant, ce qui n'est vrai qu'à demi, lorsqu'il s'agit de lui, est vrai tout à fait du plus grand nombre, même de M. X*** et de M. V***, quoi qu'ils veuillent nous en faire accroire. Depuis qu'on ne donne plus directement au pauvre, mais au comité pour les pauvres, on donne avec un sentiment plus ou moins prononcé de regret. Quiconque connaîtra tant soit peu le cœur de l'homme ne contestera pas cela. Considérez, je vous prie, que nous donnons sans que la vue actuelle du malheur ou de la souffrance, faisant vibrer les bonnes fibres de notre âme, nous empêche d'éprouver cette sensation pénible qui resserre notre cœur toutes les fois qu'il faut se séparer d'une chose qui est à nous. Considérez, en second lieu, que, donnant en une fois ou deux tout ce que nous nous sommes engagés à donner, nous donnons trop d'un seul coup, quoique nous donnions en réalité moins que nous ne faisons jadis aux mendiants eux-mêmes. Puis, enfin, dans la manière dont notre aumône est perçue, administrée, employée, nous sentons comme une odeur d'impôt, odeur toujours déplaisante à tout citoyen français. Au lieu, donc, de ce bon sentiment de compassion qui nous émouvait en présence du men-

diant, nous n'éprouvons plus, en présence du comité, que ce sentiment fâcheux qu'amène avec elle une chose qui nous est à charge; et ce sentiment, à travers le comité, tombe sur le mendiant lui-même. Voilà, si je ne me suis trompé, ce qui se passe au fond de l'âme de la société qui donne. Quant à la société qui reçoit, c'est encore pis, si je ne me fais illusion.

Le cœur de l'homme, à cause de son orgueil natif, ne se résoudra jamais à la mendicité qu'avec beaucoup de peine. S'il écoutait cet orgueil qui est au fond de sa nature, le mendiant n'aurait pour le riche que de la haine et de la jalousie, même au moment où il reçoit son aumône. Oh! Je comprends très-bien que, durant la Terreur, on ait guillotiné pour le seul crime d'avoir donné l'aumône. Faire l'aumône, disait-on, c'est insulter à la dignité de la nature humaine. Oui, si l'on fait consister la dignité humaine dans l'orgueil de la nature corrompue, — et on le faisait alors, — donner l'aumône à quelqu'un, c'est l'insulter. Il faut que l'aumône arrive au pauvre sous l'enveloppe de la charité, pour qu'il puisse la pardonner; il faut qu'au moment où on lui donne, il sente qu'on lui porte de l'intérêt, qu'on l'aime, pour que sa reconnaissance soit excitée. Or, ce sentiment de cha-

rité, cette bienveillance, ce tendre intérêt que le cœur de l'homme réclame encore plus que le pain matériel, il les trouvait quand il pouvait mendier. Sans doute, il y a toujours eu de mauvais riches ; mais, toujours aussi, il y a eu des chrétiens qui voyaient dans le pauvre un frère d'autant plus à aimer qu'il était plus malheureux. La rencontre d'un seul de ces chrétiens faisait oublier au pauvre mendiant bien des amertumes ; elle cicatrisait en un instant des plaies bien cuisantes. Il s'établissait entre le riche chrétien et le pauvre un sentiment qui n'était pas l'amitié, — quoique cela pût aller jusque-là quelquefois, — mais qui, sans comparaison, les tenait plus étroitement unis que ne le sont entre elles, à part les amis, les personnes de condition égale ou à peu près égale. Ainsi, lorsque la mendicité était permise, se trouvait plus ou moins parfaitement atteint le but que s'était proposé le Seigneur en voulant l'inégalité des conditions : les divers membres de l'humanité étaient, le plus qu'il est possible, unis entre eux. Maintenant il en va tout différemment : le pauvre, nourri non plus par un homme son frère, mais par une administration, ne peut plus rien sentir de ce qui adoucissait pour lui l'aumône. Elle tombe sur lui avec tout ce qu'elle a d'humiliant,

tout ce qu'elle a d'écrasant pour l'orgueil humain. On relègue le pauvre, on ne veut plus le voir ; donc il est à charge, donc sa vue suffit pour affliger la société. On tolère dans les rues la présence des animaux, mais non celle du mendiant. Croyez-vous qu'il ne le sente pas vivement ? Voudrait-il, par vertu, être reconnaissant, il ne le peut. Envers qui serait-il reconnaissant ? et de quoi ? le pain qu'on lui donne, on le lui doit. Quant à la charité, qui seule excite la reconnaissance, quant à l'amour, ce pain de l'âme dont il a plus besoin que de l'autre, qui le lui donne ? La mesure, si pleine de philanthropie, de nos législateurs atteint donc un but diamétralement opposé au but divin : elle multiplie les rancunes et les divisions ; elle les rend à la fois plus amères et plus profondes. Nous avons bien assez de divisions et de haines produites par le régime de suffrage universel et de journalisme sous lequel nous vivons depuis trop longtemps. A quoi bon, lorsque nous aurions besoin d'un redoublement de charité pour contre-balancer ces causes de discorde sans cesse renaissantes ; à quoi bon rendre cette charité (je parle du sentiment) impossible, et, par là, multiplier les haines et agrandir la discorde. Certes, quelque grands qu'on veuille faire les in-

convénients de la mendicité, ils n'équivaudront jamais à celui-là.

Mais ce n'est pas tout. L'agrandissement de nos haines, de nos divisions nécessitera un développement de force dans le gouvernement. A mesure que l'unité intérieure s'affaiblit, il faut qu'on nous serre davantage par dehors, pour que nous restions *une* société. Eh bien ! qu'arrivera-t-il ? Nous serons plus gouvernés et plus fortement gouvernés que jamais. Ce luxe de gouvernement se traduira économiquement en un luxe d'impôts que nous devons payer. Et, lorsque nous aurons compté, nous trouverons que nos mendiants, depuis qu'ils ne mendient plus, nous coûtent beaucoup plus cher. De plus, nous aurons l'amère douleur de les voir mourir de faim : car la charité par l'État, où nous conduira la charité par la commune, ne peut pas remplacer la charité privée ; son insuffisance à nourrir les pauvres n'est pas un problème. Deux choses manqueront éternellement aux administrations de quelque nature qu'elles soient, lorsqu'il s'agira de soulager la Pauvreté : les entrailles et la richesse, la volonté de soulager ceux qui souffrent et la possibilité de le faire, si, par hasard, elles venaient à le vouloir. Et jamais la richesse n'avait manqué autant à l'État que depuis que ses revenus

sont incalculables : voyez les dettes qu'il fait.

Ainsi, au point de vue économique, les pauvres nous coûteront plus cher, parce que, au point de vue social, leur pauvreté sera désormais une cause de haine, et non un motif d'amour.

ANTOINE.

Je vous fais mes excuses, mon cher Jérôme; nous aurions réellement trop perdu, si les railleries que je faisais tout à l'heure vous avaient empêché de parler.

LE PRÊTRE.

Je vous rends mille actions de grâces, mon ami, pour les choses que vous venez de nous dire : j'ai été tout heureux de vous entendre. A la force de vos raisons, vous pourrez ajouter, quand il vous plaira, l'autorité de plusieurs personnages qu'on a regardés comme très-compétents sur les questions de cette nature, et dont la parole ne fut jamais suspecte de partialité en faveur de l'Église et de ses enseignements. Je feuilletais, ce matin, presque au hasard, un volume des *Mélanges* de M. Louis Veuillot, qui se trouvait sur ma table; et je suis tombé sur ce passage que je vais vous lire, car je l'ai copié comme en prévision de la tournure que prendrait ce soir notre conversation. Le voici : » La » société, dit M. de Gérando, trouve dans l'exercice

» de la charité individuelle un gage de sécurité
» qu'elle ne pourrait espérer des lois pénales ; par
» elle, la misère et la richesse sont réconciliées.
» Heureuse paix, qui répare les caprices du sort, »
— c'est M. de Gérando qui parle, ne l'oubliez
pas, — « protège la propriété, l'ordre, le repos,
» les mœurs publiques et la liberté politique elle-
» même. — M. Duchâtel, aujourd'hui ministre de
» l'intérieur, » — ceci vous donne la date de l'ar-
ticle d'où je tire cette citation, — « encore moins
» suspect que M. de Gérando, parle comme lui :
» La charité individuelle rassemble ceux que la
» fortune sépare ; en conservant ce que l'inégalité
» a de nécessaire et même d'utile, » — mot qui
prouve que trop de philosophie n'est pas néces-
saire à qui veut se loger au ministère de l'in-
térieur, — « elle la dépouille de ce qu'elle a de
» dangereux et de mauvais : grâce à son interven-
» tion pacifique, l'harmonie se maintient, le riche
» cesse de mépriser la pauvreté, le pauvre apprend
» à pardonner à la richesse. »

J'ajouterai maintenant quelques réflexions chré-
tiennes aux belles considérations que vous venez
de me faire entendre tous les deux. Peut-être le
développement de ma pensée m'amènera-t-il à
répondre à deux questions posées par Antoine au

commencement de notre causerie, et restées jusqu'ici sans réponse.

C'est un grand malheur, sans doute, qu'un état de choses qui attaque la paix ou la liberté publique. C'est un malheur plus grand, qu'un état de choses qui s'oppose au développement moral de l'homme, et l'empêche d'atteindre le degré de perfection auquel, dans sa nature, il peut arriver ici-bas. La vie de la société et la vie de l'individu se trouvent arrêtées dans leur développement, elles sont donc attaquées par cet état de choses. Mais le malheur est incomparable si, par ces mesures, on attente à la vie du chrétien et à la vie de l'Église. Alors, en effet, on va contre la volonté de Dieu la plus formelle et la plus chère à son cœur ; on va contre l'ordre suprême de la Providence amoureuse qui nous a sauvés, ordre formulé par saint Paul en ces termes : « Tout est à vous ; mais vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu ¹. » C'est au retour de la créature vers son Dieu que l'on s'oppose ; du moins on s'oppose à ce que ce retour ait lieu suivant l'ordre que Dieu veut, c'est-à-dire, suivant l'ordre unique dans lequel il est possible.

¹ *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei.* I Cor., III, 22, 23.

Ai-je besoin, maintenant, de vous faire sentir que les mesures modernes contre la mendicité sont dans ce cas ? Ne comprenez-vous pas, dès l'abord, que toutes vos réflexions relatives au déchet, passez-moi ce mot, de l'homme naturel et de la société naturelle, subsistent dans l'ordre surnaturel, et s'appliquent avec plus de force encore au chrétien et à l'Église ? Ne voyez-vous pas que le développement du Christ en moi est loin d'être favorisé par ces mesures ? que l'Église, le corps mystique de Jésus-Christ, est privé d'un élément d'unité, de force, qui l'aiderait à atteindre la perfection et la plénitude de l'âge d'homme parfait ? Mon droit, le droit que j'ai, de par Dieu, de me servir de tout pour la perfection de la vie de Jésus en moi est violé ; le droit de Jésus de s'unir plus étroitement les hommes qui lui appartiennent est violé ; le droit de Dieu de donner à son second Fils, à l'Église, la plénitude de la perfection, est violé ; je pourrais, pour achever le parallèle, dire que le maximum de gouvernement dont nous menace Jérôme aura pour analogue un maximum de fléaux ; que Dieu saura bien empêcher le feu de la Charité de s'éteindre, fallût-il, pour le rendre plus ardent, des épidémies, des guerres, des inondations, des famines. Mais passons !

Ce qui est toujours très-évident, c'est qu'on m'ôte l'occasion de prouver ma reconnaissance à mon Sauveur Jésus. Aux yeux de ma foi, ces mendiants sont les membres souffrants de mon Rédempteur. En se les unissant dans le saint Baptême, Il leur avait transmis les droits qu'il s'était acquis à ma reconnaissance et à mon amour ; et voilà que je ne puis plus leur témoigner ni ma reconnaissance ni mon amour ! Mais je suis plus sensible encore à l'outrage qui est fait à Jésus-Christ même : ils ne le trouvent plus d'assez bonne race pour lui laisser une place en ce monde ! Aussi bien que notre amour, leur malice sait que l'Église est le corps mystique de Jésus-Christ ; que, par suite, la Pauvreté dans l'Église, c'est la continuation de la Pauvreté du Christ parmi nous, que cette pauvreté est rédemptrice comme celle du Sauveur, et par sa grâce. C'est donc au Christ pauvre qu'ils signifient l'ordre de quitter le monde ; c'est à lui, mendiant et n'ayant pas où reposer sa tête, qu'ils défendent de paraître devant eux. Et il y a longtemps que, sous mille formes diverses, leurs actes et leurs paroles semblent un écho du cri infernal : « Brisons leurs chaînes, et rejetons loin de nous leur joug ¹. »

¹ *Dirumpamus vincula eorum et projiciamus à nobis jugum ipso-*

Il est donc juste qu'ils notifient leur volonté au Rédempteur devant sa croix. Leur plaque bleue ne prend toute sa signification que devant elle. Jésus-Christ, comme Dieu, passe encore aux yeux du monde ; mais c'est comme Rédempteur qu'ils ne veulent plus de lui. Voyez-vous ? la Rédemption suppose la chute ; la Rédemption entraîne notre coopération aux souffrances et à la pauvreté de Jésus, c'est-à-dire, la mortification chrétienne. Or, le dix-neuvième siècle n'aime rien tant que la négation du dogme de la chute originelle : il veut à tout prix suivre librement ses mauvais penchants, en essayant de les faire passer pour bons ; voilà pourquoi il lui était réservé de prendre contre le Rédempteur, contre sa Pauvreté et sa mortification, des mesures qu'aucun siècle n'avait prises et qui marqueront le nôtre d'un signe honteux dans la série des siècles. J'aime à croire qu'ils n'ont pas su tout ce qu'ils faisaient ; mais la logique devait les conduire de leurs principes à cette conséquence.

Arrêtons ici cette conversation, déjà sans doute trop longue, et reprenons l'énumération interrom-

rum ! Ps., II, 3. Cf. Act., IV, 25, 26. — Jésus dit au contraire : *Tolite iugum meum super vos et discite à me quia mitis sum et humilis corde : iugum enim meum suave est et onus meum leve.*

pue des honneurs que le monde réserve à la Pauvreté.

Tous les Français, nous dit-on souvent, sont égaux devant la loi ; c'est un point convenu. Pourtant, voici ce qu'un avocat écrit à un banquier, en mai 1863, en plein suffrage universel : « Depuis » bien longtemps, la loi politique semble sous plu- » sieurs rapports basée sur la possession de la ri- » chesse ; et on considère même trop souvent la » richesse comme le signe de la vertu politique ¹. »

Mais « tous les hommes naissent égaux en droits. » D'accord ; je me garderais bien de dire, ou seulement de penser le contraire. Cependant, y a-t-il longtemps qu'en France, dans la terre natale de ces grands principes, tout citoyen qui ne payait pas deux cents francs de contributions n'était pas électeur, et tout citoyen qui n'en payait pas cinq cents n'était pas éligible. Je ne pense pas plus de mal, ni plus de bien, du suffrage réduit que du suffrage universel. Mais, organiser ainsi ce qu'on appelait le *pays légal*, n'était-ce pas dire assez grossièrement aux Français : En principe, quiconque n'a pas intérêt à conserver n'est pas conservateur, à moins qu'il ne soit un niais, bon tout au plus à

¹ Henri Tolrà : *Lettre d'un électeur catholique des Pyrénées-Orientales à M. Isaac Péreire.*

vivré en tutelle? La fortune seule est honnête, la fortune seule a des droits. Si, hors de la fortune, il pouvait y avoir des droits, ces droits devraient être liés pour cause de bien public, ou pour cause d'incapacité notoire chez l'ayant-droit. Quiconque ne paye pas deux cents francs de contributions est un imbécile ou un être subversif de l'ordre social. Depuis, les formes ont changé; mais l'avocat dont nous parlions tout à l'heure prétend que la chose est, au fond, la même, et que la fortune est encore le signe de la vertu politique.

En voilà assez, je crois, sur la manière dont les sociétés qui ne connaissent pas Jésus-Christ, ou qui ne veulent plus entendre sa doctrine, honorent la Pauvreté. Elle est une honte, ou elle est un crime; la Pauvreté ne peut sortir, aux yeux du monde, de ce dilemme sauvage, qui la rend plus dure à supporter que ne le font les privations et les souffrances qui la suivent habituellement.

Dans le bon vieux temps; quand la société était chrétienne, le pauvre, outre le pain quotidien qui ne lui pouvait manquer, puisqu'il le demandait tous les jours à Dieu, trouvait dans cette vallée de larmes du repos pour son corps, des joies pour son cœur, du bonheur pour son âme. L'Église, cette mère si douce pour tous ses enfants, mais plus spé-

cialement tendre pour ses enfants pauvres, vivantes images de son Époux céleste, l'Église lui avait ménagé tout cela ; et le pauvre se montrait reconnaissant de ce soin maternel.

Non, non, quoi qu'on ait pu en dire, l'ouvrier chrétien ne se plaignait pas si son curé *de quelque nouveau saint chargeait son prône*. Pourquoi se serait-il plaint ? N'arrivait-il pas tout de même au bout de l'année ? Alors, on fréquentait peu le cabaret ; on laissait cela aux étudiants et aux poètes. On fréquentait au contraire beaucoup l'église, et la fréquentation de l'église ne coûtait rien. Et puis le repos qui permettait, en défatiguant le corps, de fréquenter l'église, procurait deux choses qui n'étaient pas à dédaigner : de grandes joies pour le cœur, un grand bonheur pour l'âme.

Ces joies du cœur, c'étaient les joies de la famille ; — la famille existait alors. — Les rares survivants de l'ancien monde, les chrétiens, savent de quelles joies je veux parler. Demandez-leur s'il est rien de plus doux, de plus pur, de plus aimable qu'un foyer domestique, autour duquel se groupent un père, une mère, des enfants, encore plus unis par la sainte charité de Jésus que par les liens du sang. L'instruction religieuse qui retentissait du haut des chaires chrétiennes, et qui avait

un écho au foyer domestique ¹, ajoutait aux joies du cœur le bonheur de l'âme. Ces pauvres chrétiens comprenaient le mystère de la Pauvreté de Jésus-Christ; le mystère de la Pauvreté de Jésus leur expliquait le mystère de leur propre Pauvreté, et leur espérance rayonnait jusqu'au ciel. Ils songeaient peu, sans doute, à raisonner sur l'égalité de tous les Français devant la loi; mais ils savaient l'égalité de tous les baptisés devant Dieu: ils savaient qu'ils étaient les membres de Jésus-Christ, le temple du Saint-Esprit, les bien-aimés du Père; ils n'ignoraient pas même que leur corps portait Dieu ². Ils savaient, de science certaine et sans ombre de doute, d'où ils venaient, où ils allaient, pourquoi Dieu leur avait fait, pour arriver au terme de leur voyage, un chemin pénible; et ils ne se plaignaient pas, ils ne murmuraient pas, ils n'étaient pas jaloux.

Oh! qu'il y a loin de ce foyer chrétien au foyer du pauvre moderne:

¹ Cet écho du foyer que réveille la voix de la chaire existe encore dans certains pays et dans certains foyers. Dans la Vendée angevine, l'instruction du dimanche est le thème des conversations de la semaine: noble coutume, qui ne peut vivre que dans les cœurs purs et les esprits élevés!

² *Empti estis pretio, glorificate et portate Deum in corpore vestro*
I Cor., VI, 20.

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés et leur mère en lambeaux,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau ¹.

Mais celui-ci est le pauvre du progrès : il sait par cœur les principes de 89 ; il lit le *Siècle* ; et, si jamais en son foyer ne rayonne une flamme, on sait peut-être pourquoi. Lui n'a pas de curé qui de nouveaux saints charge son prône ; a-t-il même un curé ? a-t-il une église ? On sait le scandale, en France, du travail du dimanche. En Angleterre, où le repos du Seigneur est observé avec le pharisaïsme qui convient, plus des deux tiers de la population protestante, n'entrent pas même dans le temple le dimanche. Et, parce que, pour le pauvre, il n'y a plus d'église, il n'y a pas non plus de famille, il n'y a pas non plus de paix ni de contentement. Il compare en son âme votre fête et son foyer sans flamme ; et comme ni sa foi, qui est morte, ni son bon sens qui chancelle, ne peuvent lui donner le mot de cette énigme, il se plaint, il murmure, il menace ; heureux encore s'il n'est pas descendu à un tel degré d'abrutissement intellectuel

¹ V. Hugo : *Feuilles d'automne et Chants du Crépuscule*.

et moral, qu'il ne compare plus rien en son âme !

Tel est, en résumé, le bonheur que le monde procure à ses pauvres. Moins de pain et plus de travail qu'autrefois, le cabaret au lieu de l'église, l'ivrognerie à la place des joies de la famille, la haine et l'envie à la place de l'espérance : voilà tout. Et cette Pauvreté terrible sort logiquement de la doctrine du monde, aussi logiquement que la glorieuse Pauvreté chrétienne sort de la doctrine de l'Église. Comment, en effet, la triple concupiscence pourrait-elle cesser d'être la triple concupiscence ? Comment se pourrait-il qu'elle se déclarât satisfaite et qu'elle commençât à avoir pitié ?

Ne dites pas que je force les couleurs, que le monde est meilleur pour les pauvres que je ne le dis. Je sais, en effet, qu'on se targue, aujourd'hui, d'une certaine philanthropie. Mais d'abord cette philanthropie d'où vient-elle ? Est-elle fille du monde et de la concupiscence ? Mais alors pourquoi n'était-elle pas dans le monde avant l'Église, pourquoi n'est-elle pas partout où la foi de l'Église n'a pas pénétré ? Pourquoi cesse-t-elle d'être dans les pays qui se replongent au sein de l'erreur ? Est-elle une fille de l'Église qui s'est imposée au monde, que le fait de l'existence de l'Église a forcé le monde d'adopter ? Alors, pourquoi en faire honneur au

monde? D'ailleurs n'exagérons rien : l'Église n'a pas rendu le monde vraiment charitable, autrement le monde ne serait plus le monde.

Qu'on ne me parle pas, du reste, de la charité de l'État, de la taxe des pauvres, et des autres merveilles de la païenne Angleterre. Outre que toutes ces belles choses ne servent au fond qu'à prouver ma thèse, en démontrant sans réplique l'insuffisance de la charité individuelle d'une part, et le développement du paupérisme d'autre part, dans le pays le plus riche du monde ; outre que tout cela répand, — inconvénient non médiocre, — une forte odeur de socialisme, la taxe des pauvres n'est pas une institution plus charitable, pour quiconque réfléchit, que l'institution des policemen ou des constables. Pourquoi y aurait-il là autre chose qu'une soupape de sûreté pour la société? L'État peut-il avoir autre chose en vue que le bien de la société? Et la société est-elle autre chose aux yeux de l'État que le bataillon sacré des propriétaires? Pourquoi donc s'occuperait-il des pauvres à un autre point de vue qu'à celui de la sûreté des riches ¹? La preuve en est dans la conduite de l'Angleterre

¹ Ceux qui seraient tentés de trouver ses appréciations injustes reliront avec fruit l'histoire de l'origine de la taxe des pauvres, à la fin du second chapitre. — Ajoutons à ce fait lumineux un autre fait très-

envers l'Irlande : cette Irlande où elle fait sévir régulièrement la famine, pour obliger à l'émigration les pauvres irlandais, qu'elle entend remplacer avantageusement par des troupeaux de bœufs destinés à faire regorger la table des riches Anglais¹. Toute l'ambition de l'Angleterre se borne à voir ses marchands vaincre les marchands des autres pays sur toutes les places de l'univers. S'il est nécessaire, pour atteindre ce but glorieux, de réduire à vingt-cinq centimes le prix d'un travail opiniâtre de dix-huit heures²; s'il est nécessaire de livrer les enfants aux machines avant même qu'ils aient atteint l'âge de raison³; de leur donner,

propre à nous convaincre que la moralité de la taxe des pauvres n'a pas changé de nature, et qu'elle est toujours ce qu'elle était au commencement. Le voici tel qu'il est raconté par William Cobbett : « Je demandai au premier gentleman ou au premier Anglais, de quelque rang qu'il soit, M. Adolphe excepté, ce qui arriverait ici, si on abolissait demain la loi des pauvres. M. Adolphe peut à peine ignorer que le ministre Malthus et sa secte ont prêché l'abolition de cette loi. Il peut se rappeler aussi (car l'exemple en fut épouvantable), comment M. Scarlett fut battu pour avoir eu la folie de rédiger cette proposition de Malthus en forme de bill. Mais peut-être M. Adolphe ignore-t-il qu'à ce moment on préparait plusieurs pétitions contre le bill; et, les signataires de ces pétitions étaient ceux-là même qui payent la taxe des pauvres : parce que, disaient-ils, si ce bill passe, nos propriétés et nos vies ne sont plus en sûreté. » (*Lettres sur la Réforme*, lettre XI, n° 355.)

¹ Sur ce fait incroyable, voyez la note C à la fin du volume.

² Voir un petit livre intitulé : *Après des malades*. L'auteur, prêtre catholique anglais, raconte de visu, les amères souffrances qu'a engendrées l'industrialisme.

On sait que ce nouveau massacre des Innocents a été poussé au

dans une manufacture, un emploi peu lucratif, abrutissant pour l'âme, tuant pour le corps, elle le fera, soyez-en certains ; elle le fera sans scrupules, et après qu'elle l'aura fait, les remords ne l'empêcheront pas de dormir en paix.

Telle est la charité du monde, et c'est la seule qu'il puisse avoir.

Voilà pourquoi les pauvres du monde ont faim, voilà pourquoi les joies de la famille n'existent pas pour eux ; voilà pourquoi il n'y a plus ni paix ni espérance au fond de leur âme, mais seulement la haine et l'abrutissement.

Et c'est le bonheur que le monde ajoute à l'honneur dont il accable la Pauvreté.

point que, malgré le respect de la législature anglaise pour la liberté illimitée de chacun, il a fallu protéger par des lois la vie des enfants. Ces lois n'ont passé qu'à grand'peine, et non sans qu'on ait beaucoup pétitionné contre elles.



CHAPITRE VII

DOUCEUR DE LA PAUVRETÉ

ET

PETIT NOMBRE DES PAUVRES DANS L'ÉGLISE

SOMMAIRE

Nature médicinale du châtimeut. — A quelles conditions le châtimeut guérit le coupable. — La doctrine catholique remplit ces conditions en faisant accepter la pauvreté avec résignation et en créant des pauvres volontaires. — Accord des faits avec ces principes. — Avantages, au point de vue du bien-être matériel, des sociétés chrétiennes sur le monde païen. — De quels principes résulte la supériorité des nations chrétiennes. — La France sous saint Louis, et l'Angleterre avant la Réforme. — Comparaison de cette époque avec la nôtre. — Des Ordres religieux considérés comme une source de la richesse publique.

Scitis gratiam Domini nostri Jesu Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopiam vos divites essetis.

Vous savez quelle est la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ : lui, qui était riche, il s'est fait pauvre à cause de vous, afin de vous enrichir par son indigence.

(II Cor., VIII, 9.)

C'est beaucoup d'avoir su donner au pauvre un honneur égal et, à certains égards, supérieur à l'honneur qui environne le riche, même bienfaisant; c'est plus encore de lui avoir fait une part de bonheur assez grande pour ne lui laisser, sous ce rapport, rien à envier. Jésus-Christ et l'Église ont fait cela pour leurs enfants pauvres.

Il est possible de faire davantage. Il est possible de diminuer l'intensité et la rigueur des maux que

produit la Pauvreté; il est possible de faire aussi que les victimes de ce fléau nécessaire soient moins nombreuses. Comment cela?

Rien de plus aisé à comprendre, pour quiconque voudra méditer quelques instants sur la nature de l'Expiation, cette réponse de la miséricordieuse justice de Dieu à l'ingratitude et à la folie des hommes. Les textes sacrés qui formulent ce décret de l'éternelle justice ne nous apprennent pas seulement l'indispensable nécessité du châtement, ils nous découvrent de plus sa nature médicinale; ils ne se contentent pas de dire : *Peccantium poena perambulat semper injustorum prævaricationem*; ils ajoutent aussi : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur*.

Ce qui attire sur nous le châtement, c'est la faute; ou, pour parler la langue chrétienne, le péché. Mais le péché qu'est-il? Au point de vue où nous sommes, le péché est un acte désordonné de la volonté humaine, préférant une possession injuste et avilissante de la créature à la juste et ennoblissante possession de Dieu; c'est un attachement illégitime à la créature, lequel ne peut exister que par la rupture du lien de grâce et d'amour qui nous attache à Dieu. Tout mal moral, donc, — tout péché, et c'est dire toute cause de châtement, — est à

la fois séparation d'avec Dieu, à qui nous devrions rester unis, et union à une créature dont nous devrions être séparés. Or, c'est le second désordre qui est le motif du premier. Nous ne nous séparons de Dieu que parce que nous voulons nous unir à une créature ; nous ne cessons d'aimer Dieu que parce que nous voulons aimer un objet que Dieu nous défend d'aimer, ou l'aimer autrement que Dieu ne le permet.

Eh bien ! le désordre existe ; le péché est consommé ; nous nous sommes séparés de Dieu et unis à l'être inférieur que convoite notre volonté affolée ; que va-t-il arriver ? Le châtement, sans doute, puisqu'il est inévitable : *peccantium pœna perambulat semper injustorum prævaricationem*, mais non pas un châtement quelconque. Dieu ne nous frappe pas seulement pour nous frapper ; l'objet dont l'attrait malheureux nous avait séduits jusqu'au point de nous séparer, pour lui, de notre Dieu, cet objet va devenir l'instrument et le moyen de notre punition : *per quæ peccat quis, per hæc et torquetur*. Le motif de notre chute dans le désordre et par conséquent dans l'abaissement, l'objet séducteur, en un mot, nous avait semblé beau aux yeux, d'un aspect délectable et bon à posséder ¹ ;

¹ Gen., III.

son attrait nous avait fait abandonner Dieu ; que dis-je ? Pour lui, nous avons foulé aux pieds une volonté divine qui nous était formellement connue. Maintenant que nous le possédons, ce n'est pas assez qu'au vide, à l'inquiétude que nous sentons en nous-mêmes ¹, nous reconnaissons son néant et notre folie ; il y a plus : il sort de lui quelque chose, une amertume, une vertu qui nous repousse, et semble, par là-même, nous obliger à l'abandonner pour revenir à Dieu, et nous unir de nouveau, nous réunir, à celui que nous n'aurions pas dû quitter.

C'est ainsi que, dans l'ordre moral, la punition suit le crime, comme, dans Homère, les prières boiteuses suivent l'injure ; ou plutôt, comme dans les évolutions de notre globe, la lumière suit les ténèbres et le jour la nuit. L'homme pèche. Dieu tourne aussitôt vers lui un visage, — dirai-je irrité ? dirai-je rempli d'une miséricordieuse compassion ? tant les profondes harmonies du monde moral laissent entrevoir cette vérité : que, dans l'infinie simplicité de l'essence divine, les attributs de Dieu qui paraissent à l'étroitesse de notre raison les plus opposés, sont identiques ! — Dieu, donc, se tourne vers le pécheur, et la peine s'attache au coupable.

¹ *Fecisti nos ad te, Deus, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te.* S. Augustin.

C'est là le châtement, si je puis ainsi parler, au premier degré ; il est divin ; nul ne peut s'y soustraire. Mais, parce qu'il est divin, parce qu'il est imposé par une intelligence souveraine et souverainement bienveillante, le châtement, par sa nature même, tend à guérir, à faire disparaître, avec le mal, la cause qui le rend nécessaire ; il tend, par conséquent, à devenir inutile lui-même et à disparaître ¹. — Ah ! malheur, malheur au coupable, homme ou peuple, qui trouve la paix dans le crime ! Malheur à lui, si l'objet de son péché ne devient pas aussitôt l'instrument de sa peine : le châtement ne lui sera pas épargné ; mais celui qui l'attend, rigoureux, épouvantable, ne le guérira pas !

Combattu de la sorte, par un châtement inévitable et naturellement propre à le vaincre, le mal, cependant, ne disparaît pas toujours, ou plutôt ne disparaît jamais entièrement. Dieu a fait de son côté ce qui est convenable pour que l'humanité pût arriver à la plénitude de la vie ; mais Dieu n'est pas le seul à agir. L'action de l'homme se mêle à l'action divine, et nous avons le redoutable pouvoir d'opposer efficacement notre volonté mauvaise aux desseins et aux efforts de la divine bonté.

¹ « Tout châtement, excepté le dernier, est médicinal de sa nature, » dit le comte Joseph de Maistre.

Sans pouvoir éviter le châtimeut, ni l'empêcher de porter avec lui un principe de salut, nous restons libres cependant, et nous pouvons transformer le remède en poison ¹. Dieu, en nous faisant libres, s'est imposé la loi de n'agir jamais sur nous que d'une manière conforme à notre liberté.

Mais, si nous acceptons comme juste la sentence de l'infinie justice; si nous courbons volontairement les épaules sous l'inévitable fardeau de la peine; si, avec le roi David, nous savons dire à celui qui nous frappe : « Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable ²; » si, en un mot, nous unissons, autant qu'il est en nous, notre volonté à la volonté divine, alors, le châtimeut nous devient utile, et son efficacité comme remède se montre d'une manière évidente. Il faut, sans doute, quelque chose de plus pour que le châtimeut s'élève à toute la hauteur de l'Expiation; cependant, Dieu nous tient compte déjà de cette libre acceptation de la peine, il daigne la considérer comme un acte qui sollicite de sa miséricorde notre rentrée dans sa grâce et son amitié première. Déjà, du reste, au point de vue naturel, nous nous sommes amélio-

¹ Il suffit pour cela de méconnaître l'origine du châtimeut. Il cesse d'avoir un sens dès qu'on ne comprend plus qu'il vient de Dieu.

² *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* Ps., CXXV:1.

rés : nous avons confessé, d'une certaine façon, notre erreur, notre faute ; et, en savourant l'amertume qui l'a suivie, nous l'avons prise en horreur et nous avons tendu les bras vers ce Dieu que nous avons si indignement abandonné. Dieu, en faveur de cette bonne volonté et de ce commencement de repentir, abrège ordinairement le châtement du coupable. Parfois aussi, il accorde quelque bien de l'ordre naturel, soit au coupable lui-même, soit aux personnes à qui le coupable est uni par les liens de la solidarité.

Tel est le second degré de l'expiation ; et telles sont les conséquences heureuses, mais incomplètes, qu'il produit. L'homme n'est pas entièrement guéri ; la justice de Dieu n'est pas parfaitement satisfaite, et la peine, par conséquent, ne saurait être complètement ôtée.

Bien au-dessus se trouve l'expiation parfaite, celle qui donne à Dieu une satisfaction entière, et qui non-seulement retire l'homme du mal, mais l'établit encore dans le bien.

Elle existe lorsque le pécheur, rougissant enfin de ses désordres, commence à s'unir à Jésus-Christ par un repentir sincère et surnaturel, don tout gratuit de la divine miséricorde ; lorsque, non content de porter sans murmure avec Jésus le châti-

ment qui rend la paix, il entreprend les œuvres de la pénitence chrétienne. Elle existe, lorsque non-seulement le coupable se détourne du mal que Dieu réproûve, mais encore lorsqu'il travaille avec ardeur à l'accomplissement du bien que Dieu veut ; lorsqu'il comprend cette parole de l'apôtre : « De » même que vous avez fait servir les membres de » votre corps à l'impureté et à l'injustice pour votre perte, faites-les servir maintenant à la justice » pour votre sanctification ¹ ; » lorsque, en un mot, après avoir été enseveli dans la pénitence avec Jésus-Christ pour mourir au péché, le coupable veut ressusciter avec lui pour vivre désormais d'une vie semblable à la sienne ².

Elle existe encore, dans un autre sens et avec une perfection plus grande, chez le chrétien sans souillure qui supporte avec amour le châtement : ce châtement qui ne peut être dû à sa vertu, et qui tombe sur lui uniquement parce qu'il est partie solidaire d'une humanité viciée tout entière à son origine par le premier péché, et d'ailleurs actuellement coupable dans la plus grande partie de ses membres.

Dans ces deux cas, la souffrance du coupable repent et pardonné, comme celle de l'innocente vic-

¹ Rom. VI, 19.

² Rom. VI, 4, et tout ce chapitre.

time du péché d'autrui, s'élève à toute la hauteur de l'expiation parfaite. Le Saint-Esprit habite dans le cœur du juste et du justifié ¹; il est l'auteur principal de leur patience, de leur joie, de leur amour, de leurs bons désirs; Jésus-Christ ne les nomme plus ses serviteurs, mais ses amis, ses frères; la foi vive, qu'il leur donne lui-même, fait qu'il habite dans leur cœur ², et sa grâce est l'âme de leur vie surnaturelle. C'est pourquoi leurs œuvres de pénitence ont une valeur divine, une dignité incompréhensible : elles sont dignes d'être offertes au Père céleste. Le péché, qu'aucun acte de l'homme seul ne pourrait expier, puisque, s'adressant à une Majesté infinie, il devient un outrage infini; le péché est expié au contraire pleinement par ces actes dont le moteur et le principal coopérateur est le Saint-Esprit, par les souffrances d'un homme uni à Jésus-Christ, d'un homme dont Jésus-Christ est la vie : *Mihi vivere Christus est* ³.

Le chrétien, a dit un Père de l'Église, le chrétien est un autre Jésus-Christ ⁴. Entendez cette

¹ Tous les deux, à proprement parler, sont justifiés; mais nous appelons juste, en ce moment, celui à qui le baptême a suffi, par opposition à ceux qui, après avoir été purifiés dans le sang de l'Agneau, ont eu besoin de recourir au baptême laborieux de la pénitence.

² *Christum habitare per fidem in cordibus vestris.* Eph., III, 17.

³ Phllip., I, 21.

⁴ *Christianus alter Christus.*

parole : Le chrétien innocent qui souffre est un autre Rédempteur, ou plutôt c'est le Rédempteur prolongé; ses souffrances continuent la passion du Sauveur, elles se joignent aux douleurs de Jésus-Christ pour implorer et pour obtenir le pardon des pécheurs. Tout chrétien, dans cet état, peut dire avec le grand Apôtre : « Maintenant je me réjouis dans les souffrances que j'endure pour vous; car j'accomplis en ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ, pour l'Église, son corps mystique ¹. »

Il n'importe que le juste, qui souffre, supporte des maux imposés par la divine Providence et simplement acceptés de lui, ou que, poussé par la générosité de son amour, il veuille mériter devant Dieu la louange que l'Église adresse au saint Patriarche des pauvres, à saint François d'Assise :

« Ce n'est pas le repentir seul qui s'enflamme à
» punir le crime; il est une innocence qui sait en-
» sanglanter les lis de la vertu ². »

¹ *Nunc gaudeo in passionibus pro vobis, et adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea, pro corpore ejus quod est Ecclesia.*
Coloss., I, 24.

² *Non sola fervet pœnitens
Ultura crimen caritas:
Est, quæ cruentat lilia
Virtutis, innocentia.*

(*Hymne des Laudes de l'office de saint François, dans le Bréviaire romain des Frères-Mineurs Capucins.*)

La mortification volontaire aura la même puissance de rédemption que la souffrance volontairement acceptée. Et quiconque cherche dans son amour à reproduire en soi-même la mortification de Jésus, pourra dire avec l'apôtre saint Paul : *« Quotidiè morior pro vestrâ salute, fratres; Je meurs tous les jours de la longue mort de la mortification volontaire, pour votre salut, ô frères bien-aimés ! »*

Ce n'est pas à dire qu'il faille mettre la mortification volontaire et la mortification volontairement acceptée sur la même ligne, non plus que les souffrances du juste et celles du justifié. Je remarque cependant que ces différences accidentelles sont peu de chose lorsqu'il s'agit de déterminer la valeur d'un acte surnaturel devant Dieu. Cette valeur dépend principalement, suivant la théologie, et même suivant le bon sens éclairé par la foi, du degré d'amour divin apporté dans l'action ou dans la souffrance, c'est-à-dire, du degré de perfection qu'il y a dans l'union du chrétien avec Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit de ce point, auquel je ne touche qu'en passant et qui importe peu ici, tant qu'on n'aura pas prouvé, contre le genre humain entier, que le dogme de la solidarité est absurde ;

que le fait de la solidarité, partout sensible, est illusoire; que le dogme et le fait du péché originel sont, je ne dis pas impossibles, mais faux, — bien qu'on ne puisse rien expliquer sans admettre que ce fait est vrai, et qu'il ne puisse plus y avoir de certitude historique s'il n'est certain; — tant qu'on n'aura pas prouvé au genre humain tout entier que son attente du Rédempteur à venir, avec sa foi au Rédempteur déjà venu, est une extravagance; que la *ré-ascension* du genre humain à sa place dans l'ordre intellectuel et moral, qui devait suivre la venue du Messie et s'opérer par l'union du genre humain à ce nouveau chef, est un mythe, — bien qu'elle se soit opérée au temps et de la manière indiquée, — tant qu'on n'aura pas prouvé tout cela, la théorie qui vient d'être exposée sera vraie. Elle a le défaut d'être catholique, j'en conviens; mais comme, malgré ce défaut, — ou, si on l'aime mieux, à cause de ce défaut, — elle est universelle dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire, toujours admise et partout, il faut bien se résigner à l'admettre, à moins qu'on ne consente à prouver tout ce que je viens d'indiquer.

Mais si cette théorie est vraie, voici une conséquence qu'il faut nécessairement subir : Une société qui apprend à ses membres à accepter volon-

tairement le châtimeut qui suit toujours le péché, et, bien plus encore, une société qui élève ce châtimeut à la hauteur de l'expiation parfaite, diminue l'intensité de ce châtimeut et le nombre de ses victimes. D'une part, en effet, le châtimeut corrigeant les coupables, le nombre de ceux-ci diminue; d'autre part, le châtimeut arrivant à la valeur souveraine de l'expiation, acquiert, aux yeux de la divine justice, un poids que j'ose appeler infini.

Maintenant, il ne reste plus à traiter qu'une question de fait. L'Église apprend-elle à recevoir d'une manière utile le châtimeut divin? l'Église peut-elle élever ce châtimeut à la hauteur surnaturelle de l'expiation? En particulier, l'Église fait-elle accepter volontairement la Pauvreté? la rend-elle parfaitement expiatoire? Par suite, l'Église rend-elle la Pauvreté moins rigoureuse? diminue-t-elle le nombre des pauvres? Voilà toute la question.

Que l'Église fasse accepter volontairement aux hommes la Pauvreté, dont leur a fait présent une Providence soigneuse de leur salut et pleine de bonté, c'est ce dont il n'est permis en aucune façon de douter. Toute personne qui a lu quatre pages de l'Évangile de Jésus-Christ, de cet Évangile où

il est dit que le premier mot d'enseignement adressé par le Sauveur, aux hommes, fut celui-ci : « Bienheureux les pauvres volontaires, parce que le royaume des Cieux est à eux. » Toute personne qui sait cela dira avec nous : Ou l'Église n'est jamais parvenue à persuader sa doctrine à un seul de ces pauvres pour lesquels Jésus-Christ a plus spécialement prêché, ou il y a eu des pauvres volontaires. Impossible de sortir de ce dilemme. Qui osera soutenir que jamais aucun pauvre n'a cru la doctrine chrétienne ? Mais tout le monde sait, au contraire, que ce sont les pauvres qui ont converti le monde, qui l'ont rendu chrétien. Qu'étaient presque tous les apôtres ? Qu'étaient presque tous les premiers chrétiens ? Des pauvres, nous l'avons déjà dit. Il est donc incontestable que l'Église, en soumettant à l'amour du Christ pauvre le cœur rebelle de l'homme, l'a forcé d'accepter volontairement la Pauvreté. N'eût-elle fait que cela, elle eût fait beaucoup pour les déshérités de la fortune, même en laissant de côté les conséquences que les théories établies au commencement de ce chapitre nous permettraient de tirer. Si la nécessité de la Pauvreté dans le genre humain est démontrée, apprendre aux victimes de ce fléau nécessaire, à faire, comme on dit, de nécessité vertu, c'est

les empêcher de joindre au mal de la Pauvreté le mal de l'impatience, de la colère, de l'envie, du désespoir.

Mais nous ne sommes pas réduits à prouver que l'Église a su inspirer la résignation à ses membres pauvres ; elle a fait plus que cela, elle a fait des pauvres volontaires, entièrement volontaires.

Il y a toujours eu, il y aura toujours, dans l'Église de Dieu, un grand nombre de personnes qui diront avec confiance au divin Maître. « Voici que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi ¹. » Les chrétiens savent qu'à ceux qui peuvent parler ainsi, il a été promis le centuple, en ce monde, des biens et des affections qu'ils peuvent avoir abandonnés pour Dieu, et la vie éternelle par surcroît ; ils savent, surtout, que Dieu n'appelle à cet état sublime que ceux qu'il chérit d'une dilection spéciale. « L'ayant regardé, Jésus l'aima et lui dit : Va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres ; viens ensuite et suis-moi ². » Ils savent que la Pauvreté volontaire, avec le détachement intérieur des biens de ce monde, qui en est le terme,

¹ *Ecce nos reliquimus omnia et seculi sumus te.* Matth., XIX, 27. — Marc, X, 28. — Luc, XVIII, 28.

² *Jesus autem, intuitus eum, dilexit eum, et dixit ei : Unum tibi deest ; vade, quaecunque habes vende, et da pauperibus, et habebis thesaurum in caelo ; et veni, sequere me.* Marc, X, 21.

est la possession dès ici-bas du royaume des Cieux : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum*, et qu'au jour des grandes assises, au dernier jour, ceux qui ont tout quitté pour suivre Jésus, ne seront pas parmi la foule sujet du jugement, mais assis à part, à côté du juge lui-même, et jugeant avec lui. « Vous qui avez tout quitté et qui m'avez suivi, à la régénération (résurrection), lorsque le Fils de l'homme siégera dans sa majesté, vous serez assis sur douze sièges pour juger les douze tribus d'Israël ¹. » L'autorité d'un nombre considérable de Pères de l'Église, spécialement celle du vénérable Bède ², nous permet d'appliquer cette promesse non-seulement aux apôtres à qui elle a été particulièrement faite, mais à tous ceux qui, animés d'un même amour, ont donné au monde le même exemple. Toujours ces pensées ont été vulgaires dans l'Église catholique ; toujours elles ont trouvé un écho docile dans le cœur des fidèles ; et l'Église, héritière des pensées et des affections de Jésus-Christ, son auteur, a toujours favorisé ces généreux élan de l'âme chré-

¹ *Vos qui secuti estis me, in regeneratione, cum sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis, et vos, super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel.* Matth., XIX, 28.

² *Homilia in Natali S. Benedicti.*

tienne vers la sainte Pauvreté; toujours, comme son divin Époux, elle a entouré d'une tendresse spéciale, d'un honneur mystérieux, ces humbles et généreux continuateurs de la Pauvreté volontaire de Jésus-Christ ¹.

M. le comte de Montalembert nous a dit plus haut l'effet moral que devait produire sur la société, et spécialement sur les pauvres, le nombre et la qualité des soldats enrôlés sous l'étendard de la Pauvreté volontaire. Je suis assuré que personne ne refusera de reconnaître à la Pauvreté religieuse la bienfaisante influence signalée par l'illustre orateur catholique. Les demi-chrétiens du jour ne refusent pas davantage d'admettre, avec d'autres défenseurs des Ordres religieux, que la Pauvreté volontaire, en dispensant tous les religieux, ou du moins le plus grand nombre, des soins matériels de la vie, leur a permis de se consacrer d'une manière plus complète, plus absolue, au travail, à l'étude, à l'éducation de l'enfance, à l'amélioration de la société, et de rendre, par suite, à l'humanité des services qu'il eût été impossible à tout autre qu'au pauvre volontaire de lui rendre.

¹ Voir dans le Droit ecclésiastique les facilités faites à ceux qui veulent entrer en religion, et les privilèges accordés aux Ordres mendiants.

Mais il y a plus, il faut nous convaincre en ce moment que la Pauvreté volontaire des chrétiens rend aux hommes des services d'une autre espèce. Si ce que nous avons dit de la nature de l'expiation est vrai, la Pauvreté volontaire, dans l'Église, doit diminuer le nombre des pauvres ordinaires, et les rigueurs de la Pauvreté vulgaire. La valeur médicinale de la simple Pauvreté volontaire est incontestable; la valeur expiatoire de la Pauvreté volontaire unie à la Pauvreté de Jésus-Christ ne l'est pas moins. Or, dans l'Église, il y a des pauvres volontaires en grand nombre; dans l'Église, il y a des pauvres volontaires unis à Jésus-Christ, puisque c'est l'amour de ces chrétiens pour Jésus-Christ, qui leur a fait embrasser la Pauvreté.

Oui, il en est ainsi. « Oui, s'écrie saint Paul; Jésus-Christ par sa pauvreté nous a enrichis. » Cette parole est vraie dans tous les sens : nous devons tout à Jésus-Christ, les trésors de l'Éternité et les biens du temps, l'abondance de la grâce et les richesses matérielles.

Certes, personne ne songe à nier la supériorité du monde chrétien, quand il s'agit de la richesse publique, sur les sociétés qui sont au-delà de la croix. Personne, non plus, excepté peut-être ceux qu'on ne nomme pas et qu'on ne contredit pas, ne

songe à donner à ce remarquable phénomène une autre cause que l'avènement de Jésus-Christ dans la chair. Or, Jésus-Christ, le Verbe incarné, c'est un Dieu pauvre, un Dieu prêchant la Pauvreté et persuadant au genre humain la doctrine du renoncement. On connaît sa vie et sa doctrine. N'a-t-il pas prétendu entraîner l'humanité dans la voie qu'il avait choisie pour lui-même? S'il a fait quelque chose pour les hommes, s'il a enrichi les sociétés modernes, c'est donc au prix de sa Pauvreté.

Eh bien! qu'on ne s'y trompe pas; ce Christ, qui était hier pauvre et prêchait la Pauvreté, ce Christ est encore aujourd'hui, donnant le même exemple, remplissant le même ministère : *Christus heri et hodiè*. L'Église poursuit son œuvre; l'Église continue sa vie; l'Église répète fidèlement sa doctrine, Jésus-Christ n'est pas seulement un personnage historique apparaissant au milieu des temps; il est un Dieu demeurant désormais au milieu des hommes, agissant sur eux, les réformant à son image, et, si je puis ainsi parler, se les assimilant. Sa présence est constante; son action est continue; ses souffrances durent toujours; son expiation se renouvelle sans cesse; ses irrésistibles appels retentissent à jamais au sein de l'humanité.

Nous l'avons assez dit : l'Église catholique, c'est Jésus-Christ ! et c'est parce que l'Église continue Jésus-Christ, parce qu'elle continue son expiation, ses souffrances, sa Pauvreté, qu'elle continue d'enrichir les sociétés chrétiennes. Le même Apôtre qui nous a appris que le Christ nous a enrichis par sa Pauvreté, ajoute, en parlant des Apôtres, et nous pouvons ajouter, en parlant de leurs successeurs : « Toujours dans le besoin, et cependant enrichissant des multitudes. ¹ »

Ce qui appauvissait les sociétés païennes, c'était leur ardente soif des richesses terrestres et des plaisirs qu'elles procurent. Tant qu'elles avaient la force de se tenir dans la médiocrité et de se refuser les énervantes délicatesses du luxe, elles étaient fortes et souffraient peu. Aussitôt qu'elles lâchaient la bride au désir de posséder et de jouir, de posséder sans mesure et de jouir sans frein, le paupérisme apparaissait dans leur sein, et avec lui la faiblesse et la décadence. Les esclaves se multipliaient ; les hommes libres diminuaient en nombre comme en vertu, et la dépopulation effrayait la sagesse des législateurs. Ces faits se

¹ *Sicut egentes, multos autem locupletantes.* II Cor., VI, 20.

montrèrent, avec une évidence particulière, dans la Grèce à partir de la guerre du Péloponèse, et à Rome dès la seconde guerre punique.

Le Christianisme, au contraire, en proclamant le bonheur de la Pauvreté, en affirmant la loi du renoncement, a conduit les sociétés à une richesse supérieure. Proclamer le bonheur de la Pauvreté et le danger des richesses, c'était donner des entrailles à ceux qui n'en avaient pas auparavant; c'était répandre sur les pauvres l'abondance des riches. Affirmer l'obligation de chacun à se renoncer, proclamer la loi du travail comme une expiation imposée à tous, c'était faire remonter la richesse à sa source. Sous l'empire romain, le manque de travailleurs était la ruine de l'aristocratie et de l'État. Que d'efforts il a fallu à l'Église pour enseigner le travail à l'humanité ! Avec quel soin l'Apôtre des gentils inculque aux nations cette doctrine ! Mais quoi ! les paroles sont insuffisantes, il faut des exemples. Du temps de saint Jérôme, on montrait encore des ouvrages en bois auxquels Jésus-Christ avait travaillé de ses divines mains ; saint Paul employait les courts loisirs que lui laissait la prédication de l'Évangile à pourvoir, par le travail de ses mains, à ses besoins et aux nécessités de ceux qui étaient avec lui.

On a prétendu que l'Église avilissait le travail et le rendait odieux, en déclarant qu'il avait été imposé de Dieu aux hommes en punition du premier péché. Il y a eu un travail qui n'était pas une punition ¹; mais le travail qui fatigue, qui épuise et qui souvent ne procure pas même au travailleur le pain dont il a besoin, est assurément un châtiement ²; mais, comme toutes les punitions divines, une seule exceptée, c'est une punition qui relève et qui guérit. J'ignore comment il est possible d'honorer l'humanité en la flattant, en la trompant, en lui mentant; ce que je sais, c'est que, seule, l'Église a fait aimer le travail, parce que, seule, l'Église a fait aimer le devoir, a fait accepter le renoncement, a fait trouver bonne la volonté de Dieu, a fait souhaiter ardemment l'ennoblissement de l'âme et son salut éternel.

A mesure que les sociétés chrétiennes se sont laissées gouverner plus entièrement par l'esprit de Jésus-Christ, elles ont été matériellement plus heureuses. « Chose admirable, dit Montesquieu, la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre

¹ *Posuit eum in paradiso voluptatis ut operaretur et custodiret illum.* Gen., II, 15.

² *Maledicta terra in opere tuo.* Gen. III, 17.

» bonheur dans celle-ci ' ! » Plus les hommes ont accepté, ont embrassé la Pauvreté de Jésus-Christ, le renoncement et la mortification de Jésus-Christ, plus le Seigneur les a comblés de ses biens. Un des principaux indices du bien-être est le développement de la population. On peut dire, à la lettre, que le christianisme a peuplé l'Europe. Une seule des anciennes provinces de Rome a plus d'habitants depuis qu'elle est devenue chrétienne que n'en comptait, sous Jupiter et César, l'empire tout entier. William Cobbett prétend que la population de la Grande-Bretagne était plus nombreuse avant la Réforme qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il en juge par le nombre des paroisses supprimées depuis la Réforme, par la grandeur des églises bâties en ces temps-là en des lieux aujourd'hui sans habitants, enfin, par le développement beaucoup plus considérable de l'agriculture ². En France, il n'est pas douteux qu'en 1328, dans un tiers du territoire actuel de l'empire, il n'y eut trois millions de feux ; ce qui veut dire que, dans cette partie de la France,

¹ Chateaubriand a fait de ces paroles l'épigraphe de son *Génie du Christianisme*.

² William Cobbett : *Lettres sur la Réforme*, dernière lettre. — La décadence de l'agriculture, qui suivit, on se le rappelle, le vol des biens de l'Église, eut pour conséquence immédiate la naissance du paupérisme. Or, le paupérisme favorise fort peu l'accroissement de la population.

la population du Tiers-État soumise au *fouage* était de douze à quinze millions d'âmes ¹. D'après Froissart, en 1368, le Prince Noir impose à l'Aquitaine une contribution de 1,200,000 francs, à raison de 4 franc par feu, ce qui donne, pour la seule Aquitaine, à peu près six millions d'habitants : la population actuelle de ce pays n'atteint pas ce chiffre ².

Ces faits ont leur signification. Les progrès matériels accomplis en Angleterre depuis la Réforme, et en France depuis le xiv^e siècle, sont immenses : insensé qui le nierait. Ce n'est pas seulement l'industrie qui a grandi, l'agriculture a fait de son

¹ En mettant par foyer une moyenne de 4 ou de 5 personnes on est loin d'exagérer la population; il faut ajouter à ce chiffre, pour avoir la population totale de cette partie de la France en 1328, le chiffre inconnu, mais assez considérable de la population ecclésiastique et noble. V. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tom. XIV, 2^e partie, p. 53.

² *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, *ibid.* — L'opinion de M. Dureau de la Malle est partagée par M. Léopold Deltle. M. Charles Périn, qui les cite, adopte pareillement cette manière de voir, fondée, on le voit, sur des faits très-concluants. — La décroissance de la population qui, en France, a suivi cette époque, s'explique par les désastres de la guerre de Cent-Ans et le triomphe du Droit romain sur les coutumes chrétiennes. C'est surtout au Droit romain qu'il faudrait demander compte de l'état vraiment misérable où a été réduite l'agriculture française avant la Révolution. Le chancelier Fortescue et Labruyère ont laissé les plus tristes portraits du laboureur français de cette période. Depuis la Révolution, la misère n'a pas disparu; elle s'est seulement déplacée : les souffrances des ouvriers ont succédé à celles des laboureurs; et le bien-être de ceux-ci, en plusieurs endroits, redevient problématique.

côté de très-remarquables progrès ; surtout, une extension presque infinie a été donnée au commerce. La facilité et la rapidité des communications mettent à la disposition de chaque pays les produits de la terre entière. D'où vient donc que, supérieurs à nos pères en tant de choses, ayant vraiment plus de richesses qu'ils n'en eurent jamais, nous soyons en proie à un fléau qu'ils n'ont pas connu, au paupérisme. Vainement on chercherait une excuse dans l'accroissement de la population : le paupérisme n'a-t-il pas dévoré l'empire romain, tout dépeuplé qu'il était ? Les faits cités tout à l'heure permettent de croire que la population de la France au **xiv^e** siècle égalait au moins celle de la France moderne, et cependant la France chrétienne ne connut jamais le hideux paupérisme.

Une seule cause peut expliquer ce phénomène : l'affaiblissement de l'esprit chrétien et le développement de l'esprit opposé à celui de Jésus-Christ. La mortification s'en va ; le renoncement, la pauvreté en esprit s'en va : voilà pourquoi le paupérisme revient en hâte.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici dans ce chapitre reçoit une confirmation particulière des conséquences économiques qu'entraîne à sa suite le fait de l'existence des Ordres religieux. Il est vrai que Jésus-Christ, par sa Pauvreté, a enrichi le monde; il est vrai que ce Jésus, toujours pauvre et pourtant source de richesses, vit toujours dans son Église. Cependant, c'est aux Ordres religieux qu'appartient spécialement l'honneur de continuer dans l'Église le mystère de la féconde Pauvreté du Rédempteur. Les chrétiens sentent sous ces paroles une vérité profonde; mais il faut l'établir par un ordre de preuves que ne puissent pas récuser les économistes eux-mêmes.

La richesse jaillit de deux sources inépuisables : le travail et la science. Or, ce sont les Ordres religieux qui ont appris au monde chrétien le travail qui féconde la terre et le travail qui enrichit l'esprit. Il serait superflu, je crois, de chercher à prouver que les mêmes religieux qui ont défriché le sol européen, ont répandu sur le monde les flots de la science, recueillie, conservée et christianisée à l'ombre du cloître. Personne ne conteste ce double honneur aux fils de saint Benoît. N'insistons pas sur ce fait. Il est désormais acquis à l'histoire que les campagnes rendues désertes par la soif païenne

de l'or et du plaisir, ont été repeuplées par la soif chrétienne de la pauvreté et de la mortification. Les solitudes ont fleuri, arrosées par les sueurs et les larmes des pauvres volontaires; et, autour de leur demeure, où la mortification laissait à peine le nécessaire, l'abondance, fille de leur travail, attirait et multipliait les populations.

Le monastère n'était pas seulement un centre de vie agricole, il était encore une école qui versait gratuitement, sur tous ceux qui voulaient la recevoir, la lumière de la science.

L'économie qui conserve ce que le travail et la science ont acquis, les moines l'enseignaient aussi par la pratique d'une vie de perfection chrétienne. L'exemple des moines apprenait à conserver ce que l'exemple des moines avait appris à gagner. Devenu seigneur féodal des villages, qu'il avait pour ainsi dire créés, le monastère, ou l'abbaye, savait sans doute se distinguer en quelque chose des seigneurs séculiers, puisque de tout temps il fut bon « de vivre sous la crosse. »

Aujourd'hui encore, la famille bénédictine suit la même voie. Toutes les Trappes qui fleurissent sur le sol français ont été construites sur des terrains placés dans des conditions matérielles ou hygiéniques si mauvaises, qu'ils avaient rebuté l'es-

prit d'entreprise, si ardent lorsque la soif du gain l'anime. En France ou en Afrique ¹, le fait se présente toujours également frappant : la Pauvreté volontaire arrache à la terre et verse dans le sein de la société des richesses que l'industrie et la soif de l'or n'avaient pas su ou n'avaient pas pu trouver.

Soit, dira-t-on, ceci prouve que les Ordres monastiques ont rendu jadis de grands services à la société; on peut même admettre que les Trappistes d'aujourd'hui ont défriché quelques landes et assaini quelques marécages. Mais outre la Trappe, il y a d'autres Ordres religieux. Que font ceux-là? quelle est leur utilité? La société moderne, grâce, si vous le voulez, aux moines, moines de toute espèce, moines savants et moines laboureurs, n'a plus besoin ni de moines ni de religieux d'aucune espèce. Loin d'être une source de richesse pour la société où ils vivent, ils ne sont, en somme, qu'une superfétation dont la société se passerait à merveille.

Je réponds, premièrement, que l'utilité des Ordres religieux dans le passé n'est pas un médiocre préjugé en faveur de leur utilité présente. Cependant, serrons la question de plus près.

¹ V. la note D, à la fin du volume.

Voici un axiome d'économie politique qui ne sera peut-être pas du goût de tous les économistes, mais que le bon sens universel admettra sans peine : Les hommes qui contribuent le plus au bien-être de la société sont ceux qui produisent le plus et qui consomment le moins. En d'autres termes : l'homme qui augmente la richesse publique est celui qui fait pour la société le maximum du travail, et qui se contente, en retour, du minimum de la rétribution. Que le travail soit de l'ordre matériel ou moral, qu'importe ? l'axiome reste évident : la société ne vit pas seulement de pain.

Les religieux sont-ils dans ce cas ? Rendent-ils à la société plus de services, — ou du moins autant de services, — que pourraient lui en rendre, dans le même ordre de choses, des laïques ? Et, en retour de ces services, se contentent-ils d'obtenir de la société une rétribution qui serait insuffisante à rémunérer des séculiers ? Voilà, je crois, la question économique rigoureusement posée.

Eh bien ! poser une telle question, c'est la résoudre. Il y a un certain ordre de services que les personnes religieuses seules peuvent rendre à la société. Ce que fait une sœur de charité, une sœur hospitalière, une petite-sœur des pauvres, personne ne le fera, s'il ne s'est pas consacré à Dieu, s'il n'ap-

partient pas à une congrégation religieuse. Quelle récompense, pourtant, réclament ces humbles et héroïques femmes, en retour des services qu'elles rendent? Aucune, si ce n'est peut-être la liberté de les rendre toute leur vie. La société, du reste, reconnaît son impuissance à rendre quelque chose à celles qui lui donnent tant. Celui qui inspire à la faiblesse humaine de semblables sacrifices peut seul les rémunérer.

D'autres services rendus par les religieux pourraient l'être par des laïques. Des instituteurs séculiers pourraient remplacer, — non pas entièrement cependant, — les Frères ou les Sœurs qui s'adonnent à l'enseignement. Je suppose une égale science chez le religieux et chez le séculier. Mais, le dévouement est-il égal aussi? Et alors même qu'il y aurait chez le laïque un désir de se dévouer à son œuvre égal au désir qui se trouve dans le cœur du religieux, pourrait-il suivre l'élan de son âme? N'a-t-il pas une famille dont il doit aussi s'occuper? n'a-t-il pas des affaires matérielles et des relations sociales qu'il ne saurait négliger? Aucune de ces charges ne pèse sur le religieux. En tout cas, ce qui suffit à l'entretien de deux Sœurs ou de deux Frères suffira à peine à faire vivre un instituteur laïque, ordinairement chargé d'une famille.

On parle beaucoup de l'esprit envahissant des corporations religieuses. A entendre certaines voix qu'on ne croirait pas faites pour articuler de telles paroles, la patrie est en danger, si l'on ne se hâte de réfréner l'ambition des réguliers ; et l'on propose tout simplement de supprimer ces congrégations, menaçantes pour les biens, le repos et la sécurité de la société moderne. Belles phrases, sans doute, et qui ne manquent jamais de produire un magique effet sur une certaine catégorie de gens ! Mais, en ce moment, il s'agit d'autre chose que de phrases : des faits, des chiffres positifs, voilà ce qu'il faut dans la question qui nous occupe.

Ces chiffres, ce n'est pas aux amis, c'est aux ennemis des corporations religieuses que nous les demandons. On se souvient peut-être encore du réquisitoire que M. Bonjean prononça l'an passé, au Sénat, contre les congrégations religieuses ; et comment l'*Opinion Nationale* prit au bond la balle lancée par l'illustre sénateur.

Le lendemain, on lisait dans l'*Union* :

« Le *Courrier de Lyon*, prend pour exact l'inventaire des biens possédés en France par les » congrégations religieuses, tel qu'il a été dressé » presque simultanément par M. le sénateur Bon- » jean et par l'*Opinion Nationale*. En admettant

» les chiffres du journaliste, chaque religieux se-
» rait propriétaire d'une somme de 4,000 fr., soit
» 200 fr. de rente par tête, en supposant, ce qui
» n'est pas, que la propriété rapporte cinq pour
» cent.

« En s'en rapportant à la statistique du séna-
» teur, la quotité, par tête de religieux, n'est
» plus que 1566 fr. en principal, représentant un
» revenu de 80 fr.

» Quelle scandaleuse opulence ! »

Faut-il dire en quoi consistent ordinairement les biens des congrégations religieuses ? Faut-il faire remarquer que , pour arriver à ces chiffres, on a dû évaluer, la maison, l'église, l'école, l'asile que certaines congrégations offrent aux vieillards et aux infirmes, en un mot tout ce qui, de sa nature, ne produit rien ? Est-il nécessaire de montrer, par comparaison avec des congrégations non religieuses, que, réellement, la place que les religieux ont au soleil est aussi petite qu'il est possible ¹ ? Insister encore sur ce point serait insulter au bon sens des lecteurs.

¹ « L'Angleterre, d'après M. Blok, dépense plus de 700 millions par an pour son armée et sa marine ; il assigne à la France une dépense annuelle de 500 millions pour le même objet ; mais en réalité nous avons presque toujours dépensé le double depuis dix ans. » (L. de Lavergne : *Revue des deux mondes*, mars 1863.) — Et l'on ne fait pas

Et pourtant, je ne puis me dispenser de parler d'une manière plus particulière des religieux mendiants. M. Bonjean, dans le discours auquel nous faisons allusion tout à l'heure, amnistiait généreusement toutes les congrégations de femmes, voire quelques congrégations d'hommes ; mais lorsqu'il s'agit de Jésuites et d'Ordres mendiants, *haro sur le baudet !* point de grâce pour ces malheureux ! C'est aussi contre les mendiants que l'économie politique s'escrime plus volontiers.

« On peut soutenir historiquement qu'à l'épo-
» que où ils ont paru, les Ordres mendiants ont
» eu leur utilité ¹ ; mais c'est trop demander à
» l'économie politique que de prétendre les lui
» faire accepter comme institution permanente.
» Il serait imprudent d'unir leur cause à celle
» des autres Ordres, car c'est contre eux que s'est

entrer en ligne de comptes la valeur des casernes, arsenaux, forts, vaisseaux, etc., etc., etc. qui existent aussi bien que les maisons des religieux. Que dirait M. Bonjean si je m'avisais d'évaluer ses biens meubles et immeubles, d'ajouter au revenu qu'il en retire ce que lui valent d'honoraires ses charges de sénateur et de premier président, et de calculer ensuite combien on pourrait entretenir de sœurs de charité avec les revenus d'un seul homme ?

¹ Il sera donc permis de soutenir désormais que historiquement, — mais non pas économiquement, — saint François, saint Dominique, saint Thomas, saint Bonaventure, saint Jean de Capistran, le vainqueur des Turcs, etc. ont eu leur utilité à l'époque où ils ont paru. Nous prenons acte de la permission, pour en profiter en temps et lieu.

» surtout élevée la rumeur publique : ni excès
» de richesse, ni excès de pauvreté, voilà ce qui
» peut favoriser le rétablissement et la durée des
» institutions monastiques. »

Il est évident, au ton dont il parle, que l'auteur est parfaitement sûr de ce qu'il dit, et que ces assertions n'ont pas besoin de preuve. Cependant il daigne ajouter en note :

« Voltaire a fait parfaitement à sa manière (?)
» cette distinction entre les premiers Ordres fon-
» dés par saint Benoît et les Ordres mendiants
» fondés par saint François :

- J'aime assez saint Benoît, il prétendit du moins
- Que ses enfants tonsus, chargés d'utiles soins,
- Méritassent de vivre en trainant la charrue,
- En creusant des canaux, en défrichant des bois ;
- Mais je suis peu content du bonhomme François :
- Il crut qu'un vrai chrétien doit gueuser dans la rue,
- Et voulut que ses fils, robustes fainéants,
- Fissent serment à Dieu de vivre à nos dépens.
- Dieu veut que l'on travaille et que l'on s'évertue.

» Otez la légèreté moqueuse du ton, dont il faut
» toujours prendre son parti, quand il s'agit de
» Voltaire, et vous aurez le jugement qu'il pa-
» raît raisonnable de porter sur les Ordres reli-
» gieux ¹. »

¹ *Revue des deux mondes*, novembre 1862. — Nous ne nommons pas l'auteur de cet article; déjà sans doute un noble pleur a lavé ce délire.

Qu'il paraisse ainsi à Voltaire et aux rédacteurs de la *Revue des deux mondes*, rien de mieux. Mais ce jugement ne paraît pas raisonnable à tout le monde.

Le pape Nicolas III, dans la bulle qui commence par ces mots : *Exiit qui seminat*, parle ainsi des fils de saint François, ces robustes fainéants :

« Ce sont là les enfants qui, suivant le mot de » saint Jacques, ont reçu avec douceur le Verbe » éternel, Fils de Dieu, venu dans la chair pour » sauver les âmes. Ce sont là les professeurs d'une » règle sainte, fondée sur la parole de l'Évangile, » fortifiée par l'exemple de la vie de Jésus-Christ » et affermie par les paroles et les actions des » apôtres. C'est là la religion pure et immaculée » aux yeux de Dieu. Descendue du Père des lu- » mières, donnée par son Fils en exemple et en » parole aux apôtres, et plus tard inspirée par le » Saint-Esprit au bienheureux François et à ses » sectateurs, elle a en sa faveur le témoignage de » l'adorable Trinité tout entière. Que nul, donc, » ne lui soit fâcheux, puisque Jésus-Christ a voulu » la confirmer en imprimant sur l'instituteur de » cette Règle les sacrés stigmates de sa passion. »
Il serait facile de trouver dans les actes officiels

des souverains Pontifes, et particulièrement dans les bulles de Clément V, Sixte IV, Sixte V, Urbain VIII, etc., des paroles semblables à celles que l'on vient de lire.

Mais quelle erreur est la mienne, et où me laissé-je égarer? Opposer le jugement des souverains Pontifes aux jugements de Voltaire! et surtout lorsqu'il s'agit de connaître ce qui est conforme, ou non, à l'Évangile, ce qui peut être utile ou nuisible à la religion catholique!

Quoi donc, faudra-t-il entreprendre une oraison *pro domo meâ*? Ayant l'honneur insigne d'être religieux mendiant et fils de saint François, faut-il, pour me défendre avec ceux qui ont daigné me recevoir parmi eux, que j'explique à ces hommes d'esprit : 1° que jamais l'Église n'eût approuvé un Ordre de *robustes fainéants* institué dans l'honnête but de *gueuser dans les rues*; 2° qu'en tout cas saint François n'a jamais fondé cet Ordre-là, puisqu'il ordonne à ses enfants qui savent travailler de le faire honnêtement et dévotement¹, et à ceux qui ne savent pas d'apprendre²; 3° que les religieux mendiants sont tout simplement des

¹ *Regula fratrum minorum*, cap. V.

² Testament de saint François.

prêtres¹; qu'ils prient, étudient, prêchent et administrent les sacrements, absolument comme s'ils n'étaient pas mendiants²; 4° que le père Lacordaire, — admiré pourtant de l'économiste que nous avons en vue en ce moment, — n'était pas autre chose qu'un religieux mendiant³; ce qui pourrait prouver que, pour être mendiant, on ne cesse pourtant pas d'être homme, ni même d'avoir quelquefois de l'éloquence; 5° que si les fils de saint François reçoivent l'aumône, c'est afin de pouvoir donner aux paroisses pauvres des prédicateurs qui, tout en faisant le même bien que pourraient faire d'autres prédicateurs, le fassent cependant sans demander le moindre honoraire⁴; 6° que nous n'avons jamais fait serment à Dieu de vivre, soit aux dépens de Voltaire soit à ceux de la *Revue*

¹ Du moins en grande partie; les frères laïques, qu'ils ont avec eux, doivent, tout en s'occupant de leur salut, faire ce qui est nécessaire pour dispenser les prêtres de toute sollicitude pour les choses matérielles.

² Un commis-voyageur, jeune homme d'avenir, ayant appris, de ma bouche, que telles étaient les occupations des religieux, se recueillit un instant, puis d'un ton grave: « Donc, me dit-il, vous êtes inutiles. » Est-ce que l'économie politique partage les opinions du commis-voyageur?

³ Je ne sais s'il est nécessaire de dire que ce ne sont pas seulement les enfants de saint François qui sont mendiants, mais tous les grands Ordres institués au XIII^e siècle.

⁴ Mais c'est peut-être à cause de cela précisément que « s'est surtout élevée contre eux la rumeur publique, » de ceux qui ont toujours peur que Jésus-Christ ne règne trop.

des Deux-Mondes; mais seulement de travailler toute notre vie au salut des âmes, c'est-à-dire, à l'amélioration de la société, et de nous contenter, pour prix de notre labeur, de ce que les personnes qui ne pensent ni comme Voltaire, ni comme la *Revue des Deux-Mondes*, voudraient bien nous donner en aumône; — ce qui tendrait à prouver que les mendiants, en donnant beaucoup, reçoivent et dépensent fort peu¹.

Mais quittons ce discours. J'avoue que je me sens plutôt fier qu'humilié d'avoir été traité par Voltaire et la *Revue des Deux-Mondes* de gueux et de robuste fainéant. Le disciple n'est pas plus que le maître; et malheur à nous, si, après avoir parlé de Jésus-Christ comme ils l'ont fait, ils venaient à avoir de l'estime pour nous, qui n'avons d'autre gloire que celle de suivre Jésus-Christ. Cependant, il est bon qu'un protestant redresse quelque peu les idées de ces catholiques sur les personnes et les choses de l'Église: « Les Capucins, dit le protes-
» tant Menzel, se distinguaient par une grande
» pureté de mœurs, par une activité *désintéressée*
» pour le salut des âmes, et par l'autorité de leur
» vie. Le peuple, pour qui les jésuites étaient trop

¹ La dépense moyenne d'un capucin, en France, est de 70 à 80 centimes par jour, selon les villes où sont les couvents de cet Ordre.

» loin, avec leur science étrangère, le peuple se
» sentait attiré vers les Capucins, qui allaient à pied
» d'un endroit et d'un pays dans un autre, qui
» étaient comme chez eux dans les plus basses
» chaumières, et qui rendaient évidente pour les
» pauvres cette sentence de l'Évangile, que le
» royaume du Ciel est à eux, en ce qu'ils renon-
» çaient à toutes les jouissances et commodités de
» la vie terrestre. Dans la bouche d'un moine
» barbu et pieds nus, qui, hors sa robe, n'avait
» pas même une chemise sur le corps, et qui cou-
» chait sur le plancher, la doctrine que le chrétien
» doit crucifier sa chair et ne porter son regard
» que vers la céleste patrie, parce qu'il est un
» étranger et un pèlerin sur la terre, paraissait
» beaucoup plus convaincante; la maxime que les
» souffrances de ce temps ne sont pas dignes de la
» gloire future, faisait une impression bien plus
» profonde.....¹. »

Pour terminer ce chapitre, mettons à côté de la grave leçon d'économie politique qui vient de nous être donnée, une leçon d'économie divine.

« Ni excès de richesses, nous a-t-on dit, ni excès
» de pauvreté, voilà ce qui peut, etc. »

¹ Menzel, t. V, p. 324; Cf Rorhbacher : *Histoire univ. de l'Église catholique*, t. XXIV, p. 714.

Il ne s'est fondé, de notre temps, qu'une seule congrégation de mendiants ou plutôt de mendiantes, ce sont les Petites-Sœurs des pauvres. En peu d'années, sous la bénédiction divine leur nombre s'est accru considérablement; aucune congrégation ne s'est développée avec autant de promptitude. Elles vivent mal, c'est vrai; elles sont logées à l'étroit, c'est vrai encore; mais chaque religieuse entoure de soins maternels une dizaine à peu près de vieillards souvent quinquex, presque toujours rebutants. Si elles n'étaient pas mendiante, elles auraient peine à vivre, comme presque toutes les congrégations religieuses en France; mais l'excès de leur pauvreté fait qu'elles nourrissent environ quinze mille vieillards qui, sans elles, n'auraient ni pain, ni abri, et qu'elles vivent de leurs restes. — Lorsque Trajan voulut faire pour les enfants de l'Italie ce que ces religieuses font pour les vieillards de la France, avec ses millions et sa puissance impériale, il en aurait pu secourir quatorze mille, s'il avait étendu à toute l'Italie ce qu'il fit pour Bénévent et Velleia. Son œuvre fut impopulaire, et tomba dès que les empereurs revinrent aux traditions néroniennes¹. Les

¹ Voyez, sur le fait auquel nous faisons allusion, le comte Franz de Champagny : *les Antonins*, tom. I, liv. II. Ce qu'essaya Trajan, les

Petites-Sœurs, cependant, trouvent déjà que la France est un trop petit théâtre à l'ardeur de leur dévouement; elles vont porter leur faiblesse bien-faisante dans les pays lointains. Les gouvernements divers se succèdent, et elles continuent à faire le bien.

O économie politique! aveugle qui conduis d'autres aveugles, comment es-tu sans intelligence en face du spectacle qu'offre, en ce moment, la France catholique? Pèse, d'une part, les maux que fait l'industrialisme; vois ces enfants presque aussitôt abandonnés que venus au monde, ces jeunes gens, ces jeunes filles, sans éducation, sans esprit de famille, ces hommes brisés avant le temps, ces vieillards orphelins de leurs enfants. Qui a pitié de tout ce monde? Qui ouvre des crèches pour les enfants? des écoles gratuites pour les jeunes gens? des lieux de préservation pour les filles? Qui donne aux malades des soins affectueux? Qui se fait le fils de celui qui n'a plus de fils? Les congrégations religieuses! — Insultez-les, insultez-les encore; elles continueront à vous faire du bien, et, vous montrant leurs œuvres, elles

sœurs du Bon-Pasteur le font depuis longtemps; et je défie tous les capitaux du monde de remplacer les sœurs du Bon-Pasteur et les Petites-Sœurs des Pauvres.

vous diront avec Jésus-Christ, le Dieu qui les soutient et qui les guide : « Je vous ai montré, de la part de mon Père, un grand nombre de bonnes œuvres, pour quelle de ces œuvres me lapidez-vous maintenant ? »

Pour nous, tout en adorant, dans cette merveilleuse fécondité de l'Église, la puissance et la bonté de Dieu, tout en louant le Seigneur de ce qu'il n'est pas permis au mal d'ouvrir une plaie dans les sociétés chrétiennes sans que l'Église n'y oppose un remède, nous déplorerons cependant votre ingratitude, et nous regretterons que le temps ne soit pas encore venu, où l'Église, obéie de ses enfants, et libre, pourra enfin tourner toutes ses forces vives à soumettre au joug de Jésus-Christ les peuples qui ne connaissent pas encore le nom très-doux, le seul nom qui sauve, le nom de Jésus !

¹ *Multa bona opera ostendi vobis ex Patre meo, propter quod eorum opus me lapidatis ?* Joan., X, 32.



CHAPITRE VIII

RIGUEURS DE LA PAUVRETÉ

ET

ACCROISSEMENT DU NOMBRE DES PAUVRES

DANS LE MONDE

SOMMAIRE

Le monde ne peut pas avoir des pauvres qui expient; il n'a pas non plus de pauvres volontaires. — Chez lui, le châttiment, loin de guérir la concupiscence, l'irrite. — Les doctrines du monde, en excitant dans les hommes la soif des richesses, augmentent les horreurs de la Pauvreté.— Partout où ces doctrines prévalent, les corporations sont dissoutes, des hommes meurent de faim, une tristesse pleine de blasphèmes gagne les sociétés. — Valeur de ces signes. — Les doctrines du monde, en laissant sans aucun frein l'ambition et l'avarice, augmentent le nombre des pauvres. — Les déclassés et les enrichis. — Preuves de l'augmentation du nombre des pauvres. — Du Paupérisme en Angleterre. — Simple récit.

Veniet tibi et pauperies quasi vir armatus.

La Pauvreté viendra à toi, comme un homme armé.

(PROV., VI, 11.)

L'application de la loi qui unit indissolublement la Pauvreté à la race humaine, nous a prouvé que l'Église savait diminuer l'intensité de ce fléau nécessaire et lui arracher en même temps beaucoup de ses victimes. Les faits que nous avons cités, — moins nombreux qu'on ne l'eût souhaité peut-être, — établissent cependant assez l'harmonie qui existe ici entre l'histoire et les principes, pour que la démonstration résultant de tout cet ensemble ne puisse pas être traitée légèrement. Il eût été facile de multiplier les citations de cette nature : M. Huc¹

¹ V. *Empire Chinois*, deux volumes.

nous eût fourni, sur la civilisation athée du Céleste-Empire, des détails d'une analogie frappante avec un certain ordre de faits constatés par M. le comte Franz de Champagny dans la société païenne de Rome ¹. Les *Lettres sur la Réforme* de William Cobbet, *Rome et Londres* de l'abbé Margotti, tout travail, en un mot, renfermant des statistiques consciencieuses, nous donnerait des détails riches en enseignements. Il ne nous a pas paru nécessaire de charger ainsi démesurément notre étude de tant de science. Nous ne connaissons pas un seul fait en opposition avec ce qui a été établi dans le chapitre précédent. Le petit nombre de difficultés qu'on pourrait nous faire se rapporte uniquement à des époques de transition, à des temps, non de triomphe, mais de lutte pour l'esprit chrétien. Il nous reste maintenant à voir si l'esprit du monde a jamais fait quelque chose de semblable contre le développement de la Pauvreté.

Il ne viendra à personne la pensée de demander au monde d'élever la Pauvreté à la hauteur de l'expiation parfaite; ce serait lui demander une chose métaphysiquement impossible. Une semblable transformation du châtimeut ne dépend pas de

¹ V. *Les Césars*, ouvrage que nous avons déjà cité plusieurs fois.

la volonté de l'homme ; son principe est uniquement dans l'union de l'homme avec Jésus-Christ. Or, qui ne sait que le monde ne veut pas de Jésus-Christ ? Le monde, que Jésus-Christ est venu sauver, non avec l'eau, mais avec l'eau et le sang ¹, repousse le Dieu Sauveur avec une horrible constance : « Jésus est venu chez lui, et les siens ne l'ont point reçu ². » Remarquez, s'il vous plait, que le châtement de quelques membres de la société ne devient médicinal pour la société que lorsqu'il est transformé en expiation. Dès lors, la Pauvreté, dans le monde, ne guérit en aucune façon l'avarice qui la cause ; par suite, le crime pèse toujours du même poids dans la balance divine ; et le châtement qui n'expie rien, devient implacable, et compense par la quantité la mauvaise qualité des victimes qu'il fait. Non-seulement le monde n'offrira pas à Dieu des pauvres qui expient selon la rigueur du mot ; mais les victimes de la Pauvreté ne feront pas même ce qui absolument leur serait possible : elles n'accepteront jamais le châtement, elles ne courberont jamais leurs épaules sous la main de Dieu. Je mets en fait que jamais personne, hors du christianisme,

¹ *Hic est qui venit per aquam et sanguinem Jesus Christus. non in aqua solùm, sed in aqua et sanguine. Joan., V, 6.*

² *In propria venit, et sui eum non receperunt. Joan., I, 11.*

n'a accepté la Pauvreté volontaire. Je sais qu'on cite certains philosophes grecs ! Mais je craindrais d'être ridicule si je m'arrêtais à une semblable objection. Des Grecs ! des philosophes ! Allons donc... Et alors même qu'il se serait rencontré un cuistre qui n'aurait pas trouvé d'autre moyen d'arriver au bruit, sinon à la gloire, qu'est-ce que cela prouverait ! « Le philosophe Cratès a fait la même chose ¹. » Mais quoi ? souvenez-vous de la manière dont le monde honore la Pauvreté ; souvenez-vous de la part de bonheur qu'il lui fait, et vous verrez qu'il n'est pas possible que la Pauvreté ne soit aussi odieuse à celui qui la supporte, qu'à celui qui souvent la fait souffrir. Et puis, n'avez-vous pas compris la parole de saint Jean ? Tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie ? Comment voulez-vous qu'il reste le monde et cesse d'être la triple concupiscence ? c'est vouloir qu'une même chose soit et ne soit pas en même temps. Lorsque le *fort armé* garde sa maison, les choses qui lui appartiennent sont en paix ; mais si quelqu'un plus fort que lui, survenant, le lie, ce dernier peut

¹ Saint Jérôme, lib. III. *In Math.*, cap. 19.

s'emparer de ce que gardait le premier ¹. Le *fort armé* c'est Satan ; il garde le monde, car le monde lui appartient : quiconque est vaincu est esclave de son vainqueur. Ce que garde Satan est en paix, dans la paix abjecte de l'esclavage. Le *plus fort* c'est Jésus-Christ : après avoir vaincu et lié Satan, Jésus-Christ transforme les cœurs et les sociétés dont il s'empare. Si on l'aime mieux, le *fort* sera la concupiscence, le *plus fort* sera l'amour divin : l'amour divin seul pourra lier la concupiscence et faire naître dans l'homme des sentiments nouveaux.

Sans Jésus-Christ, le châtiment attiré sur quelques-uns par le crime de tous, n'est salutaire ni à la société, ni à ceux qui le souffrent. Que dis-je ? il n'est pas nécessaire d'avoir longuement étudié le cœur de l'homme pour savoir que lorsqu'il est forcé de se priver, contre sa volonté, d'une chose qu'il a sans cesse devant les yeux, la privation, au lieu d'éteindre la concupiscence, ne fait, au contraire, que l'enflammer.

Dans ce supplice de Tantale, le feu du désir, l'ar-

¹ *Quùm fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt ea quæ possidet. Si autem fortior eo superveniens vicerit, universa arma ejus auferet in quibus confidebat, et spolia ejus distribuet. Luc., XI, 21, 22. Quomodò potest quisquam intrare in domum fortis, et vasa ejus diripere, nisi priùs alligaverit fortem. Math., XII, 29.*

deur de la concupiscence se développe par le châ-
timent même qui devrait l'amortir, et cet accrois-
sment de crime sollicite sans cesse un nouveau
développement du fléau qui le punit. Ainsi, la Pau-
vreté produit dans le monde l'effet diamétralement
opposé à celui qu'elle produit dans l'Église. Dans
l'Église, la Pauvreté éteint, — imparfaitement sans
doute, — la concupiscence ; et la diminution de la
concupiscence produit la diminution de la Pau-
vreté. Dans le monde, au contraire, la Pauvreté
augmente la concupiscence ; et le développement
de la concupiscence produit le paupérisme.

Si tout cela est vrai, voici les faits qui doivent se
produire lorsque les doctrines du monde règnent
sans rivales, ou lorsque, pour un temps, Dieu per-
met qu'elles dominent les pays chrétiens : il faut
que, dans ces temps, la Pauvreté soit plus intense,
et le nombre des pauvres plus considérable. Cela
est-il ? voilà la question à laquelle il faut répondre.

Les idées en circulation dans toute société qui
n'est pas chrétienne, ont pour effet immédiat de
détruire les barrières que la doctrine de Jésus-
Christ oppose au débordement des mauvaises
passions. Je sais bien qu'une prétendue science
absurde et matérialiste a proclamé, et proclame en-
core aujourd'hui que ce débordement de passions,

ce besoin de jouir, — toujours hélas ! trop vivace dans les profondeurs de la nature humaine, — devient, ainsi excité, une provocation, et la plus efficace des provocations aux efforts du travail et par conséquent aux fécondités de la production. Mais l'histoire, la science du cœur humain et la foi donnent unanimement le plus invincible démenti à cette théorie extravagante.

Nous avons montré plus haut comment l'Église a rappelé à l'humanité la loi oubliée du travail. On se souvient quels principes, quelles doctrines elle a invoqués pour arracher les hommes à la paresse et par suite au paupérisme païen. Ce point de l'histoire reste debout, et tant qu'il subsistera, le dogme matérialiste sera absurde. Autre preuve : lorsque le désir du bien-être, l'amour des plaisirs est arrivé à son comble dans le monde ancien, qu'est devenue la société païenne ? On le sait : « un immense consommateur qui ne produisait rien ¹. » Rome impériale, aussi bien que la Grèce après la guerre du Péloponèse, ont voulu du pain et des spectacles à satiété ; elles les ont eus, du moins les spectacles ; mais loin de se les procurer par le travail, elles se les sont procurés sans travail, et les voilà plongées

¹ De Champagny : *les Antonins*.

dans une paresse et dans une décadence morale et sociale incurables.

C'est le résultat nécessaire de la doctrine du bien-être. Le cœur humain étant ce qu'il est, cédant au plaisir et répugnant à la peine, on ne peut pas même imaginer raisonnablement que la théorie matérialiste ait une conséquence autre que celle-là. L'homme qui lâche la bride aux désirs des jouissances matérielles, ne travaillera plus qu'autant qu'il le faudra pour se procurer les joies abrutissantes qu'il convoite ; il s'isolera dans ses plaisirs égoïstes, il renoncera à avoir une famille, ou, s'il en a une, il vivra comme s'il n'en avait pas, et son œil aviné verra avec une indifférence contre nature, la lividité de la faim sur le visage de ses enfants. Le jour où il sera le plus fort, il obtiendra, les armes à la main, ou autrement, les plaisirs qu'il recherche ; et alors, comme le prolétaire romain, il ne travaillera plus. Et que voulaient donc les socialistes de 1848, sinon le *panem et circenses*, sans travail, du monde païen ? Comment pourrait-il en être autrement, lorsque les passions, naturellement si puissantes, et auxquelles les doctrines anti-chrétiennes viennent d'ôter tout frein, sont à chaque instant surexcitées par les exemples, que dis-je ? par les scandales de la haute société ?

Le travail, provoqué par une société qui a soif de jouir, se tourne vers la production des objets de luxe; l'agriculture est abandonnée pour l'industrie, et, par suite, les objets de première nécessité pour l'entretien des pauvres suivent une progression croissante de renchérissement. Les salaires, au contraire, restent au même niveau, ou n'arrivent qu'à une augmentation illusoire si on la compare à l'augmentation du prix des logements et des produits agricoles. Il n'est au pouvoir de personne, dès qu'un tel état social se produit, d'empêcher le paupérisme de paraître; on pourrait ajouter : et de suivre la société qui le produit, comme le requin suit le nageur.

Suivant l'enseignement de l'Église, les souffrances, la passion et la mort de Jésus-Christ ont apporté sur la terre une rédemption surabondante : *Copiosa apud eum redemptio*; cependant, pour y avoir part, il faut que chacun s'applique cette rédemption par une foi que la charité vivifie, par une foi que la charité fait devenir le principe et la règle de nos actions. Il y a, dans la propagation du paupérisme, quelque chose d'analogue. On vient de voir que le triomphe de la doctrine anti-chrétienne dans une société, que le triomphe de ce que nous avons appelé de divers noms, avarice, ambi-

tion, luxe, amour du bien-être matériel, produit nécessairement le paupérisme. Mais, pour que les individus aient part à cette surabondance de misère physique et morale, il faut, en général, qu'ils se l'appliquent par leur foi dans l'enseignement anti-chrétien et par une certaine conformité de leur vie à cet enseignement. C'est un fait incontestable que le paupérisme est surtout produit par des causes morales, et cela aussi bien pour les familles et les individus que pour les sociétés. Le superflu ôte quelque chose du nécessaire, le plaisir prend une part au budget de la famille, que le nécessaire suffirait déjà, hélas ! à mettre en équilibre. De plus, l'abus de certains plaisirs énerve le travailleur, le dégoûte de son ouvrage, et souvent même le rend impropre au travail. Donc, pour le travailleur qui accepte, lui aussi, l'amour du bien-être qu'il entend prôner et qu'il voit pratiquer, les conséquences les plus immédiates sont : augmentation dans les dépenses, et diminution dans les recettes, c'est-à-dire, le paupérisme¹.

¹ « La vérité est que le mal dont souffrent les classes ouvrières est essentiellement un mal moral, et que ce n'est que dans l'ordre des causes morales qu'on peut trouver le moyen de le guérir. Doublez demain le salaire du travail, toutes choses restant les mêmes, le mal ne serait pas diminué, peut-être même serait-il aggravé. Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait bon nombre de travailleurs pour qui l'existence convenable soit impossible avec les salaires actuels ; mais nous affir-

Voici quels phénomènes se produisent alors dans la société : la corporation, la confrérie disparaît ; on constate des cas fréquents de mort par la faim, et une immense tristesse s'empare de la terre. Comprenons la valeur de ces signes.

Corporation ! confrérie ! deux mots parfaitement beaux, parce qu'ils sont parfaitement chrétiens. Le premier rappelle l'admirable définition que saint Paul donne de l'Église, ce type divin de toute société : « Vous êtes le corps et les membres du Christ. ¹ » Vaste corporation, ou plutôt corps sublime, dont Jésus-Christ est la tête, et nous les membres. Le second répand un doux parfum de cette fraternelle charité qui résume toute la loi ² : une confrérie est une famille, une réunion de frères. Le premier fait connaître l'organisation nécessairement hiérarchique d'un corps qui veut vivre et qui veut être fort. Le second révèle quel noble lien retient dans l'unité les membres de ce corps. Le premier est le nom donné à l'association par le bon sens de

mons que la source principale de la misère de la classe des travailleurs est dans leur démoralisation, et qu'aussi longtemps que cette cause subsistera, quoi qu'on fasse pour améliorer leur condition, soit en élevant, soit en abaissant le prix des substances, elles rendront vains tous les efforts, par leurs vices et leurs imprévoyances. » (*Edinburgh Review*.)

¹ Cor., XII, 25.

² Math., XXII, 40; Gal., V, 14, etc.

l'homme qui, loin de se révolter follement contre des inégalités naturelles et par conséquent nécessaires, les accepte et s'en fait un appui et une force. Le second est le nom que l'association reçoit de la foi et de la charité des chrétiens qui la composent; et cette foi, cette charité, en unissant chaque membre de l'association à Jésus-Christ, donne à tous la divine égalité qui triomphe de toutes les inégalités naturelles. On croyait naïvement, en ces temps-là, que la charité chrétienne, — ce ciment à l'aide duquel Jésus-Christ construit son indestructible Église, — était bonne à employer quand on voulait faire une société durable; on croyait aussi que durer longtemps est une preuve qu'on vit dans un état normal.

La confrérie était, le plus souvent, le principe de la corporation; en tout cas, c'en était toujours le principal lien ¹. Basée sur l'esprit de charité de

¹ • Un saint et une chapelle étaient, pour ainsi dire, le fond nécessaire de toute confrérie. Chacun choisissait le saint qui convenait le mieux à sa profession. L'image du Patron était ordinairement peinte sur la bannière de la confrérie; la chapelle lui était dédiée, et chaque corporation tenait à honneur d'enrichir sa statue et de parer dignement son autel. De fréquentes occasions rassemblaient les artisans à la chapelle. C'étaient les messes dites en l'honneur du Patron, le mariage ou l'enterrement d'un des membres de la confrérie, ou même de quelque proche parent d'un membre. On se faisait un devoir d'assister à ces cérémonies, qui formaient, à proprement parler, l'objet des confréries. C'était en vue d'une mutuelle assistance religieuse et d'une communauté de prières qu'elles avaient été fondées; les refuser à un

Jésus-Christ, la corporation devenait pour chaque confrère une seconde famille, plus forte et plus féconde en ressources que celle qui se réunissait autour du foyer domestique, mais animée d'une même foi et d'un semblable amour. L'enfant de l'ouvrier trouvait en naissant, à côté de son berceau, une institution forte et généreuse, sur laquelle il pouvait appuyer toute sa vie. La confrérie prenait part à toutes ses joies comme à toutes ses douleurs ; elle l'aidait de ses prières, de ses conseils, de ses exemples et, dans les cas difficiles, de ses secours ; elle joignait à tous ces avantages les moyens et la volonté de veiller sur la moralité de ses membres, de protéger le confrère contre sa propre faiblesse ¹. La confrérie, fidèle jusqu'au bout au membre qu'elle avait adopté, conduisait son corps à sa dernière demeure et priait pour le repos de son âme, et la corporation prenait soin de la famille du mort et faisait de son enfant un ou-

confrère eût été une indignité et un manque de foi. On entourait surtout les morts d'un respect particulier. Dans certains métiers, pendant le service funèbre d'un père, d'une mère, ou de l'enfant d'un confrère, la moitié de chaque atelier devait cesser tout travail et le maître était responsable de l'exécution de ce règlement. » (Levasseur, *Histoire des classes ouvrières en France*, tome I, p. 469.)

¹ « La corporation gérait ses affaires, s'administrait et exerçait sur ses membres le droit de justice. » (Coquille, *Le Monde*, n° du 3 juillet 1865.)

vrier. Après avoir été, pour le travailleur, un encouragement, un soutien, un secours pendant la vie, la confrérie était encore à sa mort un adoucissement, une consolation. Jésus-Christ tenait ainsi largement la promesse faite au chrétien qui cherche d'abord le royaume de Dieu et sa justice; il lui donnait tous ces bienfaits par surcroît.

Ces avantages matériels, résultant de l'association chrétienne et de la foi qui en était le principe, procuraient à la société entière le plus grand des avantages, la paix intérieure. Les corporations d'artisans, loin d'être révolutionnaires, avaient le sens conservateur plus sûr et plus développé que la noblesse elle-même; on le vit au moment de la Ligue. Ce furent elles qui conservèrent la France au catholicisme, tandis qu'une partie assez considérable de la noblesse était tristement entraînée dans la Réforme, et qu'une autre partie flottait incertaine entre ses intérêts, le roi et Jésus-Christ. De plus, la lutte, l'antagonisme entre le capital et le travail, un des grands dangers sociaux de notre époque, ne pouvait pas exister alors. Le maître, le compagnon et l'apprenti n'étaient pas en antagonisme; ils formaient un tout...

« Le capital jouait un rôle secondaire, subordonné à l'élément personnel, au travail; il ne

» sortait même pas de la corporation. Aujourd'hui,
» la hiérarchie est remplacée par la lutte du patron
» et de l'ouvrier. Notez le changement des termes :
» Si le patron était un ouvrier, comme l'ancien
» maître, il y aurait un terrain commun, une cer-
» taine égalité de conditions. Mais le patron n'est
» pas un ouvrier; c'est un capitaliste, comman-
» taire. Son influence ne vient pas de ses travaux,
» mais du capital qu'il a mis dans son entreprise.
» C'est l'industrie protestante dominée par le capi-
» tal; ce n'est plus l'industrie catholique, où l'élé-
» ment prépondérant est le travail ¹. »

L'esprit du monde, l'esprit païen qui souffle sur l'Europe depuis le XVI^e siècle, devait être hostile aux corporations, sous prétexte d'égalité, et même de liberté; mais il ment, ou il ne sait pas ce qu'il dit : il prépare, en désagrégeant sans cesse, en individualisant de plus en plus, le triomphe du despotisme. Les corporations étaient une force; cette force pouvait faire échec à un pouvoir révolutionnaire, elles l'avaient prouvé pendant la Ligue. Le triomphe du protestantisme dans la politique et dans l'industrie devait les faire périr; elles ont succombé. Depuis lors, l'ouvrier, sans défense, parce

¹ Coquille, *Le Monde*, 3 juillet 1865, et Pièce justificative, à la fin du volume, note E.

qu'il est seul, est obligé de subir le secours et en même temps les conditions du capitaliste, que la libre concurrence rend excessivement exigeant. L'état de l'homme est ainsi devenu une lutte sans fin ; « le type de la société actuelle est une mêlée où » l'on se foule aux pieds, où l'on se coudoie, où » l'on s'écrase ¹. » Dans de telles conditions sociales, malheur aux faibles ! D'indicibles souffrances physiques et morales s'appesantissent nécessairement sur les classes ouvrières.

Le paupérisme est devenu le danger social le plus imminent. Tout le monde s'en est préoccupé : la charité chrétienne d'abord, la science ensuite, les ouvriers eux-mêmes enfin. Qu'a-t-on fait jusqu'à présent ? quel remède a-t-on trouvé à ce fléau social ? Aucun, du moins aucun remède suffisant ; autrement on ne chercherait pas, encore aujourd'hui, avec plus d'inquiétude que jamais. Rendons justice à la société contemporaine : ces recherches l'honorent. Elle a produit, du reste, mieux que des études stériles : des efforts individuels couronnés de quelques succès ont été tentés ; il est né des œuvres catholiques pour secourir et moraliser les pauvres ; des religieux dévoués, d'admirables

¹ M. Stuart Mill, ci.é plus haut, à la fin du chap. III.

laïques se sont prodigués dans ce but. Tout cela est glorieux ; mais tout cela, jusqu'ici, est insuffisant.

Les souvenirs du passé, joints chez les ouvriers à l'instinct de conservation, ont mis, bien plus que les calculs des économistes, les sociétés de secours mutuels en vogue. La science fait sonner bien haut les avantages de ces sortes d'associations ; cependant les résultats sérieux sont jusqu'ici fort petits.

Le triste mot de *société de secours mutuels*, mis en présence des mots chrétiens de confrérie et de corporation, suffit pour révéler la cause de cette impuissance. *Société de secours mutuels* signifie juxtaposition d'individus égaux, réunis par le seul lien du besoin. Les sociétés humaines sont une trop noble plante pour pouvoir prospérer lorsqu'on les fait venir ainsi sur le maigre terrain du matérialisme. C'est ici le cas de répéter avec Origène : « Rien ne change en mieux pour les hommes sans une intervention divine. »

Les associations civiles sont nées toujours à l'ombre du sanctuaire ; la corporation est fille partout de la confrérie. Il n'y a pas de fait plus constant dans l'histoire. Les fêtes religieuses qui, tout en donnant satisfaction aux intérêts les plus élevés de l'âme, ont toujours été pour les hommes une occasion de se voir, de se connaître, de s'aimer,

d'entrer en communication de pensées et d'affaires, sont le premier des liens sociaux. L'homme est principalement une âme, et le lien des âmes c'est Dieu. Il fallait donc, avant tout, aux sociétés de secours mutuels, une chapelle, un saint patron, des réunions religieuses. Sous l'influence de la foi se serait formée une certaine homogénéité entre les divers membres de l'association; la même influence aurait produit une hiérarchie. On aurait eu ainsi les trois éléments essentiels de toute société humaine.

Jamais autant que de nos jours la confrérie n'avait été nécessaire à l'existence de la corporation. Les bases naturelles de la hiérarchie manquent; l'homogénéité n'existe pas non plus. Dans les anciennes corporations, la hiérarchie résultait naturellement de l'engagement du maître, du compagnon et de l'apprenti dans une même société; l'homogénéité existait aussi naturellement, tous les membres de l'association ayant les mêmes intérêts, menant la même vie, partageant les mêmes travaux. Aujourd'hui, une société de secours mutuels réunit ordinairement des travailleurs de toute sorte; de plus elle ne réunit que des travailleurs. Les membres honoraires croient avoir tout fait quand ils ont donné quelques écus. La foi seule donnerait une

certaine unité à ces hommes, dont le genre de vie est si différent et les intérêts souvent si opposés; seule encore; la foi ferait comprendre à ceux qui sont supérieurs aux simples ouvriers, qu'ils doivent communiquer à l'association autre chose qu'un peu de leur argent, je veux dire leurs lumières, les conseils de leur expérience et surtout leur amour. En négligeant de mettre la foi à la base de l'œuvre, on l'a privée de ses conditions essentielles de vie. La même cause a privé aussi les membres de la société de fréquentes occasions de se réunir, du moins de se réunir pour un but honnête et moral; par suite on les a mis dans l'impossibilité d'aimer la société qui n'est presque pour eux qu'un être de raison, étranger à leur vie, étranger à leurs joies, étranger aussi aux douleurs de leur âme, et ne venant à eux que pour soulager des misères physiques. Encore, ces misères sont-elles soulagées, non pas d'une manière fraternelle, mais d'une manière administrative.

L'erreur fondamentale des économistes a été ici ce qu'elle est partout : ils n'ont pas tenu compte de Dieu, et ils n'ont considéré l'homme que comme une machine destinée, tour à tour, à produire et à consommer. Le communisme est plus complet que cela; aussi fait-il un plus grand nombre de pro-

sélytes. Les sociétés de secours mutuels modernes sont une démonstration de plus de l'impuissance et de l'inintelligence du rationalisme ¹.

Et l'on meurt de faim... On meurt de faim! Tous les ans on constate officiellement, en Angleterre, un nombre toujours croissant de décès où la mort est venue sous la forme livide de la faim; et les journaux qui donnent ces faits horribles écrivent tranquillement à la colonne suivante : « L'Angleterre est une nation dont les affaires sont en bon état ² ! » L'Angleterre n'est pas le seul pays où ces cas se présentent; c'est celui où ils sont le plus fréquents. A un degré beaucoup moindre sans doute, puisqu'elle est encore catholique, la France, elle aussi, la France, laisse chaque année quelque un de ses fils mourir de faim! Ces faits sont connus de tout le monde, à quoi bon citer des cas qui feraient frémir d'horreur. Et remarquez ceci :

¹ J'aurais pu faire observer encore que la jurisprudence de l'État se tient en garde contre les sociétés de secours mutuels, qu'elle les craint comme un danger social, et que, par suite, elle ne leur laisse point d'autonomie. Hélas! dans l'état actuel des esprits, l'État a raison. Dalloz (*Dictionnaire de jurisprudence*, art. *Sociétés de secours mutuels*) assure aussi que l'économie politique en est encore à chercher un moyen, pour la répartition des secours, à la fois juste et utile. Toujours flotter entre le danger et l'impuissance, voilà la destinée de la science économique.

² Expression empruntée à l'un des derniers numéros du *Times*. — Ceci était écrit au mois de juillet 1863.

Ce maximum de pauvreté, cette famine mortelle qui condamne la société où elle se produit, n'arrive guère que lorsqu'elle semble matériellement impossible. Qui ne verrait ici le doigt de la juste providence de Dieu? Oui, c'est lorsque, suivant l'expression consacrée, il n'y a plus de distances ; c'est lorsque chaque pays peut aisément bénéficier des ressources de tous les autres, c'est lorsque le commerce est arrivé à son apogée, et que le gouvernement dispose de toutes ces facilités incomparables pour lutter contre les conséquences d'une production insuffisante ; c'est alors qu'on voit, tous les ans, même lorsqu'il n'y a ni famine réelle, ni famine apparente, — c'est alors qu'on voit des créatures humaines mourir de faim. Autrefois, lorsque la mauvaise récolte était un mal à peu près sans remède, ce malheur devait être et était, en effet, une cause réelle de souffrance ; personne cependant ne mourait de faim. Aujourd'hui, aujourd'hui qu'on peut en quinze jours approvisionner tout un peuple, aujourd'hui que l'insuffisance de la production locale ne se traduit que par une hausse très-insignifiante, aujourd'hui ... O progrès !

» Aussi, le symptôme le plus grave et le plus
» évident de la dégénérescence des âmes, c'est la
» tristesse profonde dont nous rencontrons à cha-

» que pas l'expression. Nul signe, peut-être, ne
» trahit d'une manière plus certaine l'abâtardisse-
» ment d'un peuple, et les progrès que font les
» vices dans son âme... Nous sommes sortis des
» révolutions plus moroses, parce que nous en
» sommes sortis plus mauvais. Et les peuples que
» le schisme du XVI^e siècle a entraînés se dis-
» tinguent, encore aujourd'hui, par leurs sombres
» allures et les habitudes pesantes de leur esprit,
» des peuples qui sont restés fidèles à la foi ¹.
» Mais jamais plus que dans Rome Néronienne
» la tristesse ne fut manifestée; parce que jamais
» la corruption ne fut plus profonde. Le peuple
» ne cesse de blasphémer ses dieux ². »

Voilà le fait ; il se présente partout le même, quoique avec des degrés, selon que le triomphe du crime est plus ou moins complet. Il est le même, au fond, à Pékin, à Rome, à Londres ; par-

¹ « Les fêtes religieuses diminuées (par la Réforme de Luther), les jours de travail augmentés, et en conséquence les fatigues du vulgaire, la vie publique cessa tout à fait ; il n'y eut plus de peintres, plus de poètes, plus de fêtes populaires, plus d'édifices publics.... Le peuple allemand était spirituel, naïf ; à présent vous le voyez, dans les pays réformés, pesant, ennuyé et ennuyeux. C'est une véritable vie de carême qui dure depuis trois siècles, et ce bon peuple est loin du jour de Pâques. » (Bërne, cité par César Cantù, *Hist. univ.*, tome XV, p. 61, note.) — Le spleen anglais est proverbial, et la gaité française, elle-même, s'en va. C'est la fable du savetier et du financier qui devient de l'histoire.

² De Champagny : *les Césars*, tome III, *Conclusion*

tout il se montre avec son fatal accessoire de suicide et de folie, ces dernières hontes du genre humain¹. Eh bien, prenez garde à vous ! Comment peut se produire cette tristesse sombre, ce désespoir chargé d'impiétés et de blasphèmes, qui ne se rencontre jamais que dans une société livrée

¹ Le nombre annuel de suicides constatés a doublé en vingt-cinq ans. Il était, de 1826 à 1830, de 1739 ; de 1831 à 1835, de 2,263 ; de 1836 à 1840, de 2,574 ; de 1841 à 1845, de 2,954 ; de 1846 à 1850, de 3,440.

Sur mille suicides on compte 247 femmes (Malte-Brun, *Géographie de la France*). — A côté de ces chiffres si horriblement éloquents, plaçons quelques détails qui achèveront de nous instruire. En 1857, le département de la Seine a compté, à lui seul, 602 cas de suicides. En 1858, le nombre des suicides a été dans le département de Seine-et-Oise de 130 ; — Maine, 124 ; — Nord, 118 ; — Seine-Inférieure, 112 ; — Oise et Seine-et-Marne, 109 ; — Aisne, 97 ; — Pas-de-Calais, 81 ; — Eure, 80.

Ces départements sont les plus imbus de l'esprit moderne, en même temps ils sont les plus riches, les plus avancés dans le progrès matériel ; ils sont aussi ceux qui donnent à l'ordination moins de prêtres. Réciproquement, les départements qui donnent le plus de prêtres à l'ordination comptent le moins de crimes. La Corse n'en compte que 4 ; d'autres départements moins encore.

On pourrait faire ces études comparatives sur une moins vaste échelle, comparer, par exemple, dans le département de Maine-et-Loire, l'arrondissement de Saumur à l'arrondissement de Cholet. Matériellement, le premier est plus riche ; mais, parce qu'il n'est pas religieux, il est le plus malheureux, la différence entre ces deux arrondissements est frappante à tous les points de vue ; une seule petite ville de l'arrondissement de Saumur, que je pourrais nommer, compte, dans une période de 20 ans, plus de suicides qu'il n'y en a eu dans toute la Vendée angevine pendant le même espace de temps. La population de l'arrondissement de Cholet, qui n'était, en 1800, que de 50,000 âmes, est aujourd'hui de près de 130,000. Celle de l'arrondissement de Saumur diminue... etc. La statistique médicale fournit des chiffres analogues et aussi instructifs sur la progression de la folie.

sans partage au culte du progrès matériel? Le fait est là, on ne peut pas le nier; c'est un signe inséparable de ce fatal progrès qui abaisse la race humaine : il faut l'expliquer. Un état anormal, un état qui multiplie les cas de suicide et de folie ne peut avoir que l'une de ces deux causes, le malaise physique ou le malaise moral, ou tous les deux ensemble. Je tiens pour le dernier membre de la disjonction; mais pour vous, choisissez celui qu'il vous plaira; il suivra toujours de là, qu'en séparant le peuple de la doctrine de la croix, qui explique les souffrances de Jésus-Christ, et qui, en les adoucissant aux yeux des hommes par son amour, leur donne par la grâce l'efficacité de l'expiation, on a multiplié sur la terre les angoisses physiques ou les angoisses morales, ou toutes les deux ensemble.

Il est donc évident que, sous l'influence de ce qu'on appelle aujourd'hui progrès matériel, les souffrances de la Pauvreté sont plus intolérables. Maintenant est-il vrai aussi que le nombre des pauvres se soit accru? L'admiration que nous avons pour nous-mêmes est si sincère, et l'ignorance du passé si profonde, que beaucoup s'étonnent qu'on ose seulement poser une semblable question. Hélas! j'ai cette audace. — Y pensez-vous, dira-t-on? Mais depuis que tous les hommes sont égaux en

droits, et que tous peuvent aspirer à tout, la capacité de chacun... — Merci, je sais ce que vous voulez dire : je puis lire ces phrases-là, si cela me plaît, tous les jours, dans le *Siècle* ou dans *l'Opinion nationale*. Voici à peu près la chose : Plus de caste privilégiée; égalité politique pour tous ; personne n'est retenu, par son origine, loin de l'emploi où l'appellerait son intelligence; ces immortelles conquêtes de 89 permettent désormais, etc., à chacun de, etc., etc.; etc.

Eh bien, c'est précisément pour cela qu'il y a plus de pauvres que jamais. Que tous puissent aspirer à tout, voilà le grand triomphe, dites-vous; et moi je soutiens que c'est la grande misère. — Oui, ce principe qui flatte l'orgueil de nos Joseph Prud'hommes, c'est précisément le principe qui menace leurs biens, ou, si on l'aime mieux, c'est la source qui donnera, longtemps encore, un aliment toujours plus abondant au torrent révolutionnaire, par lequel nous serons engloutis un jour ou l'autre. Comment cela? En multipliant les pauvres, mais les pauvres tels que les produit le monde.

Si l'homme se rendait justice à lui-même, si chacun ne prétendait qu'à ce à quoi sa capacité lui permet de prétendre, rien de mieux que votre principe. Mais en est-il ainsi? Depuis Garo, qui

voulait donner des conseils à celui que prêchait son curé, jusqu'à n'importe quel petit journaliste qui, « sans vouloir préjuger, dans ces circonstances graves, de la détermination que va prendre le chef de l'État, qui, etc... pense néanmoins que, etc... », où donc est l'homme qui se rend justice ? Quelle croûte classique, à qui Dieu a donné toute la capacité nécessaire pour mesurer de la toile, ne se croit pas cependant en état d'écrire un livre, ou du moins un article ? Que de médecins, que d'avocats, que de professeurs, que d'écrivains, etc., qui, s'ils s'étaient rendu justice vendraient aujourd'hui des harengs ! Aucun d'eux ne se croirait pourtant suffisamment pourvu, selon les talents que lui seul se reconnaît, s'il occupait la seconde place. De là, encombrement dans toutes les carrières libérales ; encombrement dans les administrations ; encombrement, dans l'armée ; et, croyez-le bien, toutes ces ambitions, qui ne seront jamais satisfaites, ne crient pas moins haut parce qu'elles sont plus illégitimes. Le nombre de ceux qui n'arrivent qu'à demi est considérable ; le nombre de ceux qui n'arrivent pas du tout est infini. Qui a tort ? N'attendez pas qu'ils s'accusent d'avoir voulu faire une enjambée plus longue que leurs jambes. Point. Ils trouvent que la société, qui ne les traite pas assez

bien à leur gré, — et qui ne les traite pas assez mal à la mesure de leur mérite, — est injuste; ils veulent faire une autre société qui soit juste, c'est-à-dire qui les mette à sa tête. Ces êtres déclassés, par suite de ce principe, forment une armée innombrable; tous ces infortunés sont pauvres, à leurs yeux et aux yeux de la vérité; tous sont révolutionnaires. Et souvent, pour arriver à ce beau résultat, ils ont ruiné leur famille!

Mais quoi, vaut-il mieux revenir aux privilèges aristocratiques? Où ont-ils existé, ces privilèges-là? En pays catholique? jamais¹. Est-ce que le vrai mérite, un mérite assez grand pour être utile à d'autres qu'à soi, ne finit pas toujours par percer? Dieu n'a créé cet homme de mérite que pour une fin; il l'atteindra.

Si les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hom-

¹ Ce n'est pas l'aristocratie qu'il faut abolir; je la crois au contraire aussi nécessaire à la société que les parties nobles le sont au corps humain; je crois par conséquent à l'impossibilité matérielle d'empêcher l'aristocratie, sous une forme ou sous une autre, d'exister et de gouverner la société. Mais j'affirme que, dans la langue chrétienne, ces deux mots aristocratie et privilège ne furent jamais unis. Jésus-Christ lave les pieds à ses apôtres; il leur déclare qu'il a été parmi eux comme quelqu'un qui sert; qu'il est venu pour servir et non pour être servi, lui, le roi; et pour que ses exemples ne soient pas incompris: *qui major est in vobis, leur dit-il, fiat sicut minor, et qui professor, sicut ministrator* *.

Voilà le privilège que le Christianisme attache à l'idée d'aristocratie. De là les admirables mots chrétiens de *gentils hommes* (*gentis homi-*

* Luc., XXII, 25. — Math., XX, 22. — Marc., X, 42.

mes de mérite que nous avons aujourd'hui n'avaient pu s'illustrer, le monde et eux-mêmes, tout y eût gagné. Mais quant au privilège aristocratique, croyez-vous donc en être sorti? Vous aviez autrefois l'aristocratie du sang et de l'honneur; vous aurez maintenant celle de l'argent et de la bassesse. Voilà toute la différence. Il n'y a pas même de différence pour l'exemption de l'impôt; car il n'y a pas d'impôt sur le revenu, et notre nouvelle aristocratie est financière¹. Il est vrai qu'elle ne sert pas, comme l'ancienne, à ses frais;

nes) de *charge, emploi, service*; au lieu d'honneurs, dignités; de là enfin les glorieux privilèges des Souverains Pontifes de s'appeler les serviteurs des serviteurs de Dieu (*Servi servorum Dei*), etc.

¹ Depuis le moment où fut établie l'assiette actuelle des impôts, la richesse mobilière de la France a plus que décuplé. Elle avait à peine une valeur de vingt milliards; on l'évalue aujourd'hui à deux cents milliards. Cependant, l'impôt qui pèse aujourd'hui sur elle est exactement le même (presque nul comparativement) que celui qu'elle payait au commencement du siècle. On peut dire que la propriété foncière et l'agriculture supportent seules toutes les charges de l'État. Cependant, les économistes, — ces tendres tuteurs de la richesse mobilière, qu'ils considèrent volontiers comme leur fille, — ne sont pas encore satisfaits : *ad majorem gloriam et utilitatem* des capitaux, ils réclament la liberté de l'usure. Qu'ils l'obtiennent, et ce sera le coup de grâce donné aux agriculteurs et aux propriétaires fonciers. Alors nous n'aurons plus rien à envier à l'Angleterre : comme elle, nous aurons le paupérisme agricole; et, comme elle aussi..., l'impôt sur le revenu. Simple histoire racontée par La Fontaine depuis longtemps : l'agriculture et la propriété foncière sont la *Poule aux Œufs d'or*, on trouve qu'elle ne pond pas assez, on l'éventre. Mais, comme l'État a besoin, lui aussi, d'avoir sa part aux œufs d'or, quand la propriété foncière sera ruinée, il faudra bien que le capital les ponde à sa place.

qu'elle ne paye plus l'impôt du sang. Mais, du reste, c'est elle qui est aux Chambres, qui est au ministère, elle qui a l'influence, elle qui occupe les premières places, ou qui les donne à qui elle veut. Faites des principes et des déclarations tant qu'il vous plaira ; rien n'empêchera qu'une aristocratie n'existe et ne vous domine. La nouvelle se perpétuera, comme l'ancienne, avec la famille ; seulement, au lieu d'avoir ses origines dans de grands services rendus à la Patrie, par les armes, sous la robe, ou par la science, elle les aura dans d'immenses trésors amassés... à vos dépens¹. Il faut bien que quelqu'un aide à faire ces scandaleuses fortunes qui brillent là-haut. Qu'importe au Juif, baptisé ou non, le talent ? Il tondra le vôtre ; il le mettra en coupe réglée, et, s'il lui plaît d'écrire, vous vanterez son style. C'est lui, c'est ce despote riche et orgueilleux, qui est l'aristocrate moderne ! Croyez que depuis qu'il fait la pluie et le beau temps, le nombre des pauvres n'a pas diminué.

Ces deux produits de la société moderne, ou plutôt ces deux fruits de l'ambition et de l'avarice, le déclassé et le Juif armé de ce qu'on appelle la

¹ Voir la note F à la fin du volume.

libre concurrence, — libre, en effet, même souvent de toute honnêteté ¹, — doivent être deux causes de paupérisme. Qui ne le voit? et qui ne voit aussi que le paupérisme doit grandir à mesure que les causes qui le produisent grandissent. Établissons cependant par les faits que le nombre des pauvres ne cesse de croître.

On a prétendu que le paupérisme est un fléau qui s'en va ². Plût à Dieu! ce serait une preuve que la vie chrétienne renaît partout dans la société. Mais, hélas! voici une première réponse de la statistique : « Cette triste plaie sociale est » loin d'avoir disparu : de 1826 à 1850, le nombre » des prévenus de mendicité a presque décuplé » d'une période à l'autre ³. Essayer de contester qu'en France la classe ouvrière est infiniment plus pauvre depuis le triomphe des *grands* principes serait une folie. Sans qu'il soit nécessaire de lire les ouvrages qui traitent spécialement du paupérisme, on n'a qu'à ouvrir les yeux sur les faits contemporains, et surtout sur ces mille essais, toujours inutiles, qu'on ne cesse de faire pour re-

¹ Ce n'est pas le régime de libre concurrence en lui-même qui est critiqué tel, mais seulement ses mœurs actuelles.

² Telle est la thèse que soutient M. Modeste dans son ouvrage : *du Paupérisme en France*.

³ Malte-Brun : *Géographie de la France*.

pousser le fléau. La population ouvrière d'autrefois prenait ses mesures pour ne travailler qu'à un taux suffisamment rémunérateur : elle laissait la production un peu au-dessous de la demande. On reproche cela aux corporations d'autrefois. Soit ; mais ce fait seul prouve que l'ouvrier ne pouvait pas connaître le paupérisme. Maintenant il ne peut l'éviter. La libre concurrence, en ayant pour premier effet de produire au delà des besoins de la consommation, a rendu le gain jusqu'à un certain point aléatoire, même lorsqu'il n'y a pas de crise manufacturière ; qu'arrive-t-il dans un temps de guerre ou de révolution ?

Cette première cause de souffrance, les ouvriers sont bien forcés de la subir ; mais il en est une seconde, plus féconde en funestes résultats ; et celle-là, ils la recherchent : il s'agit de l'immoralité. Hélas ! on sait pourquoi la société moderne repousse l'Évangile !

« Le fait général d'une immoralité progressive » parmi les classes laborieuses des villes et des » localités rurales qui les entourent, ne saurait être » contesté. Recueillons à cet égard quelques té- » moignages irrécusables. On comptait, en France, » dans les premières années du siècle, environ » 42,000 de ces naissances illégitimes qui attes-

» tent l'abandon de la famille, l'oubli des saintes
» lois du mariage. Le chiffre s'est élevé en 1848,
» pour un territoire moins étendu, à 65,625. En
» vingt années, le nombre des enfants trouvés s'est
» accru de 55,769 à 120,945. L'augmentation des
» cabarets et des cafés, des lieux de prostitution
» de bas étage, a marché dans des proportions non
» moins rapides. D'après le rapport de M. de Wat-
» teville sur l'état du paupérisme, on compterait
» dans ce pays près de 350,000 cabarets et cafés
» où sont consommés en chiffres ronds 11 millions
» et demi d'hectolitres de vin, et 800,000 hecto-
» litres de spiritueux, représentant une somme de
» 320 millions, c'est-à-dire un peu plus de neuf
» francs par individu. Mais l'auteur ajoute que, si
» on défalque les femmes, les enfants et les per-
» sonnes sobres, la quote-part des individus qui
» restent doit être décuplée. Qu'on calcule quelle
» somme est prélevée par cette consommation sur
» la rétribution du travail, et par conséquent com-
» bien elle doit peser sur l'existence de la famille
» laborieuse ? Consultons les précieux comptes
» rendus de la justice criminelle, qui ont jeté tant
» de jour sur le développement d'une catégorie de
» faits moraux ; nous voyons que, de 1825 à
» 1852, les crimes contre les personnes qui présen-

» tent la plus forte augmentation, sont précisément
» ceux qui accusent le plus ce déplorable progrès
» de l'immoralité publique, à savoir : les attentats
» à la pudeur, notamment ceux dont les enfants
» âgés de moins de seize ans sont les victimes ; le
» nombre des accusations, pour ce genre de cri-
» mes qui dénotent tant de perversité, a été en
» moyenne de 1826 à 1830, de 136, et de 595, de
» 1851 à 1854, c'est-à-dire qu'il a plus que triplé.
» On sait qu'ici la presque totalité des accusés sort
» des rangs populaires ¹. »

Il serait inutile, après avoir vu la statistique jeter une si cruelle lumière sur le fait de la progression croissante des causes du paupérisme, de chercher à prouver le développement du paupérisme lui-même. Donnons cependant la parole à M. Michel Chevalier, ex-saint-simonien, ex-professeur d'économie politique, aujourd'hui sénateur, et, sous tous ces habits si différents, également célèbre pour son ardeur à pousser les sociétés modernes au progrès saint-simonien.

« Le problème de faire jouir d'une existence

¹ Dufau : *Essai sur la science de la misère sociale*, chapitre II, § 2.
— Voir aussi Villermé, *État actuel du paupérisme*, 1^{re} partie, p. 106 ;
Audigane : *les Populations ouvrières*, tome II, p. 403 ; Blanqui : *les
Classes ouvrières*; et surtout l'excellent ouvrage de M. Charles Périn :
De la richesse, etc., tome II.

» passable la portion des ouvriers qui en est dé-
» nuée, se présente de nos jours avec non moins
» d'urgence que du temps de Malthus, et sur des
» proportions plus grandes ; parce que, jusqu'alors
» confiné dans l'enceinte de la Grande-Bretagne,
» le système manufacturier, auquel il est impossi-
» ble de ne pas attribuer, pour une bonne part,
» dans les circonstances présentes, la multiplica-
» tion des classes les plus dénuées, s'est étendu à
» la plupart des États de l'Europe ; déjà même il a
» franchi les mers, et il envahit les États-Unis avec
» la rapidité qui caractérise tous les modes d'exis-
» tence de la race anglo-américaine.... C'est un
» triste aveu que la civilisation est forcée de faire,
» que, dans nos États libres qui se glorifient tant
» de leurs progrès, il y ait une classe d'hommes
» dont la condition est voisine de l'abjection ; et
» *que cette classe paraisse devoir se propager*
» *au delà de tout ce qu'on avait vu dans la plupart*
» *des sociétés passées*¹. »

C'est du français saint-simonien, mais l'aveu qu'il enveloppe n'en est pas moins bon à recueillir.

¹ Discours d'ouverture du cours de l'année 1846-47.—*Cours d'économie politique*, 2^e édition, tome I, p. 137. — J'ai copié textuellement sur la deuxième édition, car cet ouvrage a eu deux éditions au moins !... « Quand on parle si mal, dit quelque part M. de Maistre, il est impossible qu'on pense bien. »

Voilà l'état où le génie moderne a jeté les ouvriers français; et, pour vous consoler, sachez bien que *cet état paraît devoir se développer au delà de tout ce qu'on avait vu dans la plupart des sociétés passées*. Ce qui est merveilleux, c'est que, M. Michel Chevalier ayant vu cela, il n'en ait pas conclu que la Société moderne, en s'éloignant de Jésus-Christ, faisait fausse route.

Le mot de paupérisme n'est pas français, et le fléau que ce mot désigne est relativement moderne en France. La Société anglaise est la première Société chrétienne qui s'est trouvée dans les conditions qu'il fallait pour ramener sur la terre ce fléau du paupérisme, dont Jésus-Christ nous avait délivrés par sa Pauvreté; c'est seulement depuis que l'Angleterre donne le ton au monde, c'est-à-dire depuis la Révolution française, que ce fléau anglais et païen est passé sur le continent. Il n'a donc pas eu le temps de prendre chez nous tous ses développements. Pour saisir avec la dernière évidence et ses causes et ses effets, il faut l'étudier en Angleterre, son pays d'origine. Les résultats de cette étude seront d'autant plus concluants que, de tous les peuples, l'Angleterre est celui dont la législation a été la plus chrétienne, et dont les mœurs sont aujourd'hui les plus païennes; celui, par

conséquent, qui a le plus complètement éprouvé la douceur du joug de Jésus-Christ et le poids du carcan de l'ennemi de Jésus.

Il faut commencer par observer qu'à la différence de la France, où le fléau ne se fait sentir que dans la population industrielle, l'Angleterre a livré en proie au monstre ses agriculteurs aussi bien que ses ouvriers¹. Ainsi dans ce pays, de beaucoup le plus riche de l'univers, le nombre des victimes du paupérisme est plus considérable que partout ailleurs.

Les maux dont souffrent les victimes du paupérisme anglais vont à l'excès. M. Charles Périn dans son ouvrage *De la Richesse dans les sociétés chrétiennes*, tome II, pp. 116 à 154, nous les peint sous

¹ « Le nouveau mode d'exploitation de la terre a importé dans les campagnes l'organisation, les vices et la misère qu'engendre dans les villes le travail industriel. Le grand fermier est un capitaliste exploitant des milliers d'acres jadis divisés en cinquante ou soixante fermes, où régnaient l'esprit de famille et les saintes habitudes qu'il fait naître. A présent, le laboureur n'est plus qu'un journalier, à qui n'est pas assuré le pain du lendemain, que rien n'attache au sol ni au propriétaire. Au temps de la moisson, un spéculateur d'un nouveau genre loue les bras de ce laboureur nomade pour les sous-louer à bénéfice aux entrepreneurs de grande culture. Soixante, quatre-vingt familles, sont ainsi menées au marché du travail de leurs bras, qui ne leur appartiennent plus. Leur salaire, ainsi réduit par la spéculation, suffit à peine aux plus stricts besoins, et, comme on dit ici : *Is hardly enough to keep body and soul together*, c'est à peine assez pour faire tenir ensemble le corps et l'âme. » (Correspondance adressée de Londres à l'Univers, 16 décembre 1859).

les couleurs les plus sombres : c'est un mélange de souffrances du corps et de turpitudes de l'âme qui dépasse toute imagination ; et ce tableau ne se compose que de citations empruntées toutes à des économistes anglais.... Nous ne reproduirons pas son travail ; les faits douloureux qu'il rappelle sont, du reste, assez connus.

Mais ce qu'il faut faire remarquer, c'est qu'il fut un temps où cette même Angleterre, alors chrétienne, avec un commerce à peine naissant, sans colonies, et cependant aussi riche d'habitants qu'elle l'est aujourd'hui, a joui d'un bien-être matériel supérieur à celui du plus heureux des peuples, modernes ou anciens.

Le chancelier Fortescue nous a laissé, du bien-être de l'Angleterre catholique de Henri VI, la description qu'on va lire : « Le roi d'Angleterre ne » peut changer les lois ni en faire de nouvelles » sans le consentement exprès de tout le royaume » représenté par le parlement. Chaque habitant a » la liberté de se servir et de jouir du produit de » ses biens, des fruits de la terre, de l'accroisse- » ment de son troupeau et de tout ce qu'il possède. » Toutes les améliorations qu'il peut faire, soit par » sa propre industrie, soit par celle des gens qu'il » tient à son service, lui appartiennent ; il peut

» en jouir sans aucun obstacle, empêchement ou
» refus de personne ; s'il est injurié ou opprimé
» d'une manière quelconque, il pourra toujours
» obtenir satisfaction. Aussi, les habitants de l'An-
» gleterre sont-ils riches en or et en argent ; ils
» possèdent tous les agréments de la vie. Ils ne
» boivent point d'eau, excepté à certaines époques
» pour un motif religieux et par esprit de péni-
» tence. Ils se nourrissent abondamment de toute
» sorte de viandes et de poissons, dont ils trouvent
» partout une grande quantité ; ils sont vêtus de
» bons habits de laine. Leurs lits, leurs couvertures
» et autres objets sont en laine, et ils en sont bien
» fournis. Ils possèdent aussi tout ce qui est néces-
» saire dans un ménage ; chacun a, selon son
» rang, tout ce qui peut rendre la vie heureuse et
» agréable ¹. »

Quelque respectable que soit l'autorité de Fortescue, ce qu'il dit est si opposé aux faits qui se produisent dans les riches Sociétés modernes, qu'on nous saura gré de produire ici d'autres autorités. Quand il y avait des moines en Angleterre, quand il y avait des pauvres volontaires, « au XV^e siècle,

¹ Fortescue : *De laudibus legum Angliæ*. Pour l'intelligence du commencement de la citation il faut savoir que le peuple anglais ne payait alors aucun impôt ordinaire à l'État.

» l'ouvrier anglais vivait à l'aise ; les jours de fête
» et de dimanche, après la messe, il se réjouissait
» honnêtement ; il était en paix avec Dieu, avec
» son curé, avec son maître, avec son roi ; et ce-
» pendant il gagnait trois *pence* par jour, avec les-
» quels il trouvait à vivre ; et l'Angleterre était
» alors le plus gai pays du monde : *merry England*.
» Joyeuse Angleterre ! En 1842, l'ouvrier anglais
» ne connaît plus de fêtes et ne connaît de diman-
» che qu'au cabaret ; il pourrit dans d'infects
» ateliers, lutte de capacité et d'intelligence avec
» les machines, leur est déclaré inférieur, vit plus
» mal avec deux *schellings* que son aïeul avec trois
» *pence* ; quand il est heureux, il s'ennuie ; quand
» il souffre, il se désespère et se révolte ; et l'An-
» gleterre est le pays du monde le plus industriel,
» le plus riche et le moins joyeux ¹. » Tout ceci
dans les temps ordinaires ; mais il y a des jours,
des saisons, des années de crise : et alors que
devient l'ouvrier anglais ? — « Au XIV^e siècle un
» moissonneur gagnait quatre pence par jour,
» avec lesquels il pouvait, chaque semaine, ache-
» ter un comb de blé. Aujourd'hui (1784), il faut
» le prix de dix à douze jours de travail pour ache-

¹ Le comte Franz de Champagny : *Les Césars*, tome III, p. 312.

» ter un comb¹. Sous Henri VI, l'ouvrier ordinaire
» gagnait trois pence par jour (voir les statuts de
» 1444), avec lesquels il pouvait acheter un bois-
» seau de blé, à six schellings le *quarter*, et vingt-
» quatre livres de viande. Aujourd'hui, il gagne
» douze schellings par semaine, avec lesquels il
» achète un demi-boisseau de blé, à quatre-vingt
» schellings le *quarter*, et douze livres de viande,
» à sept pence la livre². »

Que s'est-il donc passé entre cet autrefois si fortuné et cet aujourd'hui si malheureux ? Deux grands faits seulement, l'un matériel et l'autre spirituel. Le fait matériel, c'est que la richesse publique de l'Angleterre est mille fois plus grande aujourd'hui qu'elle ne l'était au XV^e siècle ; ce n'est donc pas celui-là qui causerait le paupérisme en

¹ Collom : *History of Hansted*, p. 258.

² Hallam : *l'Europe au moyen âge*, II^e partie, chap. 9. — Il faut surtout consulter *les Lettres sur la Réforme* de William Cobbett, auteur anglais et protestant, qui résume ainsi lui-même son livre : prouver que ce qu'on appelle *Réforme* avait été enfanté par une incontinence brutale, amené par l'hypocrisie et la perfidie, consolidé et nourri par le pillage, par la dévastation et par des torrents de sang anglais et irlandais ; et, quant aux suites plus éloignées, nous en voyons une partie aujourd'hui, dans cette misère, cette mendicité, ce dénûment, cette famine, ces querelles et cette haine éternelle, qui maintenant frappent nos yeux et assourdissent nos oreilles à chaque pas, et que la *Réforme* nous a donnés, au lieu de l'abondance, de l'harmonie et de la charité chrétienne, dont jouiront si pleinement et pendant tant de siècles nos pères catholiques. » (*Lettres sur la Réforme*, lettre XVI^e, n^o 449)

Angleterre, si l'autre n'y était point ; cet autre grand fait s'appelle l'apostasie de l'Angleterre : elle a quitté Jésus-Christ pour le service de Mammon ; or, bon gré mal gré, *per quæ peccat quis per hæc et torquetur*. La punition fut prompte ; on se rappelle comment le paupérisme et la taxe des pauvres naquirent de la Réforme, qui fut elle-même la fille du vol, du pillage, de l'avarice des grands, encore plus que de la luxure de Henri VIII ; mais le châtement n'a pas corrigé le coupable ; le crime reste ; bien plus, il augmente, et la punition le suit partout, grandissant avec lui. C'est pourquoi, lorsque, oubliant que « la misère anglaise grandit avec la grandeur même de l'Angleterre ¹, » l'économie politique, parvenue au terme de ses calculs, et plongée dans une béate admiration à la vue des chiffres qui représentent la richesse publique de la Grande - Bretagne, nous montrant de son doigt ces pesantes machines qui broient le fer, ces railways interminables, ces manufactures semblables à des villes, ces ports où mille vaisseaux versent chaque jour des richesses venues de tous les points du monde, et d'où mille vaisseaux emportent chaque jour vers tous les mar-

¹ M. Pashley, *Poor law, etc.*, p. 168.

chés de la terre les produits de l'industrie anglaise; lorsque l'économie politique, nous montrant tout cela, proclame bienheureux les peuples à qui sont toutes ces choses, ce n'est pas la foi seulement, mais aussi le bon sens, l'expérience et l'histoire, qui lui répondent avec le roi prophète : « Bien-
» heureux le peuple dont Dieu seul est le Sei-
» gneur ¹ ! »

Terminons ce chapitre par un récit de biographie contemporaine. Fourier, natif de Besançon, était commis chez un marchand de blé. Dans un temps de famine, il vit son patron accaparer les grains, refuser de vendre, et laisser souffrir la faim au peuple, afin de réaliser quelques beaux bénéfices. Le cœur de notre commis, plus droit que son esprit, s'émut. Il trouva qu'une Société où se commettaient de tels crimes était mal constituée, et il se dit que lui, Fourier, allait arranger cela tout autrement et comme il faut. Il y avait six mille ans que l'humanité attendait Fourier. Il est possible que si le patron de Fourier eût été chrétien, le cas qui scandalisait le commis ne fût pas advenu; n'y a-t-il pas dans le christianisme quelque secours capable de faire triompher l'homme d'une sem-

¹ *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt : Beatus populus cujus Dominus Deus ejus. Ps. CXLIII, 15.*

blable tentation? Fourier ne daigna pas même penser à cela. Le christianisme était condamné sans appel à son tribunal, pour deux raisons : la première, c'est qu'il ne savait pas ce que c'était ; la seconde, c'est que son patron, qui ne s'en occupait pas davantage, était un coquin. Il fallait donc chercher autre chose. Il chercha. Longtemps après, ayant fait beaucoup de chiffres, il déclara à ses disciples, que : si les choses allaient mal, c'était, non parce qu'il y avait des passions dans le cœur humain, mais parce que ces passions n'avaient pas leurs coudées franches et leur jeu libre ; du développement libre de toutes les passions résulterait désormais l'harmonie. Les disciples acquiescèrent.

On a beaucoup ri des disciples et du maître ; le bon sens se rit encore de certains autres théoriciens, plus ou moins parents de Fourier, qui veulent détruire la Pauvreté par le développement de toutes les causes qui l'engendrent. Mais lorsqu'un homme, aimant Jésus-Christ et ceux pour qui Jésus-Christ est mort, vient à jeter un regard sur la science sociale contemporaine, il se prend à pleurer, en voyant avec quelle infernale persévérance, dans toute question, la solution chrétienne,

la seule qui puisse résoudre quelque chose, est continuellement écartée, malgré la foule des raisons, souvent malgré les évidences qui militent en sa faveur.



CHAPITRE IX

LE RICHE DU MONDE

ET

LE RICHE CHRÉTIEN

SOMMAIRE

Charité fraternelle des chrétiens. — Jésus-Christ source et modèle de la charité. — Jésus-Christ unique objet de notre charité. — Tenant tout de Jésus, nous devons lui rendre tout dans la personne de nos frères. — C'est peu aux vrais amants de Jésus de donner leurs biens, il faut qu'ils se donnent eux-mêmes. — Bienfaits qui résultent pour les pauvres de ce principe catholique. — Des devoirs de l'homme envers ses semblables chez les païens. — Ne pas nuire est ce qu'on sait faire de plus élevé, pour l'homme, dans les sociétés non-chrétiennes. — Comment ce principe était observé chez les païens, comment il tend à être observé chez nous. — De la Philanthropie. — La mortification chrétienne unique base de la vraie philanthropie.

Divitiæ si affluant, nolite cor apponere.

Si vos richesses sont abondantes,
gardez-vous d'y attacher votre cœur.

(Ps., LXI, 11.)

Suivant la doctrine de l'Église, l'amour du prochain est le signe de notre résurrection spirituelle, c'est-à-dire de notre union avec Dieu.

Écoutez saint Jean : « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort. Quiconque hait son frère est homicide. Or, vous savez qu'aucun homicide n'a la vie éternelle demeurant en lui. Nous avons connu la charité de Dieu en cela qu'il a donné sa vie pour nous ; ainsi nous devons de même donner notre vie pour nos frères. Si celui qui a les biens de ce monde voit son frère dans le besoin et lui ferme ses entrailles, comment

» l'amour demeurera-t-il en lui ¹ ? » Si nous comprenons bien ce passage, ne pas aimer ou haïr c'est une même chose ; l'un ou l'autre équivaut au crime d'homicide, qui sépare de Dieu. On ne peut donc être uni à Dieu qu'à la condition d'aimer les hommes ; mais les aimer comment ? Comme Jésus-Christ les a aimés ; les aimer jusqu'à donner votre vie pour eux. Dans les livres sacrés, le parallélisme entre l'amour de Dieu et l'amour des hommes est frappant : Dieu ne demande jamais que nous nous mettions, pour lui ou pour nos frères, en frais de sentimentalisme et de sensiblerie ; l'amour, il le fait consister dans l'acte énergique de la volonté qui se manifeste par des œuvres. « Celui qui » m'aime garde mes commandements ², » dit Notre-Seigneur ; et saint Jean conclut, par ces paroles, le passage que nous citions plus haut : « Mes » petits enfants, n'aimez point de parole ni de » langue, mais en œuvre et en vérité ³. »

Voilà donc des devoirs très positifs et très-clairs. Jésus-Christ est devant nous, donnant non pas seulement ses biens, mais lui-même, mais sa vie ;

¹ Joan., III, 14-17.

² Joan., XIV, 21 et 23.

³ *Filioli, non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate.*
Joan., III, 18

et une voix qui ne parle pas en vain nous crie :
« Regardez, et faites suivant le modèle qui vous a
» été montré sur la montagne ¹. »

Est-il nécessaire de rappeler pourquoi l'amour du prochain doit être si grand, si généreux, si élevé dans l'Église de Dieu ? Je l'ai dit plus haut : c'est parce que l'Église est le corps mystique de Jésus-Christ ²; ou, si vous l'aimez mieux, parce que l'Église est l'épouse de Jésus-Christ, et qu'elle ne forme avec lui qu'une même chair ³. Ce n'est pas un homme que nous avons à aimer dans notre prochain, c'est Dieu même : non pas le Dieu qui habite les Cieux des Cieux, et que la grossièreté de notre intelligence nous permet si peu de comprendre, mais le Dieu incarné, le Dieu dont l'amour infini s'est rendu visible et palpable ⁴ au Calvaire. Ainsi, dans l'Église, l'homme, le prochain bénéficie de toute la dette que nous avons contractée envers Jésus-Christ, et Jésus-Christ, le chef de l'Église, regarde comme fait à lui-même tout ce que nous faisons à ses membres. Et remarquez

¹ *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* Exod., XXV, 40.

² *Vos estis corpus Christi.* I Cor., XI, 27. — *Ecclesiam, quæ est corpus ejus.* Eph. I et ailleurs.

³ Eph., V.

⁴ I Joan., I.

ceci : Ce qu'il y a de plus aimable, de plus attrayant à nos yeux dans le divin Sauveur, ce sont les choses qui se rapportent à sa qualité de Rédempteur : sa Pauvreté, ses souffrances, sa mort ; c'est aussi par là qu'il arrache à nos cœurs une plus ardente reconnaissance. Qui donc doit le plus attirer notre amour ? Qui donc exige une plus tendre sollicitude ? Qui bénéficie plus entièrement de l'amour que nous témoignons à Jésus-Christ dans nos frères ? sinon ceux qui sont à la fois la vive image et les continuateurs de sa Rédemption ; sinon les membres pauvres, les membres souffrants de Jésus-Christ. Oh ! je sais que ces ravissantes pensées sont bien éloignées du monde ; je sais que le nombre des chrétiens qui les comprennent est bien petit ; mais rien de tout cela ne peut empêcher le vrai chrétien, celui qui entre pleinement dans la doctrine de l'Église, de penser ainsi et d'agir en conséquence ; parce que rien de tout cela ne peut effacer la parole de Jésus-Christ. Écoutez ce divin Sauveur : au dernier jour, lorsqu'il séparera, pour l'éternité, le bon grain de l'ivraie, il dira aux justes ces douces paroles : « Venez, ô vous » les bénis de mon Père, venez recevoir la récompense qui vous a été préparée dès le commencement : j'ai eu faim, et vous m'avez donné à man-

» ger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ;
» j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais en prison,
» et vous m'avez visité ; car, toutes les fois que
» vous avez fait ces choses au moindre de mes
» frères, c'est à moi-même que vous les avez
» faites ¹. »

Rien n'est doux comme cet ordre d'idées ; rien n'est propre à féconder le cœur de l'homme, à le rendre bon pour ses frères, comme les inspirations de la foi. Lorsque la Société était chrétienne, lorsque l'humble foi en la parole de Jésus et l'ardent amour pour sa personne étaient le fond de la Société, le Seigneur se plaisait, par de fréquents miracles, à rendre vulgaires ces saintes pensées, qu'on ne comprend plus aujourd'hui. Qui ne connaît l'événement qui a rendu saint Martin si populaire ?

N'étant encore que catéchumène, il rencontra un jour à Amiens un pauvre, qui lui demanda l'aumône au nom de Jésus-Christ. Martin n'avait que ses habits et ses armes, et cependant comment son cœur aurait-il pu refuser ce qu'on lui demandait pour l'amour de Jésus ? Il partagea son manteau en deux, et en donna une moitié au pauvre. La nuit

¹ Matth., XXV, 31 et jusqu'à la fin.

suivante, le Christ, revêtu de cette moitié de manteau, se montra à ses yeux et prononça ces paroles : « Le catéchumène Martin m'a revêtu de cet » habit ¹. »

« Le Landgrave, époux de sainte Élisabeth de » Hongrie, étant allé passer quelques jours au » château de Haumbourg, qui était au centre de » ses possessions septentrionales et voisines de la » Saxe, Élisabeth resta à la Wartbourg, et employa » le temps que son mari devait être absent à soi- » gner, avec un redoublement de zèle, les pauvres » et les malades, à les laver elle-même, à les vêtir » des habits qu'elle leur avait faits, malgré le mé- » contentement qu'en témoignait la duchesse-mère, » Sophie, qui était restée avec son fils depuis la » mort de son mari. Mais la jeune princesse ne » tenait que fort peu de compte des plaintes de sa » belle-mère. Parmi ces malades, il y avait alors un » pauvre petit lépreux, nommé Élias ou Élie, dont » l'état était si déplorable que personne ne vou- » lait plus le soigner. Élisabeth seule, le voyant » abandonné de tous, se crut obligée de faire plus » pour lui que pour les autres : elle le prit, le bai- » gna elle-même, l'oignit d'un onguent salutaire, et

¹ Bréviaire romain.

» puis le coucha dans le lit même qu'elle parta-
» geait avec son mari. Or, il arriva justement que
» le duc revint au château pendant qu'Élisabeth
» était ainsi occupée. Aussitôt sa mère courut au
» devant de lui, et comme il mettait pied à terre,
» elle lui dit : Cher fils, viens avec moi ; je veux te
» montrer une belle merveille de ton Élisabeth.
» Qu'est-ce que cela veut dire ? dit le duc. — Viens
» seulement voir, reprit-elle ; tu verras quelqu'un
» qu'elle aime bien mieux que toi. Puis, le prenant
» par la main, elle le conduisit à sa chambre et à
» son lit et lui dit : Maintenant, regarde, cher fils,
» ta femme met des lépreux dans ton propre lit
» sans que je puisse l'en empêcher. Elle veut te
» donner la lèpre : tu le vois toi-même. — En en-
» tendant ces paroles, le duc ne put se défendre
» d'une certaine irritation, et enleva brusquement
» la couverture de son lit. Mais au même moment,
» selon la belle expression de l'historien, le
» Tout-Puissant lui ouvrit les yeux de l'âme, et au
» lieu du lépreux, il vit la figure de Jésus-Christ
» crucifié étendu dans son lit ¹. »

Il serait facile de rapporter mille traits de cette nature, tous d'une incontestable valeur historique.

¹ Le comte de Montalembert, *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, tome I, pages 277-278.

Le bon sens les accepte, et le cœur du chrétien sait, en outre, tirer de ces récits des conséquences pratiques qui sont un bienfait social. Mais si quelqu'un de ceux qui refusent à Dieu le droit ou le pouvoir d'intervenir, même pour notre salut, dans les affaires de ce monde, essayait de faire de ces saintes légendes ¹ le but de quelque lourde raillerie, il serait aisé de répondre : La vérité de ces récits a été cent fois démontrée, et on pourrait répéter la démonstration, si c'était ici le lieu ; mais alors même qu'on ne le pourrait pas, il n'en résulterait pour vous aucun avantage. Tout ce qu'il nous faut en ce moment, c'est que ces récits aient été crus dans les sociétés chrétiennes, et que la pensée incarnée dans ces pieuses narrations ait exercé, sur les rapports du riche chrétien avec le pauvre, une heureuse influence. Or, qui pourrait nier ce fait ?

Voici ce que je lis dans la vie de sainte Jeanne-Françoise de Chantal : « Elle allait tous les jours » visiter les pauvres, même pendant les excessives » chaleurs de l'été, et parmi les neiges de l'hiver. » En sortant de son château, elle disait à ses ser- » vantes, pour exciter leur foi et la sienne :

¹ « La légende est la véritable histoire, parce qu'elle est la tradition vivante, et que, trois fois sur quatre, elle est plus vraie que l'histoire. » (Augustin Thierry.)

« Nous allons visiter Notre-Seigneur sur le mont
» du Calvaire, ou au jardin des Oliviers, ou au
» Saint-Sépulcre ; » diversifiant ainsi les stations,
» afin de fournir chaque jour un élément divin à
» sa piété. Pour elle, en effet, un pauvre n'était
» pas un frère souffrant, c'était Notre-Seigneur
» lui-même, caché sous des haillons, continuant,
» sous ce voile que la foi seule peut pénétrer, sa
» vie humiliée, et perpétuant ainsi sa douloureuse
» Passion. Pénétrée de respect pour ce sacrement
» de la Pauvreté, auquel elle croyait comme au
» mystère de la Trinité ou de la sainte Eucharistie,
» elle ne s'approchait des pauvres que comme on
» s'approche, dans le monde, des princes et des
» rois. Elle les saluait profondément, elle leur par-
» lait toujours avec un grand respect ; souvent elle
» les servait à genoux, elle à qui Dieu avait refusé,
» disait-elle, l'honneur de naître dans la pau-
» vreté ¹. »

L'auteur ajoute, en forme de note au bas de la page : « Cette sainte manière d'envisager les
» pauvres, tres-commune au moyen âge, n'avait
» pas disparu, il s'en fallait bien, au XVII^e siècle.
» L'illustre d'Aguesseau, parlant de son père et de

¹ *Histoire de sainte Chantal.*

» sa mère, dit : « Ils regardaient les pauvres comme
» leurs enfants, de sorte que s'ils avaient dix mille
» francs à placer, ils n'en plaçaient que huit, et en
» donnaient deux aux pauvres, qu'ils regardaient
» comme leur propre sang, par une adoption sainte
» et glorieuse pour eux, qui mettaient Jésus-Christ
» au nombre de leurs enfants. »

Voilà quelles étaient les idées chrétiennes sur la charité due aux pauvres et à tous les membres souffrants de Jésus-Christ.

Tout ce que ces idées ont dû produire d'œuvres sublimes, d'actes d'héroïsme incomparable est indicible. Avec quelle volupté les âmes pénétrées de ces sentiments de la foi devaient s'appauvrir entre les mains des pauvres, pour se créer dans le ciel une immarcessible récompense, un trésor à l'abri des voleurs et de la rouille¹.

« . . . Plus que l'étude, plus que la pénitence,
» la charité dominait toutes les pensées, toutes les
» actions de cette généreuse romaine (sainte
» Paule). Elle prodiguait son patrimoine en au-
» mônes ; elle ne refusait jamais aux pauvres. Saint
» Jérôme se crut obligé de lui reprocher sa prodi-
» galité et de lui prêcher une certaine prudence

¹ Luc., XII, 33.

« Je n'ai qu'un désir, lui répondit-elle avec la
» même passion de charité qui enflamma sainte
» Élisabeth, c'est de mourir mendiante, c'est de ne
» pas laisser un denier à ma fille, et d'être ensevelie
» dans un suaire qui ne m'appartiendra pas. Si je
» suis réduite à mendier, ajoutait-elle, je trouverai
» bien des gens qui me donneront; mais si ce men-
» diant qui me sollicite n'obtient rien de moi, et
» vient à mourir de besoin, à qui demandera-t-on
» son âme, si ce n'est à moi?... » Aussi, lorsqu'elle
» mourut, elle ne laissait à sa fille pas même
» une obole, dit saint Jérôme, mais bien une masse
» de dettes, et, qui pis est, une foule immense de
» frères et de sœurs qu'il était difficile de nourrir
» et qu'il eût été impossible de renvoyer. Au fond,
» tout en se laissant prêcher et blâmer de ses au-
» mônes excessives, elle savait bien qu'elle serait
» comprise de celui qui, lui aussi, s'était dépouillé
» de tout, et qui plus tard envoyait son frère Pauli-
» nien dans son pays, en Dalmatie, pour y vendre
» les biens de sa famille, en faire le plus d'argent
» qu'il pourrait, afin de soulager la pauvreté où se
» trouvaient réduits les monastères de Bethléem¹. »

Donner leurs biens, ou plutôt les rendre à Dieu,

¹ Comte de Montalembert, *Les Moines d'Occident*. — Introduction.

de qui ils les avaient reçus, était peu de chose pour ces nobles cœurs façonnés à l'image de celui de Jésus-Christ. Trop de motifs les y engageaient : la charité pour Jésus pauvre et souffrant, le désir d'imiter le dénûment où son amour pour nous l'avait réduit, l'ardeur de l'âme vraiment chrétienne à s'élançer dans la voie de la perfection, voie où l'on n'entre que par la pauvreté volontaire : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, etc. » Aussi, ce n'est pas dans cette générosité, même sans bornes, qu'est le triomphe complet de la charité catholique ; ce n'est pas là le plus beau fruit de cet arbre divin, qui a ses racines dans le cœur de Jésus, et qui vit d'une sève divine. Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous combler de ses biens ; il ne s'est pas contenté de se dépouiller, par amour pour nous, des rayons de sa gloire et de la majesté de sa puissance, il s'est donné tout entier à nous, « et nous devons, nous aussi, nous immoler pour nos frères ! » Le don de soi-même au pauvre Jésus, dans la personne de ses membres, voilà l'œuvre la plus divine que la charité de Jésus ait fait produire à l'humanité. Sang pour sang, vie pour vie : c'est la loi de l'amour, comme c'est la loi de la justice. Eh bien, regardez autour de vous, et comptez, si vous le

pouvez, le nombre des personnes qui se sont ainsi livrées elles-mêmes pour l'amour de Jésus ! Saint Jean nous a donné la charité envers le prochain comme la preuve de notre union avec Dieu. Seule, par conséquent, la société qui connaît cette divine charité est unie à Dieu ; car une œuvre semblable, si sublime et à la fois si commune, est impossible à l'humanité, à moins qu'un principe divin ne l'anime. Aussi, cette charité sainte, ce dévouement sans pareil n'existe que dans ton sein, ô sainte Église catholique, ô épouse céleste de Jésus-Christ ! c'est là ta beauté radieuse, incomparable, cette beauté sans tache et sans rides dont parle l'Apôtre ! Et ce qui est impossible hors du catholicisme est vulgaire dans ton sein : tous les ans, se lèvent par milliers ceux qui rendent à Jésus-Christ, toujours vivant dans son Église, amour pour amour, vie pour vie.

Où est l'instant de la vie du pauvre chrétien qui ne soit pas entouré par un de ces dévouements sublimes ? A quelle heure cesse-t-il de trouver des âmes qui s'immolent pour lui ? Il naît, il y a pour lui une crèche ; il grandit, il y a pour lui les Frères des Écoles chrétiennes ; puis, c'est l'Œuvre des Apprentis, l'Œuvre des Ouvriers ; quand il souffre, c'est l'hôpital et les Filles de

Saint-Vincent-de-Paul ; quand il est vieux, ce sont les Petites Sœurs des Pauvres. Or, en tous ces lieux, le pauvre est aimé, le pauvre est chéri comme un frère ; que dis-je ? comme un Dieu ! L'homme disparaît avec ses défauts, ses mauvaises qualités, ses vices ; ce qu'on voit en lui, c'est le membre de Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ même, porteur des titres de la dette que nous avons contractée à son égard. Uniquement dans l'Église, la pauvreté et la souffrance ont trouvé cet inaltérable dévouement auquel aucun autre dévouement ne peut être comparé, cet amour que rien n'empêche, cet amour avec lequel aucun autre amour ne saurait entrer en comparaison. Où est le prince de cette terre qui puisse montrer autour de lui un amour, un dévouement semblables ? Et notre siècle coudoie continuellement ce miracle, et il n'y prend pas garde, et il cherche ailleurs que dans le christianisme le soulagement du pauvre, et il trouve fréquemment des obstacles à opposer au libre développement de la charité chrétienne ! Aurons-nous toujours des yeux pour ne point voir ?

« La charité dégrade et avilit celui qui la reçoit : » ce que ne fait point la bienfaisance. » — Extrait d'un rapport d'après lequel les bureaux de charité durent prendre le nom de bureaux de bienfaisance,

en 1831. — Vraiment ! Quoi ? on dégrade un homme lorsqu'on l'honore, qu'on le sert et qu'on l'aime comme un Dieu, ou lorsqu'on aime, qu'on sert et qu'on honore Dieu en lui ! C'est étonnant ; et l'on est autorisé à soupçonner que notre rapporteur eût été dans un singulier embarras si on lui eût demandé une définition de cette charité à laquelle il trouvait une qualité si nouvelle. Saint Paul ne pensait pas précisément de la même manière : pour lui, donner ou seulement transmettre une aumône, ce n'était pas dégrader celui qui la recevait, c'était se faire à soi-même un honneur analogue, mais bien supérieur à celui qu'on trouvait autrefois à servir un roi. Laissons parler Bossuet, le plus sublime commentateur de saint Paul :

« Chrétiens, rendez-leur respect (aux pauvres),
» honorez leur condition ; saint Paul nous en donne
» l'exemple. Écrivant aux Romains d'une aumône
» qu'il allait porter aux fidèles de Jérusalem, il
» leur parle en ces termes : *Obsecro vos fratres*
» *per Dominum nostrum Jesum Christum, et per*
» *charitatem Sancti Spiritus, ut adjuvetis me in*
» *orationibus vestris pro me ad Deum, ut...*
» *obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem*
» *sanctis*¹... Qui n'admirerait, Chrétiens, comme

¹ « Je vous prie, mes frères, par Notre Seigneur Jésus-Christ et par

» il traite les pauvres honorablement? Il ne dit
» pas : L'aumône que j'ai à leur faire, ni l'assis-
» tance que j'ai à leur donner, mais le service que
» j'ai à leur rendre. Il fait quelque chose de plus, et
» je vous prie de méditer ce qu'il ajoute : « Priez
» Dieu, dit-il, mes chers frères, que mon service
» leur soit agréable. » Que veut dire le saint Apôtre,
» et faut-il tant de précautions pour faire agréer une
» aumône? Ce qui le fait parler de la sorte, c'est
» la haute dignité des pauvres. On peut donner
» pour deux motifs : ou pour gagner l'affection,
» ou pour soulager la nécessité, ou par un effet
» d'estime, ou par un sentiment de pitié : l'un est
» un présent, l'autre est une aumône. Dans l'au-
» mône, on croit ordinairement que c'est assez de
» donner ; on apporte plus de soin dans le pré-
» sent, et il y a un certain art innocent de relever
» ce que l'on donne, par la manière et les circons-
» tances de l'offrir. C'est en cette dernière façon
» que saint Paul assiste les pauvres. Il ne les re-
» garde pas seulement comme des malheureux
» qu'il faut assister ; mais il regarde que, dans
» leur misère, ils sont les principaux membres de

la charité du Saint-Esprit, de m'aider par les oraisons que vous offrez à Dieu pour moi, afin que l'offrande de mon service soit agréable aux saints qui sont à Jérusalem. *Rom.*, XV, 30-31

» Jésus-Christ et les premiers-nés de l'Église. En
» cette qualité glorieuse, il les considère comme
» des personnes auxquelles il fait la cour, si je
» puis parler de la sorte. C'est pourquoi il n'es-
» time pas que ce soit assez que son présent les
» soulage, mais il souhaite que son service leur
» agrée ; et pour obtenir cette grâce, il met toute
» l'Église en prières. Tant les pauvres sont consi-
» dérables dans l'Église de Jésus-Christ, que saint
» Paul semble établir sa félicité dans l'honneur de
» les servir et dans le bonheur de leur plaire : *Ut*
» *obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem*
» *sanctis*¹. »

Il est impossible de concevoir un idéal de générosité, de dévouement et de délicatesse aussi beau que la réalité de la charité catholique. Tout ce qu'elle touche, elle l'ennoblit ; tout est admirable dans les rapports qu'elle crée. Mais qui pourra dire quel baume l'amour, ainsi compris, ainsi manifesté, répand sur l'âme qui en est l'objet ? Que de blessures guéries ! que de haines éteintes ! que de blasphèmes, que de malédictions changées en louanges et en bénédictions ! Les vieux historiens nous disent que sous le baiser de saint Martin la

¹ Bossuet, *Sermon pour le dimanche de la Septuagésime, premier point, vers la fin.*

lèpre disparaissait ; la charité guérit toujours l'ulcère des âmes, et tout chrétien devient ainsi thaumaturge. Celui qui est saint, guérit le corps des lépreux par un baiser ; celui qui n'est pas encore saint va chercher dans un semblable baiser la guérison de son âme ¹, et de très-doux liens, de très-nobles chaînes unissent la société chrétienne. Ah ! pourquoi faut-il que tout cela soit ignoré et blasphémé de nos réformateurs ? Et pourquoi faut-il que nous soyons forcés de quitter ces hauteurs ravissantes et de redescendre dans le monde, pour étudier, là aussi, les rapports du riche avec le pauvre ?

Un esprit inattentif pourrait aisément se faire illusion sur les sentiments qui animent le riche mondain à l'égard du pauvre, s'il se contentait d'étudier ces sentiments dans la société moderne. Il ne faut pas oublier que le christianisme est sur la terre depuis dix-huit siècles ; il est impossible, par conséquent, que les idées chrétiennes, traduites d'une

¹ « Lorsque l'évêque Hugues Lincoln, franc-comtois de naissance et chartreux de religion, disait la messe, il admettait les lépreux au baiser de paix ; et comme son chancelier lui rappelait que saint Martin guérissait les lépreux en les embrassant, l'évêque répondit : oui, le baiser de Martin guérissait la chair des lépreux ; mais moi, c'est le baiser des lépreux qui guérit mon âme. » (Montalembert, *Histoire de sainte Élisabeth*, tome, II, p. 142.)

manière si frappante, si universelle et si constante par les œuvres de la charité catholique, n'aient pas modifié en bien les cœurs même qui ne veulent pas du christianisme. L'homme qui n'est pas chrétien ne peut être vu sous son vrai jour que dans une société sans Christ et sans Dieu ; mais je prétends que, dès qu'on l'aura vu une fois dans son milieu, il ne sera pas difficile de retrouver en lui les mêmes instincts, les mêmes penchants, les mêmes vœux, sous le léger vernis de christianisme emprunté qui peut l'envelopper ailleurs.

Quels sont donc les devoirs que la morale antique imposait à l'homme envers l'homme ? Il est clair qu'il ne peut être ici question de la morale religieuse, dont l'influence, purement désastreuse à tous les points de vue, n'est contestée par personne. Restent la morale philosophique et la morale politique. La première imposait au philosophe l'obligation de se respecter... avec la liberté d'entendre ce respect pour soi-même selon le bon plaisir et le caprice de ses passions¹. La seconde imposait aux citoyens des obligations envers l'association, la famille ou la cité, rien de plus ; du prochain pas, un

¹ Voyez le chapitre premier de l'épître de saint Paul aux Romains, trop justifié par toutes les biographies des anciens philosophes, et par toutes les études sur les mœurs des païens.

mot : « La morale philosophique de l'antiquité est
» presque toujours égoïste. Elle rapporte à nous-
» mêmes tous nos devoirs. C'est pour lui-même,
» c'est pour sa propre dignité, c'est pour son or-
» gueilleuse satisfaction qu'elle forme et qu'elle
» conseille le sage. Tous les devoirs, ou à peu près,
» sont des devoirs de respect envers soi-même. Le
» sage, sans doute, doit être juste, parce que l'in-
» justice troublerait son âme et l'enlaidirait à ses
» propres yeux. Le sage doit être juste, mais il n'a
» pas besoin d'aller au delà... Les grands devoirs
» de l'homme, aux yeux de l'antiquité, étaient en-
» vers l'association dont il faisait partie ; envers la
» famille, comme portion de la cité ; envers la cité,
» qui comprend et domine toutes les associations
» humaines. L'homme n'était rien comme homme ;
» comme parent et comme citoyen, il devenait
» quelque chose ; mais surtout la famille et la cité
» étaient beaucoup. On ne devait à son semblable
» que la justice (et on verra plus loin quelle justice) :
» on devait à la famille l'obéissance et le respect ;
» à la cité, non-seulement le respect et l'obéissance,
» mais encore l'amour et le dévouement... Les de-
» voirs sont tous renfermés, pour Cicéron, dans la
» justice et dans l'honnêteté. L'honnêteté est juste-
» ment ce culte de soi-même, ce maintien de sa

» dignité propre auquel l'antiquité attachait une
» importance si singulière quelquefois. La justice
» comprend deux choses : ne nuire à personne,
» devoir purement négatif, devoir de stricte équité ;
» servir à l'utilité commune, c'est-à-dire aux inté-
» rêts communs de ceux que des liens plus étroits
» rapprochent de nous, de ceux qui nous appar-
» tiennent ou par le sang, ou par le mariage, ou
» enfin par l'unité de langue, de cité, de nation¹. »

Ainsi tout se réduit là ; ne pas nuire !!! *Et nos debemus pro fratribus animas ponere !*

Ce *ne cui noceatur* est charmant et peint la chose au vif. Cela rappelle involontairement le type qu'on se fait aujourd'hui de l'honnêteté : « Pourquoi me confesserais-je, dit-on naïvement ? je n'ai ni tué ni volé personne. » *Ne cui noceatur !* Remarquez pourtant que ce commode devoir était encore plus facile à remplir qu'il ne semble. A la base de la société antique était l'esclave ; c'était avec l'esclave que le citoyen avait les rapports les plus fréquents ; c'était avec lui seul qu'il était continuellement en contact. Or, l'esclave n'était pas un homme, et le *ne cui noceatur* n'était pas fait pour lui. « L'esclave est au-dessous de l'homme ; » les plus généreux le considèrent comme faisant

¹ De Champagny, *les Césars*.

» partie d'une seconde espèce humaine. Selon le
» droit, ce n'est plus un homme, ce n'est plus une
» intelligence, c'est une chose. Si l'esclave ou le
» bœuf cause un dommage, le maître en est res-
» ponsable, et le plaignant, à titre d'indemnité, se
» fait adjuger l'animal nuisible. Réciproquement,
» si on le tue, on le paie au maître : si on casse
» une jambe au cheval ou à l'esclave, si on dimi-
» nue la valeur de l'un ou de l'autre, la loi donne
» action pour l'esclave ou le cheval gâté, et le dé-
» chet se paiera double ¹. »

Et ceci n'est rien encore. Les mêmes principes du droit laissaient l'esclave sans défense contre

De Champagny, *les Césars*, tome III. — Comparez au droit du paganisme la doctrine catholique de saint Paul : « Il n'y a plus ni juif, ni grec, ni esclave, ni libre,.... vous n'êtes tous qu'une seule chose en Jésus-Christ. » (Gal., III, 28.) — « Celui qui a été appelé du Seigneur étant esclave devient l'affranchi du Seigneur.... Vous avez été achetés chèrement par le Seigneur, ne vous faites pas esclaves des hommes ; » (Cor., VII, 22, 23) c'est-à-dire servez Dieu seul dans les hommes. — « Si quelqu'un n'a pas soin des siens, surtout de ceux de sa maison, *maximè domesticorum*, il a renié sa foi et il est pire qu'un infidèle. » (I Timoth., V, 8.) — L'Église dit à tous, maîtres et serviteurs : vous êtes également les membres de Jésus-Christ ; aux serviteurs : ennoblissez votre état en servant Dieu seul ; aux maîtres : vos serviteurs sont vos enfants. La théologie traite des devoirs réciproques des maîtres et des serviteurs à propos du quatrième commandement de Dieu, qui règle les rapports des pères et des enfants entr'eux. La foi établit un vrai lien de famille, tissu de respect et d'amour, entre les maîtres et les serviteurs : on peut voir même aujourd'hui quelques exemples encore — hélas ! devenus de plus en plus rares — de ce qu'était devenue la *domesticité* (encore un de ces admirables mots chrétiens) sous l'influence de l'Église.

tous les caprices, quels qu'ils fussent, même les plus infâmes, du maître. Voilà pour les esclaves, qui constituaient le fondement de la société antique, aussi bien par leur nombre que par l'importance de leurs fonctions ¹.

Voici maintenant ce qui revenait aux plébéiens, classe presque aussi nombreuse que celle des esclaves.

Il a été question plus haut, je crois, du soin qu'apportait la République à le régaler de spectacles et de pain, pendant qu'il se portait bien ; et encore cette double distribution n'avait lieu que pour les plébéiens de la ville ; mais le plébéien, même de la ville, ne se portait pas toujours bien :
« Sous l'influence des vents d'automne qui appor-
» taient du midi la dévastation et les maladies ;
» par les accablantes chaleurs du mois d'août,
» qui ramenaient les fièvres et entouraient de ses
» noirs licteurs l'ordonnateur des pompes funè-
» bres, au temps de ces débordements du Tibre

¹ On ne peut se faire une idée exacte du nombre des esclaves dans l'antiquité, au moins à certaines époques : voici cependant quelques renseignements utiles : Un recensement officiel, fait sous Démétrius de Phalère, donne, pour l'Attique seulement, 20,000 citoyens libres et 400,000 esclaves, 20 fois plus d'esclaves que de citoyens ! A Rome, le Sénat défendit, au rapport de Sénèque, qu'on donnât une livrée aux esclaves, de peur qu'ils ne vissent à se compter : en effet, dans certaines familles, on en possédait par milliers.

» qui remplissaient Rome d'eaux stagnantes, il
» fallait toujours que le pauvre restât dans sa mal-
» saine demeure de l'Esquilin ou du Vatican, dans
» son grenier où le médecin grec ne montait pas.
» Ira-t-il demander secours à son riche patron ? Il
» trouvera la maison déserte ; le maître est parti
» pour aller respirer à Baïes un air plus pur.
» Ira-t-il implorer la pitié de César ? Qu'importe à
» César le mendiant fiévreux qui rôde au pied
» des hautes murailles de son palais ? César s'in-
» quiète de l'homme bien portant et robuste, parce
» qu'il le redoute ; il le nourrit pour qu'il ne se
» révolte pas. Mais César craint-il le malade ? César
» paiera-t-il des remèdes pour prolonger la vie de
» cet homme qui lui coûte par an huit cents livres
» de blé ? César ouvrira-t-il des hôpitaux de peur
» que la fièvre ou la peste ne réduise trop le chiffre
» des 300,000 rentiers qui sont à sa charge dans
» la ville de Rome ? Qu'il meure plutôt ! Que la
» masse de ces redoutables prolétaires soit dimi-
» nuée d'une tête ; qu'il meure, moins heureux
» que l'esclave qu'un maître nourrit, entretient,
» soigne quelquefois ! L'esclave, du moins, repré-
» sente un capital ; l'homme libre ne représente
» qu'une dépense ¹. »

¹ De Champagny, *les Césars*, tome III. — Voyez aussi dans saint

Lorsque notre ancêtre Brennus, violant, dans l'orgueil de sa victoire et de sa force, la justice et le droit, répondait aux plaintes des envoyés romains par ce cri sauvage : Malheur aux vaincus ! il révélait d'un mot la loi du monde antique. Malheur aux vaincus ! C'est le résumé du droit international du monde païen. Malheur aux vaincus, aux faibles, aux deshérités de la fortune ! C'est le résumé de la loi qui régit la cité et la famille avant Jésus-Christ.

» Orgueilleux, arrogants, pleins d'envie, de meurtre, d'esprit de contention, de fraude, de malignité, sans affection, sans fidélité, sans miséricorde, *sinè affectione, absque foedere, sinè misericordiâ* ¹. » Voilà ce qu'étaient les membres de ces sociétés « sans Christ et sans Dieu » en ce monde ².

Les Grecs et les Romains, renfermés dans l'orgueilleux amour d'eux-mêmes et de leur patrie, vouaient au mépris, à la mort, aux enfers tout ce qui n'était pas eux. Celui qui n'était pas né en Grèce ou à Rome était un *barbare*. Les Grecs vaincus trouvaient les Romains un peuple grossier ; et le

Jérôme, Ép., 26, l'étonnement qui se produisit à Rome lorsque l'illustre descendante des Fabius, la chrétienne Fabiola, construisit les premiers hôpitaux qu'ait vus le monde.

¹ Rom. 1, 29, 30, 31.

² Eph., II, 12.

romain, gorgé de civilisation grecque, n'avait que le plus profond dédain pour le grec son pédagogue, le petit grec, *græculus*, comme il l'appelait. Étranger, ennemi, victime (*hospes, hostis, hostia*), mots synonymes dans les langues anciennes. Les malheureux voyageurs jetés par la tempête sur une côte étrangère devenaient esclaves ou hosties¹. Le prisonnier de guerre devenait esclave ou était mis à mort, au choix du vainqueur, *absque misericordiâ!* mais les prisonniers illustres, rois ou généraux, étaient toujours mis à mort : *actum est*, disait une voix au triomphateur romain entrant au Capitole, *actum est* ; c'est fait ! votre ennemi, votre vaincu n'est plus.

Cette dureté, je ne dis pas assez, cette barbarie, qu'on ne cherche pas à l'excuser en disant qu'elle n'eut pour objet que des ennemis ou du moins des étrangers inconnus ; car on la retrouve tout entière dans la conduite des anciens à l'égard de leurs concitoyens et même de leur famille.

Le débiteur, ou même le pauvre², ne pouvait attendre que l'esclavage ou la mort. Le débiteur

¹ V. Homère, *Odyssée*, passim.

² On se souvient que cette loi païenne fut renouvelée et resta en vigueur pendant deux ans en Angleterre, lorsque, à la suite de la Réforme, le peuple anglais fut réduit à la mendicité.

était abandonné à la merci de l'usurier qui l'avait ruiné : il devenait son esclave, était traité comme tel, enchaîné, fouetté, vendu, décapité, comme il plaisait à l'usurier. Et si les débiteurs ont plusieurs créanciers, la loi des Douze Tables, horriblement conséquente, veut qu'ils soient coupés par morceaux : *per partes secantur* ¹. Chaque maison patricienne a son *ergastulum* : c'est là que le débiteur est enfermé, seul, sans défense, entre les mains de son créancier qu'entourent des esclaves trop obéissants ; c'est là que le plébéien de Rome verse, sous les coups de l'ignoble fouet, les restes du sang qu'a laissé dans ses veines le fer des ennemis de la patrie ².

C'était un précepte de l'économie domestique, aussi bien que de l'économie politique, qu'il ne fallait point nourrir les bouches inutiles, les vieillards incurables. Caton l'Ancien, ce type du vieux Romain vertueux, le proclamait et le pratiquait ; et pourquoi s'en étonner ? Platon n'avait-il pas laissé tomber de ses lèvres d'or un semblable précepte ?

¹ *Loi des Douze Tables*, V. Anlu-Gelle, XX, 1.

² Ce fut à la suite d'un fait de ce genre que le peuple romain se retira sur l'Aventin. L'histoire intérieure des célèbres républiques de l'antiquité n'est que l'histoire de la lutte du prolétariat contre les propriétaires, qui faisaient tout ce qui était en eux pour mériter la haine autant que la jalousie des pauvres.

C'est pourquoi, lorsqu'il se trouvait, parmi les esclaves, de ces bouches inutiles qu'on ne voulait plus nourrir et qu'on ne pouvait plus vendre, on les portait dans une île inhabitée située au milieu du Tibre, et on les plaçait dérisoirement au pied de la statue d'Esculape. Le plus grand service que pouvait alors leur rendre le dieu de la médecine, c'était de les laisser mourir; c'est aussi ce qu'il faisait. Tacite raconte que Pedonnius Secundus, préfet de Rome, ayant été tué par un de ses esclaves, tous les compagnons de servitude du meurtrier durent être crucifiés, selon l'antique usage; ils le furent, en effet, au nombre de quatre cents.

Un dernier trait achèvera de nous montrer quelle affreuse vérité il y a dans ces épithètes de *sinè affectione*, *sinè misericordiâ* (sans entrailles), infligées par l'Apôtre aux païens; il s'agit du pouvoir que la loi accorde ou qu'elle impose au chef de famille sur les siens. Ce pouvoir est le despotisme turc dans toute la force du mot: le père est non seulement le seul propriétaire, mais il est encore le seul maître; femme, enfants, esclaves, tout lui est soumis, et il a droit de vie et de mort sur tous.

Le vieux Brutus n'avait pas besoin de son titre de consul pour faire égorger ses enfants; il pouvait

le faire par le droit que lui donnait la paternité. Lorsque, dans Corneille, le père des Horaces veut égorger de sa main le fils qu'un faux rapport lui montre comme déserteur de la cause romaine, il ne s'arroge pas plus de pouvoir que ne lui en donne la loi. Ceci, encore, n'est rien en comparaison du crime d'infanticide légalement organisé. Lycurgue, Solon, et la loi des Douze Tables, veulent que les enfants vigoureux seuls soient conservés. Lorsqu'un enfant venait de naître, on le déposait aux pieds du père de famille; s'il le relevait, c'était un arrêt de vie; sinon, c'était un ordre de mort. La loi des Douze Tables veut que le père le tue lui-même aussitôt (*cito necato*), et Lycurgue défend à la mère de s'affliger de l'assassinat de son enfant! Plutarque appelle cela de la *bonne politique*, et Sénèque ¹, *se débarrasser de l'inutile!*

Il serait curieux d'étudier quelles gradations suit une société d'hommes pour arriver à former une société de bêtes féroces. Comment ces peuples anciens, si cultivés, si polis, pouvaient-ils être en même temps si cruels, si barbares, si parfaite-

¹ « Nous noyons les enfants débiles et monstrueux. C'est raison, ce n'est pas colère, de retrancher des membres sains les membres inutiles. » (*De Irâ*, I, 15.)

ment sans entrailles ? Lorsque Térence disait ce beau vers :

Homo sum, et à me nil humani alienum puto ¹.

Ils se récriaient d'admiration, ils applaudissaient, eux, *sinè affectione, sinè misericordiâ* ! On sent moins, il est vrai, l'horreur d'un crime qu'on est habitué à voir ou à commettre ; mais comment se fait-il que nous n'entendions pas une protestation, pas une seule, même de la part de ceux qu'on a, depuis, appelés vertueux ? Des crimes dont le récit nous transporte d'indignation, Tacite, Plutarque, Sénèque les voient sans horreur, les racontent sans émotion, et ils ajoutent : C'est de la bonne politique ! « *Homo quum in honore esset non intellexit, comparavit se jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* »

Ainsi, rien ne manque au monde, à la bienfaisance du monde, pour être l'exact contrepoids de la charité chrétienne. Elle est partout semblable à elle-même ; allez l'étudier dans les sociétés musulmanes ou dans le Céleste-Empire, vous la retrouverez avec les mêmes traits. Il serait facile

¹ Je suis homme, et je ne regarde comme étranger à moi rien de ce qui est humain.

de trouver aussi quelques-uns de ces traits, et au moins le germe de tous, dans le monde d'aujourd'hui, si prodigue de jeux et si avare de pain et de remèdes. N'y a-t-il pas un soupçon de charité antique dans l'usage de faire tomber la pluie d'or gouvernementale plus abondamment sur les théâtres que sur les hôpitaux ? Voici une page de M. L. Veuillot qui en dira plus que toutes les réflexions et que toutes les comparaisons que je pourrais faire. « Ce second Pigeot habite, aux environs de la ville, une commune dont il est » maire, et dont le territoire presque entier lui » appartient. Tous les habitants relèvent de lui, » ou comme ses débiteurs, ou comme ses locataires, ou comme ses ouvriers. Il possède là un » vaste château, pourvu encore de ces vieilles » tours, qui lui inspirent de belles tirades sur l'insolence des hobereaux, logés, avant « l'immortel réveil de 89, » dans ce séjour, devenu magnifique sous sa main. Son parc, agrandi de » vingt arpents arrachés aux paysans par l'usure, » se déploie harmonieusement sur le penchant de » la colline et s'étend jusqu'à l'usine, élevée sur la » rivière, assez loin pour que le bruit éternel des » marteaux et des roues n'empêche point Pigeot » d'entendre, le jour, le bourdonnement des

» abeilles, et, la nuit, ses rossignols chanter. Deux
» chemins conduisent du château à l'usine : l'un
» à travers le parc, sablé, ratissé, bordé de plates-
» bandes, ombragé d'arbres à fleurs, travail gra-
» tuit des ouvriers négligents, condamnés à la
» corvée en guise d'amende. Ce chemin ne sert
» qu'à M. Pigeot, pour le cas où il lui plairait de
» visiter son usine. Le second chemin, boueux,
» raboteux, mal en ordre, longeant les murs du
» parc, est destiné aux ouvriers qui obtiennent une
» audience du maître. Il est beaucoup plus long,
» et fait perdre beaucoup de temps ; mais Pigeot
» n'est point lésé, car les ouvriers sont à la
» tâche..... Le pauvre cantonnier qui veille au bon
» entretien de la route départementale a grand soin
» de ce chemin (celui qui conduit de la route au
» château), qui est la propriété privée de M. le
» maire. Ce n'est pas que Pigeot lui donne rien
» pour surcroît de sa peine, c'est que Pigeot peut
» le destituer. Il a destitué le précédent canton-
» nier, vieillard un peu fier, qui négligeait cette
» besogne et qui est mort de faim. Plusieurs récal-
» citrants ont été punis de la même façon, d'au-
» tres ont quitté le pays ; car Pigeot n'est pas un
» tyran, et lorsqu'il prononce contre quelque
» mauvais sujet la peine de la faim, il ne lui dé-

» fend pas d'y échapper, s'il le peut, par un exil
» volontaire... Les plaisirs de M. Pigeot sont sim-
» ples, peu coûteux. Ce n'est pas lui qui se don-
» nerait une meute fastueuse et qui ravagerait le
» champ du pauvre en courant le lièvre ou le re-
» nard. Il ne chasse pas, il mange ; et pour se dis-
» traire, il admet aux honneurs de sa table les
» plus jeunes et les plus jolies filles de sa manu-
» facture, où il occupe une centaine de femmes.
» Les contre-mâîtres les lui choisissent, et n'ont
» pas même à craindre un refus. Grâce au niveau
» moral qui règne dans la commune, elles désirent
» plutôt qu'elles ne craignent une faveur dont les
» conséquences leur sont connues. Si une d'elles
» était tentée de reculer, elle serait chassée, et
» non-seulement elle, mais son père et sa mère et
» tous ses parents. Plus d'ouvrage chez M. Pigeot,
» partant plus de pain. Il faudrait aller à la ville, et
» pourquoi faire ? Pour trouver plus de travail,
» moins de profit et les mêmes dangers dans une
» autre manufacture¹. »

Je m'arrête là ; mais il faut lire dans son entier ce paragraphe, trop long pour être rapporté ici, et trop beau pour être abrégé. On désirerait qu'il

¹ Louis Veillot : *les Libres Penseurs*, liv. V.

y eût dans ces pages une hyperbole satyrique ; hélas ! il n'y a que la vérité¹ !...

Et puis, ils rient de la charité chrétienne ! Leur religion, c'est le développement du bien-être matériel et moral², disent-ils, quand ils veulent se faire nommer députés au Corps législatif. Ils ont raison de faire des phrases ; ils ont raison de rire de la charité ; la philanthropie, voilà leur fait, en attendant que ce soit l'*altruisme*.

On a cru définir la philanthropie en disant qu'elle est la petite monnaie de la charité ; on s'est trompé. La philanthropie, c'est une haine orgueilleuse de Dieu, qui grimace sous un faux masque d'amour pour les hommes. La philanthropie a été inventée au XVIII^e siècle par ceux qui s'étaient donné la mission d'*écraser l'infâme* ; c'est ainsi qu'ils appelaient Jésus-Christ. L'orgueil de ces gens-là trouvait mauvais que Dieu fût le motif de l'amour de l'homme pour son prochain ; ils ont fait semblant de vouloir aimer l'homme pour lui-même. Il fallait chasser Dieu et Jésus-Christ du monde ; tous les moyens leur étaient bons. Dieu

¹ Voir, sur les mœurs qu'ont produites les manufactures, tous les ouvrages qui traitent du paupérisme.

² *Matériel* d'abord. C'est pris textuellement dans une profession de foi judaïco-saint-simoniennne, rédigée par un candidat de la députation.

et Jésus-Christ ne sont donc plus une cause suffisamment efficace d'amour ; ce mot de charité, qui désigne une vertu théologale, avait le tort d'exprimer qu'on aimait les hommes pour Dieu. Ce mot fut sifflé et remplacé par celui de philanthropie, qui veut indiquer qu'on aime l'homme pour lui-même. Malheureusement, nos philanthropes n'avaient pas songé à s'apercevoir d'une difficulté: c'est que l'idée qu'ils avaient l'intention d'exprimer par leur mot était absurde. Jamais, historiquement, la chose qu'ils voulaient exprimer n'avait pu exister. La philanthropie n'a jamais existé avant le XVIII^e siècle ; c'est clair, puisque ce mot n'existait pas, du moins en ce sens. Depuis le XVIII^e siècle le philanthrope n'est pas un homme qui aime actuellement ses semblables, c'est un individu qui fait des plans pour réformer l'humanité, afin de pouvoir l'aimer ensuite. Non-seulement la philanthropie n'a pas existé, mais elle ne peut pas exister. Pourquoi ? Parce que l'homme n'est pas aimable. On peut réussir à aimer platoniquement une humanité idéale ; approchez de l'humanité réelle : là, si une force d'en haut ne vous retient, vous reculerez d'horreur. L'assassin est-il aimable ? le voleur est-il aimable ? l'ingrat, qui vous mord en faisant semblant de vous embrasser, est-il aimable ?

Envers le genre humain un seul sentiment est possible en dehors de l'amour de charité, c'est la misanthropie. Si vous, qui essayez d'aimer les hommes pour eux-mêmes, étiez parfaits, peut-être auriez-vous quelque chance de succès : mais vos défauts et vos vices vont se heurter contre les défauts et les vices de l'humanité. Croyez bien que le choc de passions égoïstes ne produira jamais l'union. Avant le christianisme, quand l'homme n'était aimable à aucun point de vue, l'amour désintéressé de l'homme n'existait sous aucune forme. Sénèque, — qui avait entendu prêcher saint Paul, — est le premier philosophe qui ait prononcé le mot d'humanité. Depuis le christianisme, malgré la philanthropie, il existera toujours, même chez les philanthropes, un peu d'amour désintéressé de l'homme. Ce sera une épave de la charité. Dieu seul est un motif suffisant pour faire aimer l'homme par l'homme.

En résumé, donc, la philanthropie a sa source dans la haine de Jésus-Christ; elle renferme, de plus, en son sein, cet orgueil immense qui essaie sans cesse de substituer l'homme à Dieu, depuis le « *eritis sicut Dei* » de Satan, qui fit tomber notre premier Père, jusqu'au blasphème de Proudhon : « Dieu, c'est moi. » Sous ce double rapport,

elle a eu des résultats. Mais au point de vue du soulagement de l'humanité, elle n'a produit que des théories, et la mort par la faim, et les dépôts de mendicité. On peut établir cette proportion : La charité est à la philanthropie comme Dieu est à l'homme, ce qui revient à dire que les effets sont proportionnels aux causes.

J'ai dit que le mot de philanthropie n'existait pas avant qu'on le forgeât au XVIII^e siècle ; je me rétracte. Il se trouve écrit dans saint Paul (Tit. III, 4, texte grec ; le mot est traduit dans la Vulgate par *humanitas*), mais il s'applique à Jésus-Christ. Seul un Dieu homme a pu connaître un tel sentiment ; seul, il a pu aimer l'humanité ingrate jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.

C'est que Jésus-Christ ne s'est point complu en lui-même : *Christus non sibi placuit*¹. Oublieux de ce qui le regarde personnellement, il se réserve tout entier pour savourer l'amertume des insultes faites à son Père, et pour porter les maux de l'humanité. Il ne pense pas à lui ; il aime, et il souffre pour ceux qu'il aime. Il dit à son Père : *Improperia improperantium tibi ceciderunt super me*² ; et le prophète avait dit de lui : *Disciplina pacis nostræ super eum*.

¹ Rom., XV, 3.

² *id. Ibid.*

Il se met entre Dieu et l'homme, pour arrêter à sa personne les outrages qui montent de la terre au ciel, et les justices qui descendent du ciel sur la terre; et, le sachant et le voulant, il est broyé sous ce double poids, comme un raisin sous le pressoir. Mais tandis qu'il meurt sur la croix, Dieu est dans son Christ, se réconciliant le monde ¹. C'est ainsi que la *philanthropie* ² de Jésus nous a sauvés.

Inutilement on chercherait ailleurs. Le principe de l'amour des hommes gît tout entier dans l'oubli de soi, *non sibi placuit*, et, lorsqu'on ne peut parvenir à s'oublier dans la haine de soi, le grand obstacle à l'amour de Dieu en nos cœurs, c'est nous-même. Les délicats auront beau se récrier : sans mortification point de vraie philanthropie, je veux dire point de charité.

L'amour de Dieu est le plus grand et le premier des préceptes, dit le Sauveur ; l'amour du prochain est le second, et ce second commandement est semblable au premier ³. Puisqu'il en est ainsi, la condition qui nous permet d'aimer Dieu peut seule nous permettre d'aimer le prochain. Or, qui ne le sait ? l'amour de Dieu est basé sur la mortification.

¹ *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* II Cor., V, 19.

² Tit., III, 4.

³ Math., XXII, 36-38.

L'Époux de nos âmes, notre Dieu, nous est un Époux de sang ¹ : « Celui qui m'aime garde mes commandements ² » ; et ailleurs : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive » ³. Donc, mortification, efforts sur soi ; sans quoi point d'amour de Dieu et point d'amour des hommes, puisque ce second amour est semblable au premier.

Là se trouve la raison de l'immense cruauté païenne, cette honte de toutes les sociétés qui n'ont point connu, qui ne connaissent point, ou qui oublient Jésus-Christ. Si elles sont pour les hommes *sinè affectione, absque fœdere, sinè misericordiâ*, c'est qu'elles ont laissé triompher en elles l'orgueil, l'insolence, l'injustice, l'avarice ; c'est, surtout, qu'elles étaient remplies de mollesse et de luxure ⁴. La cruauté est le résultat, la fille de tous ces vices.

« Si le prince était modéré dans ses dépenses personnelles et dans les magnificences de son luxe, son maigre budget (de plus de cent millions) lui suffisait, et sa politique était honnête. Mais si le prince avait des fantaisies tant soit peu grandioses

¹ Ex., IV, 26.

² Joan., XIV, 15 et 17.

³ Math., XVI, 24.

⁴ Rom., I.

» pour sa personne, sa cour ou ses spectacles, il lui
» fallait un budget extraordinaire, et, pour se le
» procurer, une politique extraordinaire (la politi-
» que des délations, des accusations de lèse-ma-
» jesté, des confiscations).. laquelle n'était que trop
» ordinaire depuis cinquante ans. La question de
» sang était tranchée par la question d'argent ¹. »
Lorsque Védius Pollion engraisait les murènes de
la chair palpitante de ses esclaves, qui le poussait
à cette atrocité? Était-ce la cruauté nue? était-ce
une infâme recherche du plaisir? L'ignorance de
la mortification avait seule rendu sans entrailles
cette société romaine, où Pollion ne passait assuré-
ment pas pour un monstre, où Néron mort fut
pleuré.

Le luxe, le culte du corps n'énerve pas seule-
ment les hommes et les sociétés, il les rend cruels.
L'égoïsme est exclusif et le culte du corps le déve-
loppe avec une énergie qui tient de la fureur. Celui
qui se laisse aller à cet amour de son propre corps
devient bientôt lui seul l'unique objet de ses préoc-
cupations, de ses soins, de ses dépenses; et pour
lui-même, il n'épargne ni dépenses, ni soins, ni
préoccupations. Quand on en est là, et qu'il faut

¹ Franz de Champagny, *Les Antonins*, tom. I, p. 28.

choisir entre se priver pour les autres ou priver les autres pour soi, l'hésitation n'est pas de longue durée. Toute compassion pour les autres, toute pitié s'éteint, souvent même toute justice; on ne comprend pas seulement que les autres puissent souffrir et se plaindre quand on est soi-même satisfait. Ainsi abîmé dans les sombres profondeurs de l'égoïsme, on devient le fléau et le scandale de ses domestiques ¹, la honte et le désespoir des siens ², la sangsue de ses fermiers ³.

Les besoins factices que crée l'amour du plaisir grandissent en proportion même de l'aliment qu'on leur donne. Celui qui ne se refuse rien n'a jamais assez. Accumulez toutes les richesses du monde dans une cité livrée à cet esprit ennemi de l'esprit de Jésus-Christ, vous y verrez un luxe sans frein,

¹ Le cardinal Wiseman nous peint les dames romaines du temps de Dioclétien, portant à leur ceinture un charmant petit stylet dont elles se servaient pour frapper leurs esclaves, quand celles-ci, par maladresse ou autrement, déplaisaient à leurs maîtresses. V. *Fabiola*.

² « Quand on veut aller à une fête, qu'on veut y faire quelque figure, et qu'on n'a pas de quoi, l'amour-propre l'emporte; on répugne à le dire au mari : la caisse conjugale est vide. On s'habille à crédit, on signe des lettres de change pour lesquelles on cherche des endosseurs, et dont l'échéance est toujours fatale à la vertu. (M. le procureur général Dupin, *Discours au Sénat à propos d'une pétition relative à la prostitution.*)

³ Le noble défenseur d'Ancône, M. le comte de Quatrebarbes, fait remarquer que, si l'antique union, qui existait en Vendée entre la noblesse et les travailleurs, n'existe plus aujourd'hui, cela tient à ce que le luxe et la mollesse contemporains créent des nécessités qui

coudoyant, sans même y prendre garde, toutes les horreurs de la plus épouvantable misère. Or, d'en bas, une haine profonde, ardente, implacable, répond à l'égoïste oubli, au faste insolent du riche.

Il serait superflu de chercher à prouver que le dévouement catholique à l'humanité ne prend sa source que dans la mortification chrétienne. Qui ne sait, en effet, que le don de soi-même à Dieu et à l'humanité ne fleurit que sur la tige de la virginité ? qui ne sait qu'une sainte austérité, jointe aux sacrements divins, peut seule garder la virginité ? L'amour de Jésus, la foi en Jésus, la mortification de Jésus, reproduite sur notre chair, nous fait opérer, à nous qui ne sommes rien, les grandes œuvres de Jésus pour les hommes. Sans une pratique constante de la mortification chrétienne, comment une petite-sœur des pauvres pourrait-elle rester parmi ses vieillards, une sœur hospitalière parmi ses malades ? Quel héroïsme de mortification ne leur est-il pas souvent nécessaire d'employer pour

obligent les maîtres à trop élever le prix des fermages. Du reste, les nobles d'aujourd'hui n'habitent plus comme leurs ancêtres au milieu de leurs terres ; par suite, ils n'y répandent plus de bienfaits ; ils n'y donnent plus aucune preuve de cette bonne condescendance qui faisait comme une seule famille des habitants de la ferme et de ceux du château. (Voir *Une paroisse vendéenne sous la Terreur*, par le comte Théodore de Quatrebarbes).

surmonter des dégoûts qui semblent insurmontables ¹!

Le même principe de mortification reproduit dans toute la société chrétienne, — à un moindre degré sans doute, — des dévouements semblables. Lorsque saint Léon le Grand veut apprendre la miséricorde aux descendants de ces Romains sans entrailles dont nous parlions tout à l'heure, que leur dit-il ? Il les exhorte d'abord à accomplir fidèlement le jeûne de l'Avent; puis, assuré qu'une première victoire remportée sur nous-mêmes nous permettra d'en remporter une seconde, et que celui qui n'est pas l'esclave de son corps ne s'attachera pas aux biens de la terre, il ajoute : « Em-
» ployons à la vertu ce que nous ôtons au plaisir,
» et que l'abstinence du jeûneur devienne l'aliment
» du Pauvre ². »

¹ « Un jour que la comtesse Sibylle de Flandre lavait les plaies des lépreux, elle sentit son cœur se soulever contre une si dégoûtante occupation; mais aussitôt, pour se châtier, elle prit dans sa bouche de l'eau dont elle venait de se servir, et l'avalait en disant à son cœur : « Il faut
» que tu apprennes à servir Dieu dans ces pauvres; c'est là ton métier,
» dusses-tu en crever. » (Montalembert, *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, tom. II, p. 143.)

² Voici le remarquable passage de saint Léon : *Sed quid non solo jejuniō animarum nostrarum salus acquiritur, jejuniū nostrum misericordias pauperum suppleamus. Impendamus virtuti quod substraximus voluptati. Fiat refectio pauperis abstinētia jejunantis. Studeamus viduarum defensionī, pupillarum utilitati, lugentium consolationi, dissidentium paci; suscipiatur peregrinus, vestiatur nudus, adjuvetur oppressus (Serm. 2, de Jejuniō decimī mensis et Collectis)*

La mortification permet la bienfaisance, en même temps qu'elle apprend à compatir aux maux d'autrui. Elle éloigne une cause de jalousie et de haine, en empêchant les écarts scandaleux du luxe ; par elle, les subordonnés, les fermiers, les travailleurs, moins pressurés, sont plus aimants et plus confiants. Je défie qu'on cite un seul riche vraiment chrétien qui ne soit l'objet de la vénération, du respect et de la confiance des pauvres au milieu desquels il vit. On connaît le proverbe des Allemands des provinces rhénanes : « Il fait bon vivre sous la crosse ! » William Cobbett attribue le bien-être du peuple anglais, avant la Réforme, à la résidence des propriétaires, spécialement des moines, dans leurs terres. Autre temps, autres mœurs. Cependant, lorsqu'il y avait l'idée chrétienne de la mortification dans les hautes classes de la société, lorsqu'elles savaient ne pas tout donner au culte de la chair, au luxe, aux plaisirs, on n'avait pas à redouter une révolution tous les quinze ans, et la paix du monde ne tenait pas à la vie d'un homme.

La mortification de Jésus a seule réconcilié sur la croix Dieu et l'homme ; cette même mortification, acceptée et imitée dans l'Église, a fait qu'il n'y a plus eu de division de Juifs et de Gentils, de

maîtres et d'esclaves, d'hommes et de femmes, de Grecs et de Barbares. Elle seule, aujourd'hui, peut faire qu'il n'y ait plus division de propriétaires et de prolétaires; de capitalistes et d'ouvriers, et que nous soyons tous un en Jésus-Christ!



CHAPITRE X

LE PAUVRE DU MONDE

ET

LE PAUVRE DE JÉSUS-CHRIST

SOMMAIRE

Rien ne diffère autant du pauvre chrétien que le pauvre libre-penseur. — Ils diffèrent entre eux proportionnellement comme leurs chefs respectifs, Jésus-Christ et Satan. — Causes de cette différence. — Premièrement, les solutions très-opposées que le monde et l'Église donnent à cette question fondamentale : Qu'est-ce que la Pauvreté? — Ensuite l'éducation que chaque société donne à ses pauvres. — Le monde leur apprend leurs droits; l'Église, leurs devoirs. — Respect du pauvre chrétien pour le riche. — Haine du pauvre libre-penseur contre les classes élevées.

Iste pauper clamavit, et exaudivit eum.

Ce pauvre a crié, et le Seigneur l'a exaucé.

(Ps. XXXIII, 7.)

Et maintenant, de quel œil le pauvre considère-t-il le riche, dans les deux sociétés ?

Il semblerait, au premier abord, que le respect, la vénération, l'amour, le dévouement que la foi fait inspirer aux riches pour les pauvres, à cause du mystère divin qui se cache sous les haillons et sous les douleurs de la Pauvreté, dût être pour le pauvre chrétien un motif de se prévaloir, d'être insolent, orgueilleux, exigeant ; et que le soin qu'apporte le riche du monde à bien établir sa supériorité et à la faire sentir, dût tenir le pauvre du monde dans un profond respect et dans l'humilité la plus grande. Cela serait, sans aucun doute, si le pauvre de l'Église n'était pas chrétien et si le pauvre du monde était chrétien. Mais, puisqu'il s'agit des sen-

timents que l'Église et le monde inspirent à leurs pauvres respectifs, c'est tout le contraire qui a lieu.

L'être le plus diamétralement opposé au pauvre chrétien, c'est le pauvre libre-penseur. La différence qui sépare ces deux pauvres, c'est la différence même qui sépare Jésus-Christ de Satan. C'est qu'en effet Jésus-Christ et Satan sont les deux chefs de file de ces deux Pauvretés. Ils sont pauvres tous les deux, mais voyez avec quelle différence. Jésus-Christ a quitté volontairement la droite de son Père par amour pour lui, il a été vu sur la terre n'ayant pas où reposer sa tête. Le voilà sans gloire, dépouillé de sa puissance, sans possession aucune dans le monde ; lui qui est la splendeur de la gloire éternelle, lui par qui, en qui et pour qui subsiste tout ce qui a reçu l'être. Mais cette Pauvreté, cet anéantissement volontairement pris, il le porte volontiers. Que dis-je ? le pauvre Jésus, chargé, parce qu'il l'a voulu, des péchés du monde, voit dans son dénûment un équitable arrêt de la justice divine ; et il adore, soumis, le décret de Dieu qui met sur lui le châtement dont naîtra notre réconciliation avec son Père ; *disciplina pacis nostræ super eum*. Satan, aussi, est pauvre. Il avait été créé, pourtant, le premier parmi les anges ; le Verbe Éternel était seul avant lui : *antè Luciferum genui*

te. Son nom semble indiquer une perfection incomparable ; et la lumière éternelle a été si fortement imprimée sur sa face, qu'il paraît en être la splendeur créée. Le voilà, lui aussi, tombé de bien haut ; mais il n'est pas descendu volontairement : il est tombé, il a été précipité à cause de son orgueil. Eh bien ! sans trône, sans gloire, sans lumière, sans félicité, il reste inflexible dans son orgueil, acharné dans sa révolte. Loin d'accepter le juste châtement qui l'accable, il ne cesse pas, depuis sa première révolte, d'essayer contre Dieu même une lutte désespérée, une lutte dont l'enjeu est la royauté du monde, une lutte dont la fin ; — il le sait, — doit être une défaite marquée du sceau de l'éternité.

A part la différence nécessaire dans la grandeur de l'amour ou de la haine, vous avez dans les deux chefs l'image parfaite des deux Pauvretés. Tous les deux s'efforcent, en effet, de marquer ceux qui les suivent du signe de leur ressemblance, et ni l'un ni l'autre n'y travaille en vain. Il y a sur la terre une Pauvreté souvent volontaire, toujours au moins soumise ; et il y a une pauvreté insoumise, révoltée, enragée. Tout, en effet, mène le pauvre à la rage, à la révolte dans le monde ; tout le conduit à la soumission, à la paix, dans l'Église.

Et d'abord, comment résout-on, dans les deux sociétés, la question de l'origine de la Pauvreté? Qu'on ne s'y méprenne pas : ce n'est pas ici une question oiseuse ; c'est, au contraire, le point de départ des différences qui séparent fondamentalement les deux Pauvretés. C'est, de plus, une question absolument inévitable, une question qui a toujours agité le monde, une question qui l'agitiera jusqu'à la fin des temps. Comment feriez-vous pour empêcher l'esprit de l'homme de se demander le pourquoi de ce fait? Nous n'avons tous qu'une origine, qu'un Père au ciel, qui est Dieu ; qu'un père sur la terre, qui est Adam ; qu'un médiateur, qui est Jésus-Christ ; qu'une destinée temporelle, qui est la tombe ; qu'une destinée éternelle, qui est la possession de Dieu. Pourquoi donc, de ce berceau que nous avons tous salué par des sanglots, jusqu'à ce lit que nous quitterons tous avec le râle, pourquoi des routes si différentes, pour des hommes d'ailleurs si égaux en tout le reste? Pourquoi tant de roses pour les uns et tant d'épines pour les autres? tant de joies, de jouissances, de repos pour les uns ; tant d'amertumes, tant de chagrins, tant de travail pour les autres? Remarquez que le mérite personnel, l'inégalité de forces, d'intelligence ne résout rien. On nait ordinairement pauvre ou

riche ; et, du reste, si l'orgueil des riches voulait résoudre la question par cette inégalité naturelle, — ce qui est inacceptable, je le répète, pour tout homme impartial, — l'orgueil des pauvres rejette-rait bien loin cette solution.

Vous voyez bien que ce point d'interrogation est inévitable, vous voyez bien qu'il a toujours fallu, qu'il faudra toujours y répondre quelque chose.

Quelle est la réponse du monde ? quelle est la réponse de l'Église ? — Je ne rappellerai pas ici comment les socialistes, les phalanstériens, etc., répondent à cette inévitable question ; nous aurions trop beau jeu contre des énormités aussi dépourvues de raison. D'ailleurs, nous avons déjà eu l'occasion de dire, ou du moins d'indiquer la pensée de ces messieurs à cet égard : il sera plus loyal, pour juger le monde, de le prendre dans ses jours de bon sens ; si la meilleure de ses réponses, la plus sensée, ne vaut rien, que sera-ce des autres ?

Un jour, le peuple romain, fatigué de n'avoir d'autre alternative que la guerre au dehors ou la misère au dedans, fatigué surtout de répandre sous le fouet des usuriers patriciens le reste du sang que le fer ennemi laissait dans ses veines, se mit en grève contre le Sénat, et se retira en massé sur le mont Aventin. Quelques concessions sont inévita-

bles ; pourtant, le Sénat essaiera d'en accorder le moins possible et de faire entendre raison aux prolétaires mutinés. Il choisit parmi les patriciens l'homme le plus respecté du peuple, Ménénius Agrippa, et l'envoie parlementer. Vous savez le reste : le *De Viris*, ou même, si vous n'êtes aucunement latiniste, les fables de La Fontaine vous ont dit comment Agrippa conta au peuple l'apologue, célèbre depuis, des *Membres et de l'Estomac*, et l'effet merveilleux que produisit son récit, assaisonné d'une partie des concessions demandées par le peuple. Voilà, certes, la réponse la plus sensée et surtout la plus efficace, que le monde ait jamais faite au point d'interrogation dont nous parlions plus haut.

Passons maintenant à l'Église. A Corinthe, nous trouvons, au commencement de l'Église, l'analogue, mais seulement l'analogue chrétien, des faits d'histoire romaine que je viens de rappeler. Un peu d'ostentation, un peu de hauteur chez les riches ; parmi les pauvres, quelque froissement d'amour-propre, le tout au sujet des Agapes ; de plus, quelques rivalités à propos de la distribution des dons surnaturels que Dieu accordait aux fidèles, diversement, selon sa volonté et les besoins de l'Église : dons des langues, des miracles, de prophétique, etc. C'est peu de chose que cette division, si

anodine, des chrétiens de Corinthe, et vous n'y feriez pas même attention. Pourtant, c'est la misère humaine qui relève la tête en dépit de l'homme surnaturel; il y a là le germe de maux plus grands, et je ne m'étonne nullement que le cœur d'un saint Paul s'émeuve de voir reparaitre dans l'Église cette rivalité, cet amour-propre tout païen.

Or, voici ce que le grand Apôtre écrivait aux Corinthiens à cette occasion. Comme ses paroles, inspirées par le Saint-Esprit, sont moins connues que celles d'Agrippa, il faut citer textuellement : « Notre corps est un, et néanmoins composé de membres divers qui, tous ensemble, ne font qu'un même corps : il en est de même du Christ (*itā et Christus*), car nous tous, juifs ou gentils, esclaves ou libres, nous sommes unis en un seul corps (et ce corps, il vient de l'appeler le Christ) par l'unité du baptême que nous avons reçu, par l'unité de l'Eucharistie à laquelle nous avons participé, par l'unité de l'Esprit divin dont ces sacrements nous ont remplis. Or, tout corps est composé, non d'un seul membre, mais de plusieurs. Si le pied disait : Puisque je ne suis pas la main, je ne suis pas du corps; ne serait-il pas pour cela du corps? Et si l'oreille disait : Puisque je ne suis pas l'œil, je ne suis pas du corps ;

» ne serait-elle pas pour cela du corps ? Si tout le
» corps était œil, où serait l'ouïe ? Si tout le corps
» était ouïe, où serait l'odorat ? Mais Dieu a mis
» dans le corps plusieurs membres, et il les a placés
» chacun comme il lui a plu. Car, si tous les mem-
» bres n'étaient qu'un seul membre, où serait le
» corps ? Il y a plusieurs membres, et tous ne font
» qu'un seul corps. Or, l'œil ne peut pas dire à la
» main : Je n'ai pas besoin de votre secours ; non
» plus que la tête ne peut dire aux pieds : Vous ne
» m'êtes point nécessaires. Mais, au contraire, les
» membres du corps qui paraissent les plus faibles
» sont les plus nécessaires. Nous honorons même
» davantage les parties du corps qui paraissent les
» moins honorables, et nous couvrons avec plus de
» soins et d'honnêteté celles qui sont les moins hon-
» nêtes. Car celles qui sont honnêtes n'ont besoin
» de rien ; mais Dieu a mis un tel ordre dans le corps
» qu'on honore davantage ce qui est moins hono-
» rable de soi¹, afin qu'il n'y ait point de divisions
» dans le corps, mais que tous les membres cons-
»pirent également à s'entr'aider les uns les autres ;
» et que, si l'un des membres souffre, tous les au-
» tres souffrent avec lui, ou, si l'un des membres a

¹ Voyez la note G à la fin du volume.

» quelque avantage, tous les autres se réjouissent
» avec lui. Or, vous êtes le corps de Jésus-Christ.
» et membres les uns des autres : *Vos autem estis*
» *corpus Christi, et membra de membro*¹. »

S'il y a deux choses au monde qui se ressemblent au premier coup d'œil, c'est bien ce dogme, que vient de nous développer saint Paul, et l'apologue que raconta Agrippa. Pourtant, il y a en eux des différences bien essentielles et bien fécondes en conséquences pratiques. D'abord, n'oublions pas que saint Paul transporte la question sur le terrain religieux ; il prouve le dogme chrétien de la solidarité, en faisant toucher au doigt ses bases naturelles et surnaturelles ; quelles que soient dès lors les conséquences qu'il tire du dogme, le chrétien les acceptera : elles pourront paraître dures à la nature ; la foi les trouvera acceptables. Il a déjà dit un mot qui les rendra aux yeux de la foi non plus seulement acceptables, mais désirables même ; il n'a pas dit : « Vous êtes un corps ; » il a dit : « Vous êtes le corps de Jésus-Christ. » Agrippa, au contraire, a raconté un apologue ; il a dit des paroles ingénieuses, qui indiquaient finement où était à ses yeux le véritable intérêt du peuple. Sans doute, la forme

¹ I Cor., XII.

qu'il a donnée à son conseil nous permet de croire qu'il a entrevu une des bases naturelles de la solidarité nationale : l'impossibilité, où se trouve chacun des ordres de la cité, de se suffire à lui-même. Au fond, cependant, ce qu'il dit n'a que l'autorité que sa sagesse reconnue lui donne.

Le peuple romain le crut : cela fait honneur à son bon sens, autant que l'apologue fait honneur à la sagesse d'Agrippa. Certes, ce ne seraient ni nos réformateurs modernes, qui s'aviseraient d'avoir autant de sagesse, ni nos tourbes socialistes, communistes, etc., qui s'aviseraient d'avoir autant de bon sens.

Mais, après tout, il faut reconnaître que le discours d'Agrippa n'a que l'autorité que lui donne Agrippa ; tandis que le discours de saint Paul a l'autorité de Dieu même. Agrippa est bien obligé de ne parler que d'un corps naturel, ordinaire ; il ne fait d'ailleurs qu'établir une comparaison. Saint Paul, au contraire, compare le corps de Jésus-Christ à un corps ordinaire ; mais il dit à l'Église : « Vous êtes le corps de Jésus-Christ. » Tertullien trouverait que l'absence nécessaire du nom de Jésus-Christ, dans l'apologue d'Agrippa, n'est pas un médiocre inconvénient : *Solutio omnis difficultatis Christus*, dit-il ; et, puis, le nom de Jésus-

Christ adoucit bien des choses : *oleum effusum nomen tuum!* Voilà déjà bien des différences entre saint Paul et Agrippa ; et cependant, c'est uniquement par ces points, déjà si dissemblables, qu'ils se ressemblent. Désormais, ils seront aussi différents entre eux que le jour l'est de la nuit. Au fond, l'apologue d'Agrippa ne répond à rien. Le peuple romain demande pourquoi il faut qu'il répande son sang et sa sueur pour engraisser les usuriers du Sénat ! Agrippa lui répond que, sans le Sénat, le peuple romain serait encore plus malheureux ; le sens de ses paroles est celui-ci :

Vous êtes à plaindre ; mais il est impossible de trouver un état de choses où vous ne soyez encore plus à plaindre.

Évidemment, c'est reculer la question ; ce n'est pas la résoudre. Voir que l'inégalité sociale est une des bases de la société, cela est bien ; mais on demande précisément pourquoi cette inégalité sociale existe ? Agrippa ne répond pas à cela. Si à ses yeux c'est un fait nécessaire, il ne dit pas comment on peut le supporter courageusement, ni ce qu'il faut faire pour adoucir la rigueur de cette nécessité. Au point de vue où se placeront naturellement les chrétiens, même ceux qui portent ce nom « à crédit, » comme parle Bossuet, la

réponse d'Agrippa laisse la question tout entière. Comment le peuple romain se laissa-t-il persuader ? C'est qu'il était à un point de vue tout différent du nôtre. Admettez, comme lui, deux erreurs que la lumière catholique a rejetées bien loin ; et vous vous laisserez persuader comme lui. Croyez, comme lui, que le monde est régi par une fatalité aveugle, et que l'homme n'existe que pour la société ou plutôt pour la cité, et alors l'apologue d'Agrippa signifiera quelque chose.

Que le dogme chrétien exposé par saint Paul est loin de ces douloureuses erreurs ! Si l'inégalité sociale est jugée nécessaire pour l'unité de la société, c'est une intelligence infinie, infaillible, qui le juge ainsi. C'est la même intelligence qui distribue, selon sa volonté, des biens qu'elle ne doit à personne. Dès lors, si votre raison peut s'élever jusqu'à dire, avec Platon : « Il est impossible que l'Être bon veuille le mal de qui que ce soit ; » si, surtout, votre foi peut s'élever jusqu'à comprendre la notion de la providence paternelle, qui nous est révélée dans l'Évangile, et les rapports mystérieux de l'Église avec Jésus-Christ, ce partage inégal n'a plus rien qui vous révolte, rien non plus qui vous afflige, alors même qu'il semble à la nature que vous êtes le mal partagé.

Quelles que soient donc les apparences de ressemblance entre la réponse de l'Église et celle du monde, il y a entre elles opposition radicale. Les noms, qui, seuls, expliquent tout, qui résolvent toutes les difficultés, qui font par conséquent tout le bon côté de la réponse de l'Église ; ces noms ne se trouvent jamais dans la réponse du monde. Je veux dire le nom de Dieu et celui de Jésus-Christ. L'absence de ces noms sacrés rend toutes ces solutions de la libre-pensée inutiles et funestes. Dites tout ce qu'il vous plaira ; si vous ne faites pas germer la pensée de Dieu dans les intelligences, si vous ne persuadez pas la foi à une Providence paternelle, vous ne produirez que la rage ou le désespoir.

Mais, si le point de départ est différent, si la solution fondamentale a des conséquences opposées, les idées courantes dans les deux sociétés, l'atmosphère intellectuelle que l'Église et le monde forment, pour ainsi dire, autour de leurs pauvres respectifs, ne peut que rendre ces différences et ces oppositions plus profondes et plus tranchées.

Vous prêchez à vos pauvres l'égalité et la fraternité ; Jésus-Christ prêche au siens l'humilité ! Vous dites : Tous les hommes naissent égaux en droits. Jésus-Christ dit au contraire : N'enviez

aucune élévation ; mais par humilité regardez-vous les uns les autres comme vos supérieurs¹.

Vous proclamez que le bien-être et le plaisir sont le but suprême de la vie et tout le bonheur de l'homme. Jésus-Christ, au contraire, assure que sans la mortification et la pénitence il n'y a pour nous ni paix sur la terre, ni gloire au ciel. Vous faites de la richesse l'agent universel, la condition principale de bonheur et de liberté ; Jésus-Christ met, au contraire, notre bonheur et notre liberté dans le détachement de tout². Vous faites

¹ *Non alta sapientes, sed humilitate invicem superiores arbitantes.*
Rom., XII, 16 — Philip. II, 3.

² Voici ce que M. Lachambaudie, poète populaire et lauréat de l'Académie, fait chanter au peuple :

Tant que tu traîneras de rivage en rivage
Le boulet du mépris et de la Pauvreté,
Ne parle pas de liberté :
La Pauvreté, c'est l'esclavage.

Lamartine, dans une épître demi-sérieuse à M. Karr, se peint lui-même ivre de la cherté de son vin, qui lui donnera beaucoup d'or, pour payer beaucoup de liberté. Jésus-Christ, au contraire, d'accord en ceci avec la sagesse antique, fait consister la liberté dans cette force qui rend la volonté maîtresse d'elle-même, et capable de triompher de toute tentation intérieure ou extérieure. Eh quoi donc ! la liberté de mon âme serait-elle attachée à des choses extérieures qui ne dépendent en aucune façon de moi ? Ne serai-je plus libre, si un tyran vient à régner ? Ne serai-je plus libre si mon banquier vient à faire faillite ? Il y a loin, il faut en convenir, de ces étroites idées à cette forte définition de la Pauvreté chrétienne donnée par le Patriarche des pauvres, saint François : *Paupertas omnia calcat, ergo omnium est regina*. La Pauvreté, monsieur Lachambaudie, ce n'est pas l'esclavage, c'est au contraire la liberté, mais la liberté au degré suprême, la liberté des rois !

comprendre à vos pauvres leurs droits ; Jésus-Christ fait comprendre aux siens leurs devoirs. La différence de l'éducation que reçoivent les pauvres dans les deux sociétés, se résume dans ces deux mots : droit, devoir.

Oui, le pauvre chrétien, alors surtout qu'il a compris toute la grandeur du mystère qu'il porte en lui, résume sa vie d'ici-bas dans ce mot : devoir ! Il ne se reconnaît qu'un droit, celui d'aller au ciel ; il ne sait qu'un chemin qui mène au ciel, c'est l'accomplissement de son devoir : devoir d'être humble, devoir d'être doux, devoir de se soumettre avec joie, ou du moins avec résignation, aux ordres de la divine Providence ; devoir d'être reconnaissant, devoir de souffrir, devoir de travailler ¹, devoir de recevoir, comme une grâce de

¹ Est-il nécessaire de rappeler, après ce qui a été dit plus haut (chapitre VII), qu'aux yeux du chrétien le travail est un devoir ? Le pauvre chrétien connaît ce devoir, et il travaille pour obéir à Dieu, régénérer son âme, et ne pas devenir, dans sa famille ou dans la société, semblable à un frelon dans une ruche d'abeilles. Ne pas travailler est donc, pour le chrétien, manquer à l'obéissance qu'il doit à Dieu, au zèle qu'il doit avoir pour le salut de son âme, à la charité qu'il doit au prochain. Quelle différence entre le devoir chrétien de travailler, et ce qu'on appelait, il y a quelques années, le droit au travail ! Proclamer le droit au travail, c'est imposer à la société le devoir de procurer de l'ouvrage au travailleur ; mais en retour de ce devoir de la société envers l'ouvrier, quel engagement contracte celui-ci ? Le droit au travail ne le dit pas. Le droit au travail le laisse libre d'agir à son gré ; personne n'est forcé d'user de son droit.

Le droit au travail suppose le droit au repos, et qui jugera dans

la Providence divine, le pain qu'on demande tous les jours, comme une grâce, à la bonté de Dieu. Le don du riche n'humilie pas le pauvre, parce que si la foi fait voir au riche Jésus-Christ souffrant dans le pauvre, la même foi fait voir au pauvre Dieu, auteur de tout bien et de tout don parfait, manifestant miséricordieusement sa divine Providence dans l'aumône du riche : on n'est pas humilié pour avoir reçu quelque chose de Dieu. Le refus, qui, lorsqu'il vient d'un chrétien, est toujours plein de douceur et d'une tendre compassion, le refus, même insolent, n'irrite pas le pauvre chrétien ; il sait voir la justice de Dieu à travers l'injustice ou l'impuissance de l'homme ; il sait se soumettre, il sait adorer. Le pauvre chrétien ressemble à un soldat qui va au feu, courageux et calme.

Le pauvre libre-penseur ressemble au contraire à un insurgé, à un révolté impuissant. S'il tend la main pour demander, son geste ressemble à une menace. Qu'on lui remplisse, ou non, la main qu'il tend, il est également humilié, furieux,

quelle mesure il faut travailler ou se reposer ? S'il plaît au travailleur de ne produire que selon la mesure des ses besoins à lui ? S'il lui plaît de ne considérer dans la société que lui-même, et de ne travailler qu'au gré de ses intérêts, en entendant ses intérêts à sa guise ?

exaspéré ! Ah ! c'est que si le pauvre libre-penseur sait établir, d'une manière convaincante pour tous, qu'il ne connaît pas plus ses devoirs de père de famille que ses devoirs de citoyen et de chrétien, il sait prouver aussi, à l'occasion, qu'il connaît ses droits. Il y a longtemps qu'on l'a dit : *Summum jus summa injuria*. Or, le pauvre libre-penseur ne se connaît qu'un devoir, celui de faire respecter ses droits. Et c'est ainsi que l'inégalité sociale, que Dieu a établie en vue de l'unité, devient une nouvelle cause de division !

Aussi, quelle différence dans les rapports du pauvre avec le riche, dans les deux sociétés !

Le pauvre chrétien considère le riche comme le représentant visible de la Providence de Dieu ; le pauvre du monde le considère comme son débiteur ; et, dès qu'il se sent le plus fort, il le menace. Vous avez entendu, tout-à-l'heure (chap. préc.), à l'aide de quels motifs Bossuet implorait pour les pauvres la charité chrétienne. En vérité, lorsqu'on donne chrétiennement, rien n'est grand, noble, généreux, délicat comme l'aumône.

L'aumône chrétienne est la manifestation spontanée de l'amour et de la reconnaissance de l'homme pour Jésus-Christ. Le chrétien comprend délicieusement la vérité de cette parole du Sau-

veur : « Il est bien plus heureux de donner que » de recevoir. »

Écoutez maintenant un autre prédicateur, prêchant dans l'autre société. Je ne redirai pas les sermons des partisans de l'harmonie universelle : on a pu en voir un échantillon dans le premier chapitre ; je cite, au contraire, quelqu'un qui croit prêcher chrétiennement.

.
Une voix qui d'en bas semble injuste et mauvaise
Dit aux uns : Jouissez ! aux autres : Enviez !

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous les biens superflus où son regard s'attache,
Oh ! que ce soit la charité !

Je ris en entendant M. Sainte-Beuve donner à cette élucubration hugotine l'épithète de « si chrétienne : » Bossuet, qui était chrétien, lui, prêchait tout autrement pour les pauvres. Le morceau le plus élevé de cette poésie n'est pas encore chrétien, il n'est que juif : Il faut donner, dit-il, afin que Dieu donne à son tour « la force à vos fils et la » grâce à vos filles ; » afin « qu'un blé plus mûr » fasse plier vos granges, » afin « d'être joyeux, » afin » de voir les anges passer dans vos rêves la nuit.»

C'est là tout ce qu'il y a de plus noble. Mais ce qu'il y a de plus pressant, c'est évidemment le passage transcrit plus haut. Eh bien, analysez-le ce passage ; fouillez-le. Sous la richesse de la rime que trouverez-vous ? l'exacte expression de la position où l'on met le riche : on lui dit, en style plus ou moins heureux, plus ou moins rimé : « Donnez, riche, sinon nous prendrons. » L'aumône ainsi sollicitée, l'aumône accordée à de telles sollicitations, qu'est-ce ? sinon l'expression du plus vil sentiment qui jamais ait déshonoré le cœur de l'homme, l'expression de la peur¹ ! Bien sot qui croira qu'un semblable don, fait en de telles conditions, puisse empêcher l'envie « de fermenter en silence au cœur du misérable. » Mais, hélas ! l'éducation que vous avez donnée à ce misérable l'a rendu insensible, même à l'aumône chrétienne donnée chrétiennement.

« Miron était le gueux parisien, complet et raffiné, la perfection du genre. Il aurait pu figurer à la grande exposition de la grande industrie, si on avait eu la sincérité d'y ajouter une annexe

¹ Le chrétien, aussi, peut donner, non par peur, mais par crainte, par crainte de déplaire à Dieu en refusant d'être miséricordieux à son exemple. Cette crainte filiale est appelée par l'Écriture-sainte le commencement de la sagesse. Comprenez la différence qu'il y a entre la crainte filiale de Dieu et l'ignoble peur des hommes.

» pour les produits humains de l'industrie sociale
» et politique moderne.

» Miron savait lire, écrire et même parler. Il
» était inventeur, orateur, philosophe, plein d'o-
» pinions variées sur toutes choses, ingrat, pares-
» seux, ivrogne, insolent. Il battait sa femme et ses
» enfants, et se moquait de nous ; et, tout en bat-
» tant ses enfants et sa femme, et en se moquant
» de nous, il a su pendant plusieurs années tirer
» de nous de quoi se griser à peu près tous les
» jours. Voilà une vue d'ensemble du citoyen
» Miron, homme libre, fameux par ses aventures,
» par son beau langage, par les échecs qu'il a fait
» subir à tous ceux qui ont entrepris de le tirer de
» la crapule, » etc., etc ¹.

L'antique proclamation *des droits de l'homme*,
sortie de la bouche de Satan ², a ouvert les portes à
toutes les violences, à toutes les fraudes, à toutes
les haines qui ont souillé l'humanité. Dans les
temps modernes, une nouvelle promulgation *des*
droits de l'homme a ouvert sur le monde chrétien
une ère honteuse. Par le sang, par l'injustice, par
les éclatants et scandaleux abus de la force qui

¹ Voir *Çà et Là*, tom. I, p. 229 et suiv.

² Étudier le chap. III de la Genèse. v. 1 — 5. Satan y présente
le précepte divin comme une entreprise de la jalousie de Dieu contre
les droits de l'homme,

se produisent sans vergogne au nom du droit nouveau, l'Europe retourne aux ignominies du paganisme.

Jésus-Christ ne parle jamais des droits de l'homme. Nos devoirs, voilà ce dont il cherche à nous convaincre et à nous pénétrer. Il a ainsi élevé le genre humain à une hauteur incomparable de bon sens, de dignité, de noblesse, de vertu et de liberté. On dirait que l'humanité a suivi son Dieu sur le Thabor pour s'y transfigurer avec lui. Tout l'artifice, s'il est permis d'employer ce mot, dont s'est servi le Seigneur pour obtenir ce magnifique résultat, a été de contraindre l'homme à l'aimer, lui, le Dieu Sauveur des hommes, et après avoir conquis notre amour par les moyens irrésistibles que tout le monde sait, il nous a dit : « Tout ce » que vous ferez au moindre de mes frères, — en » bien ou en mal, — c'est à moi-même que vous » le ferez. » Le respect et l'amour de l'homme pour l'homme ne sont pas seulement une conséquence annexe de nos devoirs envers Dieu ; ils se confondent, ils ne font qu'un avec le respect et l'amour que l'homme doit à Dieu. C'est ainsi que, sans proclamation des droits de l'homme, ces droits se sont trouvés identifiés avec les imprescriptibles droits de Dieu lui-même, et par suite

entourés de la plus puissante des garanties, la garantie qui naît de la religion.

Mais ce bienfait coûte cher à l'orgueil humain ; l'homme qui l'accepte doit se résigner à convenir que la source, la sauvegarde et la sanction de ses droits, c'est Dieu seul ; que Dieu seul encore est le motif du respect de l'homme pour les droits de son frère ; que le lien social, en un mot, c'est Dieu, Dieu-Charité ¹, nous enseignant à l'aimer, Lui, à cause de Lui-même, et à aimer l'homme à cause de Dieu seul. Puisque la paix offerte aux hommes de bonne volonté s'achète ainsi, par le sacrifice de l'orgueil humain, est-il étonnant de voir repousser à la fois et Jésus-Christ et la paix de Jésus-Christ par l'orgueil des sociétés modernes ? Ah ! plutôt que d'en venir à cette extrémité, plutôt que de souffrir une aussi étrange et aussi complète intervention de Dieu dans les affaires humaines, décrétons que l'homme est lui-même la source de ses droits ; plaçons ces droits de petite origine sous la sauvegarde et la sanction de la force humaine ; faisons de la caserne le plus indispensable des édifices publics, de la baïonnette le lien de la société, et souillons-nous de tout le mépris des païens pour la race humaine.

¹ *Deus caritas est.* I Joan.

La Pauvreté, en effet, est nécessaire; sans elle, même aux yeux du monde, point d'unité sociale. Mais la Pauvreté n'est acceptable que par la force ou par la charité. Une seule chose peut maintenir harmonieusement la hiérarchie sociale, c'est la charité. La charité chrétienne, qui produit la seule espèce d'égalité possible ici-bas, est aussi la seule chose qui produise la paix, c'est-à-dire la stabilité dans l'ordre. Elle maintient la hiérarchie, non par l'orgueil des supérieurs, qui doivent, au contraire, voir dans leur élévation un *ministère*, une obligation de servir les autres; mais par la soumission librement consentie des inférieurs. L'homme ne peut se soumettre volontairement qu'à Dieu, ou, pour l'amour de Dieu, à l'homme qui représente Dieu. Lorsqu'au contraire l'homme pèsera sur l'homme, il y aura nécessairement réaction, révolte; et le seul moyen de vaincre cette réaction, cette révolte, c'est la force. En choisissant donc entre les idées chrétiennes et la libre-pensée, vous choisissez entre la charité et la force, entre la paix et la révolution.



CHAPITRE XI

ORIGINE DES IDÉES MODERNES

SUR LA PAUVRETÉ

SOMMAIRE

Les idées modernes sur la Pauvreté sont aussi anciennes que le monde ; mais le bon sens de nos pères en avait fait justice. — Pourquoi elles dominent notre époque. — Celui qui refuse d'écouter Jésus-Christ parlant au nom de son Père, est livré sans défense à tout imposteur parlant en son propre nom. — Affinité entre l'esprit humain perversi et l'absurde. — A cette cause générale s'en ajoutent deux autres : — Le triomphe du Protestantisme, qui n'est au fond que le *Satanisme*. — L'ignorance religieuse. — Conclusion.

*Evanuerunt in cogitationibus suis,
et obscuratum est insipiens cor eorum.*

Leurs pensées sont devenues vaines
et leur cœur insensé s'est rempli de
ténèbres.

(Rom., I, 21.)

Nous avons à dire comment il s'est fait que les idées chrétiennes relatives à la Pauvreté aient été remplacées, dans ce temps, par ce qu'on appelle les idées *modernes*, quoiqu'elles ne soient guère modernes, comme on a pu le remarquer. D'abord, vous admettez volontiers, je crois, que, même aux temps les plus chrétiens, les tendances *modernes* ou plutôt les tendances du *monde* se sont toujours plus ou moins fait jour ; mais l'humanité chrétienne savait alors reconnaître l'origine de ces tendances, et les traitait en conséquence. La question est donc celle-ci : Comment se fait-il que des idées

méprisées par le bon sens de nos pères, des systèmes qui les auraient fait rire nous soient aujourd'hui sérieusement proposés par des hommes officiellement savants, des hommes qui écrivent des livres, qui ont étudié les mathématiques, l'histoire, etc.? Comment se fait-il que nous, enfants du siècle des lumières, nous qui ne trouvons plus à Dieu une autorité suffisante pour le croire sur parole, nous acceptions de confiance, avec une foi aveugle, les paroles et les écritures de ces hommes? Comment se fait-il que l'humanité marche à leur suite, et que, pour les suivre, elle ait quitté le chemin tracé par Jésus-Christ? Voilà la question.

Il y a là le résultat de la combinaison d'une loi providentielle avec la malice humaine. Jésus-Christ proclamait cette loi providentielle de justice, lorsqu'il disait aux Juifs : « Je vous parle au nom de » Dieu, et vous refusez de me croire; un autre » viendra qui vous parlera en son nom, et vous le » suivrez ¹. » Dieu trouve l'homme si grand, qu'il daigne se faire lui-même son professeur et guide; mais l'homme refuse de suivre cette parole infallible, et il est livré sans défense à toute parole d'imposture. Qu'on vienne dire à celui qui ne

¹ *Ego veni in nomine Patris mei, et non accipitis me : si alius venerit in nomine suo, illum accipietis. Joann., V, 43.*

veut pas croire Dieu ; qu'on vienne lui dire tout ce qu'il plaira à l'imagination la plus extravagante d'inventer, il acceptera tout, et l'acceptera sans preuves : c'est la loi que vous observerez à chaque page de l'histoire du genre humain. Aussi, « vous » qui aspirez à subjuguier les peuples, dit Donoso- » Cortès, à dominer sur les nations, et à exercer » un empire sur la raison humaine, ne vous annoncez pas comme dépositaire de vérités claires » et évidentes, et surtout ne faites pas connaître » vos preuves, si vous en avez ; car le monde ne » vous reconnaîtrait jamais pour maîtres, il se ré- » volterait contre le joug de votre évidence. Mais » annoncez que vous avez un argument qui ren- » verse toute vérité mathématique, que vous allez » démontrer que deux et deux font cinq et non » quatre ; que Dieu n'existe pas, ou que l'homme » est Dieu ; que le monde jusqu'ici a été esclave » de honteuses superstitions ; que toute révélation » est une imposture, tout gouvernement une ty- » rannie , et toute obéissance une servitude ; » que le beau est le laid, que le laid est le beau » suprême ; que le mal est le bien, et que le bien » est le mal ; que le diable est Dieu, et que Dieu est » le diable ; qu'au delà de ce monde il n'y a ni » enfer ni paradis futur ; que la liberté, l'égalité

» et la fraternité sont des dogmes incompatibles
» avec la superstition chrétienne ; que le vol est
» un droit imprescriptible, et que la propriété est
» le vol ; qu'il n'y a d'ordre que dans l'anarchie,
» et qu'il n'y a pas d'anarchie sans ordre : et soyez
» certain que, sur cette seule annonce, le monde,
» émerveillé de votre sagesse et fasciné par votre
» science, prêtera à vos paroles une oreille atten-
» tive et respectueuse ! Si, au bon sens dont vous
» avez fait large preuve en annonçant toutes ces
» choses, vous joignez ensuite celui de ne les dé-
» montrer en aucune façon ; si, pour unique dé-
» monstration de vos blasphèmes et de vos affir-
» mations, vous donnez vos affirmations et vos
» blasphèmes, aussitôt le genre humain vous por-
» tera aux nues. Appelez alors l'attention des
» gens sur votre bonne foi, poussée jusqu'au point
» de vous présenter en toute simplicité, sans re-
» courir aux vaines supercheres de vaines raisons,
» de vains antécédents historiques, de vains mira-
» cles, vous donnant en témoignage public de
» votre croyance au triomphe de la vérité par elle
» seule. Jetant les yeux autour de vous, demandez
» où sont et qui sont vos ennemis ; le monde,
» dans l'extase de l'admiration, proclamera d'une
» seule voix votre magnanimité, votre grandeur et

» votre victoire ; il vous appellera pieux, heureux,
» triomphateur ¹ ! »

Voilà le fait, le fait qui ne brilla jamais de plus d'évidence que dans notre siècle. Voici maintenant comment il se combine avec l'humaine malice. Cette malice humaine est encore, est toujours une face du terrible *eritis sicut Dii*. Nous ne pourrions jamais saisir entièrement l'inférieure profondeur de cette parole ! Nous voulons donc être indépendants comme Dieu. Recevoir la parole divine serait nous placer sous la dépendance de son autorité et sous la dépendance de sa vérité. La vérité a donc le tort de s'imposer à nous, d'être indépendante de nous, d'être souveraine. Or, « depuis sa » révolte contre Dieu, l'homme n'admet d'autre » souveraineté que la sienne propre, à moins qu'on » ne lui demande préalablement son consentement » et sa permission..... Entre la raison humaine » et l'absurde, il y a, au contraire, affinité secrète » et très-étroite parenté. Le péché les a unis par » les liens d'une indissoluble alliance. L'absurde » triomphe de l'homme, précisément parce qu'il » est dénué de tout droit antérieur et supérieur à la » raison humaine ; et l'homme l'accepte précisé-

¹ Donoso-Cortès : *Essai sur le Catholicisme, etc.* liv. I.

» ment à cause de cela, parce que, n'ayant pas de
» droit, il n'a pas de prétention ; sa volonté l'ac-
» cepte parce qu'il est fils de son entendement ;
» et l'entendement se complait en lui parce qu'il
» est son propre fils, son propre verbe, le témoi-
» gnage vivant de sa puissance créatrice. Dans son
» acte de création, l'homme est à la manière de
» Dieu ; le reste, pour l'homme, n'est rien. Que
» lui importe que l'autre soit le Dieu de la vérité,
» si lui est le Dieu de l'absurde ? Du moins, il sera
» indépendant à la manière de Dieu, souverain à
» la manière de Dieu ; en adorant son œuvre il
» s'adorera lui-même, en l'exaltant il s'exaltera
» lui-même ¹. » Tout ceci, dites-vous, est bon pour
les auteurs de l'absurde ; mais ses auditeurs, ses
fidèles, ses croyants ? — Même pour ceux-là, il est
plein de charmes. D'abord, s'il n'est pas leur
œuvre propre, il est l'œuvre d'un homme, et la
gloire en rejaillit sur l'espèce humaine ; ensuite,
l'acceptation de l'absurde ne gêne en rien notre
indépendance et notre souveraineté : nous pou-
vons ajouter l'absurde à l'absurde à notre gré, se-
couer le joug d'une absurdité pour nous charger
d'une autre, comme il nous plaira. L'absurde
n'ayant aucun droit et, par suite, aucune prétention,

¹ Donoso-Cortès, *Id.*, *ibid.*

il est sous notre volonté, tandis que notre volonté serait sous la vérité, si nous avions eu le malheur de l'accepter. En d'autres termes, la qualité la plus précieuse de l'absurde, c'est qu'il justifie l'im immoralité; c'est là le souverain attrait de l'absurde, c'est là le délicieux parfum qui sort de lui pour attirer les âmes lâches et coupables. Le principe de toutes les hérésies religieuses a été, non pas le vice de l'intelligence, mais la défaillance de la volonté. Quand l'homme est si parfaitement vaincu qu'il renonce à la lutte, il a besoin d'étouffer ses remords, de se justifier à ses propres yeux, de cacher à lui-même et aux autres les hontes de son cœur sous un lambeau quelconque de raisonnement ou d'éloquence. Dans ce but, il invente l'absurde; or, le motif qui l'a fait inventer reste assez puissant pour le faire accepter.

Voilà donc une première réponse à la question posée, et cette réponse, pour s'appliquer à toutes erreurs quelles qu'elles soient, n'en est pas moins une réponse complète, et, à la rigueur, suffisante. Serrons, cependant, notre question de plus près. Deux autres causes me paraissent seules donner la raison suffisante de la recrudescence de l'esprit du monde ou de Satan dans notre époque : 1° le protestantisme; 2° l'ignorance.

D'abord le protestantisme. On peut étudier le protestantisme sous un double aspect : il y a en lui un côté positif et un côté négatif. J'appelle son côté positif l'ensemble des vérités qu'il affirme ¹ ; j'appelle son côté négatif son état d'opposition avec la vérité catholique ². Comme religion positive, le protestantisme a bien pu exister pendant quinze jours, peut-être trois semaines. L'histoire de ses variations est là pour établir qu'il n'a jamais été constant avec lui-même. De luthérien, il s'est fait

¹ J'écrirais sur l'ongle de mon ponce tout ce qui reste de dogmes généralement crus dans l'église protestante, s'écrie Nicolas Harms. — Au mois de mai 1840, il s'éleva dans la Chambre des lords, sur les trente-neuf articles, un débat où l'on demanda si le clergé lui-même croyait à la vérité de ces articles qu'il souscrivait. A cette question, un des évêques répliqua que tous les membres du clergé y croyaient ; un autre, que personne n'y croyait ; un troisième, qu'il était impossible de les accepter ; sur quoi, un quatrième ajouta que tous les gens raisonnables les souscrivaient en masse, mais se réservaient de ne croire que ce qui leur paraissait convenable. — V. Alzog, *Histoire universelle de l'Église*, tom. III.

² « Nous autres protestants, nous grandissons et nous sommes élevés dans la haine du papisme et dans une vénération absolue pour Luther et le luthéranisme ; quiconque attaque celui-ci blesse nos sentiments les plus profonds, et profane ce que nous avons de plus sacré. Qu'il ait raison dans les détails, nous ne nous élevons pas moins contre lui ; car nous le voulons ainsi. » (*Annales germaniques* 1842 n° 129, p. 514.) — « Il est impossible, dit Tholuck, de lire deux pages de nos meilleurs catéchismes, sans y trouver quelque déclamation sur les ténèbres épaisses du paganisme, sur l'indignité de l'Église romaine, ses doctrines tout humaines, etc.... tandis que nous n'avons jamais rencontré un seul catéchisme catholique où il soit fait mention des autres communions ou des questions controversées. » (Tholuck, *Indicateur littéraire*, n° 5). — « On préfère, dit le protestant Daniel, avaler un éléphant athée plutôt qu'une mouche catholique. » Etc., etc.

calviniste, zwinglien, etc., puis socinien, puis rationaliste, panthéiste, etc. Et comme il a parcouru toutes ces étapes, si opposées entre elles, sans cesser d'être le protestantisme, il est clair que l'essence du protestantisme ne consiste pas dans son côté positif, qui peut varier à l'infini sans qu'il cesse d'être le protestantisme; et, puisque l'essence du protestantisme n'est pas dans son côté positif, il faut nécessairement qu'elle soit dans son côté négatif, qui, du reste, est la seule chose constante que nous y trouvions. C'est donc le côté négatif du protestantisme que nous avons à considérer ici. Ce serait une grande erreur de croire qu'à ce point de vue le protestantisme soit une hérésie chrétienne; c'est, au contraire, l'anti-christianisme recouvert d'un manteau chrétien. Son essence, son côté négatif, disions-nous, est son état d'opposition avec la vérité catholique. Cela est si évident qu'un protestant célèbre a défini le protestantisme : non pas une religion, mais le lieu de toutes les religions opposées au catholicisme. Des faits assez curieux, que l'on peut lire relatés dans le livre du comte de Maistre, *le Pape*¹, prouvent que le protestant dont nous parlons n'était

¹ Voir surtout le livre IV,

psa le seul de son avis. L'union, contre l'Église, de toutes les sectes protestantes et schismatiques, plus opposées souvent entre elles qu'elles ne le sont à la doctrine catholique, est un fait assez connu, assez probant, pour qu'il nous soit permis de n'en pas rapporter d'autres. A ce point de vue, le protestantisme, le monde, la cité de Satan, toutes ces expressions sont synonymes. Mais le protestantisme présente, pourtant, un danger spécial. S'il est le camp de Satan, il porte néanmoins un drapeau chrétien. Il tient entre ses mains un livre, et s'abrite derrière un nom qui lui donneront toujours une apparence religieuse. Le livre qu'il tient avec acharnement, c'est la Bible ; le nom derrière lequel il s'abrite, c'est le nom de Jésus. On aura beau rationaliser, jamais la Bible ne sera aux yeux des masses un livre comme les autres, ni Jésus, un homme comme les autres. Il y aura donc toujours dans le protestantisme une apparence religieuse : c'est là le plus grand danger qu'il présente. L'impiété crue ne peut se rencontrer que chez de rares individus ; le sens religieux des simples la repousse toujours : il faut à l'humanité au moins un culte, une apparence de religion ; or, le protestantisme présente tous les avantages de l'impiété pure, sans avoir sa crudité repoussante. Ceci doit nous faire

comprendre pourquoi MM. Sue et Quinet ont si longtemps cherché, non pas à faire triompher la libre-pensée pure et simple, mais le protestantisme. L'invention du protestantisme est le chef-d'œuvre de Satan¹. Au point d'éducation chrétienne où était arrivée l'humanité, le *satanisme* ne pouvait avoir quelque chance de succès que sous le manteau volé à Jésus-Christ. Mais, malgré ce manteau ravi au Sauveur, il n'y a rien, dans le protestantisme, il n'y a rien que le *satanisme*, que ce que nous avons appelé ailleurs le monde. Voyez, en effet, ses causes ; voyez ses principes. « Si vous réduisez à ses causes les plus simples le succès de la Réforme, nous verrons qu'en Allemagne, il est né de l'ambition des grands, en Angleterre de la luxure, en France de l'amour de la nouveauté. » Celui qui a dit ces choses est un de ces grands hommes à la grandeur desquels je ne crois nullement, c'est Frédéric le Grand²,

¹ Au moins un renouvellement plus achevé d'une œuvre toujours la même. La formule de toutes les religions sataniques est toujours la même : Endormir l'homme dans le mal, à l'aide d'une apparence de bien ; donner satisfaction aux bons instincts à l'aide d'une apparence religieuse, et aux mauvais en niant la loi morale, en la dissimulant ou en la rendant impuissante faute de sanction.

² On ne saurait pourtant contester à cet illustre ami de Voltaire une philanthropie aussi libérale qu'éclairée. Je ne veux pas parler du partage de la Pologne. Voltaire mettait ce vol, suivi d'assassinat, sur le compte de son ami, parce qu'il voyait du génie dans ce crime ; et Fré-

comme on disait au XVIII^e siècle. Ici, cependant, il a dit la vérité. Quiconque a jeté un coup d'œil sur les bonnes histoires du XVI^e siècle, a vu qu'en Angleterre, en France et en Allemagne, les trois causes signalées par le roi de Prusse ont concouru à la fois au succès de la Réforme; mais dans chaque pays la cause dominante est bien celle qu'il indique. Je ne m'arrêterai pas à exposer plus longuement un fait connu de tout le monde. N'oublions pas que ces trois causes sont juste les trois choses que saint Jean signale comme l'essence du monde, l'essence du satanisme : « Tout ce qui est dans le monde, dit-il, est concupiscence de la chair (luxure), concupiscence des yeux (curiosité, amour de la nouveauté), orgueil de la vie (avarice, ambition, luxe, etc.). » Ces rapprochements, ou plutôt cette identité ne laisse pas que d'être féconde en enseignements.

déric ne s'en défendait que très-modestement. Voici quelque chose de plus singulier et de plus glorieux encore. C'est un extrait d'une lettre écrite par lord Harris, ambassadeur d'Angleterre à Berlin, à lord Suffolk, le 18 mars 1776, monument diplomatique inséré dans le n^o de la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} septembre 1865. Écoutez : « Loin d'être sanguinaire, c'est tout au plus s'il (Frédéric) laisse appliquer la » peine capitale à d'autres qu'aux plus grands criminels; et cependant, » dans la dernière guerre, il avait, par des ordres secrets, enjoint à » plusieurs chirurgiens de son armée de laisser mourir des soldats blessés, plutôt que d'augmenter, par des amputations, le nombre et par » conséquent la dépense de ses invalides!!!. » — Repose en paix, grand philosophe, tu respectas le moulin du meunier sans-souci!

Quant aux principes du protestantisme, il est plus évident encore qu'ils sont marqués au même coin satanique. Qu'est-ce que le principe du libre examen, principe que ses auteurs entendaient sans doute avec des restrictions, — comme le prouvent surabondamment le bûcher de Michel Servet à Genève, les éloquentes prédications du docteur Martin Luther au moment de la révolte des paysans, et les échafauds d'Henri VIII et de la bonne Élisabeth, — mais qui, une fois posé, n'en devenait pas moins universel, absolu, et le plus essentiel des principes de la Réforme, le principe qui a permis au protestantisme de varier toujours ses doctrines en restant toujours protestant ? Qu'est-ce que ce principe, sinon la proclamation de la souveraineté de la raison individuelle en matière religieuse ; sinon, par conséquent, le triomphe le plus complet qu'ait obtenu jamais l'orgueil humain ; sinon enfin, la réalisation la plus achevée de la promesse satanique : *eritis sicut Dii* ? Qu'est-ce que le principe de la justification par la foi sans les œuvres, le *pecca fortiter et crede fortius* de Luther, le seul principe de morale commun à toute la Réforme, sinon la négation de la morale elle-même, sinon le triomphe de toutes les passions humaines aux dépens de la loi de Dieu, sinon

l'accomplissement de la promesse infernale, le *eritis sicut Dii* de la volonté, comme le libre examen est le *eritis sicut Dii* de l'intelligence ?

Je n'ai donc pas calomnié le protestantisme, en l'appelant le satanisme sous un faux masque chrétien. Toute hérésie est sans doute plus ou moins satanique ; mais le protestantisme est le satanisme en principe, et voilà comment on a eu raison de dire qu'il est le lieu de toutes les religions opposées au catholicisme.

Deux faits assez singuliers, et dont l'importance sera comprise par tous ceux qui ont étudié les manifestations surnaturelles dont notre époque a été témoin, méritent d'être signalés. C'est le développement de la sorcellerie et de la superstition dans les pays protestants, au commencement de la Réforme. C'est, en second lieu, que les pays protestants aient été encore le *medium* du retour en ce monde des esprits frappeurs, etc., comme ils avaient été, quelques années auparavant, les apôtres du magnétisme, des tables tournantes, etc., magnétisme identique, au fond, avec le spiritisme actuel¹.

Quoiqu'il en soit, au moment où le protestan-

Voir sur le premier de ces faits : *Gérres Mystique etc.*, mystique diabolique ; sur le second : Mirville, *Des Esprits etc.* — Des Mousseaux. — Blanc : *De l'inspiration des Camisards*, etc.

tisme se présenta au monde, le caractère que nous signalons ne fut pas aperçu. On le traita comme une hérésie ordinaire. C'était assez, sans doute, pour le faire mettre hors de la loi catholique, seule existante alors en Europe ; mais déjà l'Europe avait été préparée par la Renaissance à prendre plus doucement l'immense scandale. Le protestantisme, parce qu'il était plus complètement satanique, était plus fort que les autres hérésies ; aucune ne fut traitée plus doucement par les princes chrétiens. Philippe II seul lutta contre lui jusqu'au bout. Mais, partout ailleurs qu'en Espagne, le protestantisme rencontra de secrets amis ou des ennemis si faibles, si hésitants, que leur hostilité lui était un avantage. On entra en accommodements avec lui ; on lui fit des concessions. La France, qui se défendit assez mal contre lui au dedans, le protégea au dehors. Je sais ce qu'on peut alléguer pour justifier cette politique funeste à la société entière ; je regrette néanmoins cette conduite de la France ; je regrette, surtout, de voir un cardinal couvrir des plis de sa robe rouge cette politique anti-chrétienne. Elle amena le traité de Westphalie, qui mit sur le pied de l'égalité le protestantisme et le catholicisme, Satan et Jésus-Christ, dans la famille européenne. Depuis ce

moment, on ne comprend plus que Jésus-Christ ait des droits, et que Satan n'en ait pas ; on ne comprend plus que l'unité religieuse soit la seule base de toutes les autres unités. De là, la liberté des consciences, la liberté des cultes, etc. De là, surtout, la funeste tendance des gouvernements catholiques à faire la part de Jésus-Christ aussi mince que possible : les rois catholiques étaient jaloux des rois protestants qui concentraient en leurs mains le pouvoir religieux et le pouvoir civil. Jésus-Christ fut définitivement chassé de la législation française en 89. En 1830, on disait que la loi, non-seulement ne devait plus être chrétienne, mais qu'elle devait être athée ¹. La Révolution Française avait eu, du reste, le résultat prévu par Pitt : elle avait mis l'Angleterre, nation protestante, à la tête des nations.

D'autre part, les mauvais instincts de l'homme, sa triple concupiscence, devaient se trouver à l'aise dans la prétendue Réforme. On se mariait tant qu'on voulait ; on pouvait même, avec la permission de Luther, user de la bigamie ; on n'avait

¹ Un jour un orateur venait de rappeler à M. Odilon Barrot sa trop fameuse parole : *La loi est athée et doit l'être*. Le ministre s'écria : « Je n'ai pas dit cela ; j'ai dit que la loi protège également toutes les religions parce qu'elle les domine également toutes. » Où est la différence ?

plus de vendredi, plus de Carême, etc.; la confession n'était plus là pour rappeler au commerce certains principes, certains commandements de Dieu.

La liberté de penser et d'écrire, au moins contre le catholicisme, se trouvait déjà dans le principe de la Réforme. Quand on connaît un peu le cœur de l'homme, on ne s'étonne plus du mal qui est arrivé; ce qui est étonnant, c'est que de semblables scandales, de semblables libertés, de semblables flatteries à nos mauvais instincts n'aient pas produit plus de mal encore. N'oublions pas que le protestantisme est sur le pied de l'égalité, presque de la supériorité avec le catholicisme; n'oublions pas que, n'étant pas embarrassé d'une religion incommode à certains penchants, ni d'un trop grand souci de la vie éternelle, c'était à lui d'imprimer au monde le mouvement que nous voyons vers le développement industriel sans mesure, vers l'amour du bien-être, vers le mépris de l'homme. Les autres, les catholiques, ont suivi du plus près qu'il leur a été possible, et, loin de se laisser guider dans la pratique de la vie sociale par le souvenir des vérités chrétiennes, ils murmuraient contre cette religion qui, en leur imposant des entraves nécessaires, ne leur permettait pas

d'égaliser les protestants dans ce qu'on appelle le progrès. Beaucoup verraient Jésus-Christ entièrement chassé du monde sans regret. La preuve en est dans ce qui se passe en Italie, et dans la manière dont les gouvernements catholiques se conduisent envers le pape ¹.

Vous voyez que les libertés que nos démocrates appellent les immortelles conquêtes de 89 remontent plus haut. 89 est né de Luther, et c'est au scandale du XVI^e siècle que nous devons l'affaiblissement de l'esprit chrétien, et le développement de l'autre esprit.

La seconde cause du mal qui nous occupe, est l'ignorance : j'entends l'ignorance religieuse ; j'entends l'ignorance des savants. On sait tout, on lit tout, on étudie tout, excepté la Religion dans laquelle on est né. Il n'est pas rare de trouver des gens qui dissertent doctement des Védas ou des King, et qui ne savent pas leur *Pater*.

« Si je disais de X*** qu'il est un savant européen, je ne le flatte pas beaucoup. Mais je lui plairais, faiblesse d'homme ! si je disais qu'il est un écrivain, et je dirais la vérité ; il possède les secrets de la langue aussi bien que les secrets des

¹ V. la note H à la fin du volume.

» cieux¹. » Eh bien, ce savant européen, cet écrivain illustre, à son lit de mort, répondait au prêtre qui essayait de lui parler de Dieu et de son âme : « Vous pouvez avoir raison ; mais il faudrait » du temps pour étudier cette question, et je n'en » ai plus ! »

Au-dessous de cette ignorance sereine, au-dessous de ces savants qui ne daignent pas même penser qu'il puisse y avoir un Dieu, que ce Dieu puisse parler aux hommes, et que sa parole vaille la peine qu'ils interrompent, pour l'écouter un instant, leurs graves travaux ; il y a une autre science qui n'ignore pas, mais qui hait ; une science pleine de colères, de rages, de sarcasmes, — à défaut de raisons, — contre tout ce qui, de près ou de loin, touche à Jésus-Christ et à l'Église de Jésus-Christ.

Une école, surtout, affiche cette disposition ; il n'est pas nécessaire de nommer l'école qui s'intitule elle-même l'école *positiviste* : elle s'en va, stupidement acharnée à son vain labeur, elle s'en va déposant le virus de ses négations dans chacune des sources où vient s'abreuver l'esprit avide de savoir. Philosophie, linguistique, sciences physi-

¹ Timon. *Livre des orateurs.*

ques, histoire, médecine : elle souille tout, en haine de Jésus-Christ. Dernièrement, elle a essayé de baver son poison sur les fleurs les plus saintes de l'Évangile même !

Tous les matins, cependant, mille manœuvres recueillent diligemment les leçons de la science qui ignore, aussi bien que celles de la science qui hait. Indifféremment, sans trop savoir ce qu'ils font, ils manipulent, ils mélangent ensemble tous ces ingrédients : science, haine, ignorance ; ils font de tout cela un gâteau indésirable, lourd, indigeste, mais relevé d'âcres épices : ils servent cela tout chaud aux abonnés. Qui peut dire où se trouve la pensée la plus funeste, le sentiment le plus malsain ? Est-ce dans l'article de fond, est-ce dans le feuilleton ? L'abonné qui sait dire finement :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,

dévore tout, feuilleton et premier-Paris avec une égale confiance. S'il ne croit plus à l'infaillibilité du Pape, ni à celle de Jésus-Christ, ni à celle de Dieu, jamais au moins il n'élève un doute sur l'infaillibilité du rédacteur qui lui sert sa pâtée quotidienne. La seule pensée que les cent mille voix de la presse ne songent jamais à faire connaître, c'est la pensée de Jésus-Christ ; la seule science qu'elles

ne songent jamais à vulgariser, c'est cette sur-
éminente science de Jésus-Christ, en comparaison
de laquelle tout le reste ne paraissait pas même
comme de la boue aux yeux du grand Apôtre ¹.

Certains rédacteurs, je dis des plus huppés,
avaient constaté, à vingt ans, que le christianisme
est une forme de religion épuisée, qui ne convient
plus aux besoins de l'esprit humain ². La pensée
que saint Augustin, saint Thomas, Bossuet, Fénelon
sont morts sans rien constater de semblable,
aurait peut-être dû faire supposer que le constaté
adolescent était sujet à révision : mais peut-on
douter, — lorsqu'on ne croit pas à l'infaillibilité
divine, — que l'infaillibilité ne soit un apanage né-
cessaire d'une raison de vingt ans ? On étudie donc ;
on apprend tout, excepté le catholicisme ; mais
le constaté reste constaté : *Quod scripsi scripsi* ³.

Quand ces hommes instruisent le peuple, quand
ils traitent devant lui ces questions sociales qui sont
toujours, au fond, des questions théologiques, que

¹ *Existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini nostri, propter quem omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora.* Phillip. III, 8.

² Ces expressions appartiennent à M. Guérault, ancien rédacteur en chef de la *Presse*, aujourd'hui fondateur et rédacteur en chef de l'*Opinion Nationale*, l'homme le plus lu de France après M. Havin, du *Siècle*.

³ Joan., XIX, 22.

disent-ils donc ? Par quoi remplacent-ils le *Beati pauperes*, le *Glorietur frater humilis*, ces honneurs, ces consolations, ces espérances, que le christianisme prodigue à ceux qui souffrent ? Le voici :

Dernièrement, l'*Opinion nationale* ouvrait ses colonnes à l'extrait suivant du *Times* :

« Pendant le mois de janvier dernier, 27,583 »
» personnes ont été reçues dans les refuges de nuit »
» pour les pauvres sans gîte, de Londres. L'asile »
» dans *Play-house-yard* est celui qui en a reçu le »
» plus, à savoir 44,815. Outre le logement, on donne »
» quelques aliments; mais on n'admet pas conti- »
» nuellement le même indigent. »

Après ce texte d'Évangile moderne, suivait l'homélie de la pieuse *Opinion nationale* :

« Patience, patience, s'écriait-elle, que chacun »
» porte avec résignation son fardeau ; le mal est »
» connu, et on cherche le remède ; le problème »
» est posé, et on finira bien par le résoudre, *en dé-* »
» *couvrant la loi harmonique* qui doit régir et »
» concilier le capital et le travail, en développant »
» sous le nom de mutualité le grand principe de »
» la solidarité humaine, et en développant l'ins- »
» truction publique, en vertu de laquelle l'homme »
» se révèle à lui-même, et multiplie ses ressources »
» en multipliant son activité. »

C'est fort, c'est concluant, c'est solennel, j'espère ! Que faut-il de plus ?

Voilà pourtant ce que disent, — mais le croient-ils ? — ceux qui, à vingt ans, ont constaté l'insuffisance du catholicisme ; et voilà ce qu'espèrent ceux qui n'attendent plus le royaume de Dieu !

Un galimatias ridicule, pour succéder à Jésus-Christ ! Et l'on offre cela de confiance à un peuple de baptisés ! En vérité, tous nos forts esprits, suivant, sur ce point, le précepte de l'antique sagesse, savent se contenter de peu.

Or, cette phalange de savants de toute couleur, et de journalistes de toutes plumes donne le ton au monde ! Comment alors empêcher les funestes instincts de l'homme, ses passions mauvaises favorisées par les doctrines et les gestes du protestantisme ; comment les empêcher de se développer ? Et ces vérités chrétiennes si sublimes, si manifestement divines sans doute, mais si peu en harmonie avec les penchants de notre nature corrompue, comment ne seraient-elles pas oubliées, méprisées, bafouées ¹ ?

¹ « Oh ! Révolutionnaires qui vous faites les ennemis du Christ, quand aurez-vous pitié des hommes ? Et si une immense ignorance ne vous excuse pas un peu, quand aurez-vous pitié de vous-mêmes ? Votre crime est incalculable, et Dieu veuille pour vous que vous ne le compreniez point ! N'avez-vous rien lu ? N'entendez-vous pas le fait qui crie dans toute l'histoire de l'humanité, et qui est, à bien dire, le

Il faut tout dire : à mesure que les cris sauvages du monde, à mesure que ses négations, ses mensonges se sont produits avec plus d'insolence, les champions de la vérité ont montré moins de vigueur et moins de courage : *Modicæ fidei, quare dubitasti ?*

La science théologique est moindre aujourd'hui, dans le clergé et dans les fidèles, qu'elle ne l'avait été peut-être en aucun temps, depuis l'origine du christianisme.

Il a été facile, à l'esprit qui prend, pour nous tromper, l'apparence d'un ange de lumière, de séduire un grand nombre d'hommes de bonne foi. Enfin cette science, réduite, diminuée, a moins de représentants, moins de porte-voix qu'autrefois.

Ne nous arrêtons pas à chercher la cause de ces faits ; elle est connue, du reste ; il nous suffit, en

seul fait de toute l'histoire ? Jésus-Christ est venu en ce monde spécialement pour les pauvres et pour les petits, pour la foule humaine ; il est venu pour les faire sortir des ténèbres, pour les délivrer de l'esclavage. Et depuis dix-huit cents ans, tout ce qui s'est fait contre la loi de Jésus-Christ, s'est fait aussi spécialement et immédiatement, s'est fait matériellement contre cette multitude. A chaque coup, elle a été trahie, déshéritée d'un bienfait du Rédempteur ; l'incrédulité lui ôte et ce monde et l'autre, la replonge graduellement dans l'abîme d'ignorance, d'abandon et de servitude d'où l'Homme-Dieu l'avait tirée, livre au mal et sa chair et son âme. Et si la société pouvait enfin, par un crime plus affreux que le premier déicide, s'éloigner du Christ tout à fait, ce serait la nuit antique, mais plus épaisse, sans aurore, sans flambeau, sans espoir ; et Dieu, pour réaliser l'enfer, n'aurait plus qu'à faire descendre là l'éternité. » (Louis Veillot, *Univers* du 25 novembre 1857.)

ce moment, de constater que le temps où il a été semé sur la terre le plus d'ivraie, est le temps où il a été semé le moins de bon grain, que le temps où il a été répandu le plus d'idées fausses est le temps où les idées vraies, éternelles, ont été le plus laissées dans l'ombre.

Aussi qu'arrive-t-il ? La réponse a été déjà donnée plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage : les statistiques criminelles jettent un jour effrayant sur notre progrès moral.

Trois choses vont se développant depuis le XVI^e siècle : l'esprit d'orgueil et de révolte ; l'amour des plaisirs et la luxure ; enfin, l'avarice. Ce n'est pas prophétiser, après les commencements d'expérience que nous avons déjà eus, que de dire aux sociétés européennes :

Par là, vous allez aboutir à un état d'oscillation perpétuelle entre le despotisme radicaliste et le despotisme césarien ; vous sortirez de votre sensualité pour vous précipiter dans des guerres d'extermination ; et votre avarice entraînera après elle un communisme qui vous dévorera¹. Vous courez à la nuit ! Vous y courez malgré tout : malgré vos lumières, malgré

¹ V. la note I à la fin du volume.

vos richesses, malgré vos sciences, malgré vos armées. Rien ne vous arrêtera sur la pente fatale où vous vous êtes malheureusement engagés. Vous descendrez dans les profondeurs de l'abîme, si Dieu ne vous fait la grâce de comprendre enfin cette vérité si simple :

Que Celui qui a fait l'homme, a fait aussi la société ; qu'il a pourvu au salut de l'un et de l'autre par le même moyen ou médiateur ; et que, par conséquent, pour la société aussi bien que pour l'individu,

HORS DE L'ÉGLISE, POINT DE SALUT !



NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

NOTE A.

Nous tenons, et l'on comprend pourquoi, à ne pas laisser le moindre doute sur la valeur des deux textes que nous venons de citer.

Après avoir raconté à grands traits les crimes dont l'idolâtrie est la source, le Sage, au XIV^e chap. de son livre, assure que l'idolâtrie est la cause, le principe et la fin de tous les maux ; car, ou ils (les idolâtres) s'abandonnent à la fureur de leurs plaisirs, ou ils font des prédictions pleines de mensonge, ou ils vivent dans l'injustice, ou ils se parjurent sans aucun scrupule ; parce que, ayant mis leur confiance en des idoles qui n'ont point d'âme, ils ne craignent point d'être punis ; mais ils recevront la punition de ce double crime... non à cause du pouvoir de ceux par qui ils ont juré, mais à cause de la justice armée contre les pécheurs, qui punit toujours l'infidélité des hommes injustes ; *« non enim juratorum virtus, sed peccantium pœna perambulat semper injustorum prævaricationem. En d'autres termes, les idolâtres et les parjures seront pu-*

nis, parce que tout péché est puni. Qu'on remarque la force du mot *semper*, et l'indéterminé de ces expressions : *injustorum prævaricationem*. Sous la forme syllogistique, ces mots : *Peccantium poena perambulat semper injustorum prævaricationem*, eussent été la majeure ; *atqui, qui malè senserunt de Deo, attendentes idolis, et juraverunt injustè, prævaricationem egerunt* : ergo *poena peccantium erit illis* donc les mots *peccantium poena* doivent être pris selon toute leur extension, comme une loi générale atteignant toute espèce de prévarication. Il n'est pas douteux que ce sens, qui saute d'abord aux yeux, ne soit le véritable.

Voici ce que dit Jansénius sur ce passage : « *Clariùs*
 » *verteretur græcum* : sed *ultrix justitia, vel justum*
 » *judicium Dei perambulat semper injustorum præ-*
 » *varicationem, id est, persequitur peccatorum trans-*
 » *gressiones.* » Vatable traduit ainsi le même endroit :
 » *Ultrix peccatorum justitia pravorum factorum pœ-*
 » *nas ab injustis semper exigat.* » Corneille de la Pierre cite, en faveur du sens qu'il donne, Jansénius, Vatable et d'autres. Ce sens est évidemment le nôtre ; il n'a pas même cru qu'il y eût possibilité de trouver une autre signification à ce passage : et de fait aucune autre ne lui avait été attribuée ; sans cela, il l'aurait rattachée. Nous n'avons aucune raison de cacher que les commentateurs dont nous avons parlé jusqu'ici tirent spécialement de cette loi des conclusions contre les deux vices dont il a été question plus haut ; le sens du texte est évidemment général, et le raisonnement que fait

l'auteur sacré ne serait qu'un pitoyable sophisme s'il n'en était pas ainsi : cela suffit. Du reste, les faits déposent en faveur de l'axiôme de la Sagesse. L'homme qui, après avoir péché une seule fois, mériterait par la véhémence de son amour, la rémission totale de sa faute, et quant à la culpabilité et quant à la peine, celui-là même ne devrait-il pas dire avec saint Augustin : « Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, ah ! c'est bien tard que je vous ai connue, c'est bien tard que je vous ai aimée ! » Et n'y aurait-il pas là un regret, par conséquent une expiation ?

Voici, maintenant, le second texte dont il s'agit de montrer la valeur. La lecture du passage entier en révèle le sens avec une évidence irrésistible (Sag. XI, 16, 17) : « Et parce que vous avez voulu punir les pensées » extravagantes de l'iniquité de ces peuples (des Égyptiens), et les erreurs de quelques-uns qui adoraient » des serpents muets et des bêtes méprisables, vous » avez envoyé contre eux une multitude d'animaux » muets (il s'agit des plaies dont Moïse affligea l'Égypte) pour vous venger d'eux, afin qu'ils sussent que » *chacun est tourmenté par la même chose par laquelle* » *il pêche*, ut scirent quia per quæ peccat quis, per hæc » et torquetur. »

Le sens de ces paroles saute aux yeux : le fait particulier sert de base au Sage pour s'élever, par voie d'induction, à la loi générale. Sur ce passage, ou plutôt sur cet axiôme, dit Corneille de la Pierre, s'appuyaient toutes les lois de talion portées, soit par le Seigneur,

soit par les princes : « *Huic gnomæ succenturiantur leges talionis latæ tum a Deo, tum a principibus.* » Il rapporte quelques textes de l'Écriture comme exemples de lois ou de sentences de talion. V. Gen. IX, 6. — Matth. XXVI, 52. — Is. XXXIII, 1. — Habac. II, 8. — Luc. VI. — Il continue en ces termes : « *Moralitèr* » *hic disce quodlibet vitium sibi ipsi esse supplicium,* » *suumque sibi afferre tormentum. Sic, gula parit* » *crapulam, vigilia dolores capitis et stomachi quibus* » *ipsa punitur. Libido parit luem veneream, plures-* » *que morbos quibus ipsa plectitur. Avaritia parit* » *mille curas, sollicitudines, ærumnas, dolores, quibus* » *ipsa mulctatur; superbia... Quarè, verè rectèque* » *sanctus Augustinus : « Jussisti, Domine, et ita est, ut* » *sibi pœna sit omnis inordinatus animus. » Et sanct.* » *Chrysost. in Psal., 3 : « Undè est fons peccati, inquit,* » *illinc est plaga supplicii.... » « Plerùmque, ait* » *Rupert. in Cap. II Joan., ea in quibus peccamus* » *fiunt flagella peccantium. »*

NOTE B.

« La pénitence volontaire, dans la vie monastique, n'était pas seulement une manière d'accomplir cette loi d'expiation imposée à la nature humaine, et devenue dans le Christianisme la loi de salut et de vie. Elle n'avait pas pour unique but d'apprendre à l'homme à vaincre des appétits tyranniques, à redresser des in-

instincts pervers, à se donner sur lui-même une puissance nécessaire, à pratiquer la patience et le désintéressement, l'abnégation, vertus qui devaient régénérer le monde. On lui doit aussi ce résultat important et justement remarqué, d'avoir réhabilité le travail, dont l'esclavage avait dégradé le caractère et arrêté le développement. »

» Dans la société païenne, en effet, l'esclave avait supprimé l'ouvrier. Le patricien, le riche propriétaire trouvait sous sa main, parmi ses esclaves, tous les talents et tous les métiers. De là, l'horreur des hommes libres pour l'industrie et le travail, horreur que la loi elle-même avait consacrée. « Nous regardons comme » sordides et bas, disait Cicéron (*de Offic.*, 1,42), les » métiers des mercenaires et de tous ceux dont on » achète le travail ; car le salaire même est pour eux » un contrat de servitude. » — « Les artisans, ajoutait-il, » sont tous, par leur profession, gens vils et méprisables, et il ne peut y avoir rien de noble dans une » boutique ou un atelier. » Et avant l'orateur romain, le philosophe de Stagyre, parlant de la classe ouvrière, n'avait-il pas dit : « Leur existence est dégradée, et la » vertu n'a rien à faire avec les occupations habituelles des artisans, des marchands et des mercenaires? » (*Aristot., Polit.*, 6, 4.)

» Mais, quand des hommes que la vénération publique regardait comme les élus de Dieu, eurent voué leurs mains libres et saintes au travail ; quand on vit des magistrats, des sénateurs, des personnages d'illus-

tre lignée, possesseurs de fortunes immenses, quitter tout pour devenir, vêtus de bure, d'humbles ouvriers du monastère, et passer leur vie à bêcher la terre, à tresser des joncs, à tisser le chanvre ou le poil de chameau; quand les législateurs des communautés religieuses eurent posé le travail comme une règle de la vie parfaite, on ne rougit plus des occupations manuelles, les métiers ne furent plus une flétrissure, et l'on commença à apprécier, à honorer le travail, qui, selon la belle pensée de saint Chrysostome, continue dans le monde l'œuvre de Dieu, et n'est pas seulement pour l'homme une expiation du péché, mais un préservatif contre ses atteintes, une source pure de bonnes œuvres et de vertu.

» Et de même que, dans le paganisme, l'esclavage avait avili et paralysé le travail, dans le christianisme le travail libre réagissait à son tour sur les esclaves, et en diminuait le nombre.

» Ainsi, la vie monastique, inspirée par des motifs de l'ordre surnaturel, opérait dans l'ordre social une heureuse révolution. Elle était en outre un merveilleux instrument de charité. Chaque panier, chaque filet sorti des mains des solitaires, chaque épi arraché à la montagne, en sus de leurs besoins si réduits, se vendait au profit des pauvres; et de ces pieux bénéfices, produit mixte et sacré de la pénitence et de la charité, on formait, en faveur des infirmes, des vieillards, des indigents de la contrée, une caisse d'épargne et de prévoyance, toujours ouverte et prête à intervenir pour

combler ces cruels déficits que l'âge, la maladie, des circonstances malheureuses laissent si souvent dans l'existence d'un grand nombre d'hommes. Et voilà comment, sans tempêtes et sans violences, sans déchaîner la horde sauvage des convoitises, sans ébranler une assise ni une pierre de l'édifice social, en partant de la seule idée d'abnégation et de sacrifice, avec ces deux mots incessamment répétés à l'oreille du riche et du pauvre : *Expiez vos péchés; aimez-vous les uns les autres, comme Jésus-Christ vous a aimés*; voilà, dis-je, comment le christianisme changeait peu à peu la face du monde, et jetait au sein de l'humanité de nouveaux principes vivificateurs. »

(*Saint Jean-Chrysostome, ses œuvres et son siècle*, par M. l'abbé Martin, d'Agde, tom. I, ch. 5.)

NOTE C.

Mgr Mac-Hale, archevêque de Tuam, ne cesse, depuis un an, d'implorer le gouvernement anglais en faveur des populations affamées de son diocèse. Voici la cinquième lettre qu'il vient d'écrire à lord Palmerston; nous la traduisons d'après le *Tablet* :

(*Le Monde*, 11 juillet 1861.)

« Saint-Jarlath's, Tuam.

« Milord,

» Vous n'ignorez pas que la famine exerce de cruels ravages dans plusieurs de nos districts. Les populations

supportent avec une patience héroïque les tortures continues du terrible fléau. Si le triste sort de tant de malheureux n'est pas capable d'exciter votre compassion, songez du moins à prendre vos précautions contre la dissolution sociale qui menace d'envahir toute l'Irlande.

» Les habitants de ce pays n'ont jamais eu vos sympathies, nous le savons ; mais pourriez-vous refuser de secourir le pauvre peuple, cette portion de la société qu'on a vu rarement rebuter ? Permettez, milord, une comparaison familière, qui, du reste, n'aura pas échappé à vos réflexions. Est-ce que l'édifice social ne doit pas nécessairement crouler, si les fondements viennent à fléchir et à céder de toutes parts ? Il y a quelque treize ans, ces fondements furent ici affreusement ébranlés ; des craquements se firent bientôt entendre dans les étages supérieurs, et ils furent, ce me semble, assez terribles pour que les landlords, les membres du Parlement, tous ceux, en un mot, à qui incombe le soin du bien public, n'aient pas dû les oublier. L'ordre social repose sur la dépendance mutuelle des classes dont il est composé. Ce principe incontestable est en même temps fort instructif ; de nos jours, hélas ! on s'en soucie peu, pas plus, me paraît-il, que s'il s'agissait d'une chronique antédiluvienne. D'où viendra la sagesse au cabinet britannique, si une expérience aussi récente que malheureuse, celle de 1847, ne lui a rien appris ? Loin d'avoir mis à profit la leçon si amère qui fut donnée alors, nos hommes d'État actuels semblent vouloir renouveler les errements politiques qu'on eut à déplorer

à cette époque. La famine disait-on, débarrassera l'Irlande de son trop-plein ; c'est une panacée indispensable pour la guérir de ses convulsions politiques périodiquement renaissantes. On désirait vivement que ce traitement politique fût appliqué, et des moyens bien combinés furent pris en conséquence. L'organe le plus accrédité de la pensée gouvernementale portait à tous les vents du ciel, en guise de sinistre épitaphe, la nouvelle que les Irlandais succombaient joliment (the cetts are gone with a vengeance) ; il saluait avec enthousiasme l'heureux moment où la nation catholique par excellence serait définitivement éteinte. Cet espoir féroce devait heureusement échouer contre la vigueur native de notre race. Toutefois, la politique de destruction n'a pas été abandonnée. Elle emprunte en ce moment de nouvelles forces ; elle se retranche derrière de beaux projets ; elle rêve des combinaisons non encore essayées ; déjà même elle est à l'œuvre, se montrant partout implacable adversaire d'une nation nombreuse, pleine de générosité et de foi, mais qu'à tout prix elle veut tenir sous l'oppression, ou faire tomber dans la décadence.

» Et en effet, pourquoi nie-t-on avec tant d'opiniâtreté la misère présente de l'Irlande ? pourquoi la famine qui sévit dans plusieurs districts est-elle contestée ? pourquoi les verdicts des coroners, qui constatent que nos gens meurent de faim, ne sont-ils pas acceptés, tandis qu'ailleurs, dans les cas particuliers de décès, on les admet généralement sans contrôle ? Le gouver-

nement non-seulement n'envoie pas de vivres à des milliers d'Irlandais qui souffrent horriblement de la faim, mais il s'oppose à ce que ces malheureux reçoivent de leurs frères d'Amérique des provisions que ceux-ci voudraient envoyer avec la plus touchante bienveillance. La masse du peuple se trouve ici sans pain, sans argent, sans travail ; le cabinet anglais en est instruit, pourquoi ne décrète-t-il pas d'urgence quelques travaux publics d'utilité locale ou nationale ? Le modique salaire qu'un grand nombre de malheureux y gagnerait honnêtement, serait pour eux un soutien, et les mettrait à l'abri de la mendicité qu'on leur reproche ensuite. Serait-ce, par hasard, que l'Irlande n'a pas besoin de travaux d'amélioration ? N'y a-t-il pas des champs à défricher, des marais à dessécher ? La longue ceinture de ses côtes rocheuses est-elle suffisamment pourvue de ports et de jetées pour protéger les pauvres pêcheurs contre les tempêtes si fréquentes dans nos parages ? Ces jours derniers, n'a-t-on pas vu périr plusieurs mariniers de l'île Boffin au moment où ils revenaient de Westport avec quelques vivres pour leurs familles délaissées ? Non-seulement la masse des petits fermiers est privée de nourriture, de ressources pécuniaires et de crédit, mais elle a dû se dessaisir de ses meilleurs vêtements et de son mobilier pour lutter contre les plus affreux besoins.

» En citant ces faits, je défie toute contradiction. L'usurier a fui nos villages devant l'insolvabilité de ces pauvres gens ; mais en présence du manque absolu de

toutes choses, on regrette en quelque sorte son absence, malgré l'odieux qui s'attache à sa profession et à ses exigences, qui étaient exorbitantes. Auparavant, lorsque, sous l'empire de la nécessité, nos campagnards allaient déposer chez l'usurier des habits ou des meubles, il leur restait l'espérance de les ravoïr ; maintenant on les voit, nuit et jour, courir à la ville pour y engouffrer sans retour, dans les monts-de-piété qui se sont multipliés, jusqu'aux plus humbles pièces de leur ameublement rustique. J'ai puisé, sous ce rapport, à des sources authentiques, des détails vraiment navrants ; personne n'en sait autant que moi.

» La détresse de l'Irlande fait l'objet de toutes les conversations ; elle défraie toutes les correspondances. On n'entend partout que ces tristes mots : Ni vivres, ni argent, ni travail, ni crédit, sauf chez les prêteurs sur gages ! Ah ! pour mettre à nu la misère hideuse de notre pays, pour confondre la légèreté de ceux qui en nient le développement immense, il suffirait qu'un prêteur sur gages se transportât à l'exposition de Londres avec sa boutique ; la variété des assortiments offrirait à l'œil du visiteur étranger un contraste étrange avec l'éclat de l'industrie britannique et irlandaise ; alors on se ferait une idée de ce que peut la faim, lorsqu'elle pousse des familles respectables à étaler au grand jour les preuves de la disette qui désole leurs foyers.

» Devant l'évidence d'un mal qu'il est impossible de cacher ou de contester plus longtemps, vu la nécessité des travaux que le gouvernement seul est capable de

décréter pour venir en aide aux travailleurs, et qu'il leur refuse, il faut nécessairement conclure que la politique d'extermination règne encore en souveraine, et qu'il n'y a nul vouloir pour empêcher nos populations de périr de faim. Ainsi, au lieu de faire entendre leurs clameurs plaintives au-delà du détroit, au lieu de crier au secours, comme l'ont fait dernièrement ceux du Lancashire, de façon à être favorablement exaucés par les pairs du royaume, que reste-t-il à nos pauvres Irlandais, si ce n'est de se renfermer dans un morne silence et demander au Ciel la force de vaincre le désespoir auquel ils se voient livrés ?

» La question de famine est entrée, depuis peu, dans une phase nouvelle et des plus alarmantes. Il ne s'agirait plus, en effet, de constater l'existence du fléau et de sauver la vie de milliers d'hommes. Non, des économistes demandent ouvertement s'il ne serait pas plus conforme aux intérêts du royaume britannique, et à ceux spécialement des consommateurs anglais et écossais, de laisser le peuple irlandais absolument mourir de faim, et ce pour le remplacer par des troupeaux de moutons et de bœufs. Quand des théories aussi sauvages sont mises en avant par des sommités sociales, il faudrait être plus que naïf pour s'étonner encore que l'on conteste la réalité de la famine, ou qu'on l'envisage comme une chose indifférente.

» Bons Irlandais ! la famine est très-cruelle, sans doute ; elle vous apporte même la mort, mais consolez-vous à la pensée que, lorsque votre race n'existera plus,

le mouton et le bœuf seront plus abondants sur les marchés de l'Angleterre et de l'Écosse. On le voit : toute la question se réduit donc, chez ces économistes, à savoir auquel des deux marchés le peuple irlandais préfère d'être sacrifié. Si à de telles énormités il est permis de faire une réponse sérieuse, nous dirons : l'Angleterre est aux Anglais, l'Écosse aux Écossais, rien de plus naturel que de laisser l'Irlande aux Irlandais ? Nous vous laissons vos marchés ; approvisionnez-les avec du bétail de Cheviot, de Durham, tant que vous le voudrez ; nous, Irlandais, ne demandons et ne voulons qu'une chose, c'est de ne point être immolés pour l'avantage de l'un ou de l'autre.

» Arrière donc ces doctrines insensées ! Qu'on y réfléchisse avant d'exciter jusqu'à la frénésie un peuple naturellement emporté. Quoi ! on voudrait lui faire accroire que la sage providence s'est réservé l'Irlande pour y parquer simplement des quadrupèdes ? Si on ne revient pas de ces monstrueuses utopies, le sort de l'Irlande est décidé ; elle se croira totalement abandonnée à la merci des hommes qui s'imaginent seconder les vues du Ciel en laissant un peuple mourir de faim ! Quand de telles maximes dictent la conduite de certains personnages publics, sommes-nous autorisé, oui ou non, à les accuser justement de cruauté ? Leur code moral consiste uniquement dans de vagues aspirations pour le bien-être de l'Angleterre ; ils se trompent dans leurs calculs, et ils le verront finalement ; tout ce que je puis dire pour le moment à ces messieurs, c'est qu'ils ont

tort de faire des reproches aux pauvres Irlandais, quand eux-mêmes se montrent si inhumains à leur égard. Ils prétendent bien agir en permettant que des hommes, qu'ils disent rivés au malheur, meurent de faim. Mais, de grâce, si on peut accuser de cruauté l'Indien sauvage qui laisse succomber ses parents d'inanition, afin de les soustraire aux souffrances de la vieillesse, ne sommes-nous pas fondé à accuser de cruauté l'aimable baronnet sir Robert Peel, lorsque, guidé par une noble ambition, il cherche une solution aux misères de l'infortunée Irlande en favorisant la propagation du fléau qui extermine ses habitants, et c'est pour la plus grande joie et l'accroissement du peuple britannique ?

» J'ai l'honneur d'être, etc.,

† JOHN,

» Archevêque de Tuam. »

NOTE D.

« Le monastère de Staouëli, fondé en 1843, sous le gouvernement du maréchal Bugeaud, comprenait d'abord une concession de douze cents hectares, sur lesquels, deux ans après, les Trappistes avaient déjà fait pour 300,000 fr. de constructions.

» Ces constructions, aujourd'hui, ne sont pas encore complètement achevées, bien que près d'un demi-million y ait été consacré. Le bâtiment principal a quatre faces de 48 mètres de longueur sur 12 mètres de hau-

teur. Un des corps de logis sert de chapelle ; le reste est occupé par les religieux. Leur cour intérieure est entourée d'un cloître. A gauche, une autre enceinte de 60 mètres carrés est formée par les écuries et par les hangars de l'exploitation agricole. A droite sont les ateliers et d'autres dépendances ; ils comprennent : forge, serrurerie, charronnage, menuiserie, bûcher, réfectoire de domestiques, boulangerie, buanderie, laiterie ; de plus, basse-cour pour les volailles. En avant, un autre corps de logis s'avance en aile jusqu'à la porte d'entrée, et c'est là qu'est l'hôtellerie pour les étrangers ; le côté opposé a été réservé pour une église. Le mur de clôture a plusieurs kilomètres de longueur sur une hauteur de 2 mètres et demi ; il renferme 50 hectares, occupés par le jardin potager et une partie des vignes. En dehors, sur environ 400 hectares défrichés, 120 sont annuellement ensemencés en céréales ; on y récolte 2,000 hectolitres de grains, tant blé, qu'orge et avoine. Il y avait plusieurs petites sources sur la concession, mais leurs eaux se perdaient en marécages malsains et infertiles ; les eaux de la source supérieure ont été amenées dans des conduites en plomb, au milieu des bâtiments, et distribuées dans les ateliers, la cuisine, l'abreuvoir de la grande basse-cour, enfin le jardin potager. Les autres sources ont été canalisées et augmentées par le drainage. Elles servent à l'irrigation des cultures industrielles ; puis, dirigées sur un aqueduc de 11 mètres de hauteur, elles vont faire mouvoir deux moulins que les religieux ont construits, pour, de là, aller encore

alimenter les fontaines du nouveau village établi sur leurs limites.

» Les Trappistes ont un bétail remarquable : ils ont fait venir de belles vaches de divers pays, qui donnent jusqu'à seize litres de lait par jour. Ils vendent aux colons leurs génisses, pour remplacer les vaches indigènes, dont le produit atteint à peine celui d'une chèvre maltaise.

» On classe aux boucheries d'Alger la viande de Staouëli comme de première qualité. Indépendamment de leurs bêtes de trait, ces vigilants agriculteurs ont 50 têtes de gros bétail, 400 brebis et autant de porcs.

» Leurs vignes, d'une étendue de 20 hectares, leur donnent déjà 200 pièces de vin. Ils en vendent la plus grande portion, sans qu'on ait à s'en plaindre, car ils ne se réservent pas le meilleur. Ils peuvent aussi offrir au commerce 600 kilogrammes de bon miel. Mais ni leurs céréales ni leurs légumes ne suffisent encore pour nourrir leur nombreux personnel et leur bétail. Les 300 hectares qu'ils abandonnent à la vaine pâture ne vaudraient pas les défrichements; des ouvriers étrangers ne les entreprendraient pas à la tâche au prix de 1,000 fr. l'hectare, et les frères n'ont pas même assez de bras pour tirer des terres en culture tout le produit dont elles sont susceptibles.

» Le personnel du couvent est de 108 religieux, dont 22 pères de chœur, parmi lesquels une dizaine sont revêtus du sacerdoce. Une vingtaine d'ouvriers civils y sont fixés à demeure, sans compter tous ceux qui y sont

employés passagèrement. Tous ceux qui manquent d'ouvrage, les convalescents des hôpitaux, les infirmes, les indigents sont sûrs d'y trouver un emploi, un abri et du pain. La porte n'est fermée pour personne. »

A ces détails, empruntés à une correspondance du *Temps*, le *Courrier du Havre* ajoute les réflexions suivantes :

» Si une compagnie financière, au capital de plusieurs millions, avait, en quelques années, accompli les choses que les Trappistes ont réalisées humblement et sans capital, il n'y aurait pas, dans la langue française, des paroles assez enthousiastes pour célébrer la fécondité du capital, la puissance de l'association. Or, notez qu'une compagnie financière devrait songer avant tout à fournir à ses actionnaires de beaux dividendes, ou tout au moins l'intérêt de leur argent ; la richesse produite sur le sol devrait, avant de profiter au sol, payer tribut au capital. Cela serait légitime, et nul ne songerait à s'en plaindre. Pourtant, lorsque, grâce à des circonstances particulières, ce prélèvement au profit du capital peut être évité, il est clair que la production bénéficie de tout ce qu'elle économise. Au point de vue purement économique, l'exploitation du domaine agricole de Staouëli par les Trappistes est donc une excellente opération ; et puisque le travailleur trappiste veut bien ne demander qu'au Ciel le salaire de ses sueurs, la société doit lui être reconnaissante de son désintéressement.

» Les Trappistes ont, en outre, cela de particulier, que, réduisant leur consommation personnelle aux der-

nières limites du nécessaire, le net produit du travail est porté à son maximum. »

» Nous trouvons dans une correspondance adressée au *Temps* une anecdote qui confirme l'observation que nous venons de faire :

» Pendant la collation, le père supérieur fit apporter à l'Empereur les différents mets qui composent l'ordinaire des frères trappistes : ce sont des légumes cuits à l'eau, et sans aucun assaisonnement :

—» Notre règle nous défend de prendre d'autre nourriture, dit-il en attirant l'attention de Sa Majesté ; mais, reprit-il, nos frères ont une telle habitude de confectonner ces mets simples, qu'on ne s'aperçoit pas du manque d'assaisonnement, tant ils sont préparés avec soin.

—» En avez-vous mangé, Monseigneur ? dit l'Empereur en se tournant vers l'évêque d'Alger, qui était auprès de lui.

—» Oui, Sire, répondit l'évêque, une fois, et c'est assez. »

» Nous nous en rapportons sans hésitation à l'expérience gastronomique unique de Mgr l'évêque d'Alger ; et nous y trouvons une raison de plus pour admirer cette sobriété cénobitique, qui rappelle, en les dépassant, les austérités des solitaires de la Thébàide. Car si les Paul, si les Antoine, si les Paphnuce vivaient de quelques racines et de quelques dattes, leur travail était nul ou à peu près, tandis que les Trappistes vivent de pain et travaillent beaucoup.

» Enfin, il n'y a pas à craindre la contagion de l'exemple : la vie du Trappiste n'est pas assez attrayante pour attirer de nombreux néophytes ; il est fort à craindre que l'établissement de Staouëli ne reste longtemps, sur la terre d'Afrique, le seul spécimen de ce que peut, pour l'organisation du travail et la création de la richesse, le désintéressement chrétien élevé à une puissance à laquelle l'humanité, prise dans son ensemble, ne saurait évidemment atteindre.

» E. MOUTTET. »

(*Le Monde*, 15 mai 1865.)

NOTE E.

Le *Défenseur*, journal catholique qui vient de se fonder à Modène, emprunte au *Firenze* la lettre que le comte de Chambord a récemment écrite à propos de la question ouvrière. En voici la traduction faite sur la version italienne :

« L'opinion publique a le pressentiment d'une crise prochaine. Les ouvriers le savent bien ; pour nous en convaincre, il suffit de connaître leurs vœux après l'exposition de Londres. Il me semble donc que le temps est venu de leur montrer que nous nous occupons de leurs intérêts, que nous connaissons leurs besoins, et que nous avons souverainement à cœur de rendre, autant qu'il dépend de nous, leur sort plus heureux.

» Aussi, j'ai pensé qu'il serait grandement utile d'ap-

peler l'attention sur une si grave question, et d'essayer, après avoir signalé le mal, d'indiquer le remède.

» 1° Les rois de France ont été de tout temps les patrons des classes ouvrières. Les établissements de Saint-Louis, les règlements sur les métiers, le système des corporations sont la preuve manifeste de ce que j'affirme. L'industrie française, sous l'égide de ces institutions, a grandi et est arrivée à ce degré de prospérité et de réputation méritée qui, jusqu'à 1789, l'ont empêchée de craindre la concurrence étrangère.

» Il faut pourtant convenir qu'avec le temps ces institutions dégénérent, et que beaucoup d'abus s'y introduisirent et les gâtèrent. Louis XVI, l'un de nos rois qui a grandement aimé le peuple, vit le mal et résolut de le guérir. Mais les économistes qu'il put consulter ne répondirent pas à sa sollicitude paternelle ; leurs desseins ne purent pas même être mis à exécution. L'Assemblée Constituante, à la demande faite par la multitude d'une plus grande liberté de commerce, d'industrie et de travail, répondit en renversant toutes les barrières, et au lieu de rendre les associations libres de tout empêchement, finit par interdire le droit de réunion et la liberté de s'entendre et de se concerter. Les jurés et les maîtres des arts disparurent. La liberté de travail fut proclamée, mais en même temps la liberté d'association était détruite. De là l'individualisme, dont l'ouvrier est toujours la victime. Il est condamné à être seul lorsqu'il voudrait s'entendre avec ses compagnons ; si, pour se défendre, pour être protégé, il cherche à

former une de ces réunions qui sont de droit naturel, qui sont voulues par la force des choses, et que la société devrait encourager en les réglant, survient la loi inexorable qui les frappe.

» Aussi cet isolement contre nature n'a pu durer, malgré toutes les lois qui ont été promulguées. On a vu les associations, les sociétés ouvrières, les corporations, se rétablir ou être maintenues ; être poursuivies, mais jamais anéanties. Tout ce que des lois imprévoyantes ont obtenu, c'est de les forcer à se réfugier dans l'ombre du mystère. Aussi l'individualisme prescrit a produit les sociétés secrètes, qui sont un double péril, dont la grandeur est manifestée par une expérience de soixante ans.

» L'individu sans défense, relativement à ses intérêts, a encore été laissé en proie à une concurrence sans limites, à laquelle il n'a pu opposer que la coalition et la suspension du travail. Jusqu'à ces dernières années, ces conditions étaient passibles de peines sévères, qui frappaient le plus souvent les ouvriers les plus capables et les plus honnêtes, choisis comme chefs ou comme mandataires par la confiance de leurs compagnons. Ce fut une erreur de croire que l'on pouvait corriger la coalition en l'autorisant légalement, de sorte que ce qui était délit hier, aujourd'hui est devenu un droit. Ceci suffit pour peindre la situation.

» Presque en même temps, il se constituait, pour le développement de la prospérité publique, une espèce de monopole industriel qui, tenant dans sa main la subsis-

tance de l'ouvrier, devenait oppressif, et causait par contre-coup une crise funeste. Il est juste, toutefois, de reconnaître que l'abus n'a pas été tel qu'il aurait pu être. Néanmoins, malgré la bonté et la générosité d'un grand nombre de chefs d'industrie, et le zèle de beaucoup de nobles cœurs, malgré l'institution de sociétés de secours mutuels, de caisses de secours, de caisses d'épargne, de caisses de pension ; malgré certaines tentatives touchant les logements, le service des malades, l'établissement d'écoles dans les manufactures, la moralisation des divertissements, la réforme des sociétés ouvrières, les soins à donner aux infirmes, aux orphelins, aux vieillards ; malgré, dis-je, tous ces efforts de la charité chrétienne qui honorent particulièrement notre France, la protection ne s'est pas suffisamment étendue partout, et, par conséquent, les intérêts matériels et moraux des classes ouvrières sont encore notablement en souffrance.

» Voici le mal tel qu'il peut être dépeint rapidement et à grands traits. Évidemment c'est une menace pour l'ordre public ; c'est pourquoi il convient de l'examiner avec la plus scrupuleuse attention.

» 2° Quant aux remèdes, voici ceux qu'indiquent les principes et l'expérience.

» Il faut opposer à l'individualisme l'association ; à la concurrence sans frein, le contre-poids d'une défense commune ; au monopole industriel, la constitution volontaire et la régularisation des corporations libres, etc.»

(*Le Monde*, 3 juillet 1865.)

NOTE F.

« Nous assistons déjà au dénouement du problème industriel tel que l'avait posé le saint-simonisme il y a trente ans. Le dénouement commence ; il exigera plusieurs années ; plus il durera, moins il sera dangereux. La formule de ce dénouement sera zéro à tous les points de vue. Mince bagage ! On aura déplacé la richesse, rien de plus. Mettre aux mains de cent individus la fortune qui était auparavant répartie entre cent mille individus, voilà ce qu'aura fait le saint-simonisme industriel ; — et, contemplant son œuvre, c'est-à-dire ces cent grosses fortunes privées, il se dit : « Je les ai créées, » — s'imaginant que déplacer c'est créer. . .

.

» Il est un fait constant, presque un axiome, c'est que l'argent réellement dépensé dans une entreprise est le seul qui rapporte. Il est un autre fait qu'on ne peut nier, c'est qu'il s'établit à très-bref délai un taux normal du revenu que tout capital placé dans une entreprise quelconque peut rapporter. Si un placement industriel, par exemple, rapporte 10 p. 100, ce n'est qu'un accident, et l'accident ne tardera point à disparaître sous l'influence de la concurrence. En combinant ces deux faits d'expérience, on arrive à expliquer l'ère actuelle de déception que traversent les pauvres capitalistes.

« Les faiseurs créent un chemin de fer au capital de

50 millions. Comme les chemins sont réputés rapporter 6 p. 100, ils placent leurs 50 millions dans le public. Mais comme le chemin est à l'étranger, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Chine ou dans la lune, et qu'ils ne craignent pas la 6^e chambre parisienne, ils mettent 25 millions dans leur poche. Or, il est matériellement impossible que ces 25 millions-là rapportent quelque chose. Mais il y a mieux : comme ils craindraient d'éveiller l'attention publique en demandant de suite 50 millions, ils n'en demandent que 25 sous forme d'actions ; puis ils empruntent les 25 autres sous forme d'obligations hypothéquées par le travail réel. Ils mettent en poche les 25 premiers millions. Faut-il s'étonner si le chemin, qui n'a coûté que 25 millions, donne à peine l'intérêt de ces 25 millions, et si les actionnaires sont ruinés ? Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que les chemins de fer donnassent un bénéfice double de celui qu'ils peuvent donner.

» Toute déception financière n'a pas d'autre origine, toute estimation financière n'a pas d'autre criterium. Éliminez des frais d'établissement d'un chemin de fer étranger tous les écus volés par les fondateurs, volés par l'administration, volés par les entrepreneurs, volés par les sous-entrepreneurs, volés par les fournisseurs, volés par ceux qui ferment les yeux sur les vols des autres, volés par l'ouvrier enfin, qui, voyant dilapidations partout, dilapide un peu à son tour ; éliminez tous ces écus volés, et réduisez le capital du chemin aux écus réellement dépensés. A ce prix, je prétends le

chemin excellent à acheter, je le déclare rémunérateur pour les actionnaires, j'affirme qu'il donnera au moins la moyenne du revenu de tous les chemins de fer précédemment établis.

» Comme contre-épreuve, si l'action d'un chemin étranger est descendue du cours de 500 fr. au cours de 100 fr., je conclurai qu'administrateurs, fondateurs, entrepreneurs, fournisseurs, ont volé autant de fois 400 fr. qu'il y a eu d'actions émises, et je proposerai de consolider le chemin sur le pied de 100 fr. l'action.

» Il n'existe pas d'autre critique possible du régime financier qui tombe. Toute affaire qui se meurt, se meurt parce que le capital indiqué n'a point été intégralement appliqué au travail, ou parce qu'une portion du revenu est détournée.

» Admettons quelque part, à Pékin ou à Samarcande, une compagnie de voitures. Elle ne donne qu'un dividende insignifiant, et néanmoins il est reconnu qu'elle est dans des conditions très-favorables de tarif et d'exploitation. Le pourquoi est aussi aisé à trouver qu'à peser. Si le capital, en effet, est de 40 millions, et qu'il me soit prouvé que 18 millions ou 16 millions ont été détournés successivement de leur destination par une série d'administrateurs ou d'employés infidèles, je conclurai que les 24 ou 26 millions réellement dépensés ne peuvent suffire à donner un revenu industriel à 40 millions.

» Admettons qu'en un port de la Bétique ou dans quelque cité maritime des Mille et une Nuits, une raffi-

nerie au capital de 12 à 13 millions tombe à zéro avec 5 ou 6 millions de dettes en plus. Admettons que les actions, après avoir fait 1,000 fr., tombent en trois jours de 560 à 5 fr. Faudra-t-il s'en étonner ? Pas le moins du monde ! Le même criterium que plus haut est encore acceptable ici. Combien a-t-il été dépensé réellement d'argent ? S'il est établi que 5 millions ont servi à payer un apport qui ne s'apporte pas, je conclurai qu'il y avait un ver dans le fruit, que ce ver c'est le honteux pot-de-vin de 5 millions à partager, que tôt ou tard l'entreprise devait sombrer.

» Admettons encore qu'au pays où les rêvcs édifient leurs châteaux, une compagnie de chemin de fer ose, après d'indignes tripotages, redemander au gouvernement de ce pays une subvention à ajouter à la première, sous l'audacieux prétexte que les devis étaient erronés. Pour réduire à néant ces excuses, il n'est pas besoin d'étudier les devis. Il suffit de dire à ceux qui se plaignent : « Combien vous êtes-vous attribué de millions à vous - mêmes, indépendamment des millions que d'autres ont su se tailler ? — 30 millions, dites-vous ? — Combien les entrepreneurs ont-ils volé sur leurs travaux et volé presque légitimement, en raison du mode insensé de paiement de leurs travaux en obligations ? — 30 millions encore ! Total 60 millions. » Ne vous étonnez donc plus si votre chemin roule sur ses seules obligations. Ne vous étonnez plus, dans l'hypothèse que le capital-actions soit de 100 millions, si les actions ne valent plus que 200 fr. environ. C'est la juste propor-

tion. Y eût-il 60 millions d'erreurs dans les devis, que l'affaire eût été bonne encore pour les actionnaires, à la condition de ne détourner rien au profit de Pierre, de Jacques ou de Paul.

» A. CRAMPON. »

(Article du journal *la Finance* reproduit par le *Monde* du 3 juillet 1865).

NOTE G.

Nous traduisons ce verset et le précédent comme tous les traducteurs. Ce serait trop de hardiesse à nous de traduire autrement. A première vue, pourtant, le sens de l'Apôtre nous a paru différent du sens des traducteurs ; nous avons cherché dans les commentateurs les plus renommés de saint Paul, Corneille de la Pierre, notre Bernardin de Picquigny et saint Thomas, s'il n'y aurait pas quelque biais pour traduire autrement que le vulgaire des traducteurs ; ces autorités nous ont fait douter, avec raison, ce semble, de la justesse de notre premier coup d'œil.

Nous nous sommes résignés à transcrire, avec quelques corrections aux premiers versets, la traduction du cours complet de Migne, qui est, croyons-nous, celle du P. Bernardin de Picquigny. Voilà pour l'acquit de notre conscience. Maintenant, qu'il nous soit permis, dans une note, de proposer nos doutes. Voici le texte latin des deux versets : *Et quæ putamus ignobiliora mem-*

bra esse corporis, his honorem abundantiorum circum-
damus ; et quæ inhonesta sunt nostra, abundantiorum
honestatem habent. :Honestam autem nostram nullius
egent ; sed Deus temperavit corpus, ei, cui deerat,
abundantiorum tribuendo honorem. On a vu, dans le
texte, comment ces versets sont traduits. Nous le répé-
tons, à notre confusion, c'est là la traduction que don-
nent tous les auteurs qui ne se proposent pour but que
de rendre exactement la pensée de l'Apôtre. Ainsi,
tout cela est une métaphore : l'honneur dont il s'agit
ici, c'est l'habillement ; moins les membres sont de
soi respectables, plus ils sont habillés. Nous ne ver-
rions aucune difficulté à cela si la métaphore se termi-
nait avec la première moitié du premier verset ; mais il
nous semble que c'est pousser les choses un peu loin
que de la continuer jusqu'à la fin du second. Nous nous
étonnons qu'on ne s'aperçoive pas qu'il n'est pas pos-
sible de poursuivre ainsi la métaphore, sans faire
violence aux mots du texte latin : ainsi, on est
obligé de la traduire : *abundantiorum honestatem*
habent par nous couvrons avec plus de soin et
d'honnêteté ; on est obligé, dans le second verset, de
rapporter le *tribuendo honorem abundantiorum* (qui se
lie dans le texte latin à *Deus*), on est obligé de le rap-
porter au commode et indéterminé *on*. Voilà notre
doute ; et remarquez qu'en accordant l'exactitude de la
traduction pour la première moitié du premier verset, —
et nous avons dit seulement que nous ne voyions point
de difficulté à ce qu'on traduisît cette moitié comme on

le fait, quoique dans notre for intérieur il ne nous paraisse pas évident qu'on ait raison de le faire, nous ne nous lions en rien. Tous ceux qui ont lu saint Paul savent fort bien qu'il ne s'engage jamais, en commençant une métaphore, à ne pas revenir au sens littéral avant la fin de sa phrase. Il suit bien plus le fil de sa pensée qu'il ne s'occupe de figures de rhétorique ; et ce serait sur cette force de pensée, qui ne permet jamais de perdre de vue le but qu'il s'est proposé en commençant, que nous nous permettrions de proposer une autre traduction. Les membres *inhonesta* seraient, à notre avis, tout ce qui s'oppose aux membres *honestata*, mot qui signifie beau, glorieux, présentable, etc. en général, les organes des cinq sens. Les *inhonesta* seraient à peu près tout le reste du corps, les organes de la nutrition, digestion, respiration, circulation, reproduction, etc. Alors il ne s'agirait plus de les *habiller* ; *his abundantiore honorem circumdamus*, signifierait que les organes des cinq sens seraient comme les valets de ceux-là, au point de vue seulement de la vie physique, bien entendu, comme cela est en effet ; ces membres *inhonesta*, qui n'ont aucun rapport direct avec les objets qui nous entourent, *abundantiorem honestatem habent* par leur utilité, qui rachète surabondamment leur manque de beauté, et Dieu leur aurait attribué *abundantiorem honorem* en faisant d'eux les organes de la vie, de la respiration, etc., sans lesquels les autres organes, qui se rapportent plutôt à l'âme qu'au corps, ne pourraient pas même exister. Dieu les aurait ainsi tous tempérés,

ordonnés, pour les mettre dans la dépendance absolue les uns des autres, *ut non sit schisma in corpore*, malgré l'immense diversité des membres. Cette traduction aurait l'avantage, selon nous, de cadrer parfaitement avec l'évidente pensée de l'Apôtre dans tout le reste du texte, et d'être en parfaite harmonie avec la réalité des choses, soit dans les corps humains, soit dans le corps de l'Église, qui vit et qui grandit, aussi bien, plus par l'humilité de ses saints que par la science de ses docteurs. Malgré tout cela, nous ne hasardons ces réflexions qu'en tremblant : toutes les autorités sont contre nous. Laissez-nous conclure en souhaitant de tout notre cœur une bonne traduction de saint Paul ; on est souvent à se demander, en lisant les traducteurs, s'ils ont réellement compris leur auteur. A notre connaissance, il n'y a que Bossuet, parmi les Français, qui ait réussi à traduire saint Paul exactement, dans les trop rares passages qu'il cite et qu'il traduit. Un Bossuet ne serait pas de trop pour faire la traduction que nous désirons.

NOTE H.

Ce sont là des conservateurs qui engendrent les révolutions. Saint Augustin les connaissait bien, ces hommes de la matière, ces hommes du bien-être, ces bourgeois, que saint Paul a marqués au front de cette parole sanglante : *Quorum Deus venter est*. Voici le tableau de main de maître que nous a laissé d'eux le

docteur de la grâce : « Que nous importent, disaient-
» ils, des vérités inaccessibles à la raison des hommes !
» Ce qui importe, c'est que l'État soit debout, qu'il soit
» riche, et surtout qu'il soit tranquille. Ce qui nous
» touche souverainement, c'est que la prospérité pu-
» blique augmente des richesses qui servent à tenir les
» grands dans la splendeur, les petits dans le bien-être,
» et par conséquent dans la soumission. Que les lois
» n'ordonnent rien de pénible, qu'elles ne défendent
» rien d'agréable ; que le prince s'assure l'obéissance
» des peuples en se montrant, non le censeur chagrin
» de leurs mœurs, mais le pourvoyeur de leurs plaisirs.
» Que les belles esclaves abondent sur les marchés ;
» que les palais soient somptueux ; qu'on multiplie les
» banquets, et que chacun puisse boire, regorger, vo-
» mir jusqu'au jour ! Qu'on entende partout le bruit
» des danses ; que les acclamations joyeuses éclatent
» sur les bancs du théâtre ! qu'on tienne pour les vrais
» Dieux ceux qui ont assuré cette félicité ! donnons-leur
» le culte qu'ils préfèrent, les jeux qu'ils veulent ; qu'ils
» en jouissent avec leurs adorateurs ! Nous leur de-
» mandons seulement de faire qu'une telle félicité
» soit durable et n'ait rien à craindre, ni de la
» peste, ni de l'ennemi. » (Saint-Augustin, de *Civit.
Dei*, 11, 20.)

Avez-vous entendu ? Qui parle ainsi ? Sont-ce les Romains du cinquième siècle, sont-ce les bourgeois du dix-neuvième ? Et ils demandaient qu'une telle félicité fût durable ! qu'elle n'eût rien à craindre ni de la

peste ni de l'ennemi ! Et ils ne comprenaient pas, ils ne voulaient pas comprendre, que l'excès même de cette félicité, comme ils disaient, — de cette crapule, comme dira l'histoire indignée, — appelait inexorablement la peste et la guerre, et les livrait sans défense à ces fléaux vengeurs ! Le vrai Dieu se chargea de répondre à ces invocations impies des Romains dégénérés. Mais qu'importe cela à nos Romains d'aujourd'hui : l'histoire n'est-elle pas lettre close pour eux ? Ils continueront donc leurs festins, leurs débauches ; ils continueront leurs blasphèmes et leurs scandales, sans s'apercevoir qu'à côté d'eux tout un peuple, à qui leurs blasphèmes ont arraché la foi, les regarde d'un œil d'envie et attend le moment de faire irruption, le poignard à la main, dans la salle du festin. Faites : donnez à votre Dieu, donnez à l'État tout ce qu'il lui faut de force pour comprimer le peuple qui menace, — et continuez de vous réjouir ; le vrai Dieu aura son tour ! Sachez-le, pourtant, la révolution marche d'une manière logique. On a dit, il y a déjà quelque temps, que, comme Saturne, elle dévore ses enfants ; on aurait mieux dit qu'en temps de révolution les fils dévorent leurs pères. Et lorsque ceux même qui ont poussé le char sur la pente fatale veulent l'arrêter, le spectacle devient risible. M^{***}, par exemple, était révolutionnaire en 1830 ; — la révolution étant alors surtout impie, il ne voyait pas de mal à la seconder ; on sait son rôle dans les beaux jours du roi-citoyen, où, pour faire la part du feu, il désignait l'héritage de Dieu, l'arche-

vêché, et, si ce n'eut été Arago, Notre-Dame de Paris elle-même (V. Crétineau-Joly, *l'Église Romaine et la Révolution*, tom. II.) Mais voici venir 1848. La Révolution, sans cesser d'être impie, devient sociale ; elle ne menace plus Dieu ; seulement, elle menace les biens de M***, et voilà M*** conservateur, et le voilà défenseur des idées d'ordre, sans renoncer néanmoins à ses idées d'impiété ! Comment ne comprend-on pas que repousser les conséquences en maintenant le principe, repousser les effets en maintenant la cause, c'est être ridicule, c'est s'exposer à défendre d'une manière pitoyable les causes les meilleures ! Aussi, malgré tout son talent, M. Thiers a-t-il été battu plusieurs fois par le citoyen Proudhon, cet homme qu'on trouve logique parce qu'il a l'impudeur de crier sur les toits ce que ses pareils disent tout bas, et qu'on trouve énergique parce qu'il blasphème en mauvais français. « Avec
» notre malheureuse philosophie nous en sommes tou-
» jours réduits à faire de l'ordre avec du désordre. En
» voulons-nous la preuve ? Rappelons-nous, puisque
» nous en sommes à Proudhon, le puissant adversaire
» qui, à l'Assemblée de 1848, le barrait dans toutes ses
» voies socialistes. Tant qu'il n'était question que de
» théories administratives, M. Thiers était vraiment
» foudroyant, et le Satan du jour tombait sous ses car-
» reaux, comme jadis celui de l'Empyrée, *cadebat ut*
» *fulgur* ; mais lorsque, abandonnant l'auteur de *La*
» *Propriété, c'est le vol*, l'auteur de *Propriété* voulait
» attaquer le philosophe et le théologien, la réfutation,

» cette fois, laissait beaucoup à désirer. Il faut en venir etc., etc.; (De Mirville, *des Esprits* etc., tom. II, » 367 note.) » Non, ce n'est pas ainsi que vous arrêterez le monstre qui s'avance; ce n'est pas non plus en demandant à vos Dieux qu'ils mettent votre félicité à l'abri de la peste et de la Révolution. Sortez de la voie funeste où vous vous êtes engagés. Il n'y a pas pour vous d'autre alternative : ou le Christ tout entier, tel qu'il s'est présenté au monde; ou la Révolution impie et cruelle, telle qu'elle est sortie de vous, telle que vous l'avez faite.

NOTE I.

Trois jours avant qu'une mort soudaine et imprévue vint le frapper, Monseigneur Gerbet causait le soir, sur la terrasse de son palais, avec un ecclésiastique de sa ville épiscopale. La conversation tomba sur les rapports qui existent entre le Rationalisme et le Socialisme. Le prélat résuma rapidement à ce sujet, avec une sûreté de mémoire étonnante, les articles qu'il avait publiés, je crois, dans l'*Université Catholique*, et dans lesquels il avait démontré qu'un rationaliste conséquent doit aboutir au socialisme. « Mon ami, ajouta-t-il ensuite, » la société doit traverser cette phase (le socialisme); » nous ne le verrons pas, ou, du moins, moi je ne le verrai pas. » Puis, se levant : « Qu'est-il arrivé en » 93 ? A cette époque, l'aristocratie, en faisant la part

» des exceptions, avait déchaîné sur la France l'esprit
» d'iniquité : elle en fut la première victime. Aujourd-
» d'hui l'aristocratie n'existe plus comme classe sociale,
» et, bien que la bourgeoisie n'ait, pas plus que son an-
» cienne rivale, une existence consacrée par les lois, on
» ne peut se dissimuler qu'en fait son influence ne soit
» prépondérante. Or, la bourgeoisie a poursuivi jus-
» qu'ici le catholicisme de son hostilité systématique.
» Elle en sera punie comme sa devancière, à moins
» qu'elle ne revienne de son erreur et de ses préjugés.
» Et comme au culte du vrai Dieu elle a voulu substi-
» tuer celui du veau d'or, sous les noms de *capital* et de
» *propriété*, elle sera frappée dans ses plus chères af-
» fections, par la ruine du capital et la destruction de
» la propriété, c'est-à-dire, par le socialisme. »

